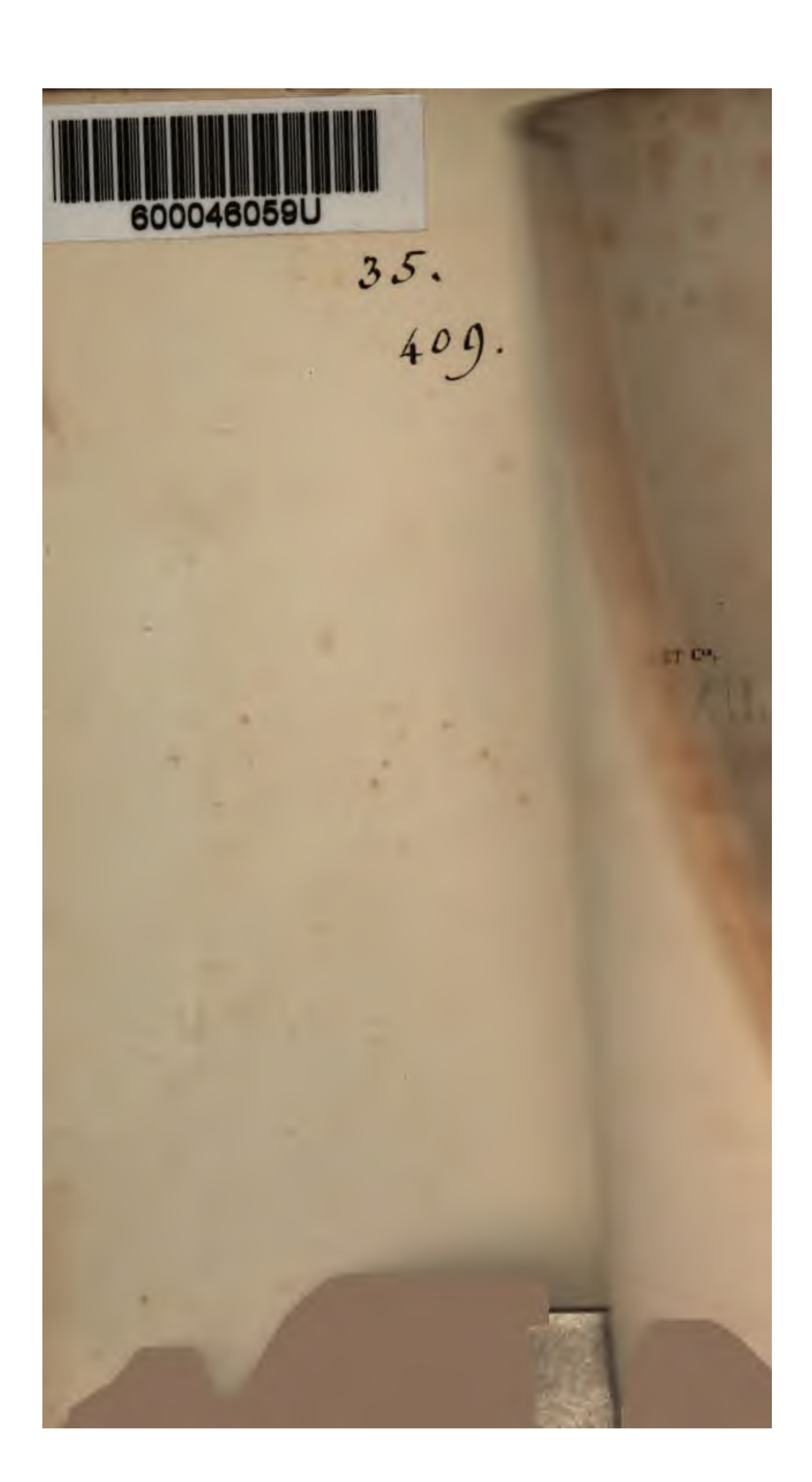



600046059U
35.
409.

VOYAGE

DU

LUXOR EN ÉGYPTE.

2

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET CIE,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N. 8.

VOYAGE

DU

LUXOR EN ÉGYPTE,

ENTREPRIS PAR ORDRE DU ROI

POUR TRANSPORTER, DE THÈBES A PARIS,

L'UN DES OBÉLISQUES DE SÉSOSTRIS;

PAR

M. DE VERNINAC SAINT-MAUR,

CAPITAINE DE CORVETTE, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

COMMANDANT DE L'EXPÉDITION.

Ouvrage orné de Planches.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

M DCCC XXXV.

MOTIF D'ÉCRIRE.

Vers le milieu de l'année 1830, fut construit à Toulon un bâtiment destiné à aller charger, dans la Haute-Égypte, l'un des obélisques qui décorent l'entrée du palais de Luxor, bâti par Ramsès-le-Grand, et consacré à Ammon-Ra, la principale divinité du nome thébain.

Désigné au commandement de ce navire, plus par l'amitié aveugle de Champollion que par une capacité réelle, je n'en crois pas moins, maintenant que la tâche est remplie, devoir au public le récit

d'une mission hasardeuse dont le résultat, simplement obtenu, atteste l'avancement des arts et de la navigation.

VERNINAC-SAINT-MAUR.

INTRODUCTION.

Dans un livre destiné à retracer les principaux détails de cette expédition par l'exposé fidèle des efforts de mécanique et de navigation qui l'ont heureusement accomplie, le lecteur ne peut s'attendre à une description complète de l'Égypte et de ses monuments, ni au tableau des mœurs d'un peuple auquel le despotisme a tout enlevé, excepté une sorte de fierté que le Fellah [1] tient encore de ses ancêtres du désert.

Après l'immortel et grand ouvrage de l'Institut d'Égypte, ouvrage où les beautés de sentiment et les beautés descriptives se joignent aux mesures les plus exactes de géométrie, où la peinture a retracé l'effet magique des monuments et des tombeaux, où l'histoire naturelle de tout ce qui rampe ou végète sur la terre, des oiseaux qui volent dans l'air, et des poissons d'un fleuve mer-

[1] Arabe attaché à la culture de la terre.

veilleux, a été faite par les plus grands maîtres, qui oserait en essayer une description nouvelle? qui oserait après Denon composer un livre d'enthousiasme, et qui voudrait faire des suppositions historiques, après les savantes investigations et l'étonnante découverte de notre Champollion, ce phénomène dans l'étude des langues et de l'archéologie?

Réduit donc au rôle de narrateur d'une opération mémorable, nous tâcherons d'être clair et précis, seul mérite que puisse avoir notre discours. Si par hasard une réflexion étrangère nous échappe, elle sera brève comme une exclamation arrachée par le plaisir ou la douleur.

Peut-être nous conviendra-t-il de jeter un coup d'œil sur les opérations militaires de Méhémet-Ali, sur les victoires de son armée, et sur l'administration intérieure de son gouvernement; mais nous le ferons toujours avec rapidité, et comme pour joindre entre eux les divers moments d'action de notre voyage, dont la solution de continuité est due tout entière à des obstacles contre lesquels ne pouvaient rien la volonté ni le savoir, mais qu'a vaincus la patience résignée

de cent vingt Français, jaloux de doter leur patrie d'un nouveau trophée de ses anciennes victoires.

Avant de partir de Toulon, et par forme de plaisanterie, nous avions divisé notre voyage en cinq chances principales, qui formeront naturellement la division de cet ouvrage en cinq chapitres.

Départ de Toulon et arrivée à Alexandrie.

Entrée dans le Nil par la barre de Rosette, et navigation jusqu'à Thèbes.

Abattage de l'obélisque et son embarquement.

Descente du Nil, sortie par la bouche de Rosette, mouillage à Alexandrie.

Retour en France.

Ils seront précédés d'un premier chapitre, où nous examinerons comment et par qui le gouvernement de Charles X fut engagé dans cette entreprise, et quelles mesures furent concertées pour en assurer le succès. Nous y établirons la comparaison du moyen de transport employé par la France à celui que durent nécessairement pratiquer les Romains; comparaison qui donnera au premier l'avantage de l'économie et même de la sécurité.

Un autre chapitre sera enfin intercalé entre le troisième et le quatrième, pour occuper l'oisiveté qui suivit l'embarquement de l'obélisque jusqu'à l'instant du départ.

RELATION

DU

VOYAGE DU LUXOR.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS DE DÉPART.

Le grand homme que le génie de la guerre avait élevé du rang de nos soldats sur le trône des Bourbons, et qu'en précipita le mauvais génie des rois, conserva jusqu'à sa chute l'idée de transporter en France quelques-uns des monolithes de l'Égypte, tant pour ne manquer à aucun genre de gloire que pour éterniser et rendre plus populaire le souvenir de la campagne qu'il avait faite dans la patrie de Sésostris. Mais la guerre de vingt ans, forçant l'Angleterre à un blocus maritime de nos côtes, interceptait toute libre communication. D'un autre côté, dans le but du système continental, un obélisque ne valait pas un vaisseau de guerre. C'est ainsi que l'exécution de cette en-

treprise hardie fut rejetée par Napoléon à des temps plus prospères, qui n'arrivèrent jamais pour lui.

Les premières années de la paix qui suivirent la restauration, furent trop douloureuses à la France pour qu'elle songeât à élever des trophées de victoire. La pensée de perpétuer nos hauts faits pouvait-elle d'ailleurs venir si subitement à des princes qui leur devaient un si long bannissement? Ce fut seulement quand le deuil d'un côté, et la rancune de l'autre, se trouvèrent fondus dans les douceurs oublieuses d'une longue paix, lorsque le développement du commerce et de l'industrie, et l'état prospère de nos finances permirent de détourner quelques parcelles du budget au profit des arts, que des personnes réveillèrent l'idée morte de Napoléon.

Les Anglais avaient obtenu l'aiguille renversée de Cléopâtre; la France demanda à Méhémet-Ali celle qui reste debout. Ces deux monolithes, avec la colonne dite de Pompée, sont les seuls monuments que l'Europe puisse envier à Alexandrie. Cette ville superbe, qui comptait sept cent mille âmes, comme nous avait eu recours, quoique bâtie par les Grecs, à l'ancienne Égypte pour ses plus beaux ornements. Les aiguilles, en effet, sont du roi Mœris, et la colonne, s'il faut en juger par le cartouche de Psammétichus II, trouvé dans les

débris antiques qui forment le piédestal, serait elle-même antérieure à la domination grecque, malgré l'inscription de son socle écrite en cette langue.

Il est probable qu'on s'en serait tenu à l'aiguille dégradée de Cléopâtre sans les représentations de quelques voyageurs, parmi lesquels nous citerons MM. Alexandre de Laborde et Champollion jeune: ce dernier entrait en Égypte comme le premier en sortait. Il ne put voir la conservation parfaite et la pureté de travail des obélisques qui décorent l'entrée du Ramesséion de la ville de Thèbes, sans désirer de les substituer à ceux d'Alexandrie, dont les faces ont été entièrement dépolies par l'action d'une atmosphère constamment humide et des sels dont elle est chargée. Dans cette intention, il ne cessa d'en écrire en France. Ses lettres, appuyées par la présence de M. de Laborde, eurent un plein succès. Dès lors il ne fut plus question que des moyens de transport; car M. Champollion, prévoyant ce qui arriverait, de concert avec M. Mimaut, consul général, en avait demandé et obtenu l'abandon en faveur de la France.

M. d'Haussez, ministre de la marine, écrivit à M. de Cérisy, ingénieur des constructions navales de France au service du pacha, pour en obtenir un projet de transport qui offrît toutes les garanties désirables. Mais, soit que cet officier ne voulût

pas engager sa responsabilité dans un projet improvisé, soit qu'il fût entièrement absorbé par les occupations nombreuses d'une marine naissante, pour laquelle il fallait tout créer, il répondit à son excellence d'une manière évasive, briguant néanmoins l'honneur, dans le cas où l'on persisterait dans l'intention d'enlever les obélisques, de terminer sa mission en Égypte par cette brillante opération.

M. de Laborde fut plus heureux que le ministre. Il s'était adressé à un officier de vaisseau[1] qui, après avoir servi la France avec honneur pendant vingt ans, s'était vu forcé, à la catastrophe de 1815, à cause de ses douleurs et de ses sympathies, d'en abandonner le service et d'aller chercher fortune ailleurs. Les caprices du sort l'avaient conduit auprès de Méhémet-Ali, dont il dirigeait l'arsenal et une partie de la flotte, quand il reçut la lettre de M. de Laborde.

[1] M. Besson, lieutenant de vaisseau. Se trouvant à Rochefort à l'époque où l'Empereur, trahi par les siens et poursuivi par les agents de Louis XVIII, y vint chercher les moyens de leur échapper et d'éviter un grand crime à la France, cet officier, avec onze de ses camarades, s'offrit de le conduire à travers les croisières anglaises jusqu'aux États-Unis d'Amérique. Napoléon n'accepta pas leur proposition; mais cet acte de dévouement fut connu, et puni par leur expulsion de la marine, comme si les Bourbons n'avaient pas appris, dans un exil de vingt-deux ans, que les princes ont besoin de quelqu'un qui s'intéresse à eux dans leur malheur.

Aussitôt il se mit à l'ouvrage; mais malheureusement imbu de l'idée vulgaire que les anciens avaient fait ces espèces de transports sur des radeaux, il mit tous ses soins à en combiner un, qui pût recevoir le monument désigné de Thèbes, assez solide pour que ses diverses parties résistassent à une charge aussi énorme, et de forme convenable pour descendre le Nil et faire le trajet d'Alexandrie à Toulon, remorqué par un bateau à vapeur. Dans ce port, le monolithe devait être transbordé sur un bâtiment capable de tenir la mer jusqu'au Havre, où un second transbordement aurait eu lieu sur un radeau, afin de pouvoir remonter la Seine, de l'embouchure jusqu'à Paris.

Quand bien même ces divers transbordements n'auraient pas présenté des difficultés presque insurmontables par le mode qu'il indiquait, les dépenses énormes de trois constructions successives, les chances, pour un radeau, d'une navigation de cinq cents lieues de mer, l'impossibilité de le maîtriser contre les courants du Nil pendant un trajet de six cents milles, la certitude qu'il ne franchirait jamais la barre peu profonde de ce fleuve, devaient faire rejeter ce moyen. Son auteur, d'ailleurs, partait du moment où le monolithe était renversé, opération qu'il taisait à cause de sa simplicité, bien que dans l'esprit de tous elle parût

compliquée et épineuse. Son silence à cet égard était un nouveau motif d'exclusion.

On vient de lire le doute exprimé qu'il fût possible de diriger un tel radeau, de lui faire franchir la barre de Rosette et de le conduire sain et sauf dans le premier port de France : cette assertion mérite d'être développée pour la conviction du lecteur.

Un corps plus léger que l'eau, plongé en entier dans ce liquide, peut y tenir en suspension un poids égal à celui du volume d'eau déplacé, diminué du poids du corps qu'on immerge. Ce principe d'hydrostatique, que l'expérience a prouvé cent fois aux plus simples, appliquons-le au radeau en question : et d'abord supposons qu'il soit tout construit en sapin, bois dont la pesanteur spécifique est à celle de l'eau dans le rapport de 0,55 à l'unité; ajoutons-y ensuite tout ce qui, de fer ou de corde, doit en assurer la solidité, et, à volume égal, en faire varier la masse, ce ne sera pas trop que de porter le nouveau rapport de pesanteur à 0,70. Il suit de là que la matière du radeau tout confectionné pour un déplacement de cent mètres cubes d'eau, faisant équilibre à la poussée du fluide exprimée par soixante-dix mètres cubes, il ne restera de charge possible que le poids correspondant à trente mètres cubes d'eau, ou bien trente mille kilogrammes. Or, l'obélisque

à enlever pèse deux cent cinquante mille kilogrammes; il eût donc fallu, pour qu'il restât suspendu à la surface des eaux, que le volume du radeau déplaçât autant de fois cent mètres cubes de liquide que trente est contenu dans deux cent cinquante, c'est-à-dire qu'il fît un déplacement total de neuf cents mètres cubes.

Maintenant, si l'on songe que *le Luxor*, chargé de l'obélisque, ne déplaçait que cinq cents mètres cubes d'eau; que ses formes, quelque vicieuses qu'elles fussent, étaient bien préférables à celles du radeau le plus perfectionné; qu'il avait une mâture complète pour aider, selon le vent, l'effet de son gouvernail, et que malgré toutes ces conditions il a failli vingt fois à rester sur les bancs de sable dont le Nil est obstrué, ou à couper en mer la remorque du *Sphinx* qui le traînait, on jugera du peu de chances favorables qu'il y avait d'amener le radeau jusqu'à la mer, et de là jusqu'à Toulon. Il se serait trouvé difficilement un pilote qui voulût lui faire descendre le Nil. Celui du *Luxor* n'avait accepté cette tâche qu'à condition de n'encourir aucune responsabilité. Il ne comprenait pas qu'on pût diriger un bâtiment qui, selon son expression, *était grand comme un feddam de terre*[1], *et lourd comme une pyramide*. Qu'aurait-

[1] Mesure agraire équivalant à notre arpent.

il dit du radeau? Faisons lui néanmoins atteindre la barre de Rosette, car on ne peut assurer que ce soit impossible. Ici naissent les plus grands obstacles : en effet, si l'auteur du radeau, ayant en vue les caprices de la mer, veut le rendre solide et propre à être remorqué, il doit lui donner une forme allongée, étroite et profonde; mais alors point de stabilité, point de sortie du Nil, car ce fleuve n'a que deux mètres de fond à son embouchure. Si, au contraire, il veut franchir la barre et acquérir de la stabilité, c'est alors que nous aurons un véritable feddam de terre, qu'il sera aussi impossible de conduire que de défendre au milieu des convulsions de la mer.

De quelque côté donc qu'on examine ce projet, on le trouve inadmissible: c'est aussi ce qu'en jugea la commission à laquelle il avait été soumis. Du reste, si l'idée d'un radeau ne fut pas adoptée, on n'en doit pas moins à l'excellent officier qui l'avait proposée, des éloges et des remercîments pour les observations secondaires consignées dans son mémoire, et qui furent de quelque utilité.

MM. Tupinier, Mackau, Biet, de Laborde, Taylor et Livron, formaient cette commission. Dans le cas où elle rejetterait le plan de M. Besson, elle devait se livrer immédiatement à la recherche du moyen le plus simple et le plus sûr. Elle s'arrêta unanimement à la proposition d'un navire à fond

plat, capable de tenir la mer, de résister à ses secousses, et de naviguer sur les petits fonds de la Seine. Il n'était pas alors question du Nil, auquel de faux renseignements donnaient dans toute saison quatre mètres de profondeur depuis son embouchure jusqu'à Thèbes. L'expérience prouvera plus tard quel degré de confiance ils méritaient.

M. Rolland, inspecteur général du génie maritime, fut appelé à déterminer les dimensions et la forme de ce bâtiment. Il le conçut sur le plan des galiotes hollandaises, avec des façons plus obtuses vers ses extrémités. Forcé d'en renfermer la largeur dans des limites données par l'ouverture des arches les plus étroites des ponts de la Seine, il en exagéra la longueur, afin d'obtenir un volume tel que, chargé de l'obélisque, le navire n'enfonçât que de deux mètres, tirant d'eau de rigueur. Toutes ces conditions, imposées par la navigation fluviale, étaient autant de conditions contraires à la sûreté de la navigation maritime. M. Rolland le sentit sans doute, mais ne pouvant concilier ce qui était inconciliable, et sûr d'avoir fait ce qu'il y avait de mieux à faire, il livra ses devis en fermant les yeux.

Le gouvernement s'occupait alors des préparatifs de l'expédition d'Afrique. Près de voler à de nouveaux combats, il parut s'associer à nos anciens

triomphes, en ordonnant la construction qui devait nous en apporter l'irrécusable témoin [1].

La conquête d'Alger et l'achèvement du *Luxor* marchèrent avec une égale rapidité. Ce bâtiment et nos soldats entrèrent en même temps, lui dans l'eau, eux dans la capitale de la Régence. La révolution qui survint en ce temps-là ne changea point ce projet; les grandes scènes de juillet ne firent même que rendre plus vif le désir de posséder les obélisques.

Le commandement de l'expédition fut confié à M. de Verninac-Saint-Maur, lieutenant de vaisseau. Il sentit tout ce qu'il y avait d'honorable dans cette marque de confiance du gouvernement, et il la reçut avec orgueil. Après avoir fait déposer au trésor, sous la surveillance d'un inspecteur des finances, dix millions provenant de la Casauba, et chargés sur *l'Astrolabe*, il remit le commandement de cette corvette à son remplaçant, pour passer à celui du *Luxor*.

Son premier soin fut d'en presser l'armement,

[1] M. Taylor fut envoyé en Égypte pour demander officiellement à Méhémet-Ali la cession des obélisques qui décoraient l'entrée du palais de Luxor. Il devait, en attendant le bâtiment destiné à leur transport, faire embarquer sur la gabare *le Dromadaire*, l'aiguille d'Alexandrie, dite de Cléopâtre. Le changement survenu en juillet ne lui permit d'accomplir que la première partie de sa mission.

et de faire changer quelques dispositions d'emménagement, peu convenables au service qu'il allait faire. Six caronades et deux canons, destinés à son armement militaire, furent remplacés par deux pierriers d'une livre de balles, montés sur affûts de campagne. On y joignit vingt pistolets, trente sabres et cinquante fusils, avec cent vingt charges complètes pour chacune de ces armes. M. de Verninac pensait avec raison que ces moyens de défense étaient plus que suffisants. La protection dont Méhémet-Ali avait promis d'entourer *le Luxor* les rendait même inutiles. Aussi le rejet de l'artillerie première fut-il approuvé par le ministre, qui comprit facilement qu'il ne fallait pas sans but surcharger le bâtiment. Son équipage fut porté à cent vingt hommes, le capitaine compris. On trouvera ailleurs la liste des officiers qui composaient l'état-major avec des apostilles à côté de chaque nom. « C'est la seule manière qui soit en mon pouvoir de reconnaître leur zèle, leur patience, leur bonne volonté dans tous les travaux du voyage, et de reconnaître encore les bons sentiments, l'amitié et le dévouement dont ils m'ont donné tant de preuves en particulier. »

Pendant que l'on travaillait avec ardeur pour mettre *le Luxor* en état de prendre promptement la mer, M. Mimerel, ingénieur de la marine, chargé de l'abattage et de l'embarquement de l'obélisque,

préparait le plan de l'appareil qui devait servir à cette nouvelle opération. Il conçut que le seul système à adopter était de faire tourner le monument sur une arête de sa base, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur un plan horizontal; car, de construire un échafaudage au moyen duquel on pût l'enlever, pour lui faire faire ce mouvement en l'air, il ne fallait y penser. La forme pyramidale de l'obélisque n'offrait pas assez de garantie contre le ripement des cercles dont il aurait été indispensable de le ceindre pour appliquer les poulies de suspension, et le matériel qu'il fallait emporter de France dans ce cas dépassait de beaucoup les capacités du *Luxor;* du reste, cette opération, qui n'est pas impossible, eût été plus brillante, mais aussi plus coûteuse. A résultat égal, M. Mimerel se rangea du côté de l'économie.

Bien fixé sur le mode d'abattage, trois considérations principales s'offrirent à son esprit: il sentit d'abord la nécessité de conserver le poli des faces de la pyramide, ainsi que la sculpture qui les couvre de caractères si divers et si parfaits; ensuite, qu'il était de rigueur d'éviter les éclats de l'arête sur laquelle devait se faire le mouvement de rotation, et en troisième lieu, de rester maître de ce mouvement, aussitôt que le centre de gravité sortirait de la base.

Pour remplir la première condition, il supposa

les quatre faces entièrement recouvertes de madriers de sapin de quinze centimètres d'épaisseur, retenus par des encadrements perpendiculaires à la hauteur. Ces encadrements étaient formés de deux soliveaux de chêne, entaillés moitié par moitié avec les faces opposées du revêtement, et pressés contre l'obélisque par l'action de deux boulons à écrou qui formaient les deux autres côtés. Ils devaient être espacés de cinquante centimètres sur toute la longueur, et disposés de telle manière que les boulons et les traverses de bois fussent alternativement placés sur les quatre faces.

La seconde précaution consistait à défendre l'arête de rotation de toute fracture. Pour cela, M. Mimerel imagina, au moyen d'une brèche profonde faite au socle, d'engager cette arête dans l'angle droit rentrant d'une forte pièce de chêne arrondie à l'extérieur. Cette pièce de bois, ainsi que sa correspondante, devait former le dernier encadrement, et par leur position sous la base et sur le côté, et leur liaison avec les autres traverses, empêcher que le système entier ne glissât vers le haut, mouvement que, dans certaines circonstances, aurait pu favoriser la forme du monolithe.

Maintenant, si l'on conçoit la brèche faite au piédestal assez grande en tout sens pour loger une seconde pièce de chêne de soixante centimètres

d'équarrissage; si dans la partie supérieure de cette pièce on se figure une cannelure assez large pour recevoir la pièce arrondie qui tient à l'obélisque, on aura une idée nette de la charnière qui devait entrer en action au premier moment de la chute, et garantir de tout outrage la base du monument.

Il ne restait plus à M. Mimerel qu'à se créer, du côté opposé à celui de la chute, une force de retenue suffisante pour ralentir et rendre uniforme le mouvement giratoire, qui sans cela devait être d'autant plus rapide que le centre de gravité s'éloignerait plus de la base, et aurait infailliblement entraîné la rupture de l'obélisque. C'est ce qui était arrivé à ceux de Rome, renversés par les Barbares à l'invasion de l'empire : tous se brisèrent en plusieurs morceaux. Aussi quand Sixte-Quint voulut les relever, fallut-il tout le génie d'un grand architecte pour en réunir les débris exhumés du milieu des décombres, et les rétablir tels qu'on les voit aujourd'hui.

Peut-être nous saura-t-on quelque gré de présenter ici le résumé des travaux de ce célèbre architecte.

Dominique Fontana, pour obéir aux ordres du souverain pontife, essaya ses forces sur l'un des obélisques apportés par ordre d'Auguste, comme on le verra plus tard. Il était couché par terre, brisé en trois parties; Fontana le restaura et l'éta-

blit à la Porte du Peuple. Fort de cet essai, il attaqua celui que Néron avait fait élever au milieu du grand cirque, le seul qu'eussent respecté les Barbares, ou plutôt le seul qui eût échappé à leur fureur. Après l'avoir déposé de sa base, il le releva au milieu de la place Saint-Pierre, aux applaudissements d'une foule immense. Il a vingt-cinq mètres de fût et pèse deux cent soixante mille kilogrammes. C'est à cette occasion qu'on cite le mot d'un spectateur qui, le voyant embarrassé, lui cria : « Mouillez les cordes. » Il n'est pas besoin de dire que ce conseil ne peut être qu'une fable inventée après coup.

Mais ce qui met le comble à la gloire de Fontana, est d'avoir érigé celui qu'on voit sur la place de Saint-Jean-de-Latran. Extrait aussi du grand cirque, où l'avait fait dresser l'empereur Constance, il est, comme le premier, en trois morceaux : bien qu'on les ait retaillés pour les ajuster les uns aux autres, ils n'ont pas moins de quatre-vingt-quinze pieds au-dessus de leur base. Enfouis à dix-huit pieds dans un terrain très humide, Fontana eut à surmonter les plus grands obstacles pour les en retirer. Trois cents hommes furent constamment employés à vider l'eau qu'y conduisaient divers canaux brisés, pendant que deux cents autres travaillaient à extraire ces débris. La plus grande difficulté n'était pas dans la profondeur, mais

dans la mobilité du sol, cédant sous les charpentes et les cabestans, à chaque effort que l'on faisait pour mouvoir des masses aussi considérables. Le plus grand des fragments a quatorze mètres soixante centimètres de hauteur; le côté de la grande base, trois mètres environ, et celui de la petite, deux mètres cinquante centimètres. Il résulte de ces dimensions que son poids doit être de deux cent soixante mille kilogrammes à très peu près.

Le deuxième fragment a neuf mètres soixante-dix centimètres de hauteur. Il pèse cent trente mille kilogrammes. Le troisième fragment, de huit mètres soixante-dix centimètres, va à soixante-dix mille kilogrammes. Les trois réunis font pour poids total de cet obélisque, quatre cent soixante mille kilogrammes. C'est le plus grand connu aujourd'hui, et sans doute l'un des plus merveilleux de l'antiquité. Il est placé sur un piédestal de vingt-six pieds d'élévation. Le premier bout porte donc sa petite base à soixante-onze pieds en l'air, et le deuxième à cent. Qu'on juge de la difficulté de travail que dut rencontrer Fontana pour manier à cette hauteur, avec toute l'aisance qu'exigeait une jonction parfaite, le troisième fragment que nous avons dit être de cent quarante mille livres.

Il faut attribuer à cette difficulté de jonction la forêt de cordes et de mâts, le concours prodi-

gieux de cabestans, d'hommes et de chevaux qui font tant rire aujourd'hui.

Néanmoins supposons un moment que l'obélisque, renfermé dans la cale du *Luxor*, soit en deux pièces, l'une de dix mètres et l'autre de quatorze qui constituent la longueur totale; supposons en outre que le morceau de dix mètres, dont le poids est de cent vingt mille kilogrammes, soit déjà placé sur un socle de trente pieds d'élévation : croit-on que la charpente nécessaire pour enlever l'autre morceau, de quatorze mètres et de cent dix mille kilogrammes de poids; que les poulies et les cordes qui devront le tenir en suspension et le manœuvrer à soixante pieds de hauteur, pour qu'il s'ajuste avec celui d'en dessous de manière à en être l'exact prolongement, forment un ensemble bien différent de l'appareil de Fontana? Pour nous, nous ne le pensons pas; il nous semble même que les badauds, qui abondent toujours là où ils n'ont rien à faire, afin de critiquer ce qu'ils n'entendent pas, ne manqueront de dire à leurs petits enfants questionneurs, s'ils ne l'ont déjà écrit, que le ciel était obscurci et la terre couverte de mâts, de solives, de poulies, de cordes, d'hommes et de cabestans.

Notre intention n'est pas sans doute de nier en général les progrès de la mécanique; elle tend seulement à établir que l'homme dans les temps

modernes, plus vain mais non physiquement plus fort que dans les temps anciens, a besoin d'appeler à son aide, aujourd'hui comme autrefois, un grand concours de moyens quand il veut produire de grandes choses, et qu'il ne saurait, malgré l'avancement de l'art depuis Archimède, remuer cinq cent mille livres avec la baguette d'un machiniste d'opéra.

Mais laissons ces observations, qui ne sauraient plaire à tout le monde, pour revenir à M. Mimerel. Il est évident que cet ingénieur ne pouvait, appliquant les câbles de retenue au sommet de l'obélisque, les ramener directement à un point solide pris à la surface du sol. Il serait arrivé un moment dans la chute où leurs secours devenaient nuls par la petitesse de l'angle compris entre eux et le monolithe. Il pouvait encore moins se créer un point résistant à une certaine hauteur, faute de moyens dans un pays, comme la Thébaïde, où il fallait tout porter avec soi. Obligé de marcher avec toutes ses ressources, et de les combiner avec la capacité du bâtiment, l'idée lui vint de n'employer que huit mâts ou bigues disposés de la manière suivante : leurs gros bouts, portant un tenon, s'engageaient à mortaises dans une pièce de chêne épaisse, longue d'environ douze mètres. Leurs petits bouts, plus rapprochés, se trouvaient compris entre deux solives

que serraient des chevilles à écrou, et qui les maintenaient dans le même plan d'une manière invariable. Les bigues, ainsi réunies, formaient un trapèze dont la grande base devait s'appuyer contre le côté du socle opposé à celui de l'abattage; et la petite base, détachée de la terre de quelques pieds, être liée invariablement avec le sommet de l'obélisque par le secours de câbles attachés solidement à ce sommet et à la tête de chaque mât. Au même point de chaque mât était frappée une moufle dont les cordons, tombant perpendiculairement jusqu'au ras du sol, s'y fixaient par une autre moufle à un grillage de bois surchargé de fer et de pierres. Une troisième moufle à un seul canal, également fixée au grillage, devait recevoir le cordon libre de chaque caliorne et lui donner une direction horizontale de tel côté qui conviendrait le mieux.

Si l'on comprend maintenant qu'un câble passé en double à la tête de l'obélisque, soit raidi dans la direction de la chute par l'effet des trois caliornes garnies à autant de cabestans, on verra le monument s'ébranler, sa base quitter le socle, la charnière entrer en action et tout le système de bigues entraîné dans le mouvement. Bientôt les cordes de retenue, fortement tendues sur les poulies, leur arracheront des cris d'autant plus aigus que le centre de gravité s'éloigne plus de la base:

la crainte sera dans tous les cœurs, l'anxiété sur toutes les figures; enfin les applaudissements de cent vingt Français annonceront que l'orgueilleux monolithe vient d'incliner son front dans la poussière, tandis que l'ingénieur, qui n'a pas respiré depuis vingt-cinq minutes, grandi de cent pieds, relèvera le sien.

Tel est l'appareil de M. Mimerel, à qui appartient le mérite de la combinaison; mais le principal honneur est à M. Lebas, qui, succédant à son collègue, au moment du départ, l'a si habilement et si heureusement mis à exécution, en lui faisant subir les modifications qu'exigeait la disposition des deux obélisques devant le palais de Luxor.

Rien de relatif aux machines dont se servirent les Romains pour abattre de pareilles pierres n'est parvenu jusqu'à nous. Ce manque absolu de renseignements tourne à la gloire de nos deux ingénieurs, et fait de leur appareil une invention toute moderne d'autant plus précieuse que sa simplicité en rend le succès plus évident à tous les yeux.

Mais si l'on ne trouve chez les auteurs rien qui ait rapport à l'abattage des obélisques, on peut du moins déduire leurs moyens de transport des faits historiques suivants :

Ptolémée-Philadelphe voulant faire descendre à Alexandrie un obélisque taillé sous le règne de

Nectanèbe, un certain Satirus, architecte, d'autres disent Phénicus, fit creuser un canal qui conduisait de la carrière au Nil; ayant ensuite fait construire deux bateaux plats et les ayant liés ensemble, il les surchargea de briques et les conduisit sous l'obélisque, jeté comme un pont sur les deux bords du canal. Ces bateaux déchargés l'enlevèrent et permirent de l'amener à sa destination.

On voit encore aujourd'hui sur le Nil ou dans les canaux d'embranchement beaucoup de ces bateaux ainsi accouplés; ce ne sont plus des obélisques qu'ils font voyager d'un bout de l'Égypte à l'autre, mais des pyramides immenses de paille artistement bâties sur le pont qui les unit. Cette coutume s'est-elle conservée par la pratique de chaque année, ou les Arabes l'ont-ils retrouvée dans les peintures des tombeaux, vastes musées des arts et des mœurs d'un peuple qui n'est plus?

Les Romains, maîtres de l'Égypte, furent frappés de la grandeur, de la hardiesse, de l'élégance et du travail si pur des obélisques; leur vanité fut piquée; ils crurent égaler les Égyptiens en les dépouillant. De là le transport des obélisques à Rome.

César-Auguste fut le premier qui dota cette capitale du monde de ces nouveaux ornements; il en fit charger deux sur une galère énorme qui les transporta, probablement l'un après l'autre,

d'Alexandrie à l'embouchure du Tibre. Cette opération parut si merveilleuse, que le vaisseau qu'on y avait employé fut envoyé à l'arsenal de Pouzzole pour y être soigneusement conservé. Le feu le dévora peu de temps après.

Caius-César voulut surpasser Auguste; il fit construire une galère tellement grande, qu'elle put prendre un obélisque de trois cent mille kilogrammes sur son pont; plus les quatre blocs qui devaient, taillés en sphère, lui servir de piédestal. Cet énorme poids, dans les hauts d'une galère, faisait plus que de représenter l'artillerie de nos plus grands vaisseaux. Aussi fut-on obligé de mettre dans sa cale, pour servir de contre-poids, cent vingt mille boisseaux de lentilles. Bien longtemps après, cette galère fut coulée à l'entrée du Tibre, par la construction de trois tours qu'on y bâtit dedans pour la défense du port d'Ostie. Il serait singulier que M. Grognard eût pris de là l'idée du bassin que cet habile ingénieur coula dans une caisse au port de Toulon.

Ramsès-le-Grand, le même que Sésostris, à qui la France devra aussi son obélisque, en avait dédié un au soleil, dans la ville d'Héliopolis. La hauteur en était si prodigieuse, qu'Auguste n'avait pas osé y toucher. A sa vue, le féroce Cambyse lui-même avait été saisi d'admiration et avait ordonné qu'on le respectât. Constantin, moins scrupuleux ou

moins timide, le fit descendre à Alexandrie dans l'intention d'en orner sa nouvelle ville. Le plus grand bâtiment qu'on eût vu jusqu'alors devait le conduire à Constantinople. Mais la mort de l'empereur, survenue en ce temps-là, fit changer sa destination. Son fils Constance le dirigea sur Ostie, où il fut transbordé pour remonter le Tibre. C'est le même que Fontana exhuma du cirque et érigea devant Saint-Jean-de-Latran, et qui pèse encore quatre cent soixante mille kilogrammes, malgré les retranchements qu'il a subis pour la réunion de ses fragments.

Cet obélisque passait pour le plus beau de l'Égypte. Selon Hermapion, le dernier auteur qui ait eu connaissance de l'écriture hiéroglyphique, ses quatre faces représentaient les grandes actions de Sésostris, dont le récit commençait après un exorde pompeux des titres de ce Pharaon : *Ramsès, fils du soleil et chéri du soleil et des autres dieux, à qui ils ont donné l'immortalité, qui a soumis les nations étrangères et qui est le maître du monde*, etc., etc. Ce début si conforme à ceux qu'a retrouvés Champollion sur tous les monuments de ce prince, en même temps qu'il est une garantie de l'inscription, est aussi une preuve que notre illustre archéologue a marché dans la voie de la vérité.

De ces fragments historiques aucun ne prend

un obélisque depuis son départ de la Haute-Égypte jusqu'à son arrivée à Rome. Cependant on peut, en les rapprochant, conclure presque avec évidence comment dut s'effectuer ce transport. Des bateaux accouplés descendaient ces monuments par la branche de Canope, à quelques milles d'Alexandrie, où ils arrivaient par le canal qui joignait l'embranchement à ce port. Là on accostait le long d'un quai les bateaux dont la hauteur de pont se nivelait avec celle du terrain; il est même probable que ces espèces de pontons étaient chargés de manière à toucher le fond : sans cette précaution en effet, susceptibles de se mouvoir, et s'émergeant à mesure que le monolithe les abandonnait, ils auraient rendu l'opération de halage à terre difficile et dangereuse. Ces dispositions prises, on procédait au débarquement par le moyen connu des cabestans et des moufles. Quand les pontons étaient tirés à l'écart, on approchait du même quai la galère destinée au voyage de mer; elle s'y plaçait par l'une de ses extrémités afin de recevoir dans sa longueur le monolithe qui se présentait en pointe. Il est probable encore ici que ce bâtiment était chargé à toucher le fond, et appuyé sur ses côtés pour éviter tout mouvement de rotation autour de la quille. Les choses ainsi établies, le pont de la galère construit pour devenir le prolongement du quai, on faisait mar-

cher l'aiguille jusqu'à ce qu'elle eût pris sur ce pont la place qu'on lui avait marquée. Déchargée ensuite autant qu'il le fallait pour qu'elle flottât, la galère était conduite au large, où on lui donnait le lest nécessaire à sa stabilité. Dans ce but celle de Caligula, avons-nous dit, embarqua douze cent mille kilogrammes de lentilles. Quelque incroyable que paraisse ce fait, rapporté par Pline, on est forcé, en y réfléchissant, de reconnaître que ce poids était nécessaire pour assurer la stabilité du bâtiment, chargé sur son pont de cinq cent mille kilogrammes.

Lorsque après une navigation heureuse le bâti ment était parvenu à l'embouchure du Tibre, l'opération faite en Égypte était renouvelée, mais en la prenant au rebours.

En comparant ces constructions prodigieuses, ces divers transbordements, la crainte que devait donner en pleine mer des masses aussi considérables chargées sur le pont des galères, à l'idée simple d'un bâtiment, prenant un obélisque dans sa cale, pouvant tenir la mer et naviguer en même temps sur les rivières, on sera forcé de convenir que le parallèle est tout entier en notre faveur. Mais si l'on se souvient que le poids des obélisques qu'eurent à transporter les Romains fut souvent double de celui du nôtre; qu'ils n'avaient pas le secours de la vapeur pour traîner un ba-

teau plat à travers les vagues d'une mer irritée, on pensera qu'il leur était difficile de mieux faire, et que ce qu'ils ont fait a droit à notre admiration autant qu'à notre étonnement.

Cependant l'armement du *Luxor*, poussé avec toute l'activité qu'inspirait à chacun le désir de commencer un si beau voyage, et l'espoir de le terminer heureusement, approchait de sa fin. Un maître charpentier nommé Caponi, auquel M. Mimerel avait confié le soin de réunir tout le matériel qu'exigeait l'opération telle qu'il l'avait arrêtée, et qui devait en diriger l'exécution sous les ordres de cet ingénieur, avait mis tant d'ordre, de promptitude et d'intelligence dans l'envoi qu'il en avait fait à bord, que le 15 octobre 1830, le navire était prêt à prendre la mer. On n'attendait plus pour partir qu'une décision du ministre de la marine, relative à une question posée par le capitaine Verninac, et présentée par Champollion jeune. Il s'agissait de retarder le départ jusqu'au printemps suivant. La frêle construction du *Luxor*, ses formes si peu appropriées à diviser le fluide et à défier les vagues et les vents, faisaient de la traversée de Toulon à Alexandrie une question sérieuse, surtout à l'approche de l'hiver. Il était donc du devoir du capitaine d'en faire l'observation au ministre, de lui montrer les dangers pour le bâtiment de mettre en mer dans une saison

avancée, et de créer à l'expédition, dès son début, des périls inutiles, puisqu'il faudrait à Alexandrie attendre, pour remonter à Thèbes, le commencement de l'inondation de 1831, qui n'arrive qu'en juillet.

En demandant ce retard, M. de Verninac avait d'ailleurs l'intention secrète de faire modifier le système de mâture, et d'obtenir que l'on fortifiât les murailles par des courbes croisées, descendant des baux aux carlingues, ce qui plus tard fut exécuté. La poussée verticale de l'eau sur toutes les parties qui ne supportaient qu'indirectement l'obélisque, ayant visiblement déformé le navire, rend plus sensible aujourd'hui la bonté de cette mesure, à laquelle il doit en outre d'avoir résisté à la violence de la mer.

M. le général Sébastiani avait alors le portefeuille de la marine. Il apprécia la force des observations qui lui étaient soumises. Aux dépêches télégraphiques qui, depuis quinze jours, pressaient le départ, succéda l'ordre de le suspendre, et de tenir le bâtiment en commission de port. Il fut presque entièrement désarmé, ne conservant qu'une garde pour veiller à sa sûreté et à celle des objets qu'on n'avait pas mis en magasin.

Au mois de février 1831, l'ordre de réarmer étant arrivé, *le Luxor* fut mis à sec dans le bassin, pour qu'on pût y opérer plus facilement les amé-

liorations reconnues nécessaires. Pendant ce temps, son équipage réorganisé préparait les objets de vivres et de matériel qui devaient entrer dans sa cale. Le 6 mars, ses réparations étaient terminées, et le 1er avril l'aurait vu à la voile, si le S.-E. n'y avait mis obstacle jusqu'au 15. Ce vilain vent d'Afrique semblait vouloir retarder l'instant qui devait dépouiller Thèbes, cette antique reine du monde, des derniers fleurons de sa couronne; mais les destins avaient parlé : Thèbes, couchée dans la poussière, ne pouvait garder ses monuments; il fallait, comme sa puissance, qu'ils tombassent en d'autres mains.

CHAPITRE II.

DÉPART DU LUXOR DE TOULON. ARRIVÉE A ALEXANDRIE.

Avant d'embarquer le lecteur sur *le Luxor,* de lui faire traverser la Méditerranée, de le promener sur le Nil d'Alexandrie à Thèbes, de le mettre de moitié dans nos fatigues en le faisant assister à nos travaux, il convient d'examiner le reproche fait à l'expédition de vandalisme et de barbarie.

Sans dédaigner cette admiration souvent stérile des enthousiastes pour les monuments d'une antique civilisation, ne peut-on pas penser qu'ils doivent servir à l'avancement d'une civilisation nouvelle? n'est-ce pas même le seul but que doit se proposer la raison des peuples? Dans sa marche lente, mais sûre, de progrès et d'amélioration, n'a-t-elle pas besoin de comparer les arts de toutes les époques, de tous les pays, afin de montrer à tous là où il y a eu grandeur et progrès, là où il y a eu petitesse et décadence, et de relier autant que possible le mouvement progressif ou rétrograde aux formes correspondantes de gouvernement?

Faute d'histoire écrite sur le papier, il faut prendre celle que les monuments nous révèlent, et par conséquent soumettre, quand cela se peut,

ces monuments à l'investigation d'une plus grande masse d'hommes.

Les obélisques de Sésostris, moniteurs éternels de la splendeur de son règne et de celle de l'Égypte, érigés sur la place de la Concorde, à droite et à gauche de la grande allée du jardin des Tuileries, produiront plus d'effet sur l'esprit des peuples que tous les livres des enthousiastes; car d'ordinaire on trouve chez ces derniers plutôt ce qu'ils veulent faire sentir que ce qu'ils ont senti eux-mêmes. Cette place, dont le côté qui termine le jardin pourrait être entièrement égyptianisé, deviendrait une immense salle d'étude où il se ferait en un mois, et dans un certain ordre d'idées, plus de réflexions utiles et fructueuses qu'en un siècle au milieu des ouvrages de tous les voyageurs.

Nul doute que le transport des obélisques de Luxor à Paris ne fût un attentat condamnable, s'il n'avait eu pour but qu'un grand travail pour une vaine gloire, et s'il avait été possible à la foule de ceux pour qui vivre moralement est encore quelque chose, d'aller les étudier sur les lieux. Les lieux ajoutent beaucoup, sans doute, au prestige des monuments; mais le saint respect qu'ils inspirent saurait-il en conscience être tel qu'on n'ose y toucher, même dans l'intention d'une utilité commune et du plaisir de tous? La découverte de

l'alphabet égyptien par Champollion jeune est le résultat de l'étude des bas-reliefs tirés des temples et des tombeaux de l'Égypte, et transportés en Europe à la suite des victoires et des revers de notre armée. Sans ce sacrilége cette découverte inespérée, si féconde en résultats historiques, si intéressante pour la curiosité humaine, restait pour long-temps encore dans la nuit qui l'avait jusque-là enveloppée. Champollion, comme ses devanciers, se serait probablement égaré dans l'obscurité des systèmes à la fausse recherche d'une langue mystérieuse, symboliquement exprimée.

Qui oserait, aujourd'hui que la découverte est incontestable, la combattre par l'énormité du sacrilége, et préférer qu'il n'eût pas eu lieu?

Les Perses de Cambyse brisant les statues, renversant les temples et les palais, incendiant la demeure des vivants et profanant celle des morts, pour effacer en même temps et les témoignages de leur défaite et ceux des victoires de leurs ennemis; les Ptolémées achevant la ruine de Thèbes pour donner à Alexandrie une suprématie qu'elle ne pouvait atteindre que par cet acte de destruction; les premiers chrétiens martelant et couvrant de boue le reste des sculptures peintes qui pouvaient indiquer l'origine de leurs cérémonies religieuses; les Arabes, le Koran à la main, anéantis-

sant comme dangereux tout ce qu'il n'ordonnait pas de conserver, voilà les vrais barbares dont il faut déplorer la stupide fureur : mais la France, dérobant un obélisque à l'exhaussement continuel du sol par les dépôts du Nil, ou à la sauvage ignorance des Turcs, qui n'ont respecté jusqu'ici ces aiguilles élancées que par la crainte de leur chute et l'impossibilité d'en tailler les débris; la France pour ce fait n'a acquis que des droits aux remercîments de l'Europe savante, à laquelle appartiennent tous les monuments de l'antiquité, parce que seule elle sait les apprécier. L'antiquité, c'est la terre qui de droit naturel appartient à celui qui la cultive pour en recueillir les fruits.

Ces raisons suffiront-elles pour justifier aux yeux du lecteur l'acte que nous allons commettre ? Que ceux qui ne craignent pas les dieux irrités de l'Égypte, et qui veulent s'associer à notre sacrilége, se dépêchent; le vent est favorable et nous allons partir. De nombreux amis déjà regagnent leurs canaux en nous serrant la main, et quelques personnes de la ville, voyant nos voiles tendues, nous font leurs derniers adieux du geste et du mouchoir. Cent hommes rangés au cabestan tournent avec une incroyable vitesse; ils paraissent pressés de se soustraire aux tourments de la séparation; ils ont besoin de courage, et les pleurs d'une mère, d'une sœur, d'une maîtresse peuvent-

ils leur en donner ? L'ancre vient d'être suspendue ; le navire, obéissant à la disposition de ses voiles, tourne sur lui-même ; il arrête sa proue sur la direction de l'entrée de la rade, hors de laquelle la brise fraîche, qui lui souffle en poupe, l'a bientôt jeté. Adieu France ! ne crains rien pour tes enfants ! ton génie veille sur eux ; le besoin qu'ils ont de te revoir les ramènera triomphants.

Il est dans les règlements de la marine un article qui ordonne un appel général à la sortie de chaque bâtiment. Cette disposition, dont le but est de constater la présence ou l'absence des marins inscrits au rôle d'équipage, fut sur *le Luxor* d'un heureux effet moral. En mettant tout le monde en présence, elle fit diversion à la douleur commune. Le temps écoulé à se compter, à se reconnaître, permit au navire de s'éloigner assez pour que les objets de détails se fussent effacés quand les yeux se reportèrent vers Toulon. Avec la physionomie des lieux s'était affaibli le sentiment pénible du départ ; et lorsque la nuit vint envelopper la terre de ses ombres, il n'en restait plus un vestige dans le cœur. Voilà le matelot : désintéressé, franc, généreux, sensible, mais inconstant et léger comme l'élément qui le porte et celui qui le fait voguer.

Le 16 avril au matin, la cime des montagnes les plus élevées était perdue sous l'horizon. Le 17,

le Luxor, toujours favorisé par le vent, s'avançait vers la Sardaigne sur une mer unie dont le calme ne fut troublé ce jour-là que par les évolutions de quelques marsouins jouant à la surface, et par l'apparition d'un énorme cachalot qui, s'approchant tout à coup du navire, poussa l'impertinence jusqu'à nous souffler son eau à la figure.

Le 18, avec le soleil sortit de l'onde un écueil qu'on appelle le Taureau. Ce rocher, avec la Vache, borne la Sardaigne au S.-O. N'allez pas croire que ces îlots aient quelques rapports avec les animaux dont ils ont pris le nom : il n'y a qu'une imagination grossière qui ait pu saisir de pareilles ressemblances. Ce jour-là et le suivant furent employés à longer la côte méridionale de la Sardaigne, triste pays dont l'intérieur ne répond que trop à ses bords arides, et digne en tout de ses sauvages habitants.

Le 20, la bleuâtre Marétimo, se dégageant du milieu des nuages, vint nous annoncer la Sicile. Placée comme une sentinelle avancée devant une plage basse, et dans une mer semée d'écueils, elle est très recherchée des marins. Nous la saluâmes en amis; de là nous gagnâmes la côte de Sicile, à la hauteur de l'ancienne Lilybée, plus connue aujourd'hui par l'excellent vin qu'elle envoie dans toute l'Europe sous le nom de Marsalla.

Le vent avait cessé de nous être favorable. Les

journées des 21, 22 et 23 se passèrent à louvoyer. Nous crûmes qu'il était de notre devoir de pousser une bordée jusqu'à la Pantellerie; mais au lieu de Calypso, de ses nymphes, et des fleurs dont un printemps éternel bordait son île, nous ne vîmes que des rochers stériles, et quelques criminels de Naples dont elle est la Botany-Bay.

La contrariété qui venait d'arrêter la marche du *Luxor* en révéla toutes les mauvaises qualités : il dérivait de trois quarts par une belle mer. Par une mer agitée, se trouvant, à cause de son peu de tirant d'eau, dans la partie la plus mobile des vagues, il avait des mouvements de roulis si forts, et obéissait d'une manière si rapide à l'action répétée des lames, qu'il était impossible de le tenir dans une direction donnée. Ces trois jours furent effrayants pour sa mâture. Nous apprîmes par-là combien il serait chanceux de livrer son retour au hasard d'un bon vent, s'il parvenait à remplir le but de son voyage. Un bateau à vapeur pouvait seul nous rendre la confiance. La demande en fut arrêtée à l'instant, et faite immédiatement après notre arrivée en Égypte.

Cette bourrasque de S.-E. passée, le vent reprit au N.-O. Sans plus varier il nous conduisit, le 2 mai, à minuit, sous le phare d'Alexandrie, qui n'est plus une merveille du monde. Le 3, au soleil levant, dirigé par un pilote au travers des

brisants qui défendent l'entrée, *le Luxor* jeta l'ancre dans le port vieux, sous les murs du palais de Méhémet-Ali.

Depuis long-temps nous étions annoncés dans cette ville; on nous y attendait avec impatience: aussi *le Luxor* n'avait pas encore serré ses voiles que le chancelier de France était à bord, suivi de plusieurs négociants français, dont nous aurons à citer les noms avec reconnaissance. Ils se montraient fiers de la France et de nous; nous leur promîmes de faire tous nos efforts pour justifier leur orgueil. M. Cardin, chancelier, nous apprit que le consul général était au Caire; qu'il ne reviendrait pas avant un mois, et qu'il était momentanément remplacé par M. Bottu, vice-consul, le même dont les journaux ont publié la belle conduite dans les troubles qui agitèrent l'île de Chypre pendant la campagne d'Ibrahim-Pacha. Il nous accueillit en amis, nous retint à dîner, et nous donna pour commensaux son excellente femme et M. Michaud, qui, venant de visiter l'Égypte et la Syrie, les avait vus en poète après en avoir été l'historien.

En quittant M. Bottu il fut arrêté que le lendemain partirait un courrier pour le Caire. Il était important d'annoncer à M. Mimaut notre arrivée, et de l'engager à prendre tous les renseignements qui pourraient nous être utiles, soit sur la naviga-

tion du Nil, soit pendant le séjour que nos travaux nous forceraient de faire à Thèbes. M. le consul général devait en outre demander au vice-roi les firmans de libre circulation, et deux cawas[1] de sa garde pour en faire exécuter au besoin les articles. Cela fait, le capitaine et l'ingénieur ne restèrent pas inactifs. Quand la réponse de M. Mimaut arriva ils n'avaient plus rien à apprendre. Ils savaient déjà que *le Luxor* ne pourrait remonter qu'à la fin de juin, époque où commence à se faire sentir l'inondation; qu'il était néanmoins urgent de le faire entrer dans le Nil le plus tôt possible. les vents qui règnent constamment au nord, de juin en octobre, occasionnent sur la barre un mouvement continuel dont il fallait éviter les effets dangereux. Il était, de plus, indispensable de décharger le navire, tant pour le réduire à six pieds de tirant d'eau, fond peu variable du fleuve à son embouchure, que pour permettre à l'ingénieur de prendre les devants avec son matériel et les ouvriers destinés à agir sous ses ordres. Il avait à préparer un lit d'échouage pour le bâtiment; il fallait donc qu'il arrivât à Thèbes avant que l'inondation ne l'empêchât de reconnaître les lieux.

La réponse de M. Mimaut était peu précise; mais il nous annonçait que notre arrivée hâterait

[1] Espèce de janissaires.

son retour à Alexandrie; sa présence nous étant, par plusieurs motifs, absolument nécessaire, nous nous décidâmes à l'attendre. Il n'arriva que vingt jours après, ce qui nous permit de parcourir la nouvelle ville et d'étudier l'ancienne, dont plusieurs indices pourraient encore servir à tracer l'étendue.

Au fond du golfe de Plinthine s'élevait autrefois la ville de Taposiris, sur les ruines de laquelle est aujourd'hui bâtie une tour nommée Tour des Arabes. De ce point, célèbre par le débarquement de l'armée française, jusqu'à Canope ou Aboukir, c'est-à-dire dans une étendue de douze lieues, la côte gît N.-E. et S.-O.; vers le milieu de cette côte, et à deux milles en mer, surgissait au-dessus des eaux une petite île appelée Pharos. De cet écueil partaient deux bancs de roche qui, dans des directions opposées, allaient joindre la terre, l'un à l'E.-N.-E., l'autre au S.-S.-O., et formaient une vaste rade d'autant plus précieuse qu'elle était la seule sur une étendue de plus de trois cents lieues. Alexandre vit cette position, il en jugea l'importance pour l'immense empire qu'il rêvait. A la place de l'établissement mesquin des Pharaons il fit jeter les fondements d'Alexandrie, qui devint sous ses successeurs la capitale de l'Égypte et l'entrepôt du commerce du monde. Sa situation sur les confins d'une contrée fertile,

près de l'embouchure d'un fleuve qui la mettait en communication facile avec tout le haut pays; les caravanes qui venaient de toutes les parties de l'Afrique et d'une partie de l'Asie lui verser les richesses de ces deux continents, et ses rapports avec l'Inde par la mer Rouge, devaient naturellement la conduire au plus haut degré de fortune. Aussi s'éleva-t-elle très haut sur l'échelle de l'opulence et de la splendeur. Les débris de colonnes et de statues que l'on trouve encore à tous pas, l'espace immense qu'embrassent ses anciennes citernes, attestent de sa grandeur et de sa magnificence. Mais ce qui donne une idée plus nette de son étendue, c'est la demi-lieue qui sépare la colonne de Pompée des aiguilles de Cléopâtre, et qui n'est pas la moitié de son grand diamètre. Ces derniers monuments, devant qui ont passé tant de gloires diverses, ne semblent debout encore que pour attirer les regards du voyageur et lui révéler dans la poussière qui les environne où va toute puissance.

Alexandrie, comme toutes les villes d'Égypte, avait ses catacombes pour les inhumations. On y arrivait en longeant la côte vers l'ouest. Ces grottes sont connues sous le nom de Bains de Cléopâtre, probablement parce que la mer, brisant les cloisons qui la séparaient d'elles, les a pénétrées de toute part.

Le Pharos était joint à la ville par une jetée qui

d'une rade en faisait deux; mais elles communiquaient entre elles par une large brèche à la digue qu'on passait sur un pont. C'est sur cette digue que devaient se trouver les établissements de la marine, et c'est là que s'amarraient les mille galères dont son port était toujours plein. Au bout de la jetée, sur le Pharos, Ptolémée-Philadelphe avait fait, pour guider les bâtiments pendant la nuit, bâtir ce fameux phare, si célèbre dans l'antiquité, et qui prenant son nom de l'île, l'a communiqué à toutes les tours qui, dans la suite, ont été élevées dans le même but [1].

Le temps, qui renverse tout, en démolissant la jetée l'a considérablement élargie; elle forme aujourd'hui, avec le Pharos, une langue de terre sur laquelle est bâtie la nouvelle ville placée ainsi sur deux ports. Le premier, au nord, est dangereux par les écueils qui l'encombrent; et l'autre, au sud, fort vaste, est d'un excellent ancrage: l'entrée seule en est difficile, le banc de roche qui forme la rade se relevant rarement hors de l'eau, et rien n'indiquant la position des trois passes par lesquelles on peut y pénétrer.

Sur le Pharos sont bâtis les palais du pacha et de son fils Ibrahim. Le pourtour extérieur est

[1] Le phare d'Alexandrie avait été commencé sous Ptolémée-Soter, père de Philadelphe.

(*Note de l'auteur.*)

garni de batteries qui dominent les deux ports, en même temps qu'ils en défendent l'approche. Entre les palais et la ville se trouve un espace de six cents toises environ que le vice-roi, dans ses vues d'agrandissement et de puissance, a consacré à former un arsenal maritime. Qui a vu ce lieu il y a cinq ans, et le revoit aujourd'hui, ne saurait le reconnaître. A la place d'un vaste cimetière, de quelques mosquées et d'une foule de cabanes arabes on a substitué en trois ans de superbes chantiers de construction, desquels sont déjà descendus neuf vaisseaux de ligne; une corderie insolente de longueur, des forges, et tous les magasins qui constituent un grand port. Un môle partant du port s'avance vers le milieu de la rade d'environ deux cents toises; là, se brisant à angle droit, il revient parallèlement à la rive, et renferme une grande étendue d'eau où les bâtiments les plus forts s'amarrent à quai et peuvent, en toute sécurité, faire leurs réparations, y abattre même en carène.

Méhémet-Ali pouvait seul concevoir un projet aussi gigantesque : mais pour une exécution si rapide, il lui fallait un homme de talent qui pût le comprendre, entrer dans ses vues, et lui résister souvent à lui-même; un homme doué d'un caractère inflexible, afin de briser toutes les volontés, rompre toutes les habitudes, et plier au joug de

la règle et de la discipline les premiers officiers comme le dernier des huit mille Fellahs appelés des travaux de la campagne à ceux des divers ateliers. Cet homme, il le trouva dans M. de Cerisy, ingénieur des constructions navales de France. C'est le plus beau présent que nous pussions faire à ce prince; le don des obélisques ne l'a point acquitté.

Si nous pénétrons maintenant dans la ville, nous la trouverons peu digne de son nom, de son port et de ses nouvelles destinées : c'est un amas de maisons irrégulières, mal bâties et sans rues; car on ne peut pas donner ce nom à des couloirs étroits, sales, tortueux et infects, encombrés de chiens, d'ânes et de chameaux qui vous barrent à tout moment le passage. La vue n'en serait pas supportable si elle n'était distraite par le spectacle nouveau d'une population mélangée d'individus de tout sexe, de tout pays, empressée, criarde, et variant encore plus par le costume que par le langage et la couleur. Le quartier des Francs est seul habitable; il renferme de belles maisons qui ne dépareraient pas nos villes. Les négociants européens, opulents des bonnes affaires qu'ils font avec le pacha, y rivalisent de luxe : c'est à qui se surpassera. Leurs habitations, admirablement bien disposées pour le climat, étalent une richesse d'ameublement toute européenne. Ils exercent

envers les étrangers une hospitalité généreuse. La sobriété si nécessaire dans ce pays, devient une vertu impossible à leur table somptueuse. Parmi eux permettra-t-on à la reconnaissance de nommer le consul général de France, homme du monde faisant admirablement les honneurs de sa maison; le consul général de Suède, M. d'Anastasi, dont le nom seul est un éloge; celui de Sardaigne, M. Pédémonté, en qui l'auteur de cet écrit a retrouvé toute l'amitié d'un vieux compagnon d'armes; enfin MM. Pastré, Béraud, Roland, Gauthier, négociants français, dont l'expédition n'oubliera jamais le souvenir? Il nous est impossible de ne pas nommer encore M. Reinlein, Hollandais de nation, mais Français de caractère, et madame Reinlein, femme charmante, qui nous ont fait passer les moments les plus agréables par leurs soirées délicieuses.

En sortant d'Alexandrie on entre dans le désert. Cependant ses environs ont pris un aspect moins désolant depuis que Méhémet-Ali a fait recouvrir le canal de communication avec le Nil. Les eaux douces qui arrrivent par-là fournissant à l'arrosage, le sable de ses bords s'est converti en jardins que le temps multipliera, et qui rendront un jour, par leur tapis de verdure et leurs ombrages frais, la campagne préférable à la ville.

La population d'Alexandrie se compose d'Arabes qui forment le bas peuple; de Turcs occupant les

emplois; de Juifs, d'Arméniens et de Grecs vendant au détail, et d'Européens composant le haut commerce. Malgré les rivalités et les jalousies qu'entraînent les affaires; malgré les intérêts matériels et moraux qui se croisent là plus qu'ailleurs; malgré la foule de fripons qui s'y rendent de partout, particulièrement de l'Italie, de la Grèce et de Malte, souvent pour échapper aux lois de leur pays; malgré deux mille matelots de tous les pavillons du monde; malgré la misère du peuple, la police y est parfaitement faite, depuis que le Nisam-Gédid, ou troupe régulière, a été substitué à la troupe indisciplinée des janissaires, soldats lâches et fanfarons dont la ceinture de pistolets et le jatagan ne menacèrent jamais que l'homme sans défense. Des corps-de-garde sont aujourd'hui établis à toutes les portes et dans les principaux quartiers. Des rondes, se croisant en tout sens, maintiennent dans toutes les rues, quoique non éclairées, un ordre à faire honte à plusieurs de nos villes les mieux policées.

Le vice-roi n'était pas à Alexandrie quand *le Luxor* y jeta l'ancre. Ibrahim le remplaçait. Nous nous empressâmes de lui porter nos hommages et de le prevenir du but de l'expédition qu'il connaissait déjà. Après plusieurs insignifiants propos il demanda : « Combien coûte par an un soldat de l'armée française? » Cette question inattendue em-

barrassa fort le capitaine. Il importait de ne pas rester court et de ne pas trop s'éloigner de la vérité. Divisant donc rapidement le budget de la guerre par le nombre approché de nos soldats, il répondit : « Chaque soldat coûte 500 francs, ce qui fait 50 millions pour une armée de cent mille hommes. » — « C'est aussi ce qu'ils coûtent à mon père, » ajouta-t-il. L'étonnement de M. de Verninac fut grand de n'avoir pas fait une trop lourde méprise. De là Ibrahim passa à la marine, sur laquelle nous étions un peu plus fort. Aussi répondîmes-nous sans hésiter à toutes ses questions et d'une manière qui parut pleinement le satisfaire. Il insista surtout beaucoup sur les avantages que pouvait avoir une armée navale à combattre au vent ou sous le vent. Sans nous déclarer en faveur d'aucune, nous lui expliquâmes le bon et le mauvais de chaque position, selon la force du vent et le but du général, terminant par lui dire que c'était à peu près toujours le talent de ce dernier qui faisait pencher la balance. Cette conversation rapprochée des préparatifs de la flotte à laquelle on travaillait jour et nuit, et du grand camp formé au Caire, nous révéla la campagne qui allait s'ouvrir.

En prenant congé de Son Altesse nous en reçûmes toutes sortes d'offres de service et l'avis d'une visite incognito. Le surlendemain, en effet, Ibrahim, sans autre suite qu'un interprète, vint

à bord de grand matin. Il parcourut le bâtiment dans toutes ses parties, s'informa de son tirant d'eau, se fit expliquer l'appareil d'abattage par M. Lebas, parut prendre de l'intérêt à tous les détails de notre entreprise, mais douter en même temps qu'elle pût être accomplie. Nous lui fîmes observer qu'il était prudent de différer son opinion jusqu'à l'essai que nous allions en faire. Il sourit et nous quitta.

Ibrahim, pacha de la Mecque et de Syrie, est un homme de quarante ans environ; sa taille est ordinaire, sa figure, marquée de petite vérole, et son regard, ont une expression de dureté que tempère habituellement la douceur de son sourire; l'allure de son corps est leste et décidée, quoiqu'il soit un peu gros. Les conseils de son père, la fréquentation des Européens, la nécessité de se maîtriser pour commander aux autres, et peut-être encore plus l'âge, ont adouci son caractère, autrefois violent et dangereux. Il a de l'esprit naturel, une grande dissimulation, beaucoup de fermeté et la noble ambition d'inscrire son nom au livre de l'histoire.

Cependant quinze jours s'étaient écoulés à attendre M. Mimaut. Un officier, M. Jaurès, qui avait été envoyé à Rosette pour sonder et baliser la barre, était de retour avec le pilote du lieu. Ce dernier ne cessait de presser le départ, représen-

tant que le moment approchait où il ne serait plus, sans de grands dangers, possible d'entrer dans le fleuve. Nous allions faire nos dispositions de départ lorsque M. le consul général arriva; nous lui portions une lettre de M. le ministre de la marine, par laquelle il était autorisé à nous faire les avances que nécessiteraient notre navigation sur le Nil et le séjour dans la Haute-Égypte. M. Lebas, chargé de l'abattage et de l'embarquement de l'obélisque, lui demanda 20,000 fr. pour faire face aux diverses dépenses que devait entraîner cette mémorable opération. M. de Verninac, plus particulièrement chargé, par ses instructions, de la direction du navire et de sa conservation sur le Nil, de la discipline, du bien-être et de la nourriture des marins et des ouvriers, prit 40,000 fr. pour couvrir les dépenses qu'occasionneraient soit l'achat des vivres, soit celui des objets de remplacement, soit le salaire des pilotes, soit enfin l'affrètement des bateaux plats, dont il était indispensable de se servir pour transporter à Thèbes le matériel de l'ingénieur, que *le Luxor* ne pouvait conserver, par la raison déjà donnée d'une réduction dans son tirant d'eau. La prévision des deux chefs de l'expédition fut telle, qu'ils n'eurent, pendant dix-neuf mois de séjour sur le Nil, que 10,000 fr. à ajouter à leur première demande.

A toutes ces dépenses il s'en joignait une d'un

autre genre, nous voulons parler des bacchis ou cadeaux qui doivent toujours précéder ou suivre le plus léger service, de quelque part qu'il soit rendu. C'est à la largesse des bacchis qu'est attachée la considération de celui qui donne. Dans un pays de misère et de souffrances, où toutes les classes sont nivelées sur le dernier degré de l'échelle sociale, cette coutume a dû s'établir; il était dans l'instinct de l'esclave d'intéresser la vanité du maître, ne pouvant réveiller son humanité. Aussi cet usage est-il général en Égypte et commun à tous les pays où le peuple n'est rien et ne possède pas.

Nos instructions n'avaient pas prévu cette libéralité, ce qui rendit toujours nos dons mesquins et rares, et nous priva de la considération que devaient naturellement trouver les envoyés d'une grande nation accomplissant un grand œuvre.

Puisque nous en sommes aux frais de l'expédition, peut-être est-ce le moment de dire, pour répondre aux exagérations répandues dans le public, qu'ils n'ont pas dépassé 700,000 fr. depuis le départ du *Luxor* pour l'Égypte jusqu'à son arrivée à Paris[1]. Ce chiffre, dont on peut garantir

[1] Si de ce chiffre on retranche la solde des officiers et d'une partie de marins qui est permanente, et la valeur du matériel rentré dans nos ports, il ne restera pas 500,000 fr. de dépenses extraordinaires. Est-ce une somme exorbitante à côté du résultat?

l'exactitude, combat victorieusement l'opinion de ceux qui ne voient le gage du bon marché que dans les associations particulières. Avant que le gouvernement ne prît la résolution de faire faire cette opération par ses officiers, une société de négociants s'était formée à Alexandrie et avait demandé 625,000 fr. pour amener l'obélisque de Thèbes à la mer. La moitié de cette somme était plus que suffisante pour obtenir ce résultat; mais il fallait pour l'exécution des hommes voués par état à la pauvreté, plus amis du pays que de la fortune, et ces hommes sont rares parmi les entrepreneurs.

Du reste, cette proposition du commerce de conduire l'obélisque à la mer pour en faciliter le transport en France, n'aurait produit qu'un résultat contraire. Il était plus simple et moins coûteux d'aller le prendre directement à Thèbes, à cause du mouvement périodique du Nil, qui, laissant pendant sept grands mois le bâtiment à sec, permettait de l'ouvrir par une de ses extrémités et de glisser le monolithe dans sa cale, sans être incommodé par les eaux. Ce que la nature faisait à Luxor, l'art aurait eu à le faire à Alexandrie, avec des dépenses telles, qu'elles firent, en 1828, reculer l'Angleterre devant l'enlèvement de l'aiguille renversée de Cléopâtre, dont elle avait obtenu l'abandon.

Le mode d'embarquement qu'on vient de lire avait été arrêté par l'ingénieur avant de partir de Toulon; mais les capacités du *Luxor* n'ayant pas permis de loger dans sa cale les bois propres à sa reconstruction, ils furent achetés à Alexandrie et chargés sur des dgermes, avec le matériel le plus indispensable aux premiers travaux. Huit de ces bateaux plats y furent employés. M. Lebas serait parti avec eux le 6 juin, si l'arrivée de Méhémet-Ali n'y avait mis obstacle. Le vice-roi venait à Alexandrie presser l'armement de la flotte, pendant qu'Ibrahim se rendait au Caire où était campée l'armée expéditionnaire de Syrie. Il convenait de nous présenter à ce prince, de le remercier au nom de la France du don qu'il lui faisait, et d'acquérir la nouvelle assurance que sa protection nous suivrait dans tout le cours de nos opérations.

Le 8 juin, le pacha nous reçut dans un palais situé sur le Pharos. Le lieu ordinaire de ses audiences est une grande salle, percée à jour, dont trois côtés sont garnis d'un large divan, couvert de beaux tapis. Dans l'un de ses angles, entre deux croisées qui laissent à découvert la mer et les deux ports, Méhémet-Ali était assis à l'orientale, une pipe à la main, et le corps soutenu en tout sens par de riches carreaux : une longue barbe blanche, la dignité qu'il a su donner à toutes les habitudes de son corps, l'élégante sim-

plicité de son costume, impriment le respect. Il y a du génie dans son regard ainsi que de la force dans sa pensée, en même temps fine et calculée.

A peine il nous aperçut, que, dégageant son corps du milieu des coussins, il nous salua avec grâce et nous fit signe de nous asseoir auprès de lui. Il renouvela les protestations de son amitié pour la France, du plaisir qu'il éprouvait à lui être agréable, et de sa volonté pour que rien de ce qui pouvait contribuer à la réussite de notre expédition ne nous fût refusé. Son langage et l'expression de sa physionomie étaient pleins de vérité. Au moment de commencer la lutte dont il est si heureusement et si glorieusement sorti, il avait un intérêt majeur à se créer des droits à la neutralité de la France. Aussi sommes-nous convaincus que pendant le cours de notre mission, ses vœux et ses désirs ont égalé les nôtres, et que vingt mois après cette réception, quand *le Luxor,* chargé de sa proie, rentrait dans Alexandrie, il en éprouva une vive et réelle satisfaction. Nous prîmes congé de Son Altesse après avoir obtenu les firmans de libre circulation que M. le consul nous envoya quelques jours après.

Plus rien ne nous retenait à Alexandrie, mais *le Luxor* déchargé en grande partie ne pouvait s'exposer à la mer sans être remorqué. Nous avions compté pour la petite traversée d'Alexandrie à

Rosette sur le bateau à vapeur du pacha. Il se trouvait hors de service. Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse, que parmi les bâtiments du commerce il n'en existait pas un d'une force et d'une marche suffisantes, et qu'il nous paraissait indiscret, au moment où le vice-roi faisait travailler sans relâche à la flotte, de lui demander un de ses bâtiments. Nous étions dans l'embarras le plus complet, lorsque le brick *le d'Assas* se montra devant le port et vint y jeter l'ancre. Il touchait en Égypte par ordre particulier du ministre de la marine. Son capitaine, M. Pujol, nous offrit la remorque que nous acceptâmes avec empressement.

Le 10, il présenta au pacha les premières livraisons des voyages de *la Coquille* et de *l'Astrolabe*, qui faisaient le but de sa mission. Ce prince, après en avoir parcouru toutes les gravures, les fit porter au harem pour l'amusement de ses femmes. Il remercia ensuite l'amiral de Rigny de lui fournir le moyen de faire, sans sortir de son palais, un voyage que son âge ne lui permettait plus de faire en réalité. Ce fut une nouvelle occasion de répéter qu'il était tout entier à la France, et de se plaindre que les témoignages continuels de bienveillance qu'il en recevait le missent dans l'impossibilité de s'acquitter envers elle. Le café et un superbe cachemire terminèrent l'audience.

L'histoire placera Méhémet-Ali parmi les hom-

mes les plus célèbres du XIXe siècle. Agé de soixante-cinq ans, il conserve toute l'énergie de la jeunesse. Prompt à concevoir, impénétrable dans ses projets, actif dans leur exécution, inflexible dans ses volontés, son organisation est complète pour commander et conquérir; despote inexorable au dedans de l'Égypte, mais généreux et bienveillant au dehors, il a su se concilier l'amitié des étrangers, et rendre sa domination aussi désirable à ses voisins qu'elle est dure pour ses sujets.

Par son empressement à accueillir le voyageur, à servir le commerçant dans ses intérêts, à appeler auprès de lui des hommes de toutes les industries, il a fait croire à la résurrection civile et politique de l'Égypte. Cette opinion qu'il a eu l'art de répandre, a merveilleusement servi ses vues, en intéressant à sa cause plusieurs États de l'Europe, particulièrement la France et l'Angleterre, chez lesquelles l'opinion force souvent l'action même du gouvernement.

Mais quelle que soit sa pensée civilisatrice, la vérité est que Méhémet-Ali ne l'a encore manifestée par aucune institution mémorable. L'organisation d'une armée de terre et de mer, que quelques personnes ont prise pour de la civilisation, n'en est que le résultat; encore doit-on l'attribuer plutôt à la position forcée où il s'est trouvé d'assurer son indépendance pour sauver sa tête, et à l'ambition

d'ajouter de nouvelles provinces à son pachalik, qu'à l'idée de devenir le législateur de l'Égypte, rôle qu'il ne comprend peut-être pas dans toute son étendue. Cependant il sent qu'il manque quelque chose à sa véritable gloire; il ne cesse de parler de ses projets d'amélioration: mais arrivé au pouvoir sans instructions, dépourvu de conseillers francs et habiles, il est probable que son génie ne pourra lui tenir lieu de tout, et que l'honneur d'instituer l'Égypte est réservé à ses successeurs.

Au reste, quand on considère le point d'où il est parti et celui où il s'est élevé, malgré tous les obstacles qu'a dû lui opposer le gouvernement ombrageux de Constantinople; quand on réfléchit qu'arrivé en Égypte commandant de mille hommes, il en est devenu le tranquille possesseur en écrasant les partis qui divisaient cette province, à la suite de l'expédition française; qu'il a soumis tout le cours du Nil jusqu'à Darfour; qu'il a vaincu tous les peuples du désert d'Arabie, et a porté ses armes victorieuses jusqu'à la Mecque; et que dernièrement la marche triomphale de son armée, à travers la Syrie et l'Asie-Mineure, a mis un instant l'empire entre ses mains; on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour ce prince, et du regret que sa vaste pensée, reportée sur lui-même, n'ait encore rien produit pour l'avenir de son peuple.



Gravé par Ambroise Tardieu

PEINTURES DES TOMBEAUX DE BÉNI-ASSAN.

CHAPITRE III.

DÉPART D'ALEXANDRIE. ENTRÉE DANS LE NIL. ARRIVÉE A THÈBES.

Le 11 juin, M. Lebas, montant la plus grande des dgermes qui formaient sa petite flottille, fit voile pour Rosette, où il arriva dans la journée. Le 12, *le Luxor* était lui-même prêt à quitter Alexandrie, mais *le d'Assas* qui devait le remorquer, forcé de renouveler son eau, ne le fut que le 14. Le commandant de ce brick ne voulant pas se hasarder à nous prendre en dedans des passes, il fallut se haler en dehors. Le vent de N.-O., assez frais, rendait cette opération longue et pénible, surtout pour un navire dont l'avant était si peu propre à diviser la mer. Ce mouvement, fait sur des ancres, demanda trente heures d'un travail continu, faute d'un cabestan qu'il n'avait pas été possible d'obtenir à Toulon. M. l'inspecteur général du génie l'avait omis dans ses plans, et le respect des ingénieurs pour leur chef ne permit pas de réparer cet oubli. Respect funeste! qui valut plus tard à nos marins des peines inouïes pour faire avancer le bâtiment contre les courants du Nil, lorsque dans ses contours nombreux le vent devenait contraire.

Le 15, *le Luxor* se trouvait à deux milles au large

des récifs, s'étant traîné au vent de cinquante encâblures. C'est là que *le d'Assas* vint le prendre pour le déposer le soir du même jour devant la barre de Rosette où nous jetâmes l'ancre. Le 16, au matin, le chef des pilotes monta à bord; il s'informa du tirant d'eau qui était de six pieds, et demanda à débarquer quarante tonneaux de fer. Au douzième tonneau, le capitaine s'apercevant que le vent fraîchissait, et que le moindre retard nous exposait à perdre par le creux de la lame plus que nous ne gagnions par le débarquement du lest, témoigna au pilote la nécessité absolue d'appareiller sur-le-champ, lui faisant comprendre que, bien que le bâtiment touchât, sa forme plate le garantirait d'avaries majeures. Nous appareillâmes en effet, et en moins d'un quart d'heure nous nous trouvâmes sur la barre, labourant le fond avec nos cinq quilles. Quelques secousses un peu fortes firent craindre un instant que l'expédition ne fût terminée : le bâtiment s'arrêta net pendant cinq minutes; mais, fortement poussé par le vent qui remplissait ses voiles, il reprit bientôt son aire pour naviguer librement sur les eaux bourbeuses de ce fleuve merveilleux.

Ce premier succès porta dans le cœur de nos marins une joie folle, qui, passant aux Arabes, se manifesta bientôt par des cris cadencés, auxquels répondaient d'autres cris partis des barques ve-

nues de Rosette pour nous voir entrer : c'était comme la marche triomphale d'un Pharaon, avec cette différence qu'ici la joie n'était pas commandée. L'allégresse naissait d'un spectacle nouveau; et le Fellah nous en envoyait l'expression non douteuse, comme un remercîment de l'oubli momentané qu'il y trouvait à ses misères. Plus un peuple est malheureux, plus il est avide de tout événement qui fait diversion à ses souffrances. Si cette observation est vraie, on jugera, par l'empressement des populations à se porter sur notre passage d'Alexandrie à Thèbes, qu'on a comblé pour elles la mesure des maux.

C'est au milieu de cette manifestation de sentiments amis que nous atteignîmes Rosette, après avoir été salués par deux forts à la galanterie desquels nous ne pûmes pas répondre, et avoir admiré la fertilité des terres qu'arrose le Nil, et la richesse dont il les couvre. A deux heures de l'après-midi *le Luxor* était amarré avec un faux-bras sur un piquet planté au milieu de la grande place de Rosette.

Tout ce qui pouvait nous être utile, nous l'avions trouvé au Boghas[1]; pilotes, dgermes, bateaux, balises, grâce à l'empressement du consul de France à attirer sur *le Luxor* la bienveillance et

[1] Nom donné dans le pays à l'embouchure du Nil.

l'intérêt du vice-roi. Les égards et les soins du gouverneur de la ville nous prouvèrent combien étaient précis les ordres qu'il avait reçus; il devenait fatigant à force d'attention, parce qu'il avait compris la volonté ou plutôt la pensée de son maître. Il se nommait Adji-Joussouf. Ancien soldat et compagnon d'armes de Méhémet-Ali, il lui était dévoué jusqu'au fanatisme. Le gouvernement de Rosette était le prix de ce dévouement, plutôt que la récompense de sa capacité. Cependant il ne manquait pas de finesse, et il était juste toutes les fois que la justice pouvait s'allier avec les ordres rigoureux qu'il recevait, ce qui arrivait rarement. Il ne se démentit pas un seul jour vis-à-vis de nous; et bien que dans ses politesses il allât plus loin qu'il ne convenait à sa position, il ne perdait jamais rien de la dignité de sa place, surtout en présence des autres Turcs. A la première visite qu'il nous fit, nous le saluâmes, faute de canons, de trois décharges de mousqueterie; cet honneur inaccoutumé, joint à quelques paniers de bordeaux et de champagne, nous le gagna entièrement.

Nous avions retrouvé à Rosette l'ingénieur, occupé à faire passer son matériel sur des agabas, genre de bateaux plus plats que les dgermes, et par conséquent plus propres à remonter la rivière aux basses eaux. Le 18, il avait terminé. Le 19, il

fit voile pour le Caire où l'attendait un troisième transbordement. Il était accompagné d'un officier, d'un chirurgien et de onze matelots qui, réunis à ses ouvriers, formaient un personnel de trente-trois hommes. *Le Luxor* leur avait fourni trois mois de vivres, en attendant notre réunion à Thèbes, dont l'époque ne devait pas dépasser le mois d'août.

Les eaux du Nil devenaient plus troubles. Ce signe, précurseur d'une inondation précoce, faisait naître la pensée qu'à la fin du mois le navire, à six pieds, flotterait partout, et qu'il pourrait, en conséquence, continuer sa route dans les premiers jours de juillet. C'était l'avis de tous les praticiens du fleuve; il flattait trop nos désirs pour ne pas y croire; nous nous livrâmes donc à l'espoir d'une jonction prochaine avec nos compagnons, dont le départ nous avait attristés. Pour hâter en quelque sorte ce moment désiré, la promenade et la chasse, seuls amusements du pays, vinrent nous offrir leur distraction, en fournissant à notre curiosité des aliments nouveaux. De ces excursions chacun rapportait quelque chose : oiseaux, insectes, poissons, coquilles, tout était mis en commun et livré à MM. de Joannis, Jaurès et Angelin, qui commencèrent dès lors les belles collections qu'ils ont rapportées à Paris, et dont l'ensemble complète en ce genre les travaux des voyageurs qui nous avaient précédés.

La ville de Rosette est située à deux lieues de la mer. Bâtie sur la rive gauche du Nil, elle a deux milles de long et un demi-mille de large. Après la conquête de l'Égypte par les Turcs, le défaut d'entretien du canal qui joignait le Nil à la mer, l'ayant rendu impropre à la navigation, Rosette devint l'entrepôt du commerce entre le Caire et Alexandrie.

Son heureuse situation, favorisée par les nouvelles richesses qui venaient grossir celles du sol, en fit, en peu de temps, l'une des plus jolies villes de l'Égypte. Sa prospérité durait encore au commencement du siècle. Depuis cette époque, la peste qui l'a ravagée pendant plusieurs années, le ralentissement du commerce, auquel Méhémet-Ali a rouvert son ancienne route, lui ont enlevé la plus grande partie de sa population et de sa fortune. Mais sa position lui reste, et seule elle suffit pour la rendre d'un séjour agréable. L'ombrage dont une végétation vigoureuse couvre partout la terre, les brises fraîches qui soufflent continuellement de la mer, y entretiennent une température modérée, au milieu des plus grandes chaleurs. Pendant notre séjour le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 22°.

Au sud, Rosette est appuyée à une colline de sable sous laquelle tout fait croire qu'est engloutie la ville de Bolbitine, bâtie, dans l'antiquité, à l'embouchure de cette branche du fleuve. La grande

quantité de colonnes dont chaque maison de Rosette est ornée a dû sortir de là. Un bassin demi-circulaire, que les sables n'ont envahi qu'à moitié, retrace le contour d'un grand port, tel qu'il convenait au commerce d'une ville florissante. A l'extrémité nord du bassin, et au pied de la colline, est une mosquée où les dévots musulmans vont chaque jour accomplir de nouveaux vœux. Ce lieu se nomme Abou-Mandour. Le sommet du monticule est couvert de tombeaux, du milieu desquels s'élève une tour, aujourd'hui consacrée au télégraphe. Cette machine étonnante de la civilisation n'est en Égypte qu'un instrument plus prompt de despotisme; car elle n'y porte jamais sur ses ailes que la pensée dévorante du gouvernement.

Du haut de la tour quel contraste frappant! A l'ouest, un désert affreux, dont la vue se fatigue vainement à mesurer la profondeur, à travers une atmosphère embrasée, qui, par le jeu continuel qu'elle donne à la lumière, éblouit les yeux et présente dans l'éloignement l'image d'une mer unissant la terre aux cieux : c'est la mort, c'est le néant. A l'orient, le Nil couvert de barques; au-delà, le Delta avec ses forêts de dattiers, ses champs de moissons, ses bouquets d'orangers et de citronniers, ses sycomores aux larges ombres, viennent rafraîchir les yeux et l'âme, desséchés par l'aspect du désert : c'est la vie dans toute sa force, dans

toute sa jeunesse, revêtue de tous les caractères de l'immortalité. Ce lieu est le centre d'un des plus beaux panoramas de la terre.

Des jardins délicieux, dont les arbres touffus et serrés forment des berceaux également impénétrables aux feux du soleil et aux regards des hommes, bornent Rosette du côté du nord. Ils s'étendent dans cette direction, à mesure que la mer se retire devant les attérissements du Nil. Ce mouvement du terrain est devenu très sensible en quelques siècles. Depuis le débarquement de l'armée française il a gagné plus d'un mille sur la mer. Là, par où notre première flottille pénétra dans le fleuve, existe aujourd'hui un fort construit par Méhémet-Ali pour la défense de l'entrée, et qui bientôt cessera d'être utile.

La marche rapide des sables et du limon s'explique facilement. Dans les temps les plus reculés et les plus brillants de l'Égypte, lorsque la sagesse et la science de ses prêtres et de ses rois n'avaient pour but que la prospérité du pays, des milliers de canaux, partant du Nil, portaient dans toutes les directions, jusqu'au désert, le tribut fécondant de son limon et de ses eaux. Le fleuve, appauvri par les saignées qui, dans une étendue de plus de deux cents lieues, devaient donner la vie à l'Égypte, perdait de sa vitesse. Il n'avait plus la force de rouler sur son fond les sables auxquels leur pesanteur ne

permet pas de rester en suspension. Divisé, en outre, en dessous de Memphis, comme les rayons d'un éventail, dont l'arc était compris entre Péluse et Canope, le Nil venait, par plusieurs branches, mourir plutôt que se jeter à la mer. La matière des attérissements, ainsi répartie sur une grande étendue, ne devait avoir que des effets insensibles. Aussi a-t-on agité la question de l'agrandissement du Delta, et quelques personnes se sont-elles déclarées contre. Cette question ne méritait pas un quart d'heure d'examen, parce que là où il y a la plus petite cause, il faut un résultat.

Les Grecs, les Romains, et même les Arabes, comprirent cet artifice des canaux qui répandait l'abondance sur toute l'Égypte; ils mirent tous leurs soins à les entretenir. Mais quand les Turcs eurent ajouté cette province à leurs conquêtes, elle éprouva le sort de tous les pays où s'était fixée cette nation ignorante et barbare, qui ne semble établie en aucun lieu que comme pour décamper, après en avoir épuisé les ressources. Entre ses mains l'Égypte marcha rapidement vers sa ruine, l'agriculture fut abandonnée, les canaux se bouchèrent, la population diminuant dans le rapport des produits, elle atteignit fort vite le point de misère où elle est aujourd'hui. L'eau des canaux rendue au fleuve lui rendit aussi sa rapidité; le limon et les sables reprirent leur

première route, et ne trouvant plus pour arriver à la mer que les branches de Damiette et de Rosette, ils s'accumulèrent à leur embouchure en grande abondance et s'y accumulent encore tous les jours; l'attérissement qu'ils y occasionnent est tel, que l'accroissement en est sensible d'une année à l'autre. Les terres en ces deux points extrêmes du Delta s'avançant comme deux cornes en mer, sont la preuve d'une opinion qui est devenue celle de tout le monde: il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de cette contrée.

Rosette est entourée de murailles qui par le nord et le sud aboutissent au Nil. Ces fortifications, autrefois construites contre les excursions des Arabes-Bédouins, lui servent maintenant contre la marche des sables vers l'orient. Tant que la branche de Canope porta dans la plaine qui sépare Rosette d'Alexandrie les eaux bienfaisantes du Nil, le terrain, raffermi par l'arrosage et la culture, résista à l'action impétueuse des vents d'ouest; mais depuis que cette branche est desséchée, la plaine s'est convertie en un vaste désert, dont le sable, roulé comme les flots de la mer, s'élève à la hauteur des remparts de Rosette. Déjà il coule dans la ville, et la menace, par une lente invasion, du sort de Bolbitine.

Remonter le Nil contre un courant d'autant plus rapide que la navigation n'en pouvait avoir lieu

que pendant la crue, sans possibilité de halage sur des rives inondées ou interrompues par de larges canaux, nous avait paru un problème difficile, et dont nous avions en vain cherché la solution avant de quitter la France. Ce problème n'en était plus un depuis notre séjour à Rosette. D'abord les rives ne sont couvertes qu'au plus fort des grandes inondations, et les canaux sont si rares qu'ils ne sauraient être un obstacle au halage, si d'ailleurs il n'était inutile dans les neuf dixièmes de la longueur du Nil. Les vents de N.-E. variant au N.-O., que nous avons dit régner depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, ne se bornent pas à souffler sur les côtes; ils passent sur toute l'Égypte, et augmentent de vitesse à mesure qu'ils approchent davantage des régions brûlantes de la zone torride. Le mouvement qu'ils ont du nord au sud, effet nécessaire de la raréfaction de l'air, par la présence du soleil vers le tropique du Cancer, offre un moyen naturel de vaincre, par le simple secours des voiles, le courant du Nil, dont la direction générale est du sud au nord. Ce mouvement contraire des eaux et des vents forme une combinaison admirable qui complète la fortune de l'Égypte, par la facilité qu'elle lui fournit d'exporter ou d'importer à bas prix les productions que la nature lui a versées d'une main libérale et celles qu'elle lui a refusées.

Trois sortes de bâtiments sont employés au transport des marchandises pendant leur trajet sur le Nil : les agabas, bateaux larges et plats, pesants dans leur marche, mais appropriés, par leurs formes, à la navigation des basses eaux ; les dgermes, plus fines de construction, et d'autant plus agiles que l'expérience ayant appris que la brise, régulièrement très fraîche, n'y dégénère jamais en coup de vent, on n'a pas craint d'en exagérer la voilure ; enfin les maschs, dont le port va quelquefois au-delà de cinq cents tonneaux, qui enfoncent de douze pieds, et qui, par cette raison, ne naviguent qu'à l'époque de l'inondation : elles font ordinairement deux voyages par an, et servent à descendre les blés de la Haute dans la Basse-Égypte. Tous ces navires, non pontés, portent des voiles latines sur deux ou trois mâts, selon la longueur du bâtiment.

Deux autres espèces d'embarcation, plus particulièrement destinées aux voyageurs, achèvent la série des bateaux qu'on rencontre sur le Nil : la dahabié, d'une assez grande capacité, prend en même temps des passagers et des marchandises légères ; elle convient aux voyageurs à spéculation, ou à ceux qui préfèrent leurs aises à la promptitude du voyage : la cange, mignonne, longue et étroite, rapide comme l'oiseau dans son vol, soit qu'elle livre au vent ses blanches voiles, soit qu'elle

s'abandonne à l'action des avirons, dont les coups cadencés battent la mesure du chant de ses rameurs, peut recevoir deux personnes et leur faire franchir avec une incroyable rapidité les plus grandes distances, sans fatigues et sans dangers : elle a ordinairement deux chambres peintes avec goût et que chacun meuble et décore selon sa fantaisie. Celles qui servent au pacha, aux grands seigneurs ou à leurs femmes, quand pour se distraire de l'ennui du harem, elles vont, jalousies baissées, parcourir les bords riants du Nil, sont d'une élégance remarquable, et ce qu'il y a de plus gracieux en ce genre.

Tous ces divers bateaux, déployant leurs voiles, remontent le fleuve avec plus ou moins de vitesse, selon la force du vent et la finesse de leur ligne; pour le descendre ils abaissent leurs longues antennes et se laissent porter par le courant au lieu de leur destination. Ainsi bientôt devait faire *le Luxor*. Le Nil se gonflait à vue d'œil. Une lettre de M. Lebas, écrite du Caire, nous annonçait que partout il avait trouvé six pieds d'eau, que nous aurions peu d'obstacles à surmonter, si ce n'est dans les coudes, dont il redoutait pour nous les brusques détours et les eaux tournoyantes.

Le 7 juillet, *le Luxor* mit à la voile; il était remorqué par deux dgermes de cent tonneaux, dans le double but d'accélérer sa marche et de faciliter

ses évolutions, qu'une longueur sans proportion avec sa largeur rendait fort lentes, malgré l'augmentation du gouvernail. Marchant à cent mètres en avant, les dgermes devaient en outre sonder les passages difficiles et seconder ainsi la vigilance des pilotes ou suppléer à leur capacité. Quelque bien prises que fussent nos précautions contre les échouages, elles ne nous en garantirent pas entièrement; les hauts minarets de Rosette paraissaient encore, dominant le sommet des palmiers et des sycomores : tout à coup une forte secousse arrêta *le Luxor* sur l'extrémité d'une pointe qu'il fallait tourner; une petite ancre, mouillée derrière, nous remit à flot et nous rassura contre les dangers de l'avenir. Nous reprîmes notre route. Au soleil couchant l'ancre fut jetée devant Fouah, où nous passâmes la nuit.

Fouah, bâtie sur l'emplacement de la ville que les Milésiens avaient fondée à l'embouchure du Nil, s'en trouve aujourd'hui à neuf lieues. Elle fut très florissante sous les Arabes, et ne perdit son commerce qu'à l'époque où l'abandon du canal, qui la faisait communiquer avec Alexandrie, eût fait passer à Rosette les causes de sa prospérité.

De Rosette à Fouah les rives sont bordées de roseaux; la vue est frappée de l'active végétation du Delta, immense jardin de cinq cents lieues carrées, aussi remarquable par l'abondance que par la va-

riété de ses productions : la principale est le riz, dont les entrepôts sont Rosette et Damiette. Dans ce trajet, *le Luxor* avait été salué par les acclamations d'une foule immense, semblable à l'avant-garde d'une armée libératrice vivement attendue. Les hommes, quittant les travaux de la campagne, les femmes le soin de leur maison, les enfants les jeux si vifs de leur âge, formaient sur les deux rives une double haie, et par leurs cris et par leurs gestes semblaient nous demander un appui. Ils marchaient avec nous des heures entières, prolongeant ainsi l'illusion flatteuse qui leur montrait, dans les ondulations tutélaires d'un large pavillon tricolore, le retour d'un bonheur dont ils avaient goûté.

Peuple infortuné, supporte tes malheurs en silence, étouffe tes douleurs ! Le Turc insensible t'écoute, et nous ne sommes pas tes libérateurs. Crains qu'il n'entende ta plainte, et que stupidement barbare il ne la fasse expier sous le sabre et le bâton; sache attendre le jour de la vengeance : obligé de t'armer pour leur propre défense, tes maîtres ont mis leur sort et le tien aux mains de tes enfants.

Le 8, au matin, nous appareillâmes, ayant d'abord fait une demi-lieue sur des ancres afin de monter une pointe que le vent ne permettait pas de doubler. Les mêmes acclamations que la veille

nous dénoncèrent les mêmes espérances et les mêmes désirs. Ces vœux d'une population entière hautement exprimés sont la critique méritée et la plus amère du gouvernement de Méhémet-Ali. Dans le pays le plus fertile de la terre, son administration a trouvé le moyen de réduire tout un peuple à la mendicité : cet exemple, unique dans l'histoire, brise l'âme du voyageur, et lui apprend jusqu'où peut descendre une nation dont le chef ambitieux s'est déclaré la loi vivante. Privée d'abord de toute propriété, elle finit par perdre celle même de la personne.

Le chemin de la journée fut de douze lieues. Nous nous arrêtâmes à sept heures et demie près du village de Kafr-Zaïat. C'est le second coude du Nil où il fut nécessaire d'employer l'ancre à jet et la corde. Ce fut aussi notre second échouage, ayant rasé la terre de trop près afin de le passer à la voile.

Sur la route que nous venions de parcourir sont les ruines de Saïs, ne présentant de loin qu'une vaste enceinte qui s'élève encore de soixante pieds au-dessus du sol. Cette capitale de l'Égypte, sous les Saïtes, était mise sous la protection spéciale de la déesse Neith ou Minerve. Ses médailles portent une chouette comme celles d'Athènes. C'est ainsi que les premiers pas faits dans la vieille Égypte vous montrent le berceau des dieux et des arts de la Grèce.

Le 9, six heures furent employées à remonter le coude de Kafr-Zaïat; à midi nous mîmes à la voile, joyeux de ce que la brise très fraîche nous promettait encore une bonne journée. Mais, sur les deux heures, variant un peu à l'est pendant que *le Luxor* était forcé, par un léger contour du Nil, de s'approcher du nord, elle prit sur nos voiles et nous cola doucement à la rive, par les travers de Néghilèh. L'équipage travaillant depuis quatre heures du matin, le capitaine ne jugea pas à propos de lui imposer de nouvelles fatigues. Il laissa à la crue le soin de nous déchouer, ce qui ne manqua pas d'arriver avant la nuit.

Vers cinq heures du soir, les officiers, le fusil sur l'épaule, descendirent au village; ils en revinrent à huit, le cœur brisé par le spectacle le plus douloureux. Sur une terre riche de verdure, parmi les arbustes qui produisent le coton, sous les arbres qui nourrissent le ver à soie, ils avaient vu des hommes, des femmes, des enfants sans vêtement, le corps empreint de la plus profonde misère. De toutes parts ils avaient été assaillis par des lamentations. *Bacchis, ia kavadgé; bacchis, ia sidi; bacchis, soultan kébir; — l'aumône, voyageur; l'aumône, seigneur; l'aumône, grand sultan*, était le cri le plus général. Une jeune fille montrait son vieux père infirme et privé de la vue; une jeune femme son enfant vainement pendu à une ma-

melle que le défaut de nourriture avait desséchée; tous présentaient quelques signes de souffrance, et demandaient à être soulagés. Par quelle inconcevable erreur un gouvernement peut-il atteindre au degré d'avidité qui cause tant de douleurs, et par quel lâcheté un peuple l'a-t-il permis?

Le 10, il fallut se touer quelque temps avant de déployer les voiles; nous eûmes à contourner plusieurs coudes, entre autres celui de Nadir. Deux échouages furent les événements marquants de la journée, qui se termina à Mit-Salamèh, le point de l'Égypte le plus voisin du lac d'où l'on tire le natron. La partie du fleuve franchie ce jour-là par *le Luxor*, dans une étendue de douze lieues, est obstruée de bancs et d'îlots dont les passes étroites lui permettaient à peine d'évoluer. Pour la campagne elle est toujours la même; c'est toujours cette terre d'Égypte dont la fécondité était proverbiale autrefois, et le serait encore avec une meilleure administration : toujours aussi même misère et mêmes cris.

Le 11, nous appareillâmes avec le jour : le vent était faible et nous maintenait à peine contre le courant. A onze heures nous n'avions fait que deux lieues; le soir nous atteignîmes le coude de Kamsin, le plus long et le plus rapide que nous eussions encore rencontré. Le 12 se passa à le franchir sur des ancres; la journée, sans vent, fut

suffocante de chaleur : quinze heures d'un travail forcé apprirent à nos marins par combien de fatigues et de sueurs devait être achetée la gloire nouvelle qu'ils allaient acquérir et donner à leur arme. Le 13, au matin, étant en position de faire usage de ses voiles, le navire en fut couvert et porté avec rapidité à Batn-el-Bakarah, lieu où le Nil se partage en deux branches et commence le Delta.

De ce point la vue est magnifique : le Nil, dans une largeur de deux milles, est couvert de barques qui, dans trois directions différentes, remontant et descendant le fleuve, donnent par le chant de leurs marins et le son d'une flûte sauvage, un air de bonheur et de contentement que nous trouvions pour la première fois. Les terres sont mieux cultivées, les villages plus rapprochés et moins déserts, les paysans mieux vêtus ; tout annonce la proximité d'une grande ville, dont on voit, dans le fond du tableau, vers l'est, les hauts minarets dominés par le mont Mokattam, que couronne la citadelle du Caire ; au sud les Pyramides, portant leur tête orgueilleuse dans les cieux, écrasent tout ce qui les environne : l'esprit s'abîme à les contempler ; mais revenu à lui-même, il se révolte à l'idée du peuple qui les bâtit et les paya.

A trois heures de l'après-midi nous saluâmes d'un cri le champ de bataille des Pyramides ; à quatre heures *le Luxor* s'arrêta devant le Caire, et

fut amarré sur l'île de Boulac, afin de ne pas gêner le mouvement commercial de ce port. Nous donnons ici le rapport par lequel le capitaine fit connaître au ministre cette heureuse arrivée, parce qu'il est le résumé rapide des difficultés déjà vaincues, des difficultés à vaincre, et qu'il renferme des prévisions et des espérances que le succès a toutes justifiées.

« Monsieur le comte, je recueille tout ce que la chaleur brûlante de ce pays me laisse de facultés pour annoncer à votre excellence notre départ de Rosette et en même temps notre arrivée au Caire. Dans ce trajet de six jours et de quarante lieues, vingt mille mètres ont été faits à la corde, tout le reste à la voile, avec une promptitude que nous ne devions pas attendre. *Le Luxor*, échoué six fois, a été remis à flot par le courant, après la suppression des voiles. Mais tout ce qui est facilité de Rosette à Luxor devient difficulté de Luxor à Rosette; les vents, toujours au nord pendant l'inondation, ne permettent pas l'usage des voiles; les courants, si favorables au déchouage quand on touche sur l'extrémité inférieure des bancs, doivent envaser davantage quand on touche sur l'autre extrémité. Enfin, sans moteur extérieur, au milieu d'un fluide en mouvement, je n'entrevois qu'un faible moyen de nous diriger au retour : c'est de présenter l'ar-

rière le premier, et de gouverner avec l'excédant de la vitesse du courant sur celle du navire, dont la marche sera retardée au moyen d'une voile établie à l'avant. Vous jugerez mieux que personne combien est chanceuse cette manière de se diriger avec un long bâtiment dans de brusques contours où l'eau tourbillonne avec force, et dans des passages qui ont à peine en largeur la longueur du navire.

« Pour diminuer les chances fâcheuses de la descente, il convient de faire construire à Toulon deux longues péniches de trente avirons chacune, qu'on enverra en Égypte de manière qu'elles puissent arriver à Thèbes vers le 15 juillet 1832. Ces embarcations, armées par les gens du pays, excellents et infatigables rameurs, serviront à maintenir le bâtiment dans une bonne direction lorsque les courants tendraient à la rendre mauvaise; elles seront de plus utiles pour élonger les ancres au besoin. En outre de ces deux péniches, je prie votre excellence de diriger sur Alexandrie le bateau à vapeur *le Sphinx*, de telle sorte qu'il y soit à notre entière disposition dans les premiers jours du mois d'août de l'année prochaine : lui seul est capable de nous ramener à Toulon et de sauver un monument qui nous aura coûté tant de peines, de craintes et d'argent.

« Vous voyez, monsieur le ministre, que je parle

avec l'assurance de la réussite; c'est que les chances d'un succès complet augmentent tous les jours, et qu'il ne faudrait pas être arrêté au moment de terminer. Il faut, s'il est possible, que nous quittions Alexandrie en septembre 1832, afin de profiter du reste de la belle saison pour gagner les côtes de France. Il est donc indispensable de calculer d'après cela l'envoi des péniches et du bateau à vapeur.

« Les ordres du pacha nous avaient devancé au Caire; aussi avons-nous trouvé dans tous ses officiers le plus grand empressement, et tout marche-t-il sans effort en ce qui dépend de la volonté des hommes. Nous partirons le 19, après avoir changé nos pilotes, et nous serons en face de Luxor vers le 10 août. M. Lebas y doit déjà être rendu : il aura le temps, avant la plus haute crue, de préparer un lit d'échouage pour recevoir le bâtiment. Ce n'est qu'en novembre que le retrait des eaux sera assez considérable pour nous laisser à sec. Ce n'est donc qu'en novembre que l'on pourra commencer à ouvrir l'avant du navire, et prolonger sur l'inclinaison de ses carlingues un chemin jusqu'à l'obélisque, probablement abattu à cette époque. De décembre en mai le monolithe sera embarqué et le bâtiment refermé. Il faudra ensuite attendre qu'avec le mois d'août les eaux nous fassent flotter et nous permettent de regagner la mer.

« Voilà, monsieur le ministre, ce que nous avons fait et ce qui nous reste à faire. Jusqu'à présent la fortune nous a été très favorable ; un vent constant d'ouest pouvait seul mener notre bateau plat de Toulon à Alexandrie ; il fallait que le vent de nord, qui a régné pendant notre séjour sur cette dernière rade, fît place, le jour que nous l'avons quittée, à celui d'ouest-nord-ouest, le seul qui nous permît d'arriver au Boghas ; il fallait qu'il passât au nord le lendemain pour que *le Luxor*, par le seul moyen de ses voiles, franchît la barre de Rosette ; il fallait enfin un vent toujours contraire au cours du Nil pour qu'il pût remonter contre la rapidité de ses eaux. Mais si je laisse aux circonstances la part qu'elles ont eue dans notre heureuse navigation, c'est au zèle des officiers, c'est à la patience résignée, aux efforts et à la bonne volonté de l'équipage que je dois d'en avoir pu profiter, et que je dois de plus l'espérance d'une réussite complète.

« Sur *le Luxor*, le 15 juillet 1831. »

Le peu de séjour que *le Luxor* fit au Caire ne permit pas de parcourir en détail cette ville célèbre. dont les voyageurs ont dit trop de bien et de mal, selon la saison où ils l'ont visitée et le motif particulier de leur voyage. Les uns, frappés de la beauté du site, de la riche végétation de la campagne, de l'opulence des palais et de la somptuosité natu-

relle des jardins qui l'entourent, en font une ville des *Mille et une Nuits;* les autres, obligés par le genre particulier de leurs recherches de pénétrer dans les quartiers habités par le bas peuple, rebutés de la malpropreté des rues, de la misère qui s'y présente sous toutes les formes, n'ont vu dans cette capitale qu'un amas de maisons mal bâties, renfermant le tableau complet de toutes les souffrances éparses sur l'Égypte. Envisagée sous des aspects différents, le Caire peut faire naître ces exagérations : la vérité se trouve dans la modification que se donnent l'une à l'autre ces opinions réunies.

Le Caire fut fondé vers la fin du neuvième siècle par Moas, empereur de Barbarie. Son nom lui vient du mot *el-kahera*, la victorieuse. Ce mot arabe est aussi le nom de la planète de Mars, dont le passage au méridien marqua, selon Elmacin, l'instant de sa fondation. Les califes fatimites, successeurs de Moas, poursuivirent lentement l'achèvement de la ville, dont le sultan Saladin traça définitivement l'enceinte, en l'entourant de murailles qui subsistent encore. Ce prince éclairé, protecteur des lettres et de la religion, ajouta plusieurs mosquées à celles qui existaient déjà; il fit bâtir une université, dont l'école devint florissante dans tout l'Orient, et construire, sur le mont Mokattam, la citadelle dont nous avons parlé, et dans laquelle il faisait sa résidence. On y voyait les ruines de son

palais il y a quelques années. Aujourd'hui il n'en reste plus qu'une douzaine de colonnes, tirées de Memphis, comme le prouvent des restes de sculpture égyptienne. Dans une visite que nous fîmes au gouverneur, on nous montra le fameux puits de Joseph, creusé dans le rocher à la profondeur de trois cents pieds, et destiné à fournir de l'eau à la citadelle. Elle y est élevée par plusieurs manéges que des bœufs mettent en mouvement. C'est un grand ouvrage qu'on attribue à Saladin, dont le nom arabe est Joussouf-Salah-el-Dyn.

Du point le plus élevé de la citadelle se déroule autour de vous un vaste horizon. Vous voyez à vos pieds une ville immense renfermant plus de trois cents mosquées, dont chacune est surmontée de minarets admirables de richesse et de grâce; à droite les tombeaux des califes, monuments précieux de l'architecture arabe; à gauche le vieux Caire sur les débris de Fostat; en avant une plaine couverte de verdure; plus loin Boulac et son port rempli de barques, ensuite le Nil et ses îles verdoyantes; au-delà, un peu vers la gauche, le vaste emplacement de Memphis, que couvre une forêt de dattiers, et un peu vers la droite, le champ plus vaste encore où se livra la bataille des Pyramides, qu'on aperçoit sur les bords du désert.

On entre dans le Caire par plusieurs portes, dont quelques-unes sont belles de simplicité. L'in-

térieur renferme plusieurs édifices, des mosquées surtout, dignes d'admiration : c'est notre architecture gothique, avec encore plus de hardiesse, de grâce et de légèreté. On regrette que la barbarie ait détruit, ou laissé détruire, en partie, ces produits merveilleux des arts et de la civilisation des Arabes. Ce qui en reste indique ce qu'on a perdu, et suffit pour laisser deviner quelle ville fut le Caire avant que la découverte du cap de Bonne-Espérance et la conquête des Ottomans lui eussent enlevé le commerce du monde.

En sortant du Caire par la porte qui conduit le plus directement au Nil, vous trouvez la grande place d'Esbékieh, dont Kléber occupait un palais lorsqu'il tomba sous le poignard d'un fanatique, qui crut délivrer sa patrie par l'assassinat de l'homme le plus juste qui l'eût gouvernée depuis Sésostris. Cette place, soumise à l'inondation, devient tour à tour un lac argenté, un marais fangeux, un champ de verdure, et un guéret couvert de moissons jaunissantes : elle offre en petit l'image de l'Égypte. Si vous traversez ensuite une plaine d'une culture très variée et d'un mille de large, vous arrivez à Boulac; c'est le port où viennent aboutir toutes les marchandises étrangères, et d'où partent tous les produits d'exportation. Bâtie sur la rive orientale, cette ville a une demi-lieue de long : elle n'est remarquable par aucun monument; mais la quantité

prodigieuse de navires de toutes grandeurs qu'on voit amarrés le long de ses maisons, le continuel mouvement des bateaux qui passent d'une rive à l'autre, les marchandises qu'on embarque et qu'on débarque, l'affluence de gens de toutes nations qu'y conduisent les affaires, lui donnent un air de grande ville, par le spectacle le plus mouvant et le plus animé.

En remontant le Nil, une longue suite de jardins et de palais nouvellement construits joignent Boulac au vieux Caire. Ils appartiennent au pacha, à son fils ou à ses ministres. L'art européen, uni à l'art oriental, en a fait, sous ce climat fortuné, des lieux de délices qui rappellent involontairement tout ce que l'histoire s'est plu à célébrer dans ce genre chez divers princes de l'antique Asie. Vis-à-vis le vieux Caire, dont le seul mérite est d'occuper la place de Fostat, est l'île de Rodda, où l'on voit un nilomètre, une fabrique de poudre toujours en activité, quelques maisons de campagne, et le gigantesque plan des jardins qu'Ibrahim-Pacha y a projetés. C'est dans cette île qu'Abdalah, pacha d'Acre, dévore les chagrins de sa captivité et de la clémence de Méhémet-Ali. Un seul trait suffira pour faire connaître la générosité de son vainqueur. Lorsque *le Luxor,* revenant de Thèbes, passa par le Caire, il mouilla par le travers de Rodda, pour éviter le concours de curieux qui

l'attendaient au Caire. Abdalah nous fit exprimer le plaisir qu'il aurait à le visiter; mais crainte que des révélations indiscrètes ne nous missent dans la confidence de sa position, il lui fut interdit de satisfaire et nos désirs et sa curiosité[1].

En remontant encore d'une lieue la rive orientale, on arrive à Torrah, où nous fûmes attirés par le désir de voir l'armée égyptienne, campée entre le village et la chaîne arabique. Tandis que les officiers attendaient avec impatience l'ordre de marcher sur Acre, les soldats désertaient par centaines, malgré la vigilance établie autour du camp. Nous fûmes témoins de plusieurs manœuvres d'infanterie et d'artillerie exécutées avec la dernière précision : la cavalerie seule allait sans ordre. Soliman-Bey, ancien chef d'escadron, proscrit de France après les désastres de 1815, à qui le pacha doit l'organisation de son armée, nous présenta au général en chef et aux généraux qui commandaient sous ses ordres. Tous paraissant curieux de voir *le Luxor*, nous leur offrîmes un déjeûner qu'ils acceptèrent pour le 17 à midi.

Avant de retourner à bord nous allâmes visiter, par un soleil brûlant, les vastes carrières creusées au revers de la chaîne arabique, entre les villages

[1] Depuis le passage du *Luxor*, il a été permis à Abdalah de se retirer à Constantinople.

de Torrah et de Massarah. D'après le rapport des prêtres égyptiens, Hérodote nous apprend que les pyramides sont sorties de leurs larges flancs. A l'époque où cet historien voyageait en Égypte, la jetée sur laquelle les pierres étaient traînées à leur destination subsistait encore : ces carrières avaient fourni les matériaux des principales constructions de Memphis, comme le constate Champollion dans ses lettres écrites de l'Égypte. « J'ai visité, dit-il, une à une les cavernes dont le penchant de la montagne de Torrah est criblé. Je me suis assuré que ces carrières, de beau calcaire blanc, ont été exploitées à toutes les époques, et j'ai trouvé 1° une inscription datée du mois de paophi, an IV de l'empereur Auguste; 2° une seconde inscription de l'an VII, même mois, de Soter Ier; 3° une inscription du roi Acoris, l'un des insurgés contres les Perses; enfin deux de ces carrières, et les plus vastes, ont été ouvertes en l'an XXII du roi Amosis, le père de la dix-huitième dynastie, comme porte textuellement deux belles stèles, sculptées dans le roc, à côté des deux entrées. Ces mêmes stèles indiquent aussi que les pierres de cette carrière ont été employées aux constructions des temples de Phtha, d'Apis et d'Ammon, à Memphis. Ainsi les carrières de la montagne arabique, entre Torrah et Massarah, ont été exploitées sous les Pharaons, les Perses, les Grecs et les Romains. » On peut

ajouter les Arabes et même les Turcs, car on en retire encore de la pierre tous les jours.

Rentrés le soir dans notre vaisseau, le corps accablé de fatigue et l'esprit occupé de ce que nous avions vu, nous y trouvâmes une invitation par laquelle un riche Arménien de Boulac nous priait d'assister à une fête qu'il donnait à ses amis. Cet homme sollicitait depuis long-temps d'être mis sous la protection de la France, et il croyait sans doute que la politesse qu'il nous faisait en avancerait le moment. La réunion était complète quand nous entrâmes chez lui; on n'attendait plus que nous pour introduire les almés, dont le chant et les danses voluptueuses devaient nous enivrer. Tout le monde se leva pour nous recevoir. Le maître de la maison nous conduisit sur un large divan, pendant que sa femme et sa fille nous servaient le café et que de nombreux serviteurs nous apportaient des pipes. Nous étions sur le divan intercalés parmi les dames, contre l'usage des Levantins, qui veut qu'elles soient d'un côté et les hommes de l'autre. Mais notre futur protégé, se croyant déjà Français, en prenait d'avance les manières, ce qui ne sembla pas arranger ses amis. Vingt minutes se passèrent à fumer et à répondre force *taïb* (cela va bien) aux *enté taïeb* (cela va-t-il bien) qui nous arrivaient de toutes parts. Nous ne parlions que français, et la société ne parlait qu'arabe.

Enfin les almés sont introduites. De longues robes de soie flottent sur leurs talons; une ceinture de mousseline serre leur taille et dessine leurs formes arrondies. Celles qui doivent chanter conservent le voile qui leur enveloppe la tête, mais les danseuses s'en débarrassent et laissent à découvert une longue chevelure qui tombe par tresses sur leurs épaules. Elles tiennent des écharpes à la main, dont les couleurs variées produisent un bel effet dans l'entrelacement des figures. Leur corps et leurs vêtements sont parfumés d'essences; leur sein est presque nu; elles ont cela de commun avec les dames devant qui elles vont bientôt former des danses lascives. Cette partie du corps n'est point appréciée par les Orientaux; c'est le domaine exclusif des enfants; les hommes n'y attachant aucune importance, les femmes n'en prennent aucun soin.

La fête commence par des chants. Les almés chargées d'ouvrir le concert se consultent: bientôt, par un balancement très marqué d'en arrière en avant, leur tête marque la mesure du morceau qu'elles ont choisi; tantôt plaintive, tantôt gaie, une seule voix l'exécute; ses sons mélodieux arrivent à l'âme des auditeurs dont l'oreille est faite à cette musique; ils ne respirent pas d'aise et de plaisir; ils indiquent par des exclamations délirantes l'extase où ils sont plongés. Pour nous

qu'une longue habitude porte à chercher dans la musique l'esprit autant que le sentiment, l'harmonie des accords autant que la mélodie, nous trouvons la leur monotone, et nous restons muets et froids. Nous allions passer pour des barbares, quand un auditeur, mis hors de lui-même par le chant qu'on exécutait, tomba dans un ravissement qui tenait de la convulsion. Les contorsions bizarres de cet amateur outré ne manquèrent pas leur effet; elles excitèrent chez nous un rire des plus vifs, et qui devint inextinguible lorsque, dans son ivresse, il arracha son turban et nous montra sa tête rase. La société prit notre rire forcé pour un transport analogue à celui du mélomane qui le causait, et nous fûmes sauvés ainsi de la honte de paraître insensibles au milieu de l'enchantement général.

Le premier motif terminé, les autres voix prennent en chœur, faisant toutes les mêmes parties, mais avec des différences d'octaves. Alors les profonds amateurs, d'un air important et comique, font entendre un bourdon qui accompagne le chant à deux octaves plus bas, et qui ne cesse que lorsque la première voix reprend seule.

Le chant dura environ deux heures, après quoi les danses commencèrent par des figures insignifiantes, où toutes les almés parurent à la fois. Leurs mouvements, d'abord lents et sans aucune expression, s'animent en raison des verres d'eau-

de-vie qu'elles boivent; la mobilité de leur corps augmente par degré et finit par n'être plus saisissable; leurs regards et leurs gestes deviennent plus indécents; ils sont si expressifs que la rougeur nous en vient au visage; nous n'osons plus porter les yeux sur les dames assises à nos côtés. Lorsque le délire de ces bacchantes paraît à son comble, toutes se retirent, à l'exception des deux plus jolies, qui commencent un ballet pantomime, dont l'amour fournit le sujet. Un amant poursuit sa maîtresse et lui dérobe une faveur; bientôt il en demande une autre, puis une autre, puis une autre, puis enfin....... le ballet finit quand l'amante n'a plus rien à accorder. Est-il croyable qu'il y ait un lieu de la terre où les mœurs soient telles, qu'un pareil spectacle puisse être supporté sans danger par les dames qui y assistent?

La soirée fut terminée par une seconde pantomime assez bien exécutée : plusieurs filles se promènent dans la campagne; tout à coup l'une d'elles pousse un cri; elle vient d'être piquée par une abeille cachée dans ses habits; elle la poursuit sous ses vêtements, les fait voler l'un après l'autre, et par ses cris aigus elle exprime les maux qu'elle endure. Harcelée par le maudit insecte, comme la malheureuse Io, ses traits s'altèrent, elle pâlit sensiblement. Cependant elle vient d'apercevoir l'abeille; mais au moment où elle la

saisit, vaincue par deux sensations opposées, elle tombe évanouie sur son dernier vêtement.

Nous nous sommes peut-être un peu trop étendus sur un sujet qui est si loin de notre délicatesse et de nos mœurs; mais il peint celles des Orientaux à toutes les époques, et témoigne ainsi de la constance de leurs goûts. Dans la plus haute antiquité l'Égypte eut ses almés, comme le prouvent les sculptures peintes des plus anciens tombeaux. Les Juifs en apportèrent la coutume en Palestine. Saint Marc nous apprend que la tête de saint Jean-Baptiste fut le prix que la jeune Hérodiade mit à la faveur de danser devant Hérode et les princes de la Galilée.

Le 17 juillet, au matin, la toilette du *Luxor* fut plus recherchée qu'à l'ordinaire; ses mâts étaient droits comme des cierges, sa longue chevelure de cordes soigneusement peignée et tendue; ses voiles, artistement roulées, se confondaient avec les vergues, dont le parallélisme était parfait; une tente le couvrait dans toute sa longueur et le préservait des feux brûlants du soleil; établie horizontalement et à huit pieds de haut, elle laissait une libre circulation à la brise, qui tous les jours vient rafraîchir une atmosphère embrasée. Le pont était d'une propreté remarquable; sa blancheur éclatante faisait ressortir le noir poli du fer et la peinture verte de ses murailles, que couronnaient

deux longues files de hamacs, mis à découvert et pliés avec art. L'équipage, en chapeau de paille, en manches de chemise, en pantalon blanc retenu aux hanches par une ceinture rouge, achevait de donner au bâtiment un air d'ordre et de propreté qui excitait l'admiration de tout le monde. Le Nil était couvert de canges et de curieux : nous étions le but d'un pèlerinage plus considérable ce jour-là que les autres jours.

A onze heures et demie, les factionnaires, destinés à surveiller les mouvements extérieurs, annoncent l'approche de deux canges, dont l'excessive longueur, le grand pavillon de soie rouge et la flamme de même couleur, nous font reconnaître Ibrahim et son état-major. Portées par le courant et leurs rames, elles arrivent comme un éclair et accostent l'échelle. Ibrahim, suivi de quatre généraux, de deux colonels, de Soliman-Bey et d'un interprète, monte à bord; il est reçu par tous les officiers et les marins en ligne. Frappé de l'ordre et de la propreté des hommes et des choses, il adresse quelques compliments au capitaine, et exprime le vœu que la flotte égyptienne parvienne rapidement à ce degré de bonne tenue. En attendant que le déjeûner soit servi, on visite le navire dans son intérieur : sa cale, entièrement vide, se prête à l'examen le plus rigoureux. Ibrahim veut tout voir, se fait tout expliquer; ce n'est que lors-

qu'il a bien compris l'embarquement de l'obélisque et son assujettissement sur les carlingues, que nous parvenons à le ramener sur le pont, où était dressée et servie une table de quinze couverts. Le déjeûner fut très gai; on mangea peu, mais on but beaucoup, surtout du vin de Champagne, qui, à cause de sa couleur, paraît avoir trouvé grâce devant le prophète. Il fut impossible de porter la conversation sur le but que se proposait Méhémet-Ali dans les armements qu'il préparait. Cependant, au mépris que les généraux témoignaient pour Mahmout, qu'ils regardaient comme le réformateur dangereux, et par conséquent l'ennemi de la religion mahométane, il était facile de comprendre dans quelles vues le vice-roi avait ainsi disposé l'esprit de ses plus dévoués serviteurs. Trois toasts, portés, l'un à la France, l'autre à Méhémet-Ali, et le troisième au succès de notre expédition, terminèrent heureusement le repas. Il en était temps; le vin commençait à monter à la tête de nos convives. De peur de compromettre leur dignité, ils demandèrent à se retirer sur-le-champ. Après les avoir fait saluer de trois salves de mousqueterie, nous descendîmes nous-mêmes dans une cange pour aller voir les pyramides de Gizèh, qu'il convenait enfin d'examiner de plus près.

La construction de ces monuments, destinés à la sépulture de Chéops, de son frère et de sa fille,

coûta, selon Hérodote, cent ans de misère à l'Égypte. S'il entrait dans notre plan de critiquer cet historien, nous observerions qu'il n'est pas croyable que Chéphren, qui ne monta sur le trône qu'à la mort de son frère Chéops, dont le règne avait été de cinquante ans, en ait lui-même régné cinquante-six, et que l'invraisemblance de ce premier point jette beaucoup de doute sur tout le reste. Diodore de Sicile diffère d'Hérodote, et est lui-même contredit par d'autres auteurs. De ces opinions diverses il faut conclure que le nom des rois qui élevèrent les pyramides, est aussi incertain que la date et la durée de leur construction [1]. Il n'en est pas de même de leur usage; toute l'antiquité est d'accord qu'elles furent bâties par l'orgueil pour servir de tombeaux. Ce n'est que dans les temps modernes qu'il a pu venir dans l'esprit de quelques philosophes, plus raisonneurs que judicieux, de leur donner un autre but. La disposition intérieure de celle qui est ouverte, le grand sarcophage qu'elle renferme, ne permettent pas de douter un instant de leur destination. Mais quoi qu'il en soit de leur usage et de leur origine, l'aspect de ces monuments, dont la masse inébranlable a défié le temps et les

[1] On verra dans le cinquième chapitre que Champollion, d'après Manéthon, les attribue à des Pharaons de la cinquième dynastie; ce qui en reporte, en suivant la chronologie de cet auteur, la construction à plus de quatre mille ans avant notre ère.

hommes, que l'antiquité plaça au nombre des merveilles du monde, devant qui tant de voyageurs ont été saisis d'un frisson involontaire, ne nous toucha que faiblement. On peut même dire que leur effet diminue à mesure qu'on en approche, et qu'il est bien moindre à huit pas qu'à trois lieues de distance. Mais si l'on parcourt la série des siècles et des peuples qu'ils ont vus disparaître; si, dans ces jalons des plus vieilles époques, on aperçoit les témoins et les produits d'une civilisation antérieure à toute histoire connue; si dans les plaines qui les environnent, on voit les lieux où l'imagination riante des Grecs plaça les Champs-Élysées, et dans les canaux qui les entourent, le fleuve qu'il fallait traverser pour arriver au séjour du repos éternel; l'esprit s'ébranle au souvenir de tant de générations éteintes, et l'âme, émue de retrouver le berceau des idées religieuses de la Grèce, s'afflige que cette fable consolante ne soit pas une réalité. C'est donc à la réflexion que les pyramides doivent leur effet prodigieux, et non à cet immense volume de pierres dont l'entassement ayant exigé, dans une longue suite d'années, le concours de toute une nation, n'inspire que du mépris pour des monuments ruineux et inutiles au bonheur des peuples.

La plus élevée des pyramides a environ six cents pieds au-dessus de sa base. On pénètre dans son intérieur par un canal, ouvert à cent pieds du sol,

mais qui dans des temps plus reculés, lorsque le sable ne s'était point encore amoncelé contre les faces de la pyramide, pouvait être au tiers de la hauteur totale. Ce conduit tortueux, qui descend d'abord pour remonter ensuite, mène à deux salles d'inégale grandeur : dans la plus vaste est un beau sarcophage dont le couvercle a été brisé. Ni les parois de la salle, ni le sarcophage ne portent d'inscription ; ce qui est d'autant plus étonnant que les Égyptiens, jaloux de faire passer leur histoire à la postérité, en ont couvert tous leurs autres monuments, particulièrement les tombeaux. Cette observation ferait croire que les pyramides datent d'une époque antérieure à l'écriture ; car, comment allier autrement l'orgueil qui les bâtit, et la modestie qui renonce à y graver son nom ?

Dans la salle la plus petite on trouve l'entrée d'un conduit, rempli de décombres, qui sans doute devait aboutir à d'autres chambres, contenant peut-être d'autres cercueils. S'il en était ainsi, les pyramides ne seraient pas le mausolée d'un seul, mais de vastes nécropoles de rois et de princes, où les corps, à l'abri des injures de l'homme, attendaient une seconde vie. En reprenant le canal par lequel on est venu, on marche quelques instants sur les bords d'un puits très profond, et on sort de la pyramide. Les yeux sont éblouis de retrouver la lumière, et les poumons, fatigués de l'air méphi-

tique de l'intérieur, se dilatent et reçoivent avec délices un air plus propre à la vie.

Au-dessus du niveau actuel du terrain, plus de deux cents assises de grandes pierres constituent la pyramide. Placées en retraite les unes sur les autres, elles forment autant d'énormes gradins qu'il faut escalader pour arriver au sommet. Ce sommet, qu'on croirait de loin se terminer en pointe aiguë, offre une surface de neuf cents pieds carrés. De là, la vue, franchissant des campagnes fertiles, s'étend sur le désert d'Arabie, plonge au nord dans le Delta, mesure au sud, par les pyramides de Sakkarah et de Daschour, la distance qui la sépare du Faïoum, et se perd à l'ouest dans les déserts de la Libye, séjour des mauvais génies et de la mort.

Le 18, avant que la chaleur ne devînt suffocante, nous regagnâmes *le Luxor*. Nos pilotes étaient remplacés; cinq jours de repos avaient rendu à l'équipage une force nouvelle. Il importait de perdre le moins de temps possible; tout fut donc disposé pour appareiller le lendemain, et continuer un voyage dont le début avait été si heureux.

Le 19, de grand matin, les cordes qui nous retenaient sur l'île de Boulac étant lâchées de terre, le navire se range dans la direction de son ancre, mouillée au milieu du fleuve. A neuf heures, toutes les voiles tombent à la fois, et la

brise légère qui les gonfle nous fait lentement remonter contre le courant. Nous défilons devant Boulac, longeant les maisons de si près que nos vergues touchent leurs terrasses, et que nous pouvons distinctement recueillir les adieux des Européens, attirés à la rive par le bruit de notre départ. La même curiosité y amène une foule immense de peuple, dont les exclamations marquent l'étonnement. Une flotte de bateaux et de canges nous environne, et paraît lutter de vitesse avec nous. C'est au milieu de cet appareil de fête que nous atteignons l'île de Rodda. Le vent, d'abord faible, fraîchit sensiblement et augmente notre vitesse. Nous sommes bientôt par le travers de Gizèh, dont les pyramides, dominant les arbres de la plaine, semblent marcher avec nous. A mesure que les maisons du Caire disparaissent et que ses minarets s'abaissent derrière *le Luxor,* devant s'élèvent les pyramides de Sakkarah. Nous passons rapidement une multitude de villages, et vers le milieu du jour nous apercevons ceux de Bédréchéïn et de Mit-Rahinèh, dont la distance marque de l'est à l'ouest l'étendue de Memphis. Le sable a depuis long-temps recouvert tous les débris de cette grande cité. Si ce n'était quelques blocs de granit qui de loin en loin déchirent le sol, et l'existence du lac qu'il fallait traverser pour arriver aux tombeaux de Sakkarah, rien n'y rappellerait le souve-

nir de la seconde ville d'Égypte en opulence et en splendeur.

Cependant le vent de plus en plus fort avait porté notre marche à trois lieues à l'heure, lorsqu'une violente secousse nous annonça que nous étions échoués. L'expérience nous avait appris à ne pas craindre ces accidents. Par la suppression de ses voiles, le navire, abandonné à toute l'action du courant, retrouva bientôt la liberté de ses mouvements, et il reprit sous toute sa voilure sa route et sa rapidité. Après un second échouage sans fâcheux résultat, il jeta l'ancre devant Kafr-Laïat, à vingt-sept milles de Boulac. Nous retrouvâmes dans ce village l'aspect de la misère dont on a déjà eu le tableau, et que nous avaient fait oublier les environs du Caire. Les habitants ne voulurent à aucun prix nous vendre de provisions. Surpris de ce refus nous en demandâmes la cause. « Le Turc qui gouverne le village, nous dirent-ils, nous accable de toutes sortes d'impôts. Il profiterait de l'occasion pour nous enlever, après votre départ, l'argent que nous aurions reçu, et celui qu'il nous suppose. » L'administration de ce Turc est exactement en petit celle de toute l'Égypte : aussitôt que les officiers du pacha savent une piastre à un Fellah, il faut qu'il la donne ou qu'il expire sous le bâton. Le sort des nègres dans nos colonies est heureux à côté de celui des Arabes renfermés dans la riche

vallée qu'arrose le Nil, et dont les déserts qui la bordent à l'est et à l'ouest font pour eux une vaste prison.

Le 20, nous quittâmes ce lieu en souhaitant aux malheureux habitants un chef moins avide et plus humain. Dans une étendue de douze lieues nous observâmes quelques villages en ruines et à moitié dépeuplés, parmi lesquels celui d'Atfièh mérite seul d'être nommé. Situé sur la rive orientale, à quelque distance du Nil, il occupe la place d'Aphroditopolis, la ville de Vénus, de la déesse antique, mère de l'univers. Cette divinité, sous le nom de Hathor, avait des temples dans toute l'Égypte. Le mieux conservé de nos jours est celui de Denderah, que Champollion lui a rendu contre l'avis de tous les voyageurs qui le consacraient à Isis. A la nuit nous nous arrêtâmes à Bouch. Le vent soufflait avec tant de force qu'il nous tenait en travers au courant.

Le 21, le soleil levant nous surprit à l'ancre. A la bourrasque de la veille avait succédé un calme plat, que vint rompre à sept heures du matin une brise assez fraîche. Nous en profitâmes pour partir. A sept heures nous passâmes devant Béni-souef. Cette ville, ancienne résidence d'un bey au temps des Mamelouks, est encore aujourd'hui le chef-lieu d'une province riche; de grandes prairies et sa proximité du Faïoum en font une gar-

nison de cavalerie. Son port était plein de barques, et la rive couverte de bateaux et de dgermes en chantier; une goëlette de dix canons y maintenait la police. En perdant de vue Bénisouef (Ptolémaïdon), nous découvrîmes, au milieu des dattiers, Fenchi, sur la rive gauche. A la hauteur de ce bourg la chaîne arabique pousse une pointe jusqu'au Nil; nous la côtoyâmes pendant une heure, et de si près quelquefois, qu'il eût été facile de sauter à terre. Le vent était très frais, le Nil peu tortueux, aussi arrivâmes-nous à Abou-Girgèh, ayant fait quinze lieues, malgré la vitesse des eaux qui était de trois à quatre milles.

Le 22, nous étions en route à quatre heures et demie, suivant la rive orientale, dont le bord est très élevé, tandis que la rive occidentale s'abaisse par une pente douce jusqu'au niveau des eaux. Une infinité de puits d'arrosage entretenaient à notre droite la verdure et la fertilité; à notre gauche des forêts de palmiers et l'éternelle chaîne arabique nous fatiguaient de leur monotonie. Vers dix heures, Cherchi, sur l'emplacement de Cynopolis, nous offrit les premières excavations et les premières ruines qui puissent s'apercevoir du Nil: des blocs travaillés et épars çà et là, des ouvertures en forme de portes, faites dans la montagne, et entièrement dégradées; des portiques taillés à même dans le roc, et dont les colonnes étaient

brisées, annonçaient que la barbarie avait en ces lieux succédé à la civilisation, et que la main de l'homme s'était chargée de l'ouvrage du temps.

De Cherchi à Minièh et de Minièh à Béni-Assan, la chaîne arabique prolonge le Nil et est criblée de tombeaux, dont l'entrée présente une architecture très variée. Du vaisseau on aperçoit, même sans longue vue, les pilastres et les colonnes, unies ou cannelées, qui en forment les portiques, ainsi que les couleurs tranchées qui les décorent. Quelle grandeur dans ces riches nécropoles! quel respect pour les morts! qui l'imprima si fortement dans les âmes? dans quel but fut-il inspiré? Dans un climat brûlant, les effets pernicieux qui devaient suivre la putréfaction des corps força de les embaumer, et la nécessité de les soustraire aux débordements du Nil les fit porter dans les lieux élevés. D'une simple mesure de salubrité publique naquit le sentiment religieux de ce peuple, qui, après avoir bâti les pyramides pour recevoir ses rois, se donna à lui-même, pour tombeaux, des palais; et pour mausolées, des montagnes.

C'est avec regret que nous vîmes défiler ces ruines sans pouvoir les parcourir; pressés d'arriver à Thèbes, le plaisir fut impuissant contre le devoir. Vers la fin du jour le vent mollit sensiblement et tomba entièrement avec le soleil. Nous nous arrêtâmes devant Béni-Assan, gros bourg

abandonné et qui peut avoir contenu trois mille âmes. Sa dépopulation remonte à l'époque de la soumission du Saïd[1] par Ibrahim-Pâcha. Des pirates, se détachant de la rive de Béni-Assan, avaient arrêté et pillé quelques-unes des barques de son armée. Il fit cerner le village, trancher la tête aux hommes, et disperser les femmes et les enfants. Cette guerre et celle de l'Hedjias, dont il fit aussi la conquête, lui auraient valu la plus haute réputation, si la cruauté qu'il y déploya n'avait terni ses qualités de général.

Béni-Assan occupe sans doute la place d'une grande ville, s'il faut en juger par le nombre et la beauté des tombeaux creusés au nord de ce bourg, dans le flanc de la montagne. Munis chacun d'un flambeau, nous fûmes parcourir ces hypogées, les plus curieux de l'Égypte, après ceux de la vallée des Rois, à Thèbes. Cette visite, dont le temps était pris sur le sommeil, fut trop courte pour tant de choses nouvelles. Nous ne pûmes que voir à la hâte cette série de peintures, qui en plus de mille tableaux retracent tous les arts et métiers de l'Égypte, les actes de la vie civile, et surtout les exercices militaires variés à l'infini. D'abord les recrues sont livrées à des maîtres de gymnastique. Lorsque la lutte, par ses mouvements et ses attitudes diverses, a donné à leur corps et à leurs

[1] Haute-Égypte.

membres la souplesse et l'agilité nécessaires, elles passent aux mouvements réglés du pas, de la marche et des changements de front. On les voit sur une longue file, les bras pendants, les mains collées sur les cuisses, la jambe gauche en avant et le bout du pied près de poser à terre. Ailleurs, et en plus grand nombre, formés en bataillon, les soldats exécutent tous les grands mouvements de stratégie, et finissent par un simulacre de petite guerre et le siége d'une ville qu'ils prennent d'assaut. Nous regretterons toujours que le gouvernement n'ait pas joint à l'expédition, comme l'avait demandé le capitaine, deux dessinateurs, afin de lui donner toute l'importance qu'elle pouvait acquérir. La collection de tous les arts et métiers de l'Égypte, de ses coutumes civiles et religieuses, manque en partie dans le grand ouvrage sur l'Égypte, parce qu'elle exigeait un loisir et une tranquillité que ne trouvèrent pas ses auteurs au milieu des mouvements de l'armée et d'un peuple nouvellement conquis. Après quelques heures nous quittâmes ces tombeaux pour ne plus les revoir. La peinture en est parfaitement conservée; on verra la finesse du dessin et la fraîcheur des couleurs par la petite gravure que nous donnons en tête de ce chapitre, et on jugera de l'effet admirable d'un hypogée dont toutes les salles sont remplies de semblables dessins.

Nous aurions bien voulu qu'une cause indépendante de notre volonté nous retînt en ce lieu pendant la journée du lendemain; mais le vent impitoyable, veillant toute la nuit, nous mit en route à cinq heures du matin et ne nous abandonna qu'à Manfalout, à huit heures du soir. La distance parcourue le 23 fut de quinze lieues, le long de la chaîne arabique, dont quelques points s'avancent jusque sur le Nil et en rendent la navigation dangereuse. Le mont Abou-Fedda surtout, qu'il faut longer pendant une heure, est un passage périlleux; coupé à pic au-dessus du Nil, dans une hauteur de plus de trois cents pieds, il semble menacer de sa chute le navigateur tremblant. Les vents, auxquels il fait obstacle, heurtant contre ce rempart, réagissent avec violence dans des directions opposées. Malheur à la barque qui se trouve enveloppée dans leurs tourbillons! elle a souvent péri avant d'avoir pu se débarrasser de sa voilure. *Le Luxor* y perdit deux voiles, et, maîtrisé par le courant, il faillit à heurter de sa proue le flanc de la montagne.

De Béni-Assan à Manfalout les deux rives n'offrent que débris antiques. Antinoë, Hermopolis-Magna, Tycompolis, sont remplacés par de misérables villages. Les monuments qu'on y voyait encore il y a quarante ans, disparaissent un à un sous la barbarie des gouverneurs de province.

Bientôt leurs ruines n'existeront plus que dans les livres des voyageurs.

Le 24 et le 25, nous franchîmes les six lieues qui nous séparaient de Siout. Des contours nombreux, des courants rapides, des passages étroits exigèrent le moyen lent de la corde et des ancres, et renouvelèrent pour nos marins les manœuvres laborieuses de la Basse-Égypte.

Siout (autrefois Lycopolis, la ville du Loup) est à moitié chemin de Memphis à Thèbes. Sa situation, au milieu d'une plaine que le Nil inonde tous les ans, est très avantageuse; également distante du fleuve et de la chaîne libyque, elle paraît comme une île à l'époque de la haute crue. Elle est le siége du gouvernement de la Haute-Égypte et de la Nubie. Sa population est encore considérable, quoique plusieurs de ses quartiers soient en ruine. Les peuples de l'intérieur de l'Afrique, en caravane de plusieurs milliers de chameaux, y apportaient jadis des chargements précieux de peaux de lions, de tigres, de léopards, des dents d'éléphants, des plumes d'autruches, de la poudre d'or, du musc et de la gomme, qu'ils échangeaient contre d'autres produits. Mais depuis que le pacha, prenant le monopole de toutes les industries, les a forcés de lui vendre à vil prix les objets de leur commerce, on a vu les caravanes diminuer insensiblement et porter sans

doute ailleurs des marchandises qui faisaient la richesse de Siout. C'est ainsi que Méhémet-Ali, ou trompé ou aveugle sur ses vrais intérêts, enlève peu à peu à l'Égypte les restes de sa prospérité.

Schériff-Bey, ministre du pacha, était gouverneur général du Saïd lors de notre arrivée. Il quitta ce poste pour passer au gouvernement de Damas, après la conquête de la Syrie. Parent éloigné du vice-roi, il a été de très bonne heure élevé à l'une des premières charges de l'administration. Son attachement au prince, son esprit cultivé, son application l'ont mis, quoique fort jeune, à même d'administrer avec intelligence une vaste contrée. La province de Siout est, sans contredit, la mieux cultivée de l'Égypte, et la plaine qui environne cette ville, traversée par de nombreux canaux, peut donner une idée de l'antique fertilité du sol. Ce ministre, auquel nous étions annoncés et vivement recommandés, vint le premier nous faire une visite, et mettre à notre disposition tous les moyens de son gouvernement. Son abord plein de dignité et de bienveillance, la grâce et l'aisance de ses manières, la douceur de sa physionomie, lui gagnèrent notre confiance. Il ne l'a jamais trompée. Dans tous nos rapports avec lui, il mit plus tard tant de franchise et de cordialité, que nous sommes obligés d'en faire un Turc à part, et de lui rendre ici en justice et en

reconnaissance ce qu'il nous a rendu de services réels. Sa visite au *Luxor* fut longue, et eût été des plus intructives sur l'administration générale de l'Égypte, si notre langue avait été plus familière à l'interprète chargé de nous transmettre sa pensée. C'est le seul Turc qui nous ait véritablement paru, après le vice-roi, sentir la supériorité de l'Europe, et la nécessité d'en transplanter les sciences et les arts en Orient, pour sauver l'empire d'une dissolution complète, ou pour en élever sur ses ruines un nouveau qui puisse résister à l'invasion.

A la suite de Schériff-Bey était le colonel du 14e de ligne, homme plutôt sérieux que grave. Couvert de blessures au service de Méhémet-Ali, il brûlait de lui donner le reste de son sang. Circassien de naissance, et long-temps esclave du pacha, il avait été, comme tous ceux qui ont approché de sa personne, subjugué par l'ascendant du génie de ce prince. Son dévouement était un fanatisme aveugle que l'on ne trouve que dans l'Orient. Il nous fit plusieurs questions judicieuses, et finit par nous demander si nous avions assisté à la bataille de Navarin. Nous lui répondîmes négativement. « Tant mieux pour vous, s'écria-t-il ; vous n'avez point votre part d'un acte « injuste et déloyal. La politique de la France « quoiqu'un peu lâche, est généralement droite et

« honorable. Elle a reçu un échec à Navarin ; c'est « d'autant plus déplorable que vous et les Anglais « n'y avez été que les instruments aveugles de la « Russie, et n'y avez travaillé que pour elle. »

La visite de Schériff-Bey lui fut rendue le 26 au matin. A midi, *le Luxor* mit sous voiles, et, poussé par un bon vent, il fit sept lieues dans le reste de la journée.

Le 27, sa route fut de dix lieues. Parti de Sahtfèh, la petite Apollinis, il passa devant Kaou-el-Kebir, la ville d'Antée, qui a vu naguère ses ruines englouties par le Nil, et vint mouiller à Néïdèh, dont le coude exigea le lendemain qu'on se halât sur des pieux plantés à la rive.

Le 28, à midi, nous avions atteint le grand contour d'Achmin. Le vent était très frais, mais tombant obliquement sur nos voiles, à peine nous maintenait-il contre le courant. Il donnait au navire une dérive, qui devait bientôt le mettre à la côte. Il convenait sans doute de mouiller ; mais l'espoir d'un changement favorable dans la direction du vent, et de faire en deux heures un chemin qui allait demander deux jours d'un pénible travail, engagea le capitaine à conserver les voiles jusqu'au dernier moment. C'est la seule faute de navigation qui ait été faite dans tout le voyage. Au lieu de varier en notre faveur, le vent tourna en sens contraire. S'approchant de la proue, il

nous força d'arriver et de présenter le travers au courant. Emporté par deux forces combinées, le bâtiment fut comme un trait frapper la côte, et s'y colla de tout son long. La rive, taillée à pic, s'élevait à la hauteur de nos murailles. Des hommes sautèrent à terre avec des cordes pour nous tenir dans cette position. Mais le courant, détachant la proue du rivage avant qu'ils l'eussent assujettie, lui fit décrire, sur la poupe comme centre, une demi-circonférence, et colla le navire sur l'autre bord. Dans ce mouvement la chaloupe, amarrée derrière, fut écrasée. On en sauva les débris avec peine. Cette perte nous fut d'autant plus sensible, que nous avions encore quarante lieues à faire, que cette embarcation était la seule qui pût porter nos ancres, et que le Nil, d'Achmin à Luxor, étant très tortueux, devait souvent y faire recourir. Le reste de la soirée et la journée du 29 se passèrent à atteindre Achmin, qui est au sommet du coude. Nous profitâmes de quelques heures de jour pour aller visiter des ruines qui se trouvent au nord de la ville, et que les géographes disent être celles de Chemmis ou Panopolis. Elles consistent en quelques blocs de pierre, sur lesquelles on voit encore de l'écriture, et l'image de l'Ammon générateur, dont les Grecs avaient fait leur dieu Pan, le grand tout, premier principe, grand dispensateur de la vie.

Le 30, une brise fraîche de nord nous fit partir de grand matin. A midi nous longions Girgèh, dont le Nil enlève tous les ans quelques maisons, et qu'il menace d'un prochain engloutissement. Le soir nous jetâmes l'ancre près du village de Beni-Hammet, non loin du passage de Nak-Nak: quatre jours suffirent à peine pour le franchir. Enfin le 3 août, à force d'ancres, l'une devant l'autre, nous parvînmes à le doubler, et nous mouillâmes à la nuit entre les villages de Kasr-Essaïat et de Hou, la petite Diospolis. En ce lieu commence un long coude, dont les cartes ne marquent que faiblement le rapide contour. Il nous valut deux jours de fatigues par un soleil des plus ardents.

Le 5 et le 6, des brises folles et variables nous firent appareiller et mouiller plusieurs fois. Le 7, un vent plus régulier, quoique faible, s'établit à midi; nous en profitâmes pour quitter Sabariat. Tombant vers les six heures, il nous força de chercher un mouillage. Il y avait à choisir entre la rive droite et la rive gauche pour passer la nuit. Sur la rive droite Kéné, ville de quinze mille âmes; sur la rive gauche, les ruines de Tentyris. On pense bien que notre choix ne fut pas douteux. Le soleil allait disparaître derrière le temple, qui seul reste encore en entier pour attester que là fut une grande ville, quand *le Luxor* se trouva retenu sur son ancre. La nuit entière ne fut qu'un

pèlerinage du bâtiment au temple, du temple au
bâtiment : officiers et matelots, craignant que le vent ne favorisât le départ de grand matin, oublièrent les fatigues de la journée pour aller payer leur tribut d'admiration à ce monument qui, le premier, nous révélait la grandeur majestueuse, la noble simplicité, et surtout ces belles lignes architecturales qu'on retrouve avec la même perfection dans toutes les constructions égyptiennes. Malgré la clarté de la lune, qui permettait d'embrasser assez bien l'ensemble de quelques parties extérieures du temple, on faisait des vœux ardents pour que la journée du lendemain, sans vent, permît d'en suivre tous les détails. L'intérieur. surtout, excitait notre curiosité, car nous n'en avions vu que ces grandes figures d'Hathor, qui ornent sur quatre côtés le chapiteau des vingt-quatre colonnes du portique, et qui impriment à l'âme un sentiment involontaire de silence et de recueillement.

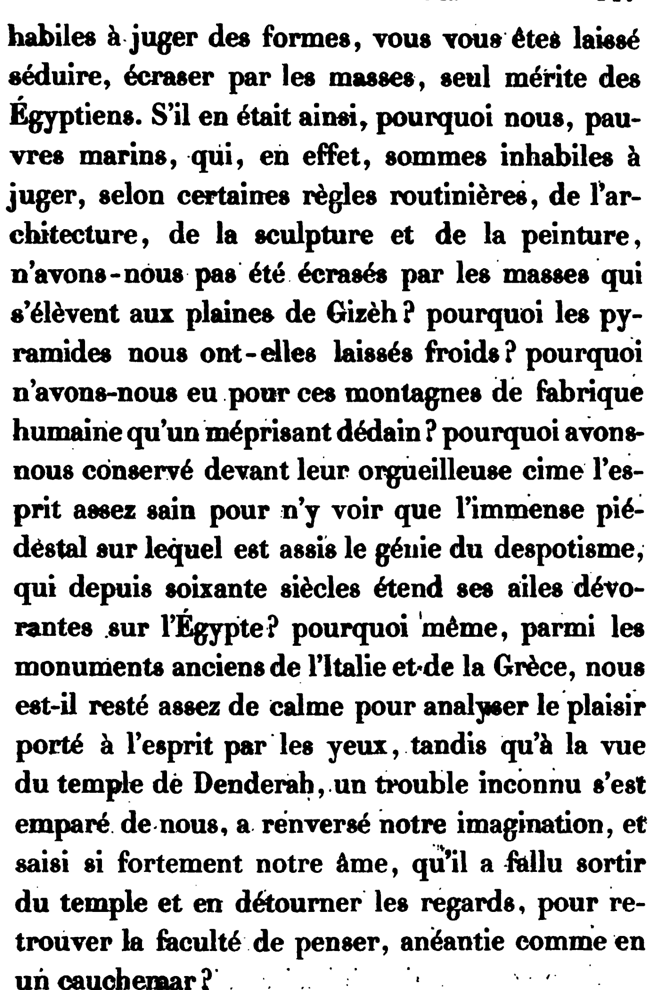
Les dieux de Tentyris, satisfaits de notre empressement à saluer leur temple abandonné, nous marquèrent leur bienveillance en retenant l'haleine des vents pendant les trois jours qui suivirent cette première visite. Ce calme plat, au mois d'août, et dans un bassin étroit, formé par le rapprochement subit de la chaîne libyque et de la chaîne arabique, fit monter, sous une double tente,



à 38° le thermomètre de Réaumur. Exposé au soleil, il s'éleva jusqu'à 58. C'est par cette température que notre pèlerinage recommença, et se continua pendant le séjour que nous fîmes sur cette rive.

Plus on voit les temples de l'Égypte, plus on veut les revoir. Ce sont peut-être les seuls monuments de l'antiquité qui produisent cet effet. Aussi ne se passa-t-il pas de jour que chacun de nous n'allât porter à Denderah ses nouveaux hommages, et n'en revînt avec de nouveaux sentiments d'admiration. Allait-on se promener un instant sans but, c'était involontairement au temple que se portaient nos pas. Poursuivait-on les lièvres ou les perdrix dont la plaine fourmille, c'était encore le temple qui était le terme final de la chasse.

De tous les voyageurs qui ont parcouru l'Égypte et visité ses monuments, il en est peu dont l'opinion donne à l'architecture grecque la prééminence sur celle des Égyptiens. On ne peut refuser à la première le goût, l'élégance et la légèreté; mais on n'y trouve pas cette majesté, cette solidité rassurante, cette grandeur merveilleuse, que le peuple d'Égypte imprima à tous ses ouvrages, et que n'a pu atteindre aucune autre nation. Malgré cet accord unanime de ceux qui ont vu, pourquoi encore tant de doutes défavorables aux constructions égyptiennes? On vous dit: In-



habiles à juger des formes, vous vous êtes laissé séduire, écraser par les masses, seul mérite des Égyptiens. S'il en était ainsi, pourquoi nous, pauvres marins, qui, en effet, sommes inhabiles à juger, selon certaines règles routinières, de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, n'avons-nous pas été écrasés par les masses qui s'élèvent aux plaines de Gizèh? pourquoi les pyramides nous ont-elles laissés froids? pourquoi n'avons-nous eu pour ces montagnes de fabrique humaine qu'un méprisant dédain? pourquoi avons-nous conservé devant leur orgueilleuse cime l'esprit assez sain pour n'y voir que l'immense piédestal sur lequel est assis le génie du despotisme, qui depuis soixante siècles étend ses ailes dévorantes sur l'Égypte? pourquoi même, parmi les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce, nous est-il resté assez de calme pour analyser le plaisir porté à l'esprit par les yeux, tandis qu'à la vue du temple de Denderah, un trouble inconnu s'est emparé de nous, a renversé notre imagination, et saisi si fortement notre âme, qu'il a fallu sortir du temple et en détourner les regards, pour retrouver la faculté de penser, anéantie comme en un cauchemar?

C'est que les masses, quelque grandes et quelque régulières qu'elles soient, ne suffisent pas pour émouvoir. Dans celles de la nature, il faut,

comme aux Alpes, des pitons élancés, des roches suspendues, des abîmes sans fond, pour toucher le spectateur, et le ravir à lui-même par un jeu d'accidents qui ne manquent jamais leur effet. Dans celles qu'a bâties l'homme, il faut qu'à la grandeur, à la régularité, se joigne aussi le jeu des accidents d'une autre espèce : c'est ce jeu que les Égyptiens seuls ont connu. Combinant l'effet de l'architecture, de la sculpture et de la peinture dans une idée morale, celle d'agir sur l'esprit des peuples, déjà préparés par l'éducation aux impressions profondes, ils avaient plus qu'atteint leur but; aussi pendant quatre mille ans rien ne change dans leurs coutumes civiles et religieuses, et ils seraient encore ce que les avaient faits leurs prêtres, s'ils avaient su demeurer inconnus au reste de la terre, et éviter la conquête et la persécution. En visitant les monuments d'Athènes et de Rome, on ne peut s'empêcher de s'écrier : C'est beau! c'est admirable! Mais en pénétrant jusqu'à ceux de l'Égypte, le premier sentiment est de ne pouvoir parler.

Nous avons cherché à décrire l'impression que produit la première vue de ce monument dont l'entière conservation lui laisserait tout son effet antique, s'il était déblayé des sables qui l'encombrent, et qu'il pût agir dans toute sa majesté. Mais alors qui oserait tenter de peindre la puissance

morale de tant de grâce et de tant de grandeur réunies, et quelle langue moderne en fournirait les expressions?

Champollion nous donne l'époque de la construction de ce temple, et le nom de la déesse à laquelle il était consacré. Il appartenait à Hathor (Vénus), et non à Isis, comme l'avait pensé la commission d'Égypte. Strabon ayant dit que les Tentyrites adoraient Isis et Vénus, il n'est pas étonnant qu'elle ait choisi la première de ces deux divinités dont le nom réveille vulgairement une idée de supériorité dans l'ordre des dieux du Panthéon égyptien. Les plus anciennes parties du temple portent les images colossales de Cléopâtre et de son fils Césarion. Viennent ensuite des légendes impériales d'Auguste, de Tibère, de Claude et de Néron. Ce monument ne date donc que de la domination romaine. Ainsi s'évanouit l'idée de haute antiquité que lui avaient fait supposer les longues dissertations auxquelles donna lieu l'apparition en France du zodiaque détaché de ce temple.

L'intérieur et l'extérieur de l'édifice sont couverts de bas-reliefs à sculpture très plate : ceux de l'intérieur ont conservé leurs riches couleurs; ceux d'en dehors, privés de leurs peintures, sont d'un effet d'autant plus faible, qu'ils appartiennent à une époque de décadence. Quand même Cham-

pollion ne nous eût pas donné la date de ce monument, on la devinerait au mauvais style de ces sculptures. Les Grecs, et leurs grossiers imitateurs, les Romains, crurent mieux faire que les Égyptiens, en finissant mieux qu'eux un bras et une jambe [1]. Mais qu'ils restèrent loin de leurs maîtres! Avec eux disparurent ces attitudes hardies, où quelques lignes brisées donnaient un homme, son action et sa pensée, où l'on voyait l'assurance de la force, l'effroi de la faiblesse, la joie et la douleur, et enfin tous les sentiments qui peuvent assaillir le cœur de l'homme.

Nous n'entrerons point dans le détail des sculptures ni dans celui des mesures du temple; là n'est point notre mission, et nous avons hâte d'y arriver. D'ailleurs MM. Jollois et Devilliers ont-ils laissé quelque chose à faire? Là, comme dans tous les monuments de la Haute-Égypte, ils ont mis une exactitude, un soin, une intelligence qui ne laisse rien à désirer. Il faut consulter les belles

[1] On comprendra, je pense, qu'il n'est ici question que des Grecs et des Romains en Égypte, et que nous ne voulons pas comparer les millions de figures d'hommes ou d'animaux qui couvrent les monuments antiques de ce pays, aux chefs-d'œuvre de la Grèce. A ces derniers il faudrait opposer d'autres chefs-d'œuvre, et ceux de l'Égypte sont tous mutilés. Il y a cependant dans les salles basses du Louvre un Ramsès conservé qui nous paraît égaler les plus belles statues grecques et romaines. On le reconnaîtra facilement à cette désignation : Dieu égyptien.

pages du grand ouvrage sur l'Égypte, où ces deux ingénieurs ont joint aux dessins les plus minutieux, le charme d'un style élégant et majestueux, comme les monuments dont ils parlaient.

Avant de quitter ces lieux, jetons un coup d'œil sur Kéné, ville que les Grecs appelaient *Néapolis*, et qui est située sur la rive opposée. Elle est la résidence du gouverneur de la province de Thèbes, circonstance qui nous amena à la visiter, afin de connaître l'homme auquel, plus tard, nous devions avoir affaire. Quoique ancienne, elle n'offre aucun vestige d'antiquité; mais ses environs méritent d'être parcourus. Elle est entourée de jardins où l'oranger, le citronnier, le palmier et la vigne vous prêtent leur ombrage contre un ciel de feu, et leurs fruits rafraîchissants contre une soif ardente et toujours nouvelle. Le café de l'Iémen et quelques autres productions, que l'Égypte tire encore de l'Arabie, passent par Kéné. C'est aussi une halte pour les caravanes de pèlerins qui vont tous les ans à la Mecque, ou qui en reviennent par Gedda et Kosséir. Ce mouvement laisse dans la ville quelque argent, dont les habitants parviennent à peine à dérober une partie à l'avidité fiscale du gouverneur actuel. Stupide et superbe, c'est le type du vrai Turc. Quand il a fumé dix pipes et dévalisé un canton, il se croit l'être le plus sublime de l'univers. Avant l'administration

odieuse de cet ignorant personnage, ce gouvernement était confié à l'homme le plus doux et le plus humain de l'Égypte. Il laissait au trésor les 100,000 francs de son traitement, et quand cet abandon ne suffisait pas pour compléter un impôt vexatoire qu'il refusait de lever, il y ajoutait de sa bourse. Sa bonté le rendit suspect. Il fallait un homme en harmonie avec le système qui est partout suivi : on ne pouvait mieux choisir que l'impitoyable Moharem-Bey. Heureusement que nos rapports avec cet homme furent peu fréquents, et que l'intendant du district qui comprenait Thèbes nous dédommagea par ses bonnes manières, ses politesses franches et la bonté de son cœur, de la brutalité de son chef.

Le 10 août, un petit vent de nord succéda au calme étouffant qui régnait depuis trois jours, et nous remit en route. Nous avions abandonné le rivage de Tentyris depuis deux heures au plus, lorsqu'un superbe crocodile vint présenter le travers au *Luxor*. Quatre fusils doubles furent déchargés sur lui à petite distance. Il voulut disparaître; mais blessé à mort, la nécessité de respirer le força de revenir à la surface de l'eau, ce qui permit au pilote arabe, envoyé dans un canot à sa poursuite, de lui passer, avec adresse et intrépidité, un nœud coulant autour du corps, au moyen duquel le canot le remorqua au navire. Le chirur-

gien-major, en le dépouillant pour l'empailler, ne trouva que deux balles des huit qui lui étaient destinées. On ne manqua pas de les attribuer au capitaine, qui fut obligé d'en accepter l'honneur.

Le vent ne se soutint pas jusqu'à la nuit, il nous abandonna à la hauteur de Coptos, dont les ruines sont à six lieues de celles de Denderah, sur la rive orientale. Cette ville, qu'un canal joignait au Nil et un chemin à la mer Rouge, devint florissante et célèbre. Depuis Ptolémée-Philadelphe jusqu'à Dioclétien, tout le commerce de l'Inde passa par ses murs. Mais ses habitants ayant embrassé le christianisme, elle fut soumise à des persécutions qui entraînèrent sa révolte et sa ruine : à peine reste-t-il quelques débris de ses temples, sur lesquels on ne trouve rien d'antérieur aux Ptolémées.

Le 11 et le 12, par de légères brises qui gonflant un instant nos voiles, les laissaient bientôt retomber contre les mâts, *le Luxor* parvint au coude de Gamoulèh, qui commence à Darouth, village en ruine sur les ruines de Maximianopolis. Nous n'étions plus qu'à cinq lieues de Thèbes. Si près de notre destination, nous éprouvions tous les tourments de l'impatience. Le vent était debout, et nous n'avions plus pour le braver le secours de nos ancres et de nos cordes. Tous nos canots étaient brisés, toutes nos amarres réduites

en étoupe. Mais le génie qui se plaît aux grandes choses veillait sur nous; il nous envoya, comme par hasard, l'intendant de la Thébaïde. Ce bon jeune homme venait satisfaire sa curiosité, et ne se doutait pas qu'il accomplissait la volonté des dieux. Étonné de nous trouver à l'ancre, il demanda si à force de bras on ne pourrait pas faire avancer le bâtiment. Sur la réponse affirmative du capitaine, il fit écrire trois billets qu'il remit à un cawas de sa suite. Celui-ci descend à terre, monte à cheval et disparaît dans la plaine.

En attendant son retour, le nazer (intendant) accepta notre déjeûner; il s'y montra si gracieux, si bienveillant, si dégagé des préjugés de ses coreligionnaires, que nous en fûmes enchantés. Il avait été mameluck de Chaban-Bey, le précédent gouverneur de Kéné. C'est de lui qu'il tenait son intendance, sa douceur et son humanité. Il avait conservé sa place à la chute de son bienfaiteur. Nous eûmes la satisfaction de l'y maintenir par nos rapports à Schériff-Bey et au pacha lui-même.

Cependant trois heures s'étaient écoulées depuis le départ des ordres du nazer, sans que rien ne nous annonçât quels en seraient les résultats. Nous commencions à désespérer quand tout à coup un nuage de poussière s'élève dans l'ouest; il grossit et s'avance vers nous. Bientôt du milieu de ses tourbillons se dégage peu à peu une masse plus

noire, que nous reconnaissons pour une troupe de Fellahs; pressés par les coups de leurs conducteurs, ils approchent sensiblement et arrivent enfin. A l'aspect de ces malheureux paysans, au corps noir, aux pieds nuds, à la barbe de chèvre, n'ayant pour tout vêtement que de misérables haillons, retenus autour des reins par une corde de dattier, un serrement de cœur nous saisit; il redouble lorsque nous apercevons sur leur dos les traces nombreuses des coups qu'ils ont reçus; nous gémissons d'être la cause involontaire de ces nouvelles douleurs. Pendant que nous réfléchissons sur la fatale destinée qui les condamne à des travaux toujours nouveaux et toujours infructueux pour leur famille, eux, insouciants de la vie, se jettent dans le Nil, s'y désaltèrent, s'y lavent, et ressortent luisants comme des bronzes nouvellement coulés; l'espoir de la récompense qui leur est promise les fait ranger gaîment sur la corde qui doit nous remorquer.

L'ancre quitte le fond, le signal de marche est donné; la remorque se raidit, et le navire ébranlé se met en mouvement, aux chants cadancés de trois cents voix à l'unisson. Nous avançons lentement contre un courant rapide qui, pressé, refoulé par notre large proue, se divise avec peine, et finit par s'échapper en écume le long des deux bords. Dix heures de pénibles efforts n'ont pas suffi pour

parcourir trois lieues. Depuis long-temps un morne silence a remplacé les chants, la force est épuisée, les Arabes demandent grâce, et nous ne touchons pas au but tant désiré. Un dernier effort est encore nécessaire, la cravache l'obtient. A minuit un cri, longuement modulé, nous apprend que *le Luxor* est parvenu au sommet du coude, et qu'il pourra au jour, usant de ses voiles, atteindre en quelques heures le terme de son voyage.

Trente-cinq centimes sont distribués à chacun de nos remorqueurs. Cette somme modique les comble de joie, ils baisent la main qui la donne, car leurs maîtres ne les ont pas habitués à tant de largesse, et ils n'y croyaient pas. Pendant qu'ils vont dans leurs cahutes de terre chercher le retour de leurs forces et l'oubli des coups qu'ils ont reçus, le sifflet du maître d'équipage annonce à nos marins que pour eux aussi est arrivé le moment du repos : chaque matelot gagne son hamac, appelant de ses vœux le retour de la lumière et l'instant qui doit nous mettre en face des plus vieux comme des plus grands monuments de la terre.

Long-temps avant que le soleil se lève tout le monde est sur le pont, cherchant vainement dans les premières lueurs du matin ces masses imposantes, ces aiguilles élancées, ces longues colonnades, qui doivent nous révéler la ville aux cent

portes, berceau de tous les arts, source de toute science et de toute sagesse, où l'esprit humain s'éleva tellement que la brillante Athènes et la puissante Rome n'en purent atteindre la hauteur.

Bientôt l'orient se dore des premiers feux de l'astre bienfaisant auquel fut long-temps consacrée la cité antique : des cieux ses rayons descendent aux montagnes et des montagnes dans la plaine, projetant sur le Nil, par longues ombres, les dattiers et les sycomores. Par-dessus leurs sommets élevés nous apercevons enfin les vastes propylés de Karnac, l'obélisque de cent pieds de haut que renferme ce palais; et plus loin, dans le sud, la grande colonnade de celui de Luxor. L'aspect imposant de ces ruines retraçant avec plus de vivacité à notre esprit les souvenirs qui s'attachent à Thèbes, nous plonge dans une profonde rêverie, et nous rend bien amère l'idée de l'avenir de notre belle France. A mesure que le soleil monte dans les cieux il inonde de plus de feux les montagnes et la plaine, et finit par cacher à nos regards les restes de sa ville chérie, en la noyant dans un océan de lumière.

Toute la journée du 14 s'écoule sans vent; nous sommes réduits à faire, avec la seule corde qui nous reste, et en plantant des piquets sur la rive, le chemin de Gémounti à Luxor. Mais la nuit enveloppant de ses ombres les rives du Nil, les ar-

bres de la plaine, et les temples que le soleil couchant nous avait rendus, nous arrête au milieu du trajet. Forcés de retarder d'un jour le plaisir de contempler les obélisques et le palais, dont ils ornent l'entrée, l'impatience nous emporte, et nous allons, dans la cange de notre bon nazer, surprendre au milieu de la nuit l'ingénieur, ses compagnons et les nôtres. Leur joie est grande et leur surprise extrême, car ils ne nous attendaient pas de sitôt. Après une heure de questions réciproques et de félicitations mutuelles, nous les quittâmes pour retourner au bâtiment, non sans avoir touché de nos mains le superbe monolithe, que l'obscurité nous empêchait de voir.

La matinée du 15, même calme que la veille. A midi de folles brises rident, de distance en distance, la surface du Nil, et se changent, sur les deux heures, en un vent régulier, dont la force nous paraît suffisante pour refouler les eaux. Nous mettons à la voile, et comme le soleil se couche nous jetons l'ancre devant les obélisques, aux acclamations de tous les habitants qui bordent le rivage.

Le 16, *le Luxor* prit place sur la cale d'échouage préparée par M. Lebas. Un courrier fut expédié à Alexandrie pour en donner la nouvelle au consul général et porter le rapport suivant adressé par le capitaine au ministre de la marine.

« Amiral, votre excellence a dû successivement apprendre notre arrivée à Alexandrie, à Rosette et au Caire. Aujourd'hui je lui annonce avec la plus vive satisfaction que *le Luxor* a enfin atteint le terme de son voyage, et qu'il est en face de l'obélisque qu'il doit embarquer.

« Le 19 juillet, nous partîmes du Caire. Notre marche jusqu'à Siout fut si rapide que je regrettais déjà de vous avoir parlé des difficultés de cette navigation; mais de Siout à Luxor nous avons trouvé tant d'obstacles, l'équipage a eu tant de manœuvres laborieuses à exécuter, qu'il n'est pas possible d'en exagérer les fatigues. Dans cette partie de son cours, le Nil est très tortueux. Bien que sa direction générale soit le sud, dans les contours on est forcé de venir au N.-E., au N., et même au N.-O., de manière qu'on a à vaincre, dans ces passages, un vent toujours debout et un courant de quatre à cinq nœuds de vitesse. Il est arrivé à nos marins de travailler cinquante-quatre heures de suite pour faire une demi-lieue; un thermomètre de Réaumur, exposé au soleil, marquant de 55 à 60°, tandis qu'un autre, à l'ombre, en atteignait de 33 à 38. Je suis encore à concevoir comment ils n'y ont pas tous péri. La constance et la bonne volonté ont triomphé de tous les obstacles, et amené *le Luxor* à sa destination. Toutes nos amarres, toutes nos embarcations y ont été brisées.

Au dernier coude, à six lieues de Luxor, il ne nous restait qu'un canot qui tînt sur l'eau et deux aussières en étoupe. C'est le seul passage où nous ayons employé des gens du pays pour nous traîner.

« C'était le 13 août; l'intendant de la province de Thèbes était à bord. Impatient de ne pas avancer, il nous offrit la population de quatre villages environnants : à une heure de l'après-midi, quatre cents hommes étaient sur le rivage; à minuit, ils nous avaient halé de neuf milles, laissant sur le bord du fleuve une trentaine de leurs compagnons, accablés de faim et de coups. Ce halage gratis a coûté 300 francs. Je m'applaudis de n'avoir eu qu'une fois recours à ce moyen ruineux de marcher qui, du reste, serait presque partout impraticable, à cause de la dépopulation.

« Les travaux d'abattages sont déjà avancés; à la fin de septembre, M. Lebas espère que l'obélisque sera renversé. Il écrit à votre excellence, tant pour lui annoncer où en sont les travaux, que pour lui proposer le projet d'un second bâtiment, afin de prendre le second obélisque. De cette manière, il croit qu'ils pourraient arriver tous deux à Toulon en octobre de l'année prochaine. Il n'est plus question des socles, ils sont entièrement dégradés.

« Quoi qu'il en soit de ce projet, je vous prie, monsieur le ministre, de ne pas oublier que j'ai demandé du Caire deux longues embarcations pour

diriger *le Luxor* au retour. Il sera nécessaire de joindre à cet envoi trois grelins, deux aussières, et vingt avirons d'une dimension convenable au bâtiment.

« Je renvoie l'un de nos interprètes, plus, les sous-officiers que le pacha nous avait donnés pour assurer l'exécution de ses ordres. Cette réduction nous privera d'un secours parfois nécessaire; mais elle nous donnera une économie de quelques milliers de francs, qui pourront être convertis en cadeaux, ou bacchis, genre de dépenses dont j'avais mal apprécié l'étendue.

« A ce propos, je dirai à votre excellence que, sortant, à Siout, du palais du Schériff-Bey, je fus assailli par plus de cent personnes de sa maison, qui m'arrachèrent en un instant tout ce que j'avais, et tout ce que possédaient les officiers qui m'accompagnaient. En récapitulant, nous nous trouvâmes dévalisés de 900 piastres[1]. Il faut ajouter à cela 1,000 francs de vins acceptés avec beaucoup de grâce par le gouverneur général, et vous aurez une idée de ce qu'il en coûte d'être reçus dans ce pays comme envoyés d'un gouvernement. Ces dépenses me mettent mal à l'aise, parce qu'elles ne sont pas autorisées par mes instructions. Elles sont néanmoins indispensables, et devraient être faites d'une manière plus grande, puisque c'est au nom du roi.

[1] 300 francs.

« J'ai déjà dit à votre excellence combien j'avais à me louer de la conduite de l'équipage et du zèle des officiers : permettez-moi de mettre sous vos yeux leurs noms avec des apostilles.

« M. de Joannis, lieutenant de vaisseau, second: connaissances étendues et très variées, bon caractère, grande subordination; doux et patient, juste ce qu'il fallait dans une expédition dont la nature n'admettait pas les moyens rigoureux de la discipline ordinaire.

« M. Levavasseur, lieutenant de frégate: éducation pleine de dignité, actif, zélé, méthodique, devant être classé parmi les bons officiers.

« M. Baude, lieutenant de frégate auxiliaire, homme de mer et de guerre, en qui la droiture d'esprit a suppléé à l'éducation. Je demande qu'il soit confirmé dans son grade.

« M. Blanc, lieutenant de frégate auxiliaire: chargé de la montre marine, il ne m'a donné que de bons résultats.

« M. Jaurès, élève de première classe: prodigue de ses peines pour le bien du service, c'est à lui que M. Lebas doit l'activité de ses travaux. Il lui doit aussi le plan du nivellement, sur lequel on a fait ressortir aux yeux de votre excellence la masse de déblais à faire pour arriver, par une pente uniforme, du pied de l'obélisque au bord du Nil.

« Voilà à peu près, monsieur le ministre, tout ce qu'il me paraît bon de vous dire. Si j'ai oublié quelque chose, c'est la faute de la chaleur qui nous accable. Ici l'on transpire beaucoup, mais l'on ne pense guère. Je renouvelle la demande du bateau *le Sphinx* pour le 1er août : c'est une chose de rigueur.

« Luxor, le 20 août 1831. »

La ville de Thèbes, située par 25° 44′ de latitude nord, se trouve à 350′ de l'embouchure du Nil; mais les contours du fleuve et la différence de longitude entre elle et Rosette, augmentent considérablement la distance qui sépare ces deux villes. Aussi *le Luxor* avait-il parcouru environ cinq cents milles pour arriver à cette vieille capitale, dont la puissance et les richesses, célébrées par Homère, ont rempli l'univers. Quarante jours lui avaient été nécessaires pour faire ce trajet. Des chaleurs insupportables avaient pesé sur son équipage, et avaient rendu les travaux de halage si pénibles, que la fatigue n'en saura être appréciée que par les marins d'une seconde expédition. Eux seuls pourront savoir ce qu'il en coûte pour parcourir quatre-vingt-dix milles par le seul moyen des ancres, sous un soleil brûlant, et sans le secours d'un cabestan, machine indispensable, particulièrement aux bâtiments destinés, comme nous,

à déployer une grande force pour vaincre les cou rants et les vents.

C'est à ces fatigues inaccoutumées, à ces chaleurs intenses, qu'il faut attribuer les dyssenteries, les ophthalmies et les maux de tête violents, qui attaquèrent nos hommes presque au début de la campagne, et qui leur rendirent si funeste le séjour de la Thébaïde.

Après avoir parcouru l'Égypte dans toute sa longueur, il semblerait que le moment est convenable pour dire un mot de la topographie de cette contrée; mais comme l'Égypte, c'est le Nil, nous nous réservons d'en parler lorsque nous examinerons ce fleuve et ses effets merveilleux.

CHAPITRE IV.

ABATTAGE DE L'OBÉLISQUE ET SON EMBARQUEMENT.

Notre premier soin, en arrivant à Thèbes, avait été de visiter en courant les palais de Luxor et de Carnac, et de passer sur la rive gauche pour prendre une idée de ceux qu'y avait bâtis la magnificence des Pharaons. Notre langue est insuffisante pour rendre le grandiose et la sublime majesté de leur architecture. L'orgueil européen s'anéantit devant leurs proportions gigantesques et si bien ordonnées, et l'imagination, qui d'ordinaire s'élance bien au-delà du vrai, surpassée, tombe ici impuissante. Tous ces monuments, à l'intérieur et au dehors, sont couverts de sculptures et de peintures qui, par l'harmonie des couleurs, ajoutent un effet prestigieux à l'effet si imposant des lignes architecturales. Les sujets formant ces tableaux sont en général relatifs à la guerre et à la religion. On dirait en action les combats de l'Iliade, ou les cérémonies de la Bible. Ici, un guerrier colossal poursuit, comme Achille, le chef des ennemis, balayant devant lui une foule de combattants obscurs, ou les écrasant sous les roues ensanglantées de son char. Plus loin, il reçoit les vaincus suppliants. Dans les vides que laisse l'action, sont

écrits les discours prononcés de part et d'autre, et nul doute qu'ils ne soient aussi dans le goût homérique. C'est ce que nous aurait appris Champollion, si la mort ne l'avait enlevé au moment où il allait s'occuper d'une histoire d'Égypte, appuyée tout entière sur les inscriptions qui couvrent les palais, les temples et les tombeaux.

D'un autre côté, on voit des prêtres portant une arche, que suivent d'autres prêtres, le roi, les princes et des soldats. C'est une procession tout-à-fait dans le genre de celles des Hébreux, promenant leur arche aux jours d'allégresse ou de deuil, et chantant les louanges du Seigneur, ou implorant sa miséricorde.

Avant de retourner à la rive orientale, nous ne pouvions nous dispenser de faire une première visite aux Pharaons dans leurs tombes, creusées dans la vallée de Biban-el-Molouk. Ces tombeaux sont de vrais palais, taillés au ciseau dans le roc de la montagne. Il y en a dix-sept d'ouverts. Ils sont formés d'une enfilade d'appartements plus ou moins longue, selon la durée du règne qui les fit construire. Dans la dernière salle se trouve ordinairement un sarcophage qu'on a brisé pour enlever la momie et les richesses qui l'accompagnaient. A quelle époque remonte cette violation ? Sans doute à Cambyse, que l'histoire accuse d'avoir profané la demeure des morts, en même temps qu'il

incendiait celle des vivants. Quoi qu'il en soit, on ne se lasse pas d'admirer les sculptures peintes, encore d'une étonnante fraîcheur, qui couvrent le côté et le haut des appartements. Ce sont pour la plupart des sujets religieux, en harmonie avec le lieu qu'ils décorent. Le ton sévère et triste des peintures, la lueur vacillante des flambeaux à l'aide desquels on les examine, et qui tend à les rendre plus lugubres, le silence qui règne dans ces dédales et que trouble seul le bruit des pas, réfléchis dans toute l'excavation par les parois et les voûtes de chaque salle, frappent l'âme d'une sorte de terreur qui, pour être indéfinissable, n'en est pas moins pénible. Il semble qu'on craigne d'entendre au fond de ces ténébreux séjours une voix se plaindre que d'avides profanateurs viennent troubler le repos des morts et la paix des tombeaux.

Nous donnerons plus tard, selon Champollion, la description de ces hypogées. Maintenant revenons à Luxor, où l'ingénieur nous attend et veut nous montrer ses travaux.

Le 19 juin, il était parti de Rosette. Son voyage jusqu'à Thèbes n'avait été marqué que d'un seul accident, dans lequel il avait failli à périr avec MM. Jaurès, élève de première classe, Pons, chirurgien, et Joussouf-Cachef, vieux reste de l'armée de Bonaparte, servant d'interprète à l'expédition. En passant, à minuit, sous la montagne d'Abou-

Fedda, leur cange, enveloppée dans un tourbillon, avait été mise sur le côté, et aurait infailliblement sombré sans la proximité de la côte où elle fut jetée avec violence. Comme nous, M. Lebas avait vu la misère actuelle de l'Égypte, et les restes de sa grandeur passée. Il avait comparé la boue des constructions modernes aux quartiers de roches qui entrent dans les bâtisses antiques, et qui semblent les vouer à l'immortalité, malgré les ravages des hommes et du temps. Oppressé par le sentiment pénible des malheurs présents, il aurait voulu franchir avec rapidité la route de Rosette à Thèbes; mais, retardé dans sa course par la marche lente de sa flottille et la mauvaise volonté des Reys, qui trouvaient leur compte à gagner du temps, il n'arriva à Luxor que le 11 juillet, trente-cinq jour avant le bâtiment.

Les travaux exécutés en si peu de temps étaient immenses. Le premier fut un lit d'échouage pour le navire; quatre jours avaient suffi pour pratiquer un large canal, perpendiculaire au fleuve, et dont l'axe, prolongé de l'ouest à l'est, passait par les deux obélisques. Le fond du canal était sur une pente d'un quarantième. Un chemin, continué sur la même inclinaison jusqu'à l'obélisque, devait le rencontrer à cinq mètres au-dessus de sa base, et faciliter par sa pente légère la *traction* du monolithe vers le bâtiment. Ce chemin était commencé et devait se poursuivre sous la direction

de M. Jaurès, et par les efforts de quatre cents Arabes, au travers des monticules de sables, interposés, dans une étendue de quatre cents mètres, entre le monument et le Nil. Trois cents autres Fellahs avaient déblayé le pied de l'obélisque d'une trentaine de maisons, payées 4,000 fr., prix énorme pour le pays, mais justifié par la nécessité pressante où l'on se trouvait d'agir de suite, et plus encore par l'inexpérience des premiers instants. C'est dans ces circonstances qu'un bon interprète est utile. Le nôtre, auquel une longue habitude, bien plus que son apostasie, avait fait oublier son origine, ne fut jamais dans nos intérêts. Monsieur le consul général nous l'avait donné comme une perle ramassée dans les rues du Caire. Rien en lui ne justifia cette bonne opinion.

Pendant que les Arabes, sous la surveillance de quelques marins, travaillaient à aplanir le terrain, les ouvriers charpentiers avaient disposé les bois qui devaient servir au revêtement de l'obélisque. Déjà ses faces commençaient à se recouvrir de larges madriers, lorsque le bâtiment vint se placer entre les poteaux qui marquaient les bords du canal. L'inondation était encore loin de son maximum, aussi *le Luxor* ne put-il prendre de suite le poste qu'on lui avait marqué; il s'en approcha le plus possible, et s'avançant tous les jours à mesure que les eaux montaient, il finit par

l'atteindre, dans les premiers jours de septembre; il y fut solidement amarré et désarmé entièrement. On plaça sa mâture et ses agrès dans un coin du palais, pour les soustraire à l'action du soleil. Afin de défendre le bâtiment lui-même contre l'ardeur de ses feux, il fut couvert de nattes que l'on mouillait deux fois par jour; et lorsque, par le retrait des eaux, il se trouva à sec sur une plage brûlante, deux chaussées de sable élevées sur ses flancs, à la hauteur du pont, et également arrosées tous les jours, le préservèrent si bien, qu'un an après, quand le Nil vint le reprendre, il ne faisait pas une goutte d'eau.

Toutes ces précautions avaient eu pour second résultat d'entretenir dans l'intérieur du navire une fraîcheur salutaire, et qui en eût fait l'habitation la plus convenable, si la nécessité d'ouvrir le bâtiment et de démonter ses emménagements pour introduire l'obélisque, ne nous avait forcés de chercher un autre asile. D'ailleurs, dès le 20 août, la nouvelle que le choléra ravageait le Caire et la Basse-Égypte nous était parvenue : cette cruelle épidémie, portée rapidement en tous sens, remontait les bords du fleuve, et ne devait pas tarder d'arriver à Luxor. Il était urgent d'établir l'équipage à terre, afin de le séparer des malades qui pouvaient en être atteints, et de ceux qui déjà étaient en proie aux douleurs aiguës de la dysenterie.

Vers la partie sud du palais, encore couverte de larges pierres jetées d'une muraille à l'autre, une salle spacieuse avait reçu les ouvriers et les marins qui nous avaient précédés. Au midi de cette salle était un sanctuaire; venait ensuite un vaste portique, servant de vestibule à trois chambres qui terminaient l'édifice et donnaient sur le Nil. Le portique fut choisi pour loger l'équipage. La masse de nos Arabes, portée deux jours sur ce point, le déblaya des décombres qui le remplissaient. Des vergues posées horizontalement et assujetties contre les colonnes, fournirent un point d'appui pour tendre les hamacs. Sans respect pour les vieilles peintures d'Aménophis-Memnon, fondateur du palais, l'intérieur fut blanchi à la chaux. Le 1er septembre, nos marins en prirent possession. Les malades restèrent à bord, en attendant l'entier achèvement d'un hôpital que l'on construisait le long d'une autre colonnade.

A droite et à gauche de l'entrée du portique, habité par l'équipage, on avait bâti deux chambres, où furent déposées les armes du bâtiment. Leurs murailles, tapissées de fusils, de pistolets, de sabres, de haches d'armes et de piques, excitaient la curiosité des habitants et des voyageurs. Un peu en avant deux pièces de campagne en défendaient l'approche, et étaient sous la garde de deux factionnaires, dont la surveillance s'étendait

sur une poudrière placée à dix pas sur les bords du Nil, et construite en *pierres dures et bonnes*, selon l'expression naïve des Pharaons.

Au-dessus de cette partie du palais fut bâti le logement de l'état-major; il se composait d'un appartement commun et d'autant de chambres particulières qu'il y avait d'officiers. Une vaste terrasse et un salon de réception complétaient leur demeure, que surmontait un long mât, au bout duquel flottait le pavillon français. A son apparition les habitants avaient frappé des mains, comme s'il eût été leur sauvegarde contre les vexations journalières d'un cachef avide et brutal. Trente ans auparavant, lorsque le même étendard fut arboré dans le même lieu par Desaix et la victoire, le fanatisme du peuple l'en avait arraché. Ce triste et nouvel exemple de l'aveuglement des hommes justifie l'excès du despotisme qui leur apprend à connaître leurs intérêts réels, et, par l'impitoyable froissement des habitudes antiques, les force violemment à de nouveaux besoins, à de nouvelles mœurs.

Deux des trois chambres qui suivaient le portique avaient été converties en magasins, où furent renfermés les vivres du bâtiment. Dans la troisième on fit un four. Un vieux moulin situé dans l'intérieur du village, et abandonné depuis que la domination du pacha a réduit la moitié des

Arabes à ne plus manger de pain, fut réparé à notre usage. Un cheval lui donnait le mouvement. Il ne nous manquait qu'une boucherie; elle fut adjugée à un Copte qui, au moyen de dix centimes par livre, se chargea de nous fournir autant de viande qu'il serait nécessaire à la nourriture de cent trente marins et ouvriers. Chacun de ces établissements était mis sous l'inspection et la surveillance de matelots intelligents et honnêtes. Celui qui présidait au moulin devait surveiller l'emploi du grain et empêcher toute soustraction de farine. L'inspecteur de la boucherie avait pour mission expresse de s'assurer de la bonne qualité de la viande et d'exclure les animaux malades, le buffle, la chèvre, même le bœuf, dont la chair est d'une digestion difficile dans les pays très chauds. Il ne devait admettre que le mouton et le veau, selon les conventions passées avec le fournisseur.

A la fin de septembre, toutes nos constructions étaient terminées, nos établissements en pleine activité; l'hôpital, achevé, avait reçu les malades; deux arpents de terre, convertis en jardin, nous fournissaient déjà des légumes de France. La direction en était confiée à notre interprète, qui avait enfin trouvé là le seul emploi qui lui convînt. Jusqu'alors nos hommes avaient vécu sans règle fixe, selon ce qu'il avait été possible de se procurer. Une méthode plus régulière venait de

s'établir. Depuis cet instant chaque marin reçut par jour soixante-neuf centilitres de vin, sept cent cinquante grammes de pain, une demi-livre de viande pour le dîner, et à souper cent vingt grammes de légumes, variés autant que le permettaient les bonnes espèces du pays. Dans le mois vingt déjeûners étaient en café; cinq centimes complétaient cette ration, et suffisaient pour que chaque plat de huit hommes pût l'augmenter de deux poules ou de quatre pigeons. De l'ensemble de ces fournitures, il résulta que les vivres de cent trente hommes s'élevèrent, en n'y comprenant pas le vin et l'huile, à 1,000 fr. par mois. Cette dépense, comparée aux prix de France, donna, durant tout le voyage, une économie de 40,000 fr., qui couvrirent presque les autres frais de l'expédition en Égypte. Le lecteur pardonnera ces détails minutieux. Il nous a semblé qu'ils ne sauraient être dépourvus d'intérêt pour ceux qui voudront connaître les moindres particularités de notre opération et de notre établissement à Thèbes.

Maintenant revenons à des sujets plus sérieux. Le 29 août, des Européens fuyant le choléra, arrivèrent à Luxor, et confirmèrent la nouvelle des horribles ravages qu'il faisait au Caire et dans les environs. Tout ce qu'il y avait d'aisé dans cette ville s'était réfugié sur le Nil et remontait le fleuve. Chaque jour passaient devant nous des barques

chargées de monde, annonçant que le mal gagnait la Haute-Égypte. Plusieurs accidents funestes avaient eu lieu à bord de quelques bateaux. Ibrahim lui-même, que nous avions laissé à la tête d'une armée de quarante mille hommes, venait d'abandonner ses soldats. Seul avec son fils, il franchit Thèbes sans toucher terre, devança tout le monde, et ne s'arrêta qu'à la première cataracte. Il ne communiquait avec personne, pas même avec son médecin, relégué parmi les rameurs de sa cange. Il préparait lui-même sa nourriture, et la précipitation de la fuite ne lui ayant pas permis d'emporter de linge, il était réduit à laver celui qu'il avait sur le corps. Une frayeur pareille chez le général en chef d'une armée qui devait conquérir la Syrie, n'est comparable à rien. Elle contraste singulièrement avec l'héroïsme qu'on lui attribue, et dont souvent il a donné des preuves éclatantes.

Après avoir dépassé Luxor, il établit entre lui et les autres fuyards une ligne sanitaire qui les fit refluer dans la Thébaïde. Au 5 septembre, une flotte d'étrangers en garnissait les rives. Elle avait la maladie à bord. La cange de l'agent consulaire de France avait perdu deux personnes, dont l'une était son fils. Le moment qui précède une épidémie, plus cruel que l'épidémie elle-même, la crainte que manifestaient tous ces étrangers, les

pleurs, les cris de désespoir qui des barques arrivaient jusqu'à nous, contristaient tellement nos cœurs, que nous en étions à désirer l'invasion du choléra dans le village, afin de connaître notre ennemi en face, et d'opposer un mal réel au mal imaginaire de l'anxiété qui démoralise et qui tue.

Le 7 septembre, un courrier de Méhémet-Ali nous annonça que la maladie commençait à s'éteindre au Caire, mais qu'Alexandrie était en proie à toutes ses fureurs. Le vice-roi, que l'épidémie avait trouvé inébranlable, faisait courir après son fils. Ses ordres lui arrivèrent à Syène. A la voix de son père, Ibrahim retrouva dans la honte toute son énergie. En quatre jours il arriva au camp, se mit à la tête de son armée, et partit pour le siége de Saint-Jean d'Acre, dont la prise le plaça, dans les discours de ses flatteurs, au-dessus de Napoléon.

La nouvelle d'une amélioration dans l'état sanitaire du Caire décida tous les étrangers à regagner cette ville, où ils avaient laissé leurs maisons et leurs affaires dans le plus grand désordre. L'amour de l'argent se réveilla dans leur esprit, plus fort que celui de la personne. Le danger passé, ils ne comprenaient plus leur frayeur. Ils voyaient leurs maisons pillées, leurs affaires en déroute; ce n'était plus que lamentations d'une autre espèce; car l'idée de la misère leur était plus péni-

ble que celle de la mort. Mais, comme il arrive dans toutes les catastrophes qui occupent fortement l'esprit des masses, leurs biens avaient été respectés, et ils rentrèrent chez eux comme ils en étaient sortis.

Leur départ de Thèbes fut pour nous une circonstance heureuse. Ils affamaient le pays, et portaient dans l'âme de nos marins un découragement qui pouvait devenir funeste, et contre lequel les exhortations n'étaient pas toujours fructueuses. D'ailleurs, la mortalité s'étant jusque-là renfermée dans les barques, leur éloignement nous faisait espérer d'échapper à ce fléau. Vain espoir! le 10 septembre, il s'annonça par la mort presque subite d'un Turc qui venait de débarquer à Luxor Elle fut suivie le 11, le 12 et le 13 de plusieurs accidents, tous malheureusement terminés. Le 15, la maladie ne laissa plus de doutes sur sa nature. La mortalité s'établit et s'éleva successivement jusqu'à dix personnes par jour. Ce chiffre est énorme sur une population de sept ou huit cents âmes. Les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin du mois. Du 1er au 15 octobre, le fléau s'éloigna entièrement, et continua sa route vers l'origine du fleuve.

Aux premiers accidents qui se manifestèrent, l'humanité réclamait une quarantaine sévère; mais la nécessité de finir nos travaux avant l'inondation de 1832, réclamait encore plus impérieuse-

ment qu'ils ne fussent pas discontinués. On ne parla de cette maladie qu'en plaisantant, et tel fut l'heureux effet de cette conduite, que pas un ouvrier, pas un marin ne fut un moment ébranlé par la mort, qui frappait autour d'eux les Arabes travailleurs, que la masse immense de déblais à faire forçait l'ingénieur à employer en très grand nombre. Cependant le contact continuel de nos hommes avec la mort, ne pouvait avoir lieu sans quelques accidents graves : quinze de nos marins furent attaqués du choléra. Sur plusieurs d'entre eux, il s'annonça d'une manière effrayante. C'est ici le lieu de parler de M. Angelin, chirurgien de la marine, dont la réputation est petite dans le monde, mais qui se montra grand dans cette circonstance, comme le colosse d'Osimondyas. Ses soins minutieux, aidés d'une pratique longue et éclairée, parvinrent à arrêter chez tous les progrès du mal, et à les rendre à la santé. Un seul, dont l'esprit n'avait pu se guérir, succomba, longtemps après, à une maladie de langueur, compliquée de dyssenterie. Trois autres marins, atteints de cette dernière affection, succombèrent aussi en moins de deux mois. Mais on ne doit attribuer leur mort qu'à leur imprudence, et surtout à un climat tellement meurtrier, que pas un de nous ne fut exempt de ses atteintes. Le 3 octobre, une occasion s'offrit pour Alexandrie. Le capitaine en

profita pour faire connaître au ministre notre situation dans les termes suivants :

« Monsieur le ministre, le 26 août dernier, j'annonçai à votre excellence que *le Luxor* était enfin rendu à sa destination, après bien des fatigues pour son équipage que sa bonne volonté rend infatigable. Le 5 septembre, par un billet dans lequel une occasion rapide ne me permit que d'écrire deux lignes, je vous priai de faire publier par les journaux que toutes les personnes de l'expédition allaient bien, malgré l'invasion du choléra dans la Thébaïde. Du 5 septembre au 3 octobre, la contagion a gagné Luxor et emporté un huitième de sa population. Malgré ses ravages qui continuent toujours, l'ingénieur et moi n'avons pas cru devoir cesser un instant les travaux, dont l'immensité occupera jusqu'à l'inondation prochaine. Pressés de finir avant un an, nous avons fait taire l'humanité et ses exigences. Cette dureté apparente a produit un bon effet : le travail, dispersant les marins sur plusieurs points, leur ôte la faculté de se communiquer leurs craintes, et de se livrer aux pensées fâcheuses de notre position. Ce qui ne contribue pas peu à soutenir leur courage, est le succès obtenu par le docteur dans le traitement de ceux que l'épidémie a attaqués. Grâce à ses soins, personne n'a péri. Persuadés

de l'infaillibilité de sa méthode, tous conservent du calme et même de la gaîté. La conduite des officiers est toujours parfaite. S'il y a quelque mérite à faire son service au milieu de la poussière, sous un soleil brûlant, parmi des centaines d'Arabes que la mort décime sous leurs yeux, je prie votre excellence de leur en tenir compte, lorsqu'il y aura lieu à accorder quelques faveurs à la marine.

« Bien qu'on n'ait pas suspendu les travaux, la contagion en a un peu ralenti les résultats. M. Lebas, qui croyait abattre l'obélisque vers le 1er octobre, n'y pense plus que pour la fin du même mois.

« Je renouvelle la demande du *Sphinx* pour le mois d'août 1832.

« Luxor, le 3 octobre 1831. »

Le passage du choléra en Europe, sous les yeux des plus habiles médecins, nous dispense d'en faire le tableau, de décrire ses symptômes et ses moyens curatifs. Nous dirons seulement, qu'attaquant de préférence les corps usés par la misère, il trouva ici à mordre plus qu'ailleurs. Il emporta le huitième de la population du Caire, un tiers de celle d'Alexandrie, le cinquième des habitants de la Thébaïde, et en général, le dixième de ceux de l'Égypte. Il n'y a pas de pays pour qui ses résultats aient été si désastreux, ni de pays où le peuple l'ait vu avec plus d'indifférence. Les malheureux

Fellahs qu'il frappait, n'avaient d'autre boisson que l'eau du Nil, d'autre lit que la terre; et cependant, jamais une plainte, pas même un cri, indiquant la souffrance, ne s'échappèrent de leur bouche. C'est parmi eux qu'on apprend la résignation. C'est au désert qu'est le mépris de la vie, bien mieux que dans les livres des philosophes. Là, on voit la mort sans crainte, parce qu'elle n'y arrive jamais avec l'appareil et les entourages qui en font savourer l'horreur. Mourir est une condition de l'existence à laquelle l'Arabe se soumet, comme à toutes les autres nécessités de la vie. Son indifférence est telle à cet égard, que ceux que le fléau atteignait au travail le quittaient à regret, mettant en balance la vie avec le prix de la journée qu'ils craignaient de perdre. Et le salaire était trois sous! plusieurs même mouraient sur place, ne comprenant pas qu'on pût attacher tant d'importance au lieu où il fallait cesser de vivre. Et ce peuple est esclave! et il fuit devant un Turc! et il craint un homme! et il ne craint pas la mort! Quel mélange incompréhensible des sentiments les plus opposés!

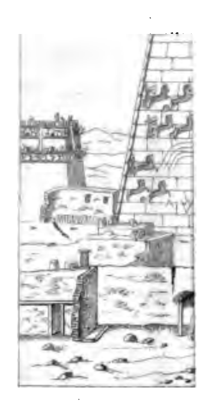
Un mélange non moins extraordinaire de force, de patience et de désintéressement, forme sur le même lieu un spectacle aussi digne de fixer l'attention; c'est celui de voir cent quarante Français, mus par le sentiment d'orner la patrie et de lui donner une nouvelle gloire, braver toutes les fa-

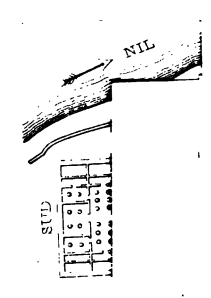
tigues, sous un climat meurtrier, aux dangers duquel viennent se joindre les effrayants ravages du choléra. Insensibles aux périls qui les environnent, ils n'ont qu'une idée, celle de réussir dans leur gigantesque entreprise, et d'égaler, par ce grand travail, les temps modernes aux temps anciens. Leurs efforts sont tous les jours marqués par de nouveaux résultats.

Dès la fin de septembre, l'obélisque avait entièrement disparu sous d'épais madriers, retenus à ses faces par des encadrements de chêne que pressaient des boulons à écrou. On a vu dans le premier chapitre l'ensemble de ce revêtement : les pièces de bois, formant la charnière de rotation, étaient en place. Autour de l'obélisque le terrain était nivelé à la hauteur du chemin, sur lequel devait s'abattre le monument. Il ne restait qu'à monter l'appareil d'abattage; ce fut l'ouvrage du mois d'octobre. Pendant que cette dernière opération s'exécute, et avant que l'obélisque, renversé, n'ait enlevé au palais une partie de l'effet de sa fastueuse entrée, disons un mot sur ses ruines, au milieu desquelles est bâti, en briques de limon séchées au soleil, le village de Luxor. Ce nom est moderne. Du village, il est passé au palais, et du palais au navire destiné au transport du monolithe, qui a lui-même pris le nom d'*obélisque de Luxor*.

Pl. 1.







Ces ruines sont situées par 30° 20′ de longitude à l'est du méridien de Paris, et par 25° 42′ de latitude nord. Depuis les obélisques, qui en décorent l'entrée au nord, jusqu'à leur extrémité sud, qui touche le Nil, leur longueur est de trois cent vingt mètres; elles en ont quatre-vingts de l'est à l'ouest. En les parcourant du sud au nord elles présentent d'abord plusieurs salles, dont la couverture consiste en de grandes pierres qui portent d'une colonne à l'autre, et des colonnes jusqu'au mur. Au milieu de ces divers appartements est un sanctuaire, ou chapelle royale, dans laquelle se trouve emboîté un second sanctuaire, dont la dédicace, traduite par Champollion jeune, est trop importante pour ne pas la consigner ici.

« Restauration de l'édifice, faite par le roi, fils du soleil, seigneur des diadèmes, Alexandre, en l'honneur de son père Ammon-Ra, gardien des régions de Thèbes. Il a fait construire le sanctuaire nouveau en pierres dures et bonnes à la place de celui qui y avait été fait sous la majesté du roi soleil, seigneur de justice, le fils du soleil Aménophis, modérateur de la région pure. » Cette inscription n'est pas d'Alexandre le conquérant, mais de son fils, qu'on reconnaît à sa figure enfantine. C'est peut-être le seul témoignage monumental qui reste du règne éphémère de cet enfant.

Cette partie du palais servait dans l'antiquité au

logement des Pharaons. On y arrivait en traversant deux grandes cours, entourées chacune d'un vaste portique, et séparées par une allée de quatorze énormes colonnes, dont la circonférence est de dix mètres. La dernière cour est terminée par le gigantesque pylône, qui forme l'entrée, annoncée de loin par les deux obélisques que Méhémet-Ali a donnés à la France. C'est celui de droite, en entrant, que nous devions prendre, comme plus intéressant pour l'histoire, puisqu'il porte sur ses faces deux époques bien distinctes. Il fut extrait de la carrière par Ramsès II, qui avait commencé à le faire sculpter lorsque la mort lui donna pour successeur son frère Ramsès III ou Sésostris. Ce dernier l'acheva. Il fit entièrement graver l'autre, à peine commencé, et les plaça tous deux comme on les voyait avant notre expédition.

Champollion a laissé sur cet édifice des détails qui fixent la date ou les dates de sa construction. Toute la partie, dit-il, qui s'étend depuis le Nil jusqu'aux quatorze grandes colonnes est d'Aménophis III, le Memnon des Grecs. Sur ces colonnes et sur toutes les architraves de celles qui ornent les cours et les salles intérieures, on lit, en grands hiéroglyphes, d'un relief très bas et d'un excellent travail, des dédicaces faites au nom de ce roi. La traduction de l'une d'elles donnera une idée de toutes les autres, qui ne diffèrent que par

quelques titres royaux de plus ou de moins.

« La vie! l'Horus puissant et modéré, régnant par la justice, l'organisateur de son pays, celui qui tient le monde en repos, parce que, grand par sa force, il a frappé les barbares; le roi (seigneur de justice), bien aimé du soleil (Aménophis), modérateur de la région pure (l'Égypte), a fait exécuter ces constructions, consacrées à son père, Ammon, le dieu vengeur des trois zones de l'univers, dans l'Oph du midi; et il les a fait exécuter en pierres dures et bonnes, afin d'ériger un édifice durable : c'est ce qu'a fait le fils du soleil, Aménophis, chéri d'Ammon-Ra. »

Champollion, continuant la description des ruines de Luxor, ajoute que la construction, au nord des quatorze colonnes, est d'une autre époque. Elle est due à Ramsès-le-Grand (Sésostris); et il tire cette opinion de la dédicace même du monument, sculpté en dessous de la corniche du pylône, dont il donne la traduction suivante :

« La vie! l'Aroéris, enfant d'Ammon, le maître de la région supérieure et de la région inférieure, deux fois aimable, l'Horus plein de force, l'ami du monde, le roi (soleil gardien de vérité approuvée par Phré), le fils préféré du roi des dieux qui, assis sur le trône de son père, domine sur la terre, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père, Ammon-Ra, roi des dieux. Il a construit

ce Ramesséion dans la ville d'Ammon, dans l'Oph du midi : c'est ce qu'a fait le fils du soleil, chéri d'Ammon, Ramsès, vivificateur à toujours. »

Ainsi la partie sud du palais de Luxor est due à Aménophis-Memnon, de la XVIIIe dynastie, qui régna dans le XVIIe siècle avant Jésus-Christ; et la partie nord est l'ouvrage de Sésostris, également de la XVIIIe dynastie, et dont le commencement du règne remonte à 1560 avant notre ère. Quelques réparations insignifiantes y ont été faites depuis par divers princes. Le roi Horus, Ménephta Ier, père de Sésostris; Sabacon, le fils d'Alexandre, et enfin l'un des Ptolémée, y ont inscrit leurs noms; ce dernier pour y avoir changé une pierre.

Le plan que nous donnons ici de ces ruines frappera tous les yeux, par la ligne brisée qui forme le grand axe. Tous les voyageurs choqués de ce défaut d'alignement, qui se retrouve dans l'ensemble de plusieurs constructions égyptiennes, ne sachant à quoi l'attribuer, le rejetaient sur un défaut de goût, ou sur des motifs religieux que rien ne peut justifier. Champollion jeune crut expliquer les causes de cette irrégularité, en prouvant que l'édifice était composé de deux monuments bien distincts, bâtis à un siècle d'intervalle l'un de l'autre. Mais cette raison ne paraît pas suffisante. Quelle apparence y a-t-il, en effet, que les Égyptiens, auxquels la régularité des phénomènes

de la nature dans leur patrie avait inspiré la plus grande régularité dans les coutumes, les arts et même le langage, en eussent manqué dans l'ensemble de leurs constructions? Comment supposer que Sésostris, ce roi conquérant et législateur, qui couvrit l'Égypte de monuments impérissables, pleins de grandeur et de grâce, et dont le nombre ferait la gloire de vingt rois, ait dérogé à l'alignement du palais primitif, sous le futile prétexte de rendre plus distinctes les additions qu'il y avait faites. Ce motif n'est pas admissible; il y en a un autre plus probable, et qui ne laisse aucun doute dans notre esprit.

A deux milles au nord de Luxor est le palais de Carnac, le plus vaste édifice qui soit au monde. Il a plus d'une demi-lieue de tour. Là se trouve réuni tout ce qu'il est possible de se figurer de grand: tout y est colossal et sublime. Après les descriptions merveilleuses de l'antiquité, l'admiration croît encore à sa vue. Quoiqu'en ruine il surpasse l'idée qu'Homère en a donnée. La grandeur de ce qui reste est bien au-dessus de la beauté de ses vers. L'édifice principal, autour duquel sont coordonnées une foule de constructions particulières, a environ mille mètres de l'est à l'ouest. Sésostris voulant joindre, pour l'ornement de Thèbes, le palais d'Aménophis, dont l'axe prolongé passait à l'ouest de Carnac, à ce dernier pa-

lais, demeure habituelle des Pharaons, fut obligé, par une seconde construction, de briser cet axe et de l'incliner de dix degrés vers l'est. Par cette légère déviation une des portes de Carnac et celle de Luxor se trouvèrent en regard, et une avenue de cent pieds de large, bordée de chaque côté par mille six cents sphinx, conduisait d'un palais à l'autre. Un peu d'irrégularité dans l'intérieur d'un palais était ainsi rachetée par le magnifique coup d'œil que procurait à Thèbes une des plus belles rues de l'univers. C'est donc au seul désir d'embellir la ville qu'il faut attribuer le défaut d'alignement qu'on remarque entre le Ramesséion et le palais d'Aménophis. Ce que nous disons ici pour Luxor doit être appliqué à toutes les autres constructions où l'on remarque le même défaut. Les parties qui rompent l'uniformité n'étaient pas faites pour les édifices auxquels elles appartiennent, mais pour les raccorder avec d'autres monuments qui n'existent plus. Toute autre opinion nous paraît d'autant moins admissible qu'elle n'est appuyée d'aucune raison, et que le goût des Égyptiens, en architecture, doit la faire rejeter.

La description du palais de Luxor nous amène naturellement à parler de ses deux obélisques, d'autant plus intéressants pour nous qu'ils appartiennent à la France, qu'ils sont l'objet de notre expédition, et que l'un d'eux venant d'ar-

river à Paris, ils doivent exciter plus de curiosité.

Les obélisques en général sont des monuments particuliers à l'Égypte. Tous ceux qu'on voit ailleurs ont été tirés de ce pays célèbre, ou n'en sont que l'imitation. Leur forme est celle d'un tronc de pyramide quadrangulaire, à bases très étroites, et dont les arêtes de hauteur, faiblement inclinées sur l'axe, permettent de lui donner un grand prolongement. La petite base est surmontée d'une pyramide qui, à cause de sa petitesse, est nommée pyramidion, et qui termine le monument avec grâce. Tous les obélisques égyptiens sont monolithes ou d'une seule pierre de granit, mot pris de l'italien, et qui indique la variété des grains qui la composent. Pour distinguer la matière des obélisques des autres pierres granitiques, on la nomme granit rose, couleur dominante dans la cohésion de ses parties. Les Égyptiens tiraient des carrières de Syène, aujourd'hui Assouan, ville de la première cataracte, ce granit l'un des plus durs et des plus beaux qui existent.

Les Hykshos, peuples errants, qui, en 2082 avant Jésus-Christ, se fixèrent en Égypte, après en avoir soumis les habitants, ayant, dans une domination de deux cent soixante ans, renversé tous les monuments de la contrée, à l'exception des pyramides, il est impossible de dire à quelle époque remonte l'érection du premier obélisque. Hérodote

en attribue l'invention aux premiers temps de la monarchie; mais ceux que cet historien et les autres auteurs ont décrits, ne sont point antérieurs à la dix-huitième dynastie, dont le fondateur, Aménoph Ier, chassa, en 1822 avant notre ère, les Barbares de l'Égypte, y rétablit un pouvoir national et commença la réédification de ses monuments détruits. Les successeurs d'Aménoph poursuivirent l'œuvre qu'il avait entrepris, et eurent la gloire, en moins de trois siècles, de relever les anciens édifices et d'en fonder de nouveaux. Tout ce qu'on voit encore de plus merveilleux, tant par la grandeur que par la perfection du travail, date de cette époque à laquelle il faut rapporter les plus anciens obélisques connus. L'histoire attribue à Sésostris les plus grands qu'on ait élevés. Quelques-uns sont portés à des hauteurs peu croyables. Ce prince en décora toutes les villes d'Égypte. Voulant consacrer et rendre éternel le souvenir de ses actions militaires et le faste de son règne, il fit graver sur les uns les batailles qu'il avait gagnées et les peuples qu'il avait soumis; sur les autres le démembrement de ses troupes, les richesses de l'État; et sur d'autres enfin ses louanges et celles des dieux. Tous étaient dédiés aux divinités principales du nome où ils étaient érigés, et portaient quelquefois la dédicace des monuments devant lesquels ils étaient placés, et dont ils augmentaient la splendeur.

Ce fut là le seul usage des obélisques en Égypte. Ils n'eurent jamais la destination de conserver de grands mystères religieux, de hautes spéculations de philosophie, ni les secrets de la nature; encore moins servirent-ils de gnomons astronomiques. Placés toujours deux à deux, leur position à l'entrée ou à l'intérieur des palais et des temples indique assez que cette dernière idée ne fut pas celle des Égyptiens. Aussi ne peut-on comprendre qu'il y ait eu de si longues dissertations sur un objet qui ne devait pas faire l'ombre d'un doute, surtout pour ceux qui avaient voyagé en Égypte.

Les Romains furent sans doute les premiers qui les soumirent à la loi de marquer l'heure en les surmontant d'une boule; et Pline, qui nous atteste le fait, n'a pas compris la raison de cette boule, quand il dit que l'ombre se ramassait ainsi en elle-même. A travers l'obscurité de cette phrase, on voit qu'il en avait reçu l'explication véritable, mais que, ne la comprenant pas, il n'avait su la transmettre à ses lecteurs. Il voulait sans doute dire que le mathématicien Manlius surmonta l'obélisque du Champ-de-Mars d'un globe, afin d'obtenir sur un cadran la projection de l'ombre qui répondait au centre du soleil. C'est ce que les Égyptiens lui auraient appris, bien qu'ils n'eussent jamais pensé à donner à leurs obélisques cette destination.

Après avoir parlé de l'origine et de l'usage pri-

mitif des obélisques, et avant d'aborder ceux de Luxor en particulier, il est à propos d'indiquer la racine de leur nom dans le mot grec *obelos*, qui signifie une broche, et dont obélisque, *obeliskos*, n'est que le diminutif, petite broche ou brochette. Les Grecs, en donnant cette dénomination ridicule à ces masses colossales, ne se montrèrent pas moins caustiques que nous, qui les appelons familièrement des aiguilles. Mais quel fut le nom qu'ils portèrent dans la langue égyptienne? Champollion jeune, avec sa sagacité ordinaire, nous donne une conjecture assez probable. Il l'établit sur le 24[e] verset du chapitre XXIII de l'Exode, où Dieu ordonne à Moïse de détruire les ouvrages de ses ennemis, et de ne pas adorer leurs dieux : « Là où la Vulgate, dit-il, ajoute *et confringes statuas eorum; et tu briseras leurs statues*, l'hébreu et le grec des Septantes expriment l'idée de *stèles;* mais la version égyptienne écrit : *Han Dgeri Auschai*, mot à mot *les colonnes écrites;* ce qui peut s'entendre des obélisques. Leur nom égyptien serait donc *Dgeri Auschai*, *colonne écrite*, le monosyllabe *han* étant la marque du pluriel. » Champollion n'a trouvé que ce passage sur lequel il ait pu asseoir son opinion. Partout où il est fait mention des obélisques sur les monuments de l'Égypte, on les a figurés, par la faculté qu'avaient les Égyptiens, dans leur écriture monumentale, de substituer aux noms la

représentation des objets physiques. Ainsi on a sculpté deux obélisques dans la dédicace de ceux de Luxor.

La figure de l'obélisque entrait encore dans l'Écriture, comme signe symbolique du dieu Ammon. Mais, pour qu'il pût tenir la place de la figure et du nom de ce dieu, il devait être suivi d'un signe qui caractérisait la divinité.

Venons maintenant aux obélisques de Luxor. Ces deux superbes monolithes sont, comme nous l'avons dit, de Ramsès III (Sésostris), ou du moins c'est ce Pharaon qui les fit terminer, à la mort de son frère, et les fit placer en avant du Ramesséion, dans l'Oph du midi (partie sud de Thèbes). Les inscriptions qui couvrent sur trois colonnes verticales trois faces de l'obélisque occidental, celui qui vient d'arriver à Paris, se partagent entre les deux frères, dans l'ordre que nous ferons connaître plus tard. Le travail de celui de l'E. est presque en entier de Sésostris. Parmi les louanges de ce Pharaon, une des colonnes hiéroglyphiques, celle du milieu de la face nord, traduite textuellement par Champollion jeune, est une espèce de dédicace des deux monolithes, et du palais qu'ils décorent. « Le seigneur du monde, soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de son père Ammon-Ra, et il lui a érigé ces deux grands obé-

lisques de pierre, devant le Ramesséion de la ville d'Ammon. » Quelle que soit donc la différence des temps qui marqua l'extraction de ces deux obélisques de la carrière, leur érection date de la même époque, est due au même roi, et eut lieu dans le même but.

La matière de ces monolithes est de même nature ; mais ils diffèrent d'environ un mètre et demi en hauteur, et de quelques centimètres sur la largeur des faces. Le plus petit est celui que possède la France. Aux raisons déjà données qui le firent préférer à l'autre, il faut ajouter celle d'une moins grande difficulté dans l'embarquement. Il se présentait le premier au navire, il devait par conséquent être embarqué le premier. L'inconvénient résultant de la différence de hauteur, n'avait pas échappé aux Égyptiens. Pour en corriger le mauvais effet, ils les avaient assis sur des socles d'inégales grandeurs, et inégalement distants de l'œil qui les voyait en face. Par cet artifice, le plus petit, forcé dans ses dimensions, présentait la même apparence que son pendant. Hors cette différence, ils sont en tout semblables. Leurs faces bien polies, et nullement dégradées, sont couvertes de trois bandes verticales d'hiéroglyphes d'un travail très pur ; la sculpture est en relief dans le creux ; la bande du milieu de chaque face, gravée à plus de douze centimètres de profondeur, est polie jusque dans

le sommet des angles les plus aigus; les bandes de côté, moins profondes, n'ont été que piquées au marteau. Cette opposition dans la sculpture des trois colonnes d'hiéroglyphes, empêche toute confusion en variant les reflets et les ombres.

En observant ces monuments avec attention, on s'aperçoit bientôt que leurs faces ne sont pas entièrement planes; elles ont une convexité très apparente, en travers et en long, ce qui donne aux arêtes une légère courbure. Quel que soit le motif de cette singularité, on ne peut l'attribuer au hasard, et l'on est forcé d'y reconnaître une intention bien marquée de la part de l'architecte. Celui d'Héliopolis, les deux d'Alexandrie et ceux de Rome, malgré leur dégradation, laissent encore saisir la même particularité. Mais où cette convexité est le mieux sentie, et par conséquent marque le mieux qu'elle était calculée, c'est sur le plus grand de Carnac. On dirait qu'il a été coulé dans un moule, à voir la régularité de ses courbures. La veine du granit dont il est composé, sa hauteur de cent pieds, la perfection de ses sculptures, le goût qui a présidé à leur disposition, en font ce qu'il y a de plus admirable parmi cette espèce de monuments.

Aussitôt que la convexité des faces fut remarquée dans les temps modernes, on en chercha la raison, et l'on crut la trouver dans des effets né

cessaires de lumière, qui devaient faire paraître concave la surface plane des obélisques. Est-ce contre cette illusion que les Égyptiens employaient la surface courbe? Avaient-ils en vue l'intérêt général du monument, ou celui des sculptures en particulier? Peut-être l'un et l'autre. Il est de fait que tous deux sont favorisés par cette disposition. L'érection de l'obélisque à Paris devant bientôt mener à la solution complète de la question, nous nous abstiendrons, après avoir constaté le fait, de dire notre sentiment.

Si le fût des obélisques est dans un très bel état de conservation, il n'en est pas de même du pyramidion, soit qu'une cause quelconque en ait amené la dégradation, soit que les blocs extraits de la carrière ne fournissant pas une matière suffisante, on ait préféré l'altération des formes du pyramidion au raccourcissement nécessaire pour le terminer. Cette dernière supposition est la seule probable. Si les Barbares, qui mutilèrent presque tous les produits des arts de l'Égypte, avaient voulu mutiler aussi ceux dont il est ici question, ils les auraient attaqués par leur base et non par leur sommet, partie insignifiante dans l'ensemble de ces monuments. On ne saurait pas plus attribuer cette altération à l'action lente du temps, sous un climat tellement conservateur, que les couleurs les plus tendres, même en plein air, n'y ont souffert

depuis trois mille ans que de l'injure des hommes. On ne doit donc voir dans la dégradation apparente du pyramidion qu'un défaut de matière, et la volonté bien marquée de ne pas lui donner une forme régulière au détriment de la hauteur du fût, principal mérite de ce genre de monument.

Sur les obélisques de Carnac, particulièrement sur celui qui est renversé, on remarque que la base du pyramidion affleure les faces du monolithe, tandis que sur ceux de Luxor, elle est en retraite de quelques centimètres. Il en résulte un redan destiné, sans aucun doute, à servir d'appui au revêtement qui rendait au pyramidion sa forme régulière en hauteur et en largeur. Ce revêtement devra être rétabli en France. Il peut être en stuc, et mieux en cuivre doré ou peint. Dans tous les cas, il faut espérer qu'on renoncera à le surmonter de l'étoile, qui donnait au simulacre, élevé sur la place de la Concorde, une figure si peu égyptienne.

Les fouilles faites au pied des obélisques, ayant mis leur base à découvert, on a pu s'assurer qu'ils posaient tous deux sur un dé d'un seul bloc de granit, travaillé sur toutes ses faces. Celles du nord et du sud portaient quatre singes cynocéphales, sculptés de haut relief, ayant sur leur poitrine le cartouche prénom de Sésostris, et dans l'espace qui les sépare, le cartouche nom propre

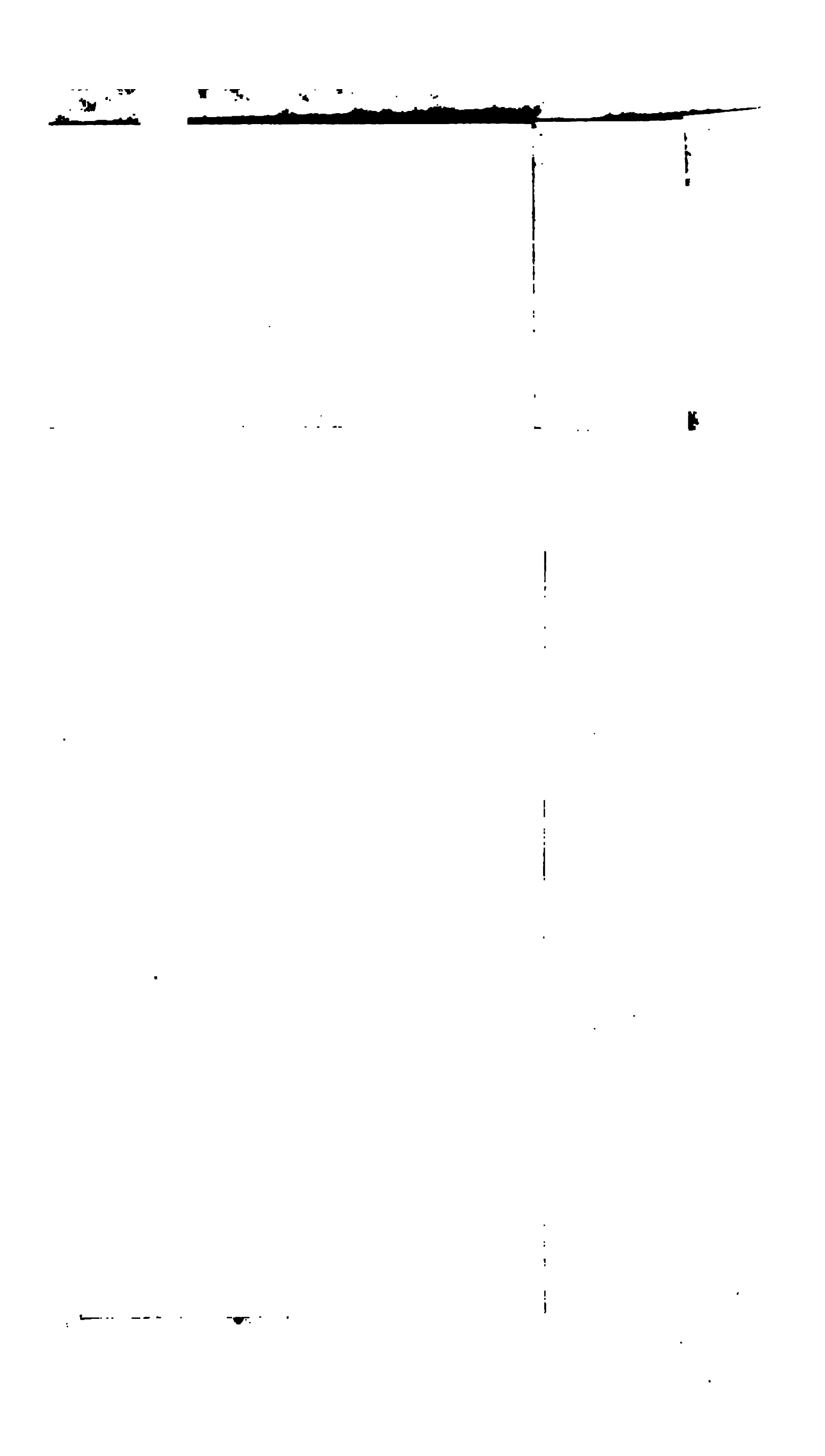
de ce prince. Celles de l'est et de l'ouest, également symétriques, renfermaient deux tableaux, dans lesquels le Nil, sous la figure d'un personnage très gras, fait des offrandes à Ammon, au nom de son fils Ramsès. Le dé posait lui-même sur un socle, fait de trois morceaux de grès très dur, placés de champ à côté les uns des autres. Une inscription sur une seule ligne, tracée à demi-hauteur des quatre faces, était la seule décoration de cette base inférieure qui débordait le dé, comme celui-ci débordait l'obélisque, de dix centimètres environ. L'ensemble des deux socles n'avait pas plus de dix pieds de hauteur. Cette élévation est dans des proportions si convenables au monument, et faisait si bien à Thèbes, qu'on a peine à comprendre l'extravagante hauteur qu'on veut donner en France au piédestal. Rien ne peut la justifier, si ce n'est la vaste place dont on a fait choix pour ériger le monolithe. Mais c'est là une raison de plus à ajouter à toutes celles qui doivent la faire rejeter, et désirer qu'on destine l'obélisque à un lieu dont l'étendue, plus resserrée, cadre mieux avec ses dimensions. La cour du Louvre nous paraît réunir toutes les conditions désirables. Le Pont-Neuf, les Invalides, la place de la Concorde, veulent des obélisques de deux cents pieds de haut, et le nôtre n'en aura que soixante-treize quand son pyramidion sera restauré. La principale objection contre

le Louvre est que le monument ne pourra être vu que de près. C'est justement ce qui lui donnera tout son effet gigantesque, puisque l'œil, de quelque côté qu'il l'observe, en projettera plus de la moitié par-dessus les toits des quatre ailes du palais. Si cette destination lui était réservée, à l'avantage de l'avoir placé dans le seul lieu qui lui convienne, se réunirait l'avantage d'une grande économie dans les frais d'exécution du socle, qui, réduit aux dimensions égyptiennes, n'offrirait plus de difficultés dans son extraction de la carrière et son transport à Paris. Cette dernière considération mérite qu'on y pense. Puisse-t-elle déterminer l'emplacement de ce produit des arts au centre du palais qui les réunit tous!

Le volume de l'obélisque de Paris a été évalué à 84 mètres cubes de granit, qui donnent pour poids total 230,000 kilogrammes, en prenant pour pesanteur spécifique deux cent soixante-quinze parties d'eau pour cent de granit, expression déduite de plusieurs expériences. Sa hauteur est de 22 mètres 80 centimètres, et sera de 24 mètres après la restauration qui devra être faite au pyramidion. Sa largeur, à la base, est de 2 mètres 42 centimètres sur les trois faces, est, sud, ouest. La face nord porte 2 mètres 44 centimètres. A la naissance du pyramidion, la largeur des faces nord et sud est de 1 mètre 50 centimètres. Sur les deux

autres de 1 mètre 58 centimètres. Cette irrégularité, sensible seulement au compas, ne s'explique que par la difficulté de tailler à volonté une pierre aussi dure.

En outre de la dégradation du pyramidion, on remarque dans notre obélisque une fente qui, passant sous la base, se relève sur les faces est et ouest d'environ 6 ou 7 mètres. Cette rupture, observée avant l'abattage, nous avait donné des craintes pour l'avenir du monument. Nous fûmes entièrement rassurés après l'avoir couché par terre. Sa base, mise au jour, nous présenta deux mortaises à double queue d'aronde, ayant leur axe sur la fente, et devant, par leur position, empêcher l'écartement, si on les remplissait avec des clefs d'une matière solide. Cette découverte nous prouva que la rupture était un défaut de la pierre, aussi vieux que l'obélisque, dont les Égyptiens n'avaient pris aucune inquiétude, puisqu'ils avaient supposé que deux frêles morceaux de sycomore suffiraient pour prévenir tout accident. Les trente-quatre siècles qu'a ainsi traversés le monolithe, sont une garantie de durée avec la simple précaution de remplacer les clefs égyptiennes, tombées en poussière, par d'autres clefs de bois. Il faudra néanmoins avoir égard à la différence de climat, et prendre dans nos pays pluvieux toutes les précautions pour que l'humidité ne s'introduise pas dans l'intérieur, et



n'occasione la chute du monument, en le faisant éclater par un refroidissement subit de l'eau qui l'aurait pénétré.

Après avoir fait connaître le matériel de l'obélisque, nous empruntons à l'excellente notice publiée par Champollion-Figeac, les notions qui suivent sur le texte des inscriptions. Possesseur des manuscrits de Champollion jeune, muni des pièces qui constatent l'origine de l'expédition, c'était un devoir pour lui de dire la part que son illustre frère y avait prise, et de donner au public l'interprétation qu'il a laissée des signes hiéroglyphiques dont le monument est orné. Ce devoir, M. Champollion-Figeac l'a rempli avec tout le zèle et tout le talent qu'on devait attendre d'un frère et d'un savant distingué.

Texte des Inscriptions.

On peut diviser l'ensemble des inscriptions de chaque face de l'obélisque en trois parties.

1° Immédiatement au-dessous du pyramidion, le bas-relief des offrandes, qui occupe toute la largeur de chaque face.

2° En tête de chaque colonne d'hiéroglyphes, un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique, coiffé du pschent entier, et terminé en franges à sa partie inférieure. On peut donner à cet encadrement le nom de *bannière*

royale : il renferme les titres honorifiques et variés des princes nommés dans les obélisques, et on le trouve isolément figuré à côté des rois égyptiens, dans des représentations religieuses ou civiles.

3° L'inscription proprement dite, dont les signes, divisés en trois colonnes parallèles, et écrits les uns au-dessous des autres, isolément ou par groupes, forment trois inscriptions verticales qui se lisent de haut en bas.

On doit remarquer encore ce qui suit :

1° L'ordre de ces colonnes n'est pas arbitraire, pas plus que celui des idées exprimées par les signes qui les composent. Pour reconnaître la première, il suffit de voir de quel côté regardent les oiseaux ou les quadrupèdes figurés dans l'inscription; s'ils regardent à droite, la colonne de droite est la première, et celle de gauche la troisième; c'est le contraire si ces oiseaux regardent à gauche. Ce principe s'applique d'ailleurs à toutes les inscriptions hiéroglyphiques.

2° Si deux rois sont mentionnés dans les trois inscriptions d'une ou de plusieurs des faces d'un obélisque, l'inscription du milieu est la plus ancienne, et doit être interprétée isolément des deux autres. En général, un obélisque dont les quatre faces ne portent qu'une inscription chacune, ne mentionne que le souverain qui le dédia ; quand il y a trois inscriptions, c'est un roi postérieur à celui-

ci, qui a fait ajouter les deux inscriptions latérales.

3° Quelques groupes de signes sont renfermés dans un encadrement dont les contours sont uniformes et réguliers. Ces encadrements se nomment *cartouches*, et méritent une attention particulière, les cartouches donnant à tous les monuments où il s'en trouve, une haute importance historique.

Des Cartouches en général.

On a remarqué, il y a long-temps, dans les inscriptions en caractères hiéroglyphiques, des groupes de signes enfermés dans de petits encadrements composés de deux lignes verticales ou horizontales, arrondis par le haut et par le bas, et posés sur une base rectangulaire. On a donné à cet encadrement le nom de *cartouche* ou de *cartel*.

Le cartouche a une expression grammaticale qui lui est propre; il est le signe déterminatif des noms des souverains qui composèrent les nombreuses dynasties égyptiennes, divines et humaines. On trouve, en effet, enfermés dans les cartouches, 1° les noms propres des divinités qui furent considérées comme ayant gouverné l'Égypte et le monde terrestre à l'origine des choses; 2° les noms propres et les prénoms royaux des rois et des reines qui régnèrent en Égypte, soit nationaux, soit étrangers.

Les cartouches, contenant des noms de rois ou de reines, ajoutent à toute inscription égyptienne

un intérêt du premier ordre. Il y a en effet, dans chacun d'eux, une donnée historique certaine, le nom d'un souverain étant à lui seul une véritable date. Souvent l'année même de son règne suit ou précède le cartouche; on détermine donc, par ces divers éléments, la date même du monument où ils sont tracés, ou celle des faits que l'inscription rapporte.

La figure seule du cartouche vide est un signe de l'écriture égyptienne : il représente dans tous les textes l'idée du mot *nom*, et s'y lit phonétiquement *Ran*, *Nomen*. Dans l'écriture hiératique, cette figure est abrégée par la forme de nos deux parenthèses suivies de deux traits perpendiculaires qui la complètent.

Le plus ordinairement les cartouches sont accouplés, étant placés l'un à côté de l'autre, ou de suite horizontalement, ou l'un au-dessous de l'autre verticalement et séparés par un petit nombre de signes. Ceci s'explique par l'usage constamment suivi en Égypte, d'attribuer à chaque souverain deux noms dont un rappelait celui de la famille dont il était issu; il était de fait son nom propre; et dont l'autre, conséquence légale de son avénement au trône, était son prénom royal ou dynastique, celui sous lequel il était inscrit dans les annales publiques, et que consacrait l'autorité des cérémonies religieuses.

Dans le prénom royal, c'est une idée religieuse qui dominait d'ordinaire; le prince y est assimilé au dieu soleil : *Soleil bienfaisant ou gracieux, soleil gardien de la vérité,* etc.; et ce cartouche prénom, composé de signes purement idéographiques, est caractérisé, 1° par la figure de l'abeille qui se voit toujours dans le groupe de signes précédant immédiatement ce cartouche; 2° par le disque du soleil, qui est le premier des signes qu'on voit inscrits dans ce cartouche prénom.

Dans le cartouche nom propre, les signes inscrits sont, en tout ou en partie, phonétiques; un groupe, formé de la figure d'une oie, surmonté du disque du soleil, le précède; ce groupe signifie *le fils du soleil,* autre qualification royale, et l'intérieur du cartouche donne le nom propre du roi, tel qu'il le reçut de sa famille.

On s'attacha à diversifier les prénoms royaux de manière à prévenir toute confusion de noms, de personnes et de temps. Le même nom propre, au contraire, fut commun à plusieurs rois : il y eut des *Ramsès,* des *Aménophis;* leurs cartouches noms propres ont entre eux des ressemblances sensibles dans la forme et l'arrangement qui les expriment; mais leurs cartouches prénoms diffèrent essentiellement, et ne peuvent être pris l'un pour l'autre. Une telle distinction ne doit pas surprendre; l'Égypte fut dans tous les temps très

attentive à l'ordre et à la conservation de ses propres annales.

Des Cartouches de l'obélisque. Ils désignent deux rois.

On ne compte pas moins de quarante-huit cartouches sur le fût même de l'obélisque; ils sont placés dans un ordre facile à saisir.

Huit distribués deux à deux dans le tableau des offrandes, gravés immédiatement au-dessous du pyramidion, sous chacune des quatre faces de l'obélisque;

Quarante dans le texte même des inscriptions, savoir, dix sur chaque face, distribués par séries de deux à chaque colonne médiale, et de quatre à chacune des colonnes latérales.

De ces quarante-huit cartouches, les uns contiennent les prénoms royaux, les autres les noms propres; ces deux sortes de cartouches étant en nombre égal sur l'obélisque, ils nous donnent vingt-quatre fois des noms et des prénoms de souverains de l'Égypte.

Ces cartouches accouplés ne se ressemblent pas tous : on y remarque distinctement deux variétés déterminées par l'espèce, l'ordre et le nombre des signes, et ces variétés nous avertissent que deux rois sont nommés dans les inscriptions de l'obélisque.

Ces deux variétés de cartouches sont représen-

tées, isolées l'une de l'autre, sous les n°s 6 et 7 de notre planche.

Le prénom royal n° 6, A, est composé de quatre signes : le signe du soleil, le sceptre à tête de chacal, la figure assise de la déesse *Saté* (la vérité) et le signe phonétique *S;* ils expriment les idées *Soleil gardien de la vérité.*

Le nom propre n° 6, B, renferme huit signes phonétiques AMNMRMSS, qui se lisent, en suppléant les voyelles omises, selon un usage constant, *Ammon Maï Ramsès*, et signifient *le chéri d'Ammon, Ramsès.*

Le prénom royal n° 7, A, est exprimé par six signes : le disque du soleil, le sceptre à tête de chacal, la figure assise de la déesse *Saté,* encore le disque du soleil, et les signes de l'idée *approuvé par.* L'ensemble de ces signes exprime les idées : *Soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré* (le soleil).

Le nom propre n° 7, B, est composé de six signes : la figure du soleil caractérisée par son disque sur la tête, ce qui se lit *RE,* la figure d'Ammon avec ses deux plumes sur la tête, le signe *M* déjà connu, une autre forme du *M* et celle de deux *S;* tout ceci se lit : *Ammon Maï Ramsès*, et signifie *le chéri d'Ammon, Ramsès.*

Cette analyse de deux cartouches accouplés nous fait donc connaître que deux rois sont mentionnés

dans les inscriptions de l'obélisque. Tous les deux se nommaient Ramsès; mais des qualifications tout-à-fait individuelles les distinguaient très clairement l'un de l'autre, et non moins certainement des autres souverains du nom de Ramsès. Le prénom de l'un était *Soleil gardien de la vérité*, et celui de l'autre *Soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré*. La différence de ces deux prénoms prévenait, dans les annales publiques, toute confusion de temps, de faits et de personnes.

Le cartouche n° 6 est celui de Pharaon-Ramsès II, de la dix-huitième dynastie égyptienne, petit-fils de Ramsès Ier, et que les Grecs appelèrent aussi Armaïs.

Le cartouche n° 7 désigne Ramsès III, le Sésostris de l'antiquité grecque et romaine, et frère de Ramsès II.

C'est à Champollion le jeune qu'on est redevable de la détermination de l'ordre dynastique de ces cartouches et du nom des princes qu'ils désignent spécialement dans la série nombreuse et si variée des personnages qui composent les listes royales égyptiennes.

Les deux variétés de cartouches accouplés une fois reconnues, il nous reste à tirer de la place que chacune d'elles occupe sur l'obélisque, les données intéressantes et singulières qu'elles fournissent à son histoire.

Les cartouches n° 6, ceux de Ramsès II, existent dans le bas-relief des offrandes et dans l'inscription médiale des faces 1, 2 et 4. Ils ne se trouvent sur aucune autre partie du monument.

Les cartouches n° 7, ceux de Ramsès-Sésostris, se lisent dans les inscriptions latérales des mêmes faces 1, 3 et 4, et dans le bas-relief des offrandes, ainsi que dans les trois inscriptions de la face n° 2. Ramsès II n'est point nommé sur cette deuxième face.

On trouve encore les cartouches de Sésostris,

1° Sur le plan de la base même de l'obélisque;

2° Sur les bas-reliefs qui ornent les quatre faces du dé en granit rose de l'obélisque;

3° Dans l'inscription qui décore le socle en grès sur lequel ce dé était lui-même posé.

En considérant que les deux rois nommés dans les cartouches étaient frères, et se succédèrent dans l'autorité royale; que le nom du premier des deux, celui de Ramsès-Armaïs, occupe les colonnes médiales de trois faces de l'obélisque; et celui du second, Ramsès-Sésostris, les colonnes latérales de ces mêmes faces, et la quatrième face tout entière; que le cartouche de ce même Sésostris, gravé sur le plan de la base du monolithe, n'a pu l'être qu'avant qu'il fût dressé sur son piédestal; enfin, que toutes les parties de ce piédestal portent le nom de Sésostris, on connaît dans tous

leurs détails les circonstances relatives à l'origine et à l'édification de l'obélisque occidental de Luxor. Nous présentons ici sommairement les faits historiques qui s'y rattachent.

Ménephta Ier, l'un des derniers rois de la dix-huitième dynastie, eut pour successeur au trône son fils aîné, Ramsès II. Selon un usage assez général en Égypte, ce prince portait le nom de son grand-père, Ramsès Ier. Ramsès II mourut après un règne de quinze ans environ; et comme il ne laissait pas de lignée, son frère fut revêtu de l'autorité royale et appelé aussi Ramsès; il fut le troisième de ce nom; c'est le Sésostris des écrivains anciens.

Il subsiste encore un monument du plus haut intérêt pour l'histoire et la généalogie de ces trois princes, c'est le palais de Kourna, à Thèbes. Les tableaux et les inscriptions qui le décorent nous apprennent que cet édifice, à la fois civil et religieux, fut fondé par Ménephta Ier, d'où il fut appelé le Ménephtéon. Ce prince en éleva les masses, ses successeurs en terminèrent les décorations, l'environnèrent d'une enceinte ornée de propylons, et y firent représenter les principales actions de leur règne. Le sacre de Ramsès II, succédant à son père, est figuré dans la salle principale, et les sujets de l'intérieur du portique sont consacrés à la gloire de Ramsès III; les dieux le dotent à l'envi

Les cartouches n° 6, ceux de Ramsès II, existent dans le bas-relief des offrandes et dans l'inscription médiale des faces 1, 2 et 4. Ils ne se trouvent sur aucune autre partie du monument.

Les cartouches n° 7, ceux de Ramsès-Sésostris, se lisent dans les inscriptions latérales des mêmes faces 1, 3 et 4, et dans le bas-relief des offrandes, ainsi que dans les trois inscriptions de la face n° 2. Ramsès II n'est point nommé sur cette deuxième face.

On trouve encore les cartouches de Sésostris,

1° Sur le plan de la base même de l'obélisque;

2° Sur les bas-reliefs qui ornent les quatre faces du dé en granit rose de l'obélisque;

3° Dans l'inscription qui décore le socle en grès sur lequel ce dé était lui-même posé.

En considérant que les deux rois nommés dans les cartouches étaient frères, et se succédèrent dans l'autorité royale; que le nom du premier des deux, celui de Ramsès-Armaïs, occupe les colonnes médiales de trois faces de l'obélisque; et celui du second, Ramsès-Sésostris, les colonnes latérales de ces mêmes faces, et la quatrième face tout entière; que le cartouche de ce même Sésostris, gravé sur le plan de la base du monolithe, n'a pu l'être qu'avant qu'il fût dressé sur son piédestal; enfin, que toutes les parties de ce piédestal portent le nom de Sésostris, on connaît dans tous

les noms et les actions de ces deux rois ; mais l'équité de l'histoire peut faire la part à chacun d'eux. C'est Ramsès II qui fit extraire l'obélisque des carrières de Syène, qui le fit transporter à Thèbes, le destinant à la décoration d'un grand édifice. Ce fut Sésostris qui le termina, employant à y rappeler sa propre gloire, toute la place que la mort de Ramsès II laissait inoccupée. Voici comment se trouvent distribués sur ce monument les travaux des deux frères :

Faces	*nord*, *sud*, *est*,	Ramsès II, l'inscription médiale ; Ramsès III, les deux inscriptions latérales ;
Face	*ouest*,	Ramsès III, les trois inscriptions.

De plus, Ramsès III fit dresser cet obélisque et graver son nom sous le plan de la base, et sur toutes les parties du piédestal où ce nom pouvait être placé, comme ornement ou comme renseignement historique.

Sésostris termina donc ce grand ouvrage commencé par son prédécesseur, et ce concours de deux rois à l'achèvement d'un même monument fournit pour son histoire des notions chronologiques assez précises.

Le règne de Ramsès II, qui fit commencer cet obélisque, remonte à l'an 1580 avant l'ère chré-

tienne; il n'existe pas de monument avec des dates postérieures à la quatorzième année de ce règne qui finit bientôt après. Ce fut donc vers l'an 1570 que cet obélisque fut entrepris par Ramsès II, après qu'il eut châtié les impurs en Afrique et en Asie, comme le disent ses inscriptions.

Sésostris succéda à son frère vers 1565; il édifia ou continua le palais de Luxor, sur le pylone duquel il fit sculpter en grand sa campagne contre les Asiatiques. Les inscriptions lui donnant pour date la cinquième année du règne de ce roi, les obélisques ne furent élevés qu'après ce pylone; on peut donc les supposer dès l'an 1550 à la place où ils ont bravé pendant 3400 ans le temps et les hommes.

Les traductions et sommaires qui suivent sont tirés des manuscrits de Champollion le jeune; nous avons borné nos extraits à ce qui peut plus particulièrement intéresser le lecteur; et pour nous conformer à l'ordre de priorité des inscriptions hiéroglyphiques gravées successivement sur l'obélisque, nous ferons connaître d'abord celles qui concernent Ramsès II.

Inscriptions de Ramsès II.

FACE NORD. — *Bas-relief des offrandes.* — Le dieu de Thèbes, Ammon-Ra, est assis sur son trône; deux longues plumes ornent sa coiffure; il tient

dans la main droite son sceptre ordinaire, et dans la gauche la croix ansée, symbole de la vie divine. Devant lui Ramsès II est à genoux; sa tête est ornée de la coiffure du dieu Phtha-Soccaris, surmontée du globe ailé, et il fait au dieu Ammon-Ra l'offrande de deux flacons de vin. Les cartouches noms et prénoms de Ramsès II sont au-devant de son image, et les légendes d'Ammon entre ces cartouches et la coiffure du dieu. La courte inscription qui touche son sceptre est l'intitulé du tableau: « *Don de vin à Ammon-Ra.* »

Colonne médiale. — *Bannière.* — « L'Aroéris puissant, aimé de Saté. »

Inscription verticale. — « Le seigneur de la région supérieure, le seigneur de la région inférieure, régulateur, seigneur de l'Égypte, qui a châtié les contrées, Horus resplendissant, etc....... » Le reste de l'inscription se termine par d'autres titres pompeux de ce Pharaon.

FACE SUD. — *Bas-relief des offrandes.* — Le sujet de ce bas-relief est analogue à celui de la face nord. Le roi Ramsès II fait au dieu Ammon-Ra une nouvelle offrande de vin. Dans la bannière sont aussi exprimées des qualifications honorifiques du roi; l'inscription contient aussi les louanges de ce prince, ses noms et prénoms, les titres de dieu resplendissant, etc., et elle rappelle que le roi a décoré un sanctuaire consacré à une divinité, et

qu'il a en même temps honoré les autres dieux du même temple.

FACE EST. — *Bas-relief des offrandes.* — Même offrande au même dieu.

Le vautour, emblème de la victoire, plane au-dessus de la tête du roi.

La bannière porte encore ses titres royaux ou religieux. Il en est de même de l'inscription, qui lui donne les titres de gardien, le plus grand des vainqueurs sur la terre, soleil visible, etc., etc.

Inscriptions de Ramsès III.

FACE NORD. — *Colonne de gauche. Bannière.* — « L'Aroéris puissant, gardien des vigilants. » — L'inscription rappelle la force et les victoires de Sésostris, et sa gloire dans la terre entière. Dans la colonne de droite, la bannière le qualifie de chéri de Saté. L'inscription dit que le monde entier a tremblé par ses exploits ; elle l'assimile au dieu Mandou, dont elle le dit le fils.

FACE OUEST. — Cette face de l'obélisque appartient tout entière à Ramsès-Sésostris. Dans le bas-relief des offrandes, Sésostris, coiffé du pschent complet, symbole de son autorité sur la Haute et sur la Basse-Égypte, et surmonté du globe ailé du soleil, fait à Ammon-Ra l'offrande du vin.

Aux louanges d'usage, la colonne médiale ajoute que Sésostris est le fils préféré du roi des dieux,

celui qui, sur son trône, domine sur le monde entier. On mentionne le palais qu'il a fait élever dans l'oph du midi. Le titre de *bienfaisant* lui est donné dans l'inscription de droite qui ajoute : « Ton nom « est aussi stable que le ciel, la durée de ta vie est « égale à la durée du disque du soleil. » Sésostris porte dans la bannière de l'inscription de gauche le titre de chéri de la déesse Saté; et, avec d'autres louanges très ordinaires dans le protocole royal égyptien, cette inscription proclame Ramsès III, « l'engendré du Roi des dieux pour prendre pos- « session du monde entier. »

Face sud. — La bannière et l'inscription de la colonne de droite proclament Sésostris « l'Aroéris « puissant, ami de la vérité, roi modérateur, très « aimable, comme *Thmou*, étant un chef né d'Am- « mon, et son nom étant le plus illustre de tous. » Sur la colonne de gauche, on lit dans la bannière : « L'Aroéris, roi vivant des régions d'en haut et d'en « bas, enfant d'Ammon. » L'inscription donne à Sésostris le titre de roi directeur, mentionne ses ouvrages, et ajoute qu'il est « grand par ses vic- « toires, fils préféré du soleil dans sa royale de- « meure, le roi (ses prénoms et nom propre), celui « qui réjouit Thèbes, comme le firmament du ciel, « par des ouvrages considérables pour toujours. »

Face est. — La bannière de la colonne de gauche est remarquable par le grand nombre de signes

qui composent sa légende. Elle signifie « l'Aroéris « puissant, le grand des vainqueurs, combattant « sur sa force. » L'inscription nomme Sésostris grand Conculcateur, le seigneur des victoires, qui a dirigé la contrée entière, et qui est très aimable. Enfin la bannière, qui surmonte l'inscription de droite, annonce que Sésostris est « l'Aroéris fort, « puissant dans les grandes panégyries (assemblées « civiles ou religieuses), l'ami du monde, et le roi « modérateur. » L'inscription ajoute, comme pour combler la mesure, des éloges qu'il est aussi « le prince des grands, jouissant du pouvoir royal « comme *Thmou*, et que les chefs des habitants de « la terre entière sont sous ses sandales. »

Ces traductions qu'on regrette de ne pas trouver plus complètes, sont terminées dans le livre de M. Champollion-Figeac, par l'éloge de Sésostris, où il glisse une justification de ce que quelques personnes ont appelé le vandalisme de l'expédition.

« Ce prince, dit-il, illustra son nom et son règne « par les éminents services qu'il rendit à son pays, « dans les camps comme dans la cité; il fut à la « fois grand conquérant et sage législateur; il con- « nut la véritable gloire, fondée sur le respect que « la victoire impose aux ennemis, et sur l'amour « que la prospérité de la patrie inspire aux ci- « toyens; il l'enrichit de la dépouille de vingt

« peuples rivaux ou jaloux ; il ajouta à toutes les « merveilles de l'Égypte et de la Nubie, d'autres « monuments non moins dignes de son nom ; il « voulut aussi, par des soins presque minutieux, « s'assurer la gloire d'avoir érigé les obélisques de « Luxor, comme s'ils devaient, par leur inaltérable « solidité, réaliser les promesses surhumaines que « les prêtres de l'Égypte lui firent au nom de leurs « dieux, qui ne sont déjà plus. Les obélisques de « Sésostris leur survivent depuis quinze siècles, et « par une ovation nouvelle, la civilisation moderne « rajeunit à jamais et la gloire de Sésostris et l'an- « tique illustration de l'Égypte. La France s'y em- « ploie avec succès en les associant à sa propre re- « nommée, et il entre dans l'accomplissement de « ce devoir un juste sentiment de reconnoissance, « car les sciences, source première de toutes nos « prospérités, nous sont aussi, comme la lumière, « arrivées de l'Orient. »

Cependant le mois d'octobre était près de sa fin. Comme l'annonce en avait été faite par l'ingénieur, l'appareil qui devait servir à déposer l'obélisque de sa base, allait être prêt à agir. On a vu dans le premier chapitre comment l'avait conçu M. Mimerel ; voici les modifications que les localités forcèrent M. Lebas d'y apporter. Les deux obélisques, placés sur une ligne est et ouest, à dix mètres l'un de l'autre, ne laissaient pas entre

eux un espace suffisant pour établir les bigues, en posant la pièce PP (*voyez* la planche) qui réunit leurs pieds, contre la face est du socle. A la première inspection des lieux, M. Lebas, conservant le même système, imagina d'en reculer le pied vers l'ouest, et de substituer au point d'appui naturel que fournissait le socle, un point d'appui factice qu'il fallut créer. Une plate-forme NN, composée de plusieurs pièces de bois croisées, fut opposée à la pression verticale des bigues, tandis que là hauteur du terrain NO et d'autres pièces de chêne N′ N′, chevillées avec les premières en forme de taquet, venaient contrarier leur mouvement horizontal. La pièce de bois PP, ainsi maintenue et arrondie extérieurement, devait tourner dans l'angle droit Q, aussitôt que tout le système entrerait en mouvement. Cette nouvelle disposition nécessitait que les bigues, au lieu d'être également espacées sur la pièce PP, y fussent engagées en deux groupes de quatre chacun, passant l'un en dehors de la face nord et l'autre en dehors de la face sud de l'obélisque, comme on peut le voir dans la projection horizontale du plan. De cette manière, l'obélisque se trouvait compris entre les bigues; et on peut dire en quelque sorte que cette modification, loin de nuire au succès de l'opération d'abattage, lui donnait un plus haut degré de sécurité Un autre avantage

fut le résultat immédiat de cette disposition. Les bigues, inclinées vers la terre pour y chercher à l'est un point résistant et difficile à créer, le trouvèrent naturellement sur le socle de l'obélisque oriental. M. Lebas le fit entourer d'un fort grillage en bois bouloné, que par surcroît de précaution on chargea de quatre-vingts tonneaux de fer. C'est à ce grillage que se fixèrent par une de leurs moufles les huit caliornes de retenue, tandis que par l'autre moufle, elles s'attachaient à la tête de chaque mât. Comme, dans le premier système, les mâts étaient invariablement maintenus dans le même plan par deux solives qui en liaient les petits bouts, liés eux-mêmes invariablement avec l'obélisque par huit haubans doubles, capelés à quatre mètres de son sommet.

En sortant des poulies fixées à terre, les cordons des palans de retenue s'enroulaient, chacun par un double tour, dans une des huit gorges pratiquées à un cylindre horizontal, mobile sur son axe, mais dont les supports de tourillon CC étaient inébranlables. Cette espèce de treuil, dont l'emploi paraît d'abord inutile, puisque, libre de tourner sur son axe, il ne procure aucune résistance, est cependant une des idées les plus ingénieuses de M. Lebas.

Lorsque plusieurs palans sont appliqués sur un même poids pour lui faire équilibre, il n'est

personne qui n'ait remarqué combien il est facile de les faire agir ensemble, soit qu'il faille élever, soit qu'il faille abaisser ce poids. On peut même dire qu'un mouvement parfaitement uniforme entre eux est impossible, la même main ne pouvant les diriger.

Le treuil de M. Lebas avait pour but de régulariser ce mouvement. Enveloppant d'un double tour la surface raboteuse du cylindre, chaque cordon éprouvait un tel frottement, que le ripement devenait impossible, et qu'il ne pouvait se dérouler qu'en faisant tourner le treuil. Or, le treuil d'un diamètre égal dans les huit gorges qui recevaient les cordons, devait, en tournant, rendre à chaque palan de retenue la même quantité de corde, et par conséquent leur conserver à tous la tension primitive, égalisée avant le mouvement. Pour sentir l'utilité de la précaution prise par l'ingénieur, on remarquera que la puissance de la chute était de plus de cent mille kilogrammes dans les derniers moments, que chaque moufle du système de retenue devait supporter un effort de treize mille kilogrammes, et que leur force absolue était calculée à quinze mille. Si l'on remarque en outre que toutes les poulies ont éclaté plus tard sous une force moindre, lors de la *traction* du monolithe vers le bâtiment, on jugera de quel secours a dû être, dans l'instant le plus délicat

de cette grande opération, une machine conservant à toutes les caliornes une tension égale, et les forçant à se défiler d'une manière uniforme et sans secousse, jusqu'à ce que l'obélisque ait touché le sol.

Du treuil, les cordons allaient s'enrouler sur un mât fixe M′M′ d'où ils ne pouvaient sortir qu'à frottement. Passant ensuite dans des poulies estropées sur un second mât M″M″ et destinées à changer leur direction, ils venaient chercher un dernier frottement sur une vergue VV, et aboutissaient aux mains de huit matelots. Cette combinaison de frottement fut telle que les huit marins conduisirent l'obélisque jusqu'au terme extrême de sa chute sans avoir à déployer plus de la moitié de leur force.

Si l'on considère attentivement l'appareil dans sa projection verticale, on s'apercevra que l'obélisque ne pouvait être descendu horizontalement sans craindre que l'arête de rotation, sortant de sa charnière, a. b., ne glissât sur le socle, et n'entraînât de graves dangers pour le monolithe comme pour les assistants. Afin de prévenir tout accident, il fut résolu que l'obélisque s'arrêterait avant d'atteindre l'horizontale. A cet effet, on conserva, dans les déblais qui mirent le socle à découvert, une hauteur de terrain suffisante pour le recevoir sous un angle de trente degrés. Nous avons re-

marqué ailleurs que cette hauteur devait, en outre, par une pente légère, favoriser le mouvement de l'obélisque vers le bâtiment. Un mur de quatre mètres de haut, bâti à six mètres à l'ouest de la base, contenait le terrain contre les éboulements, suite nécessaire de la pression que devait y exercer le monolithe dans sa chute. Un tronçon de mâture U fut placé sur le mur, afin de faciliter le mouvement de bascule de l'obélisque, qui venait y poser par son centre de gravité. Immédiatement à la suite du tronçon de mâture, qu'on peut appeler axe de rotation, était établie la cale en bois, sur laquelle devait s'asseoir l'obélisque et marcher à glissement.

Un second mur, bâti à l'est, prévenait les éboulements du terre-plein qui supportait tout le système de retenue. Entre les deux murs, le sable, entièrement enlevé jusqu'au socle, laissait aux bigues et à l'obélisque toute liberté de rotation, et permettait à l'œil d'en suivre les divers mouvements.

Toutes ces mesures prises, restait à appliquer la puissance qui devait imprimer le mouvement giratoire, et le continuer jusqu'au moment où le centre de gravité, tombant hors de la base, l'obélisque descendit par les simples lois de la pesanteur. Cette force motrice, M. Lebas la trouva dans trois cabestans, mus chacun par soixante hommes, et agissant sur les garants de trois caliornes, dont

les moufles s'attachaient d'un côté à deux ancres profondément enterrées, et de l'autre à un collier d'ormeau, auquel servait d'estrope un filain blanc de forte dimension. Ce filain, doublé par lui-même dans toute sa longueur, prenait en cravate le sommet de l'obélisque, par-dessus les haubans de retenue, et au moyen de la tension que lui donnaient les trois caliornes, il devait en déterminer la chute vers l'ouest.

L'inspection du plan nous dispense d'entrer dans de plus grands détails. Ceux que nous venons de donner, joints à ceux du premier chapitre, suffisent pour l'intelligence de l'appareil, auquel sa simplicité donne un mérite incontestable. Simple spectateur de l'opération, il ne nous convient de dire que les choses que nous avons vues, sans chercher à entrer dans l'idée qui les organisa. C'est à M. Lebas à faire connaître, par le double mémoire de l'abattage et de l'érection, cette pensée organisatrice, ainsi que les calculs qui ont limité les deux puissantes forces du système, et déterminé le choix de leurs points d'application.

Nous voilà arrivés au 30 octobre. Tout est disposé pour abaisser la tête orgueilleuse du superbe monolithe. Le soleil a fourni plus de la moitié de sa course, mais loin encore de l'horizon, il peut éclairer un triomphe. Soit que l'ingénieur désire avoir une nuit pour réfléchir encore à l'en-

semble de son appareil, soit que, retenu par une émotion bien naturelle, il redoute le premier ébranlement du colosse, l'instant de sa chute est renvoyé au lendemain. De nombreux factionnaires sont placés sur tous les lieux où la malveillance peut causer un dommage, en attendant le moment d'un succès trop vivement désiré, acheté par trop de fatigues pour qu'il ne se mêle pas un peu d'anxiété à l'espérance d'une brillante réussite. Le reste du jour s'écoule dans l'impatience, et la nuit semble ne plus finir.

La nouveauté du spectacle avait attiré à Luxor toutes les populations environnantes, les gouverneurs des provinces voisines, et le petit nombre d'Européens établis dans la Thébaïde. Parmi ces derniers, la reconnaissance veut que nous nommions M. Wilkinson, savant anglais, que l'amour de l'antiquité a tenu dix ans renfermé dans les tombeaux de la nécropole de Thèbes. Il avait choisi pour sa demeure habituelle, celui d'un prêtre égyptien, comme pour s'inspirer par intuition de la science qui, depuis trente siècles, dort au même lieu. Parti fort jeune de sa patrie, il était venu en Égypte compléter ou plutôt refaire son éducation, au milieu du silence des morts et de l'éloquence des ruines : une connaissance approfondie de la langue copte l'avait mis à même de suivre Champollion, et de pénétrer bien avant dans l'é-

tude des écritures égyptiennes. Dessinateur distingué, habile géologue, ses cartons qu'il nous ouvrit tout d'abord, sa conversation simple et instructive, nous familiarisèrent dès notre arrivée avec les monuments de la ville éternelle, et avec la nature des lieux que nous allions habiter. Seul, parmi tant de curieux, il pouvait apprécier notre opération; aussi sa présence nous flattait-elle plus que celle d'une foule de Turcs qui, incapables de juger la puissance de l'homme, ne voyaient en nous que des démons ou des dieux.

Le retour du soleil trouve, le 31 octobre, tout le monde à son poste : les cabestans, destinés à agir sur les palans du câble d'abattage, sont armés d'Arabes et dirigés par des marins intelligents, dont la mission est d'accélérer ou de retarder le mouvement, selon les ordres de l'ingénieur; huit gabiers tiennent les cordons des caliornes qui doivent ralentir et rendre uniformes les mouvements de la chute; les ouvriers et le reste des matelots sont distribués sur tous les points où la surveillance est nécessaire. Les premiers rayons ont à peine frappé le sommet de l'obélisque que le signal d'action est donné; les cabestans entrent en mouvement, les cordes s'allongent, se raidissent, et le monolithe ne bouge pas encore. A la résistance qu'il oppose, par son propre poids, se joint la résistance des cordons de retenue, qui, enrou-

lés sur leurs poulies et sur plusieurs mâts, y puisent, par des frottements multipliés, une force difficile à surmonter. Cependant l'action continue des cabestans amoncelle la force sur les palans d'abattage; la double résistance est vaincue, l'obélisque abandonne le socle sur lequel il fut si long-temps assis, et porte en entier sur la pièce de chêne qui lui sert d'axe de rotation. Un frisson involontaire court en ce moment nos corps; l'idée de la responsabilité que nous imposent d'un côté la gloire de la France, et de l'autre les vieilles gloires de l'Égypte, se présente forte et terrible à notre esprit; mais bientôt la certitude de nos moyens vient la combattre et nous rendre une confiance que le succès va justifier. Les cabestans, un instant immobiles, reprennent leur mouvement et ne le cessent que lorsque l'inclinaison du monolithe, portant son centre de gravité bien en dehors du socle, il peut de lui-même entraîner tout le système de retenue; le cri des poulies, le grincement des cordes, dont le frottement met en feu les mâts qu'elles enveloppent, troublent seuls le profond silence qui règne jusqu'au terme extrême de la chute. Tout le monde semble dominé par le spectacle imposant du colosse s'abaissant lentement vers l'horizon. Enfin il a touché la terre au cris de joie des spectateurs.

Appuyé par son centre de gravité sur le tron-

çon de mâture, qui doit favoriser son mouvement de bascule et élever sa base à la hauteur du terrain N O, l'obélisque est immédiatement débarrassé des cordes qui le soutiennent encore. A peine est-il abandonné à tout son poids qu'il descend de dix degrés, forçant le mur où il repose de s'affaisser, et de fuir, ainsi que le terrain, de quelques pieds vers l'ouest. Cette circonstance imprévue rendra le mouvement de bascule plus difficile, le centre de gravité venant de passer du côté de la base.

Pendant que M. Lebas, avec une partie de ses ouvriers, va préparer les nouveaux moyens qui assureront cette manœuvre, suivons l'autre partie, dirigée sur le bâtiment pour y opérer l'ouverture nécessaire à l'introduction de l'obélisque.

Dès les premiers jours du mois de novembre, *le Luxor* avait été entièrement abandonné par les eaux; il reposait sur un lit de sable, entre deux chaussées élevées sur ses flancs. Avant d'ouvrir l'avant qu'il présentait à l'obélisque, il convenait d'en vider entièrement l'intérieur. Tous les emménagements furent démontés avec soin, le faux pont et les épontilles qui soutiennent le premier pont enlevés, en sorte qu'au 15 novembre le bâtiment n'offrait plus qu'une vaste caisse propre à recevoir, comme une momie, l'obélisque enveloppé dans un suaire de sapin.

Dans le même temps les apparaux qui devaient élever la base du monolithe avaient été mis en place. Du sommet des bigues, tenues dans une position verticale, tombaient cinq caliornes, dont les moufles inférieures s'attachaient au pied du monument. Cinq cabestans étaient disposés pour agir sur leurs cordons, tandis que plusieurs verrins, établis sous la face inférieure, en secondaient les efforts par la poussée verticale de leurs vis. Le câble d'abattage, détaché du sommet, prenait l'obélisque en ceinture, et par la force des palans qui lui étaient appliqués, devait le faire marcher à l'ouest, à mesure qu'il approcherait de l'horizontale, et l'asseoir enfin sur la cale de halage.

Par une précaution qui devint inutile, mais que justifie la nécessité de ne rien négliger dans cette importante opération, l'ingénieur avait fait construire sur le socle, à petite distance et en arrière de la base, un mur épais, dans le but d'empêcher le recul du monolithe au moment où l'arête de rotation abandonnerait le piédestal. La face interne de ce mur était garnie de trois arcs de cercle en bois, dont la longueur du rayon RR avait déterminé la convexité. Une pièce de chêne, posée en travers sur ces arcs et sur le milieu de la base, rendait le mouvement circulaire d'autant plus facile qu'elle était arrondie, polie et suivée.

Le 17 novembre toutes les forces sont mises en

jeu. En même temps que la base obéit à l'action verticale des unes, l'impulsion horizontale des autres se communique au monument, et parvient avant la nuit à l'amener sur la voie qu'il va parcourir. Avant de le faire arriver au bâtiment, qu'il nous soit permis, par une lettre à Champollion, de donner à la France la nouvelle de sa chute, et de chercher dans la satisfaction du pays la première récompense de nos laborieux travaux.

« Monsieur et illustre compatriote, réjouissez-vous avec nous : le choléra nous a quittés, et l'obélisque occidental de Luxor est tombé sous les plus simples moyens de la mécanique moderne. Nous le tenons enfin, et nous le porterons certainement en France ce monument qui doit fournir le texte de quelques-unes de vos intéressantes leçons, et faire l'ornement de la capitale. Paris verra ce qu'a pu produire une civilisation antique pour la conservation de l'histoire, à défaut d'imprimerie. Il verra que si nos arts sont admirables, d'autres peuples en eurent, bien long-temps avant nous, dont les résultats surprenants sont faits pour étonner encore. Autant Homère éleva ses héros sur les hommes de nos jours, autant les monuments de l'Égypte l'emportent sur ce que l'architecture a engendré chez nous de plus grand et de plus harmonieux.

« Mais des masses aussi énormes de colosses, d'obélisques, de colonnes, de palais et de temples, n'indiquent-elles pas encore plus l'asservissement et la misère du peuple qui les paya, que la grandeur du génie qui les fit élever, et l'avancement des arts qui les purent produire? Que signifient, dans les tableaux qui décorent toutes les murailles, ces Pharaons de trente pieds, quand leurs sujets n'en ont que quatre? Cette allégorie de la peinture ne serait-elle pas l'image d'une triste réalité? L'Égyptien habitué à voir ses princes la tête dans les cieux, tandis que ses égaux rampent dans la poussière, avait-il pu conserver la dignité d'un être libre? Tout ce qui reste de ce peuple ne semble-t-il pas dégrader l'homme, et comme citoyen et comme individu? L'idée religieuse venait-elle rétablir l'équilibre qu'avait rompu le pouvoir temporel des rois, et des prêtres devenus leurs flatteurs? Non, autrement elle aurait amené l'égalité civile après avoir établi l'égalité morale. La révolution opérée par le christianisme se fût faite trois mille ans plus tôt, si la religion avait enseigné à l'Égypte que tous les hommes sont frères, et n'avait mis entre eux d'autre différence que celle des vertus. Mais loin de là, dans les cieux comme sur la terre, les petits étaient séparés des grands. Pendant que ces derniers allaient s'asseoir au banquet céleste, les justes d'entre le peuple restaient

dans des champs fertiles, où leur plus grande joie était de cueillir, sans fatigue il est vrai, des fruits toujours renaissants, pour en faire des offrandes aux dieux, parmi lesquels ils comptaient leurs rois. Ceci, comme vous le savez, n'est point une fable inventée par besoin ; c'est une vérité qui résulte particulièrement des peintures des tombeaux. Les Pharaons y sont reçus, fêtés par les dieux, et revêtus des attributs de la divinité, tandis que les âmes communes, répandues dans les plaines de l'Élysée, et armées de faucilles, moissonnent des fleurs et des épis. Quelque faible que soit leur tâche, elles travaillent encore pour leurs maîtres devenus dieux. On dira qu'un jugement privait quelquefois ceux-ci des honneurs de la sépulture, et que ce jugement n'était que le simulacre de celui qui, dans les cieux, devait les priver des honneurs divins réservés aux bons rois; mais outre que de pareils jugements étaient fort rares, puisque de toutes les tombes royales qui sont ouvertes, une seule, étant martelée, paraîtrait indiquer la condamnation du prince qui devait l'occuper, on ne dit pas ce que devenait l'âme du condamné. Pour les âmes perverses du peuple, il n'y a aucun doute à leur égard. L'esquisse des tourments qu'elles endurent, tracée dans de grands tableaux, a de quoi effrayer par la variété des tortures. C'est un enfer complet. Je crains bien qu'il ne soit le

supplément destiné à atteindre les sujets qui échappaient à une législation injuste et cruelle, plutôt que les coupables envers l'humanité. Quand on veut beaucoup obtenir de l'homme, on le menace beaucoup. Ainsi furent ajoutées à l'Évangile, lorsqu'on voulut le tourner contre le genre humain, des peines que le fils de Marie, dans son ineffable bonté, avait oublié de rendre éternelles.

« Cependant une idée consolante vient nous rassurer sur la misère qui apparaît à travers les immenses colonnades de Carnac, de Luxor et de Médinet-Abou ; c'est l'idée de la fertilité de la terre qui semble défier le despotisme d'en consommer tous les fruits. Un pays tel que l'Égypte, où le sol, avec un bon système de canalisation, produit, presque sans culture, trois fois plus que dans nos climats, où le travail d'un seul homme suffit pour en nourrir dix, devait avoir une surabondance de population dont il importait sans doute à l'État d'occuper l'oisiveté et les forces perdues. En consommant ces forces et le superflu des produits dans des travaux d'utilité publique ou de gloire nationale, les Pharaons pouvaient n'être que politiques ; mais en voyant ce qui reste de leurs constructions, on est tenté de croire qu'ils demandaient au-delà du possible, puisque le bâton est constamment suspendu sur les épaules égyptiennes comme sur celles des peuples vaincus.

« C'est à vous, monsieur, qui déjà avez détruit tant d'erreurs sur l'antique Égypte, accréditées par une fausse interprétation de ses écritures, à montrer comment une sage législation faisait la part du pouvoir et du peuple; à montrer surtout qu'elle était en vigueur pour l'un comme pour l'autre. C'est à vous à faire voir que les constructions gigantesques, qui fatiguent encore la terre de leurs poids, ne coûtèrent aucun sacrifice trop pénible, et n'employèrent qu'un excès de richesses et de bras. Vous seul pouvez nous apprendre si l'idée religieuse qui faisait envisager l'homme comme un esprit déchu, subissant dans une enveloppe matérielle le crime de sa désobéissance, et devant, après un temps fini, rentrer dans le sein de Dieu, n'avait pas reçu dans ses transformations pour descendre à l'intelligence du peuple, quelque altération qui lui montrât une justice différente selon les classes de la société; si ce qui était crime chez les uns n'était pas vertu chez les autres; si la parole donnée n'était pas obligatoire pour les grands comme pour les petits; si enfin, quand les devoirs n'étaient pas réciproquement accomplis, tous devaient compter dans ce monde et dans l'autre, sur une égale punition.

« Après la mémorable découverte par laquelle vous avez débrouillé l'énigme de ses écritures, l'Égypte fixe trop vivement l'attention, excite trop

la curiosité pour que l'histoire de ses arts, de ses mœurs, de sa religion et de ses lois ne soit attendue comme le plus grand service qu'il soit en votre pouvoir de rendre à l'homme, pour l'intelligence de l'homme.

«Thèbes, le 29 novembre 1831.»

Nous avons laissé l'obélisque immobile, mais près de glisser vers le bâtiment. Nous le retrouvons en route pour sa destination. Déjà il a parcouru le tiers de sa longueur sous la *traction* de quatre grands apparaux garnis à autant de cabestans. Il vient de quitter l'un des quatre tabliers qui forment la cale de glissement. Ces tabliers, qui peuvent au moyen de boulons en fer s'attacher ou se détacher par leurs bouts, sont composés de trois longues pièces de bois clouées parallèlement sur un plancher de chêne, et graissées pour faciliter la marche en atténuant le frottement. Cela compris, tout le reste n'est qu'une affaire de patience et de temps.

Un mois fut nécessaire pour parcourir les quatre cents mètres qui mesuraient la distance du point de départ au centre du navire; encore fallut-il dans l'exécution toute l'activité d'hommes qui voulaient en finir, pour arriver si promptement au but. Pour bien juger du temps et de la fatigue de cette nouvelle opération, il faut savoir que le terrain était nivelé et battu à mesure que l'obélisque marchait;

qué de huit mètres en huit mètres, un tablier était reporté de l'arrière à l'avant du monolithe; que, par longueur de trente mètres, il fallait élonger les apparaux, reporter en avant les ancres qui servaient de point fixe, changer les cabestans et battre en terre les pieux auxquels ils s'appuyaient; toutes manœuvres fort longues et que l'exiguité de nos moyens n'avait pas permis d'abréger. Une dernière cause de lenteur se trouvait dans la nécessité de placer des arcs-boutants sur les côtés de l'obélisque, pour détruire la tendance qu'il avait à se jeter soit à droite, soit à gauche, selon l'affaissement instantané du terrain.

Le 10 décembre, une tranche de trois mètres de longueur, ayant toute la largeur du navire, avait été détachée de l'avant, au moyen d'un trait de scie donné entre deux côtes, et prolongé jusqu'au brion dont on avait disjoint l'écart qui l'attache à la quille. Cette tranche, soulevée sur des bigues, fut mise de côté. Afin d'éviter tout affaissement au moment de l'entrée du monument dans le navire, le terrain fut raffermi par de la maçonnerie à quelques mètres en dessous et à plusieurs mètres en avant du bâtiment. Sur cette maçonnerie furent fixées de longues solives de chêne qui, partant des carlingues, *s'aboutaient*, sous le pyramidion, à celles des tabliers de glissement et formaient un chemin continu jusque dans la cale du *Luxor*.

Le 18 décembre, l'obélisque présentait son sommet à l'ouverture du navire. Le 19 au matin, sur des points d'appui, que l'arrière ne pouvait fournir, mais qu'on prit en dehors, au moyen de deux trous pratiqués à la poupe, il vint, en moins de deux heures, et par le même système de moufles et de cabestans, prendre place sur les trois carlingues de milieu, son centre de gravité s'arrêtant à très petite distance du centre de volume du bâtiment.

Le 25, la tranche rapprochée ne laissait plus entre elle et le navire que le trait de scie qui l'en avait séparée. Il restait à en assurer les liaisons par la bordure extérieure, par le vaigrage et par des guirlandes, et à consolider l'obélisque contre les secousses violentes de la mer. A ces travaux devaient succéder ceux que demandait le rétablissement des emménagements intérieurs. Tout cela sera long; mais ce n'est que de la besogne ordinaire; en sorte qu'on peut regarder la grande tâche de M. Lebas comme terminée du jour de l'embarquement.

Si l'on considère la facilité avec laquelle cet ingénieur parvint à déposer de son piédestal une masse de 250 mille kilogrammes, à la mouvoir et à l'embarquer; si l'on compare l'exiguité des moyens à la grandeur du résultat; si, d'un autre côté, on se veut rappeler qu'une température brû-

lante et un fléau destructeur n'interrompirent pas un instant les travaux, on ne pourra s'empêcher de reconnaître dans la pensée qui organisa un pareil succès, génie d'invention, d'ordre, de prévoyance et de calcul, et dans les bras qui l'obtinrent, patience, force et courage plus qu'humains.



Gravé par Ambroise Tardieu.

PORTE [illegible] PALAIS DE KARNAC.



CHAPITRE V.

SEPT MOIS D'INACTIVITÉ A THÈBES.

Les quatre chapitres qu'on vient de lire peuvent être regardés comme la première partie d'une expédition dont la seconde consiste à redescendre le Nil, traverser la Méditerranée et l'Océan, et remonter la Seine, pour venir déposer dans la nouvelle métropole des sciences et des arts, l'un des monuments impérissables de la ville qui fut leur berceau. Cette dernière partie du voyage n'offrira pas moins d'intérêt que l'autre. Les dangers dont fut environné *le Luxor* en descendant le Nil, les difficultés qu'il éprouva pour franchir la barre périlleuse de ce fleuve, les chances défavorables que lui présentait un trajet de quinze cents lieues de mer, les formes du navire si peu appropriées à la grande navigation, l'échantillon de sa carène si faible contre le poids qui lui pèse et contre la violence des flots, doivent exciter une vive sollicitude et mériter un juste tribut d'éloges à l'issue heureuse qui, à travers tant d'obstacles, a terminé l'expédition.

Mais avant que cette conquête de la civilisation sur la barbarie puisse arriver dans la Thèbes moderne, digne de l'héritage que lui lègue la Thèbes

des anciens temps, il faut qu'une seconde inondation du Nil fasse flotter *le Luxor*, abandonné par le retrait de ses eaux, à cinq mètres au-dessus de leur surface actuelle. Nous remplirons l'espace de temps qui nous sépare de la prochaine crue, par quelques observations sur l'Égypte, sur ses monuments, ses arts, et les hommes qui l'ont habitée et l'habitent encore. Presque tout a été dit sur ce pays célèbre. Aussi, en répétant les autres, nous nous estimerons heureux si nous parvenons à faire entrer dans ce livre quelques aperçus nouveaux.

Deux rivières, dont l'une prend sa source dans les plateaux de l'Abyssinie, et l'autre dans les régions inconnues du centre de l'Afrique, viennent se réunir en Éthiopie, et former le fleuve merveilleux que les anciens et les modernes ont connu sous le nom de Nil. Après avoir traversé l'Éthiopie, le Nil descend en Nubie par la cataracte de Ouadi-Halfa, arrose la vallée étroite qui compose cette province, et se brisant à travers les rochers de granit qui, sortant de son lit, forment la dernière cataracte, il entre dans une seconde vallée, resserrée comme la première par deux chaînes de montagnes, dont l'une, celle de l'ouest, borne la Libye, et l'autre, celle de l'est, termine l'Arabie. Cette seconde vallée constitua long-temps à elle seule toute l'Égypte. Ce ne fut que par la succession des siècles, que les sables et le limon char-

riés par le Nil, se déposant à son embouchure, finirent par combler les profondeurs de la mer, et firent surgir à sa surface le vaste terrain connu sous le nom de Delta. Il est impossible de préciser l'époque où l'espace compris entre Aboukir, Péluse et le Caire, était encore occupé par la mer. Les prêtres de Phtha apprirent à Hérodote, dans les entretiens qu'il eut avec eux, que du temps de Ménès, premier roi d'Égypte, il ne paraissait rien des terres qu'on voit en dessous de Memphis. Mais à quelle époque régna ce Ménès? L'obscurité qui couvre la chronologie des premiers temps de l'Égypte ne permet aucune supposition. Ainsi les discours rapportés par Hérodote ne peuvent fournir aucun éclaircissement de dates, à moins que, prenant pour vrai le nombre de plus de trois cents rois qu'il donne pour successeurs à Ménès, et le multipliant par vingt ans, longueur moyenne d'un règne en Europe, on ne veuille faire remonter l'époque où une partie de l'Égypte était sous les eaux, à six ou sept mille ans avant le voyage de notre historien. Mais s'il est impossible d'assigner une date à la première apparition des terres du Delta, il n'en est pas moins constant qu'elles sont un don du fleuve, et qu'on ne saurait rejeter ce sentiment, lors même que la tradition, recueillie par les historiens, ne ferait pas foi qu'elles sont une conquête sur la mer.

Là où commence le Delta, la surface du sol est de vingt-deux pieds au-dessus de la surface des basses eaux du Nil; à une lieue de l'embouchure, la différence de niveau entre les terres et les mêmes basses eaux n'est que de deux pieds du Caire à la mer, le terrain a donc une pente de vingt pieds sur la pente du fleuve.

Lorsque l'inondation a atteint vingt-quatre pieds au Caire, elle couvre d'un pied les terres du sommet du Delta; elle couvre aussi d'un pied les terres de sa base : le fleuve a donc changé la pente de sa surface pour prendre celle du sol. Sur cette nouvelle pente, ses eaux ont une vitesse moyenne de trois milles et demi à l'heure; la vitesse moyenne, mesurée aux basses eaux, n'est que d'un mille et demi dans le même temps. Il suit de là que, pour une augmentation de vingt pieds dans l'inclinaison de sa pente, le Nil a plus que doublé sa vitesse; d'où on peut conclure, en admettant la vitesse des eaux proportionnelle à leur pente, ce qui est sensiblement vrai, que le Nil, pendant l'inondation, doublant sa vitesse, vingt pieds doublent son inclinaison, et que par conséquent la hauteur de sa pente, aux basses eaux, ne saurait être, près du Caire, portée à plus de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, ni l'élévation totale du terrain à plus de quarante-deux.

L'examen de ce qui se passe à Rosette dans les

mois d'avril, de mai et de juin, vient confirmer la hauteur de la pente sur laquelle coule le Nil après l'inondation. Toutes les fois que la marée s'élève de plus d'un pied sur la côte, elle entre dans le fleuve et vient jusqu'à Rosette, mêler aux eaux douces l'amertume de ses eaux. Or, la distance de Rosette à l'embouchure étant comprise seize fois dans la distance du Caire à la mer. on peut conclure qu'une marée de vingt pieds se ferait sentir dans cette dernière ville, et qu'une marée de quarante-deux en couvrirait le sol.

S'il paraissait extraordinaire à quelques-uns des lecteurs qu'une hauteur de vingt pieds soit suffisante pour établir le cours du Nil, dans une étendue de quarante lieues, nous leur citerions ce qui a lieu sur nos côtes de la Manche. Une marée de quinze pieds y renverse les courants de la Seine jusqu'à Elbœuf, situé à trente lieues de l'embouchure.

Faute de connaître les mesures qui ont pu déterminer la hauteur des divers points de l'Égypte, nous avons été obligés d'arriver à celle du Caire par des combinaisons dont le résultat serait rigoureusement incontestable, s'il nous était possible de répondre de l'exactitude parfaite des chiffres que nous avons employés. Convaincus que les erreurs commises sont trop légères pour en altérer de beaucoup la précision, nous accorde-

rons volontiers quelques pieds de plus ou de moins; cette concession ne pouvant, en aucune manière, détruire la conséquence qui découle de la hauteur donnée au sol dans les environs du Caire.

Cette conséquence, tout le monde l'a déjà aperçue; on a déjà compris qu'une suppression du terrain, à vingt-deux pieds de profondeur, mettrait le Caire au niveau des basses eaux du Nil, et qu'une suppression de quarante-deux pieds y amènerait la mer. On a déjà conclu que la question serait jugée, s'il était possible de s'assurer qu'à quarante-deux pieds de profondeur la nature du terrain est la même qu'à la surface, produit évident des dépôts du Nil. Mais cette certitude a été mille fois acquise par des sondes faites dans ce but, et mieux encore par le creusement des puits d'arrosage, qu'on voit par milliers loin des bords du fleuve, et qui ne pouvant être alimentés par les pluies, dans un pays où il ne pleut pas, doivent être assez profonds pour recevoir par infiltration les eaux du fleuve, à l'époque de leur plus grand abaissement. A quelque profondeur qu'on ait pénétré sous toute la surface qu'arrose le Nil, on n'a jamais obtenu qu'une terre noire quand elle est humide, et qui devient jaunâtre en séchant, comme il arrive au limon charrié par le Nil, probablement à cause du mélange des sables

qu'y jettent les vents du désert, et de ceux qui descendent des montagnes, avec les torrents dont le fleuve s'accroît. Si l'on ne peut donc se refuser à l'évidente identité qui existe entre la nature du limon et celle des terres apportées des plus grandes profondeurs, on ne peut pas plus en récuser les conséquences; et il faut bien reconnaître, malgré toutes les répugnances, que les premiers dépôts du Nil, qui font la base du Delta, eurent lieu au sein de la mer.

Ainsi se trouve justifié le rapport d'Hérodote et de ceux qui l'ont copié, ou qui ont été puiser leur sentiment à la même source. « Tout homme judicieux, ajoute cet historien, remarquera que l'Égypte, où les Grecs vont par mer, est une terre de nouvelle acquisition. » Comment ce qui paraissait si judicieux à Hérodote, même sans le témoignage de la tradition, est-il devenu si problématique de nos jours? La longue suite de siècles qu'il faut admettre pour que le Nil ait pu produire de pareils attérissements, reculant la fraîche date du déluge, et même de la création, firent naître les premiers doutes; et les critiques mal faites des ouvrages de l'antiquité, jointes aux fausses observations de quelques voyageurs modernes, vinrent tourner ces doutes en conviction.

Une des principales objections qu'une fausse critique ait tirée des anciens auteurs, contre leur

propre opinion, est celle-ci : puisque le sol de l'Égypte s'élève, la crue du Nil doit augmenter dans la même proportion, afin de toujours couvrir les terres; mais depuis plus de deux mille ans la hauteur des crues est la même, donc le sol, qui est inondé aujourd'hui comme autrefois, ne s'est pas élevé. Il n'y a qu'une observation à faire pour anéantir ce raisonnement; c'est que le lit des fleuves s'élève en proportion de leurs rives. Au point où en est la géologie, cette vérité ne peut être combattue [1].

Puisque le lit des rivières s'élève comme leurs bords, il semblerait que la même hauteur dans l'inondation doit suffire pour les couvrir dans le même lieu. Les choses néanmoins ne se passent pas ainsi. Au temps de Mœris, huit coudées de crues répandaient les eaux sur tout le territoire de Memphis; au temps d'Hérodote, il en fallait quinze; aujourd'hui il en faut dix-sept, et elles arrivent rarement. De cette augmentation apparente dans le volume des eaux, il n'est sortes d'ab-

[1] La rivière du Pô, dont les débordements, loin de fertiliser comme ceux du Nil, dévastaient les campagnes, ayant été encaissée par un exhaussement factice de ses rives, il en est résulté un exhaussement si prompt de son lit qu'il domine l'Italie, et que ses eaux sont à la hauteur des toits de la ville de Ferrare. Un jour peut-être, rompant ses digues, il ne fera qu'un lac des plus belles plaines du monde, et prouvera à la postérité que ce n'est pas toujours un bien de vouloir mieux faire que la nature.

surdités qu'on n'ait débitées; les uns y ont trouvé la preuve directe de l'exhaussement du terrain, d'autres n'y ont vu qu'une contradiction évidente parmi les auteurs d'époques différentes, et même contemporaines; d'autres, enfin, pour concilier toutes les opinions, excepté celles de l'exhaussement, ont cherché à prouver que la coudée avait varié, selon les divers maîtres de l'Égypte. Pas un ne s'est avisé de rechercher si les diverses mesures de hauteur avaient été prises à la même distance de la mer, bien que là soit toute la question.

Un fleuve soumis à des débordements élève d'autant moins son niveau qu'il approche davantage de son embouchure; en sorte qu'à l'embouchure même la différence de hauteur des grandes aux petites eaux doit être presque insensible, autrement il y aurait chute dans la mer.

D'après ce principe, lorsque Hérodote nous dit que du temps de Mœris une inondation de huit coudées couvrait toutes les terres au-dessous de Memphis, et que de son temps il en fallait quinze, il n'en faut pas déduire qu'Hérodote a dit une absurdité, ni que les terres s'étant exhaussées de sept coudées, le volume des eaux a cru dans le même rapport, autre absurdité; mais simplement conclure que Memphis, dans ces temps reculés, se trouvait éloignée de la mer, comme l'est aujour-

d'hui tel autre point de la Basse-Égypte, où une inondation de huit coudées est plus que suffisante pour amener l'abondance. Cette conclusion est rigoureuse, et ne peut être rejetée qu'en rejetant le rapport de notre historien, d'autant moins suspect ici qu'il ne paraît pas avoir senti toute l'étendue de son assertion, ni la force qu'elle devait plus tard donner à son sentiment.

Plutôt cependant que de les admettre comme vraies, quelques critiques ont imaginé de donner une double explication aux paroles d'Hérodote. Selon eux, les huit coudées du temps de Mœris doivent s'entendre de la crue réelle, et les quinze coudées du temps d'Hérodote, se compter depuis le fond du lit du fleuve. Cette conciliante solution n'a pu paraître ingénieuse qu'à ceux qui ne connaissent pas le Nil, et qui ne savent pas que sa profondeur varie dans le même lieu d'une année à l'autre[1]. Les prêtres de l'Égypte avaient une connaissance trop approfondie du fleuve, qui fai-

[1] Bientôt il ne passera plus d'eau dans le canal qui au temps de Saladin était la branche principale, et sur lequel il fit établir, en tête de l'île de Rodda, le nilomètre qui sert encore aujourd'hui à la ville du Caire. Rien n'est plus inconstant et plus inégal que le fond de ce fleuve. *Le Luxor*, dans sa descente, a été échoué au plus fort de l'inondation, dans des passages qu'il avait franchis, en montant, par une demi-crue. Du reste ce ne sont pas huit coudées, mais quelquefois soixante, qui font la profondeur du Nil.

sait la fortune de leur pays, pour donner à leurs mesures une base aussi variable que le fond de son lit. Aussi quand ils parlaient de huit coudées à Memphis, c'est qu'il fut un temps où le Nil n'y montait que de huit coudées; et quand plus tard ils en annonçaient quinze, cela ne veut pas dire qu'il eût augmenté le volume de ses eaux, mais simplement qu'ayant reculé les bornes du Delta, il devait leur conserver une hauteur proportionnée à l'espace qu'il avait encore à parcourir. Tout s'explique d'une manière aisée en admettant l'accroissement successif de l'Égypte; tout est obscur, embrouillé, contradictoire en le rejetant.

Une autre objection tirée d'Hérodote contre lui-même, consiste dans le raisonnement suivant : si les dépôts avaient exhaussé le terrain de sept coudées, depuis Mœris jusqu'à l'époque du voyage de cet historien, c'est-à-dire dans un laps de temps d'environ douze siècles, ils devraient l'avoir élevé de treize, depuis Hérodote jusqu'à nous, puisqu'il y a deux mille deux cents ans à peu près qu'il parcourait l'Égypte; tandis qu'on ne s'aperçoit d'aucun exhaussement. Cette affirmation est fausse, car l'exhaussement a eu lieu et d'une manière très sensible. Tous les monuments de l'Égypte, qui datent de la dix-huitième dynastie, à laquelle appartenait Mœris, ont aujourd'hui leur base à onze coudées sous le niveau du sol, comme l'attestent

les fouilles faites, tant dans la Basse que dans la Haute-Égypte. Encore n'est-il pas probable que les Égyptiens, auxquels n'avait pu échapper le fait de l'exhaussement, eussent été assez peu prévoyants pour asseoir leurs monuments au raz du sol. Ils devaient au moins chercher à les mettre à l'abri des inondations extraordinaires, et par conséquent les faire dominer de quelques coudées. Mais supposons-leur toute sorte d'imprévoyance, et certes ce n'est pas une petite concession, puisqu'elle choque le bon sens de l'homme le plus grossier, et qu'elle va contre l'habitude de tous les temps postérieurs, il restera toujours un exhaussement de quatre coudées, différence de onze à sept.

Forcés d'admettre l'accroissement du sol de l'Égypte en hauteur, peut-on le rejeter en étendue? Non, sans doute. La raison s'y refuse; elle dit que partout où atteignent les eaux bourbeuses du Nil, il doit y avoir dépôt et exhaussement. Ce que la raison dit l'expérience le confirme. Plusieurs monuments, situés autrefois sur[1] le bord du désert, sont aujourd'hui envahis par les terres. Les deux statues colossales d'Aménophis-Memnon, dont l'une a été si célèbre par les sons qu'elle ren-

[1] Les Égyptiens avaient l'habitude d'asseoir, autant que possible, leurs monuments sur les bords du désert, pour ne rien enlever à l'agriculture.

dait au lever du soleil, verront bientôt leurs socles, posés sur le sable, disparaître sous les couches successives du limon, qui non-seulement s'élève sur leurs côtés, mais les a débordées vers la montagne, de plus de quatre cents pas, et couvre les ruines du palais dont ces deux colosses commençaient l'avenue. Mille autres exemples prouvent que l'Égypte s'étend à droite et à gauche, gagnant, à mesure qu'elle s'élève, sur les sables qui descendent, par une pente très douce, des deux montagnes vers la plaine. Aussi l'accroissement en largeur est-il peu contesté. C'est l'allongement de l'Égypte qui a trouvé le plus de contradicteurs; comme si cette contrée avait pu s'exhausser sans s'étendre dans tous les sens où le fleuve disperse la matière des attérissements : et où en porte-t-il plus qu'aux diverses bouches de ses branches? Là arrivent tous les sables que le fleuve roule sur son lit, ne pouvant, à cause de leur pesanteur, les tenir en suspension pour les répandre sur la plaine. Une fois rendus à la mer, manquant de la force qui les y a conduits, ils s'amoncellent au rivage, tandis que le limon, plus léger, passe, avec un reste du courant, sur le sein des mers, et va se déposer dans les eaux tranquilles, à plusieurs milles de la côte. C'est un fait constaté par tous les marins qui ont fréquenté ces parages, que la sonde jetée même à dix lieues

au large, rapporte toujours et partout de la terre d'Égypte.

Tant que ces dépôts ont lieu sous les eaux, il est facile aux hommes qui ne sortent pas de leur cabinet d'en nier l'existence, et quand, par leurs couches successives, ils viennent à paraître à la surface, il leur est facile encore, rejetant la tradition comme incertaine, de dire qu'ils ont toujours paru.

Depuis que le Delta a débordé la pointe de Canope et le mont Cazius, et qu'il s'est avancé dans la pleine mer, il a fallu tant d'années pour lui donner un accroissement sensible, le rapport des anciennes mesures aux nôtres est si incertain, qu'il est fort difficile de juger de l'augmentation des terres vers le nord, par la distance qu'Hérodote assigne entre Éliopolis et la mer. Mais quand on puise dans cet auteur des objections contre son sentiment, il est bien permis aussi d'y puiser les preuves qui le confirment; preuves d'autant moins suspectes qu'Hérodote ne pouvait soupçonner encore ici la force qu'elles donneraient à son système, plus de deux mille ans après lui. Cet historien dit positivement que d'Éliopolis à la mer il y a quinze cents stades juste, ou bien soixante-seize mille cinq cents toises, la longueur du stade employé par Hérodote étant, de l'avis de tous les critiques, de cinquante-une toises. En concédant

que cette distance ait été prise à vol d'oiseau, ce qui est difficile à croire, on trouvera, si on la rapporte d'Éliopolis au lieu le plus voisin de la mer, qu'il s'en faut de quatre mille toises qu'elle en atteigne la rive. Que conclure de là? que le Delta s'est avancé d'au moins quatre milles depuis la conquête du pays par les Perses.

Au temps d'Hérodote, les lacs Bourlos et Menzalèh n'existaient pas; il ne parle que du lac Serbonis près du cap Cazius, et ce lac est aujourd'hui desséché, quoique, par sa position à l'est de la dernière branche du fleuve, il ne dût être que faiblement soumis à l'action des attérissements. La surface de Bourlos et de Menzalèh diminue tous les jours. Péluse, qui du temps de Strabon touchait à la rive orientale de ce dernier, en est aujourd'hui à plusieurs milles; et on peut prévoir qu'un jour ils disparaîtront tous deux pour aller se réformer plus loin.

La ville de Damiette, non celle d'aujourd'hui, mais celle qui fut si souvent prise et reprise, au temps des croisades, par les Chrétiens et les Mahométans, se trouve actuellement à une lieue et demie de la mer, bien que bâtie dans le principe, à l'embouchure même de la branche bucolique. Sur la branche bolbitine, celle de Rosette, on remarque un semblable attérissement. Le fort Saint-Julien, qui autrefois en défendait l'entrée, ne peut

plus servir à cet usage. Il est perdu dans les terres, au milieu des orangers, des dattiers et des sycomores. Le vice-roi l'a suppléé par un autre qu'il a fait élever à deux milles plus bas; mais l'attérissement y est si rapide, maintenant que la branche de Rosette prend à elle seule les deux tiers des eaux du Nil, qu'il ne tardera pas lui-même à devenir inutile. Déjà il paraît une île là où mouillaient les vaisseaux il y a quarante ans. Que cette île se joigne au Delta par une de ses extrémités, ou qu'elle continue à diviser le fleuve en deux parties, elle ne peut que donner un accroissement de sol, et porter l'embouchure plus avant dans la mer.

Nous bornerons là nos raisons en faveur de l'attérissement. Nous en avons trop dit pour ceux qui l'admettent; nous n'en dirions jamais assez pour ceux qui, sans autre motif que leurs préjugés, ont pris le parti de le rejeter. D'ailleurs nous ne saurions combattre sérieusement, et une à une, toutes les objections qu'ils font à ce système. Que répondre, par exemple, à ceux qui, reconnaissant dans le sol de l'Égypte une terre nouvelle, préfèrent d'en attribuer l'apparition successive à un abaissement de la mer, plutôt que d'en faire honneur au fleuve? que leur répondre, si une diminution de quarante-deux pieds dans la hauteur des eaux de la Méditerranée leur paraît mieux s'accorder avec l'histoire de tous les peuples, et choquer

moins les livres de Moïse? Ils vous disent: Fréjus, Aigues-Mortes, Narbonne, Ravennes, furent autrefois des ports de mer; ils sont aujourd'hui dans les terres. Oui: mais c'est par les mêmes causes qui ont mis à cinq lieues du rivage le port que les Milésiens avaient fondé à l'embouchure de la branche bolbitine. Les débris de la végétation, les terres enlevées aux points culminants, et déposées par les torrents dans les campagnes, ou portées par les rivières dans la mer, sont autant de causes qui tendent à exhausser les plaines, abaisser les montagnes, niveler la surface de la terre, et forcer la mer à resserrer son lit. Il ne suffit donc pas qu'un port, autrefois fréquenté par les galères d'Auguste ou de saint Louis, soit aujourd'hui à quelques milles du rivage, pour conclure que la mer s'est abaissée; il faut encore prouver, par des fouilles et des mesures exactes, que ce port, déblayé et rétabli dans son état primitif, se trouverait au-dessus de la surface des eaux, ou du moins n'offrirait plus assez de fond pour recevoir les galères romaines. Nos recherches à cet égard sont contraires à l'abaissement de la mer, et confirment le système des attérissements, dont la marche est assez rapide pour être sentie d'un siècle à l'autre.

Le golfe de Lyon, où la Durance, le Rhône, le Gard, l'Hérault, l'Aude et une foule de moindres rivières portent, dans un espace très resserré, les

dépouilles des Alpes, des Cévènes et des Pyrénées, doit perdre rapidement ses ports. Adge et Cette subirent le sort de Narbonne et d'Aigues-Mortes; tandis que Marseille, située au pied de montagnes arides qui ne lui fournissent que l'eau nécessaire à la vie, conservera bien long-temps encore l'avantage d'un bassin dont le fond ne paraît pas avoir varié depuis vingt-quatre siècles. À la côte d'Afrique, un petit ruisseau a suffi pour combler le port où aborda Caton, tandis que celui d'Alexandrie, bien plus anciennement connu, placé qu'il est sur le bord du désert, n'a rien perdu de la hauteur de ses eaux.

Si l'on observe attentivement les autres fleuves de la Méditerranée, on trouve que leur embouchure, s'avançant toujours de plus en plus dans la mer, laisse bien loin du rivage des villes autrefois bâties sur ses bords. C'est ainsi que le Méandre a mis au milieu des terres la ville de Milet, qui fut jadis un port renommé. Dans la mer Noire, mêmes observations à l'embouchure du Danube, du Dniester, du Boug et du Dniéper. L'Euphrate et le Tigre remplissent insensiblement le fond du golfe Persique des débris des monts arméniens, et des sables de la Mésopotamie; et le Gange, ce roi des fleuves de l'Asie, le mieux observé de tous, depuis l'établissement des Européens dans le Bengale, a produit, au dire de tous

les navigateurs, de grands attérissements aux diverses bouches de ses branches.

Mais si l'on veut acquérir des preuves plus frappantes de la puissance des fleuves à créer de nouvelles terres, que l'on se transporte en Amérique. Il n'est pas un voyageur qui, parcourant les côtes de ce vaste continent, n'y reconnaisse leur action immense. Il faut pénétrer bien avant dans la Guyane pour sortir des terres d'alluvions, et à quelque distance que les vaisseaux s'écartent du rivage, la sonde, si elle atteint le fond, leur rapporte une terre semblable à celle que charrie le fleuve des Amazones, l'Oïapok, la rivière de Cayenne et celle de la Mana. Cette partie du rivage américain paraît tellement récente, que les premiers navigateurs la prirent pour une terre nouvellement sortie des mains du Créateur. Aussi le voyageur, à la vue des changements que les eaux courantes occasionent à la surface du globe, frappé de l'étendue des terres que les fleuves ont ajoutées aux continents, ne peut comprendre que l'Égypte, traversée par la rivière la plus bourbeuse du globe, ait laissé naître un doute sur sa véritable origine.

Les anciens, quand ils voulaient enseigner aux hommes les principes de la science, commençaient par voyager dans tous les lieux qui pouvaient leur offrir quelque instruction. Homère, le peintre sublime des peuples et des pays, avait parcouru tout

le pourtour de la Méditerranée avant de composer les immortels poèmes dont les beautés descriptives sont plus étonnantes encore de vérité que de poésie. Pythagore et Platon avaient été puiser en Égypte les éléments des sciences et des arts, la connaissance des lois civiles et religieuses, dont ils instruisirent la Grèce, attentive à leurs leçons. Strabon et Pline ne parlèrent de géographie et d'histoire naturelle qu'après avoir vu de leurs propres yeux les lieux et les choses qu'ils voulaient traiter. Le premier de ces auteurs est d'une exactitude qu'on n'imite pas aujourd'hui; et si les erreurs fourmillent dans les livres du second, c'est qu'il créait une science nouvelle sur un plan trop vaste pour une seule vie. Enfin Hérodote, ce père de l'histoire, écrivit celle des peuples qu'il visita d'après les traditions les plus authentiques, et pour ainsi dire sous l'influence de leurs coutumes, de leurs lois et de leurs préjugés. Aussi ses ouvrages sont-ils empreints d'un air de vérité tel, qu'il n'appartenait qu'à la savante présomption du dernier siècle d'y trouver un tissu de mensonges et d'erreurs. Les voyages de ces derniers temps, confirmant l'exactitude de ses descriptions, ne laissent aucun doute sur l'exactitude des mœurs qu'il a dépeintes, des faits qu'il a racontés. Et comment raconte-t-il? avec la simplicité naïve d'un homme qui a vu. S'il ne fût pas sorti de la

Grèce, jamais il n'aurait trouvé cette couleur locale aussi remarquable par le choix que par le ton de ses récits.

De nos jours, les hommes qui vouent leur temps à l'instruction de leurs semblables, surtout ceux qui s'occupent des révolutions du globe et des variations qui arrivent à sa surface, ne peuvent, pas plus que les anciens, se dispenser de voyager, s'ils tiennent à dire des choses utiles et vraies. La nature du sol égyptien a été méconnue pour n'avoir pas été parcourue, observée par ceux qui ont écrit sur ce pays célèbre. Il est plus qu'évident que non-seulement le Delta, mais encore les terres qui s'étendent de Memphis à la première cataracte, sont le produit des dépôts successifs du Nil, dont l'action d'abord puissante et rapide, parce qu'ils avaient lieu dans un golfe très resserré, a dû devenir plus lente et presque insensible depuis qu'ils se font dans la vaste mer.

Un effet aussi grand que l'apparition de l'Égypte ne peut sans doute se comprendre dans l'espace de temps que les livres saints assignent à la création; il faut en reculer la date. Néanmoins, lorsque des expériences positives auront déterminé le rapport du limon avec les eaux qui le tiennent en suspension; lorsque la quantité d'eau qui franchit en un jour la cataracte d'Assouan sera déterminée, ainsi que la quantité de sable que le fleuve roule

sur son lit; lorsqu'on aura estimé celui que les vents du désert jettent dans la vallée étroite du Nil, on sera frappé de la vitesse avec laquelle a dû marcher l'exhaussement de l'Égypte, et la formation du Delta. Ces expériences, *le Luxor* les aurait faites avec plaisir; mais parti de Toulon sans instruments, sans livres, sans instructions, il se borna à remplir la seule mission que le gouvernement eût semblé désirer de lui. Quelle que soit cependant la nullité à laquelle on eût paru le condamner, il ne put s'empêcher de voir l'origine de l'Égypte, et de reconnaître dans les montagnes qui la bornent à l'est et à l'ouest, les révolutions qui ont marqué les grandes époques de la terre, et précédé la création dont notre espèce fait partie. Sans donner de date à cette création, la main de l'homme et celle de la nature ont écrit sur toute l'Égypte qu'elle est d'une excessive antiquité. La chronologie de la Genèse, excellente pour remonter à l'origine du peuple hébreu, ne saurait donc servir à l'histoire de l'homme en général. Placer le dernier cataclysme, et par conséquent l'apparition de l'espèce humaine, à quatre mille ans avant l'ère de Jésus-Christ, est un mensonge de complaisance, que l'autorité de Cuvier lui-même ne fera jamais adopter, parce que l'Égypte lui donne un démenti formel. Six mille ans! mais c'est à peine la date des pyramides de Daschour, monuments de la troisième dynastie des Pharaons.

A mesure que le Nil, poussant devant lui des sables et du limon, étendait la surface des terres végétales, l'homme descendu d'abord en Nubie, par les deux branches du fleuve, le suivait dans son cours; c'est ainsi qu'il dut arriver en Égypte. Quelques auteurs ont pensé qu'elle avait été peuplée par les nomades du désert d'Arabie, qui, trouvant dans cette vallée spacieuse une nourriture assurée pour leurs troupeaux, s'y fixèrent, et formèrent la souche du grand peuple dont la civilisation se répandit, plus tard, sur la Syrie, l'Asie-Mineure et la Grèce, et a fini par arriver jusqu'à nous.

Nous ne saurions être de ce dernier sentiment. L'ancienne race des Égyptiens, dont on ne trouve pas de trace dans ceux d'aujourd'hui, s'est conservée pure de forme et de couleur dans les peintures des temples et des tombeaux. Elle n'offre aucune ressemblance avec les Arabes du désert. Les Kennous ou Barbarins, habitants actuels de la Nubie, sont les seuls peuples qui présentent quelque conformité avec elle. Même structure, mêmes traits; si la couleur diffère, c'est par le mélange des tribus environnantes, ou plutôt parce que les Égyptiens, dans leurs peintures, avaient exagéré le rouge-brun de leur peau.

Lorsqu'une connaissance plus étendue des peuples de l'Afrique aura permis à la physiologie d'en

bien déterminer les rapports et les différences, on arrivera peut-être à retrouver la véritable souche d'où sortirent les Égyptiens. Une autre étude peut amener cette découverte, c'est celle des divers langages de ce vieux continent; car par les langues aussi on remonte à l'origine des peuples, et souvent d'une manière plus sûre que par la comparaison des individus. Les voix et la grammaire d'une nation s'altèrent, s'abâtardissent encore moins que les hommes. Ainsi la langue grecque et la langue latine, par la conformité de leurs mots et de leur construction grammaticale avec le sanscrit, nous apprennent que dans une effrayante antiquité, des colonies indiennes peuplèrent la Grèce et l'Italie. Serait-on parvenu, par la comparaison des individus, à cette conclusion étonnante? Aurait-on reconnu dans les habitants des bords du Gange la beauté grecque du siècle de Périclès? Si une dame, qui habite aujourd'hui la France, et qui avait bu en naissant les eaux de ce fleuve, nous a retracé le profil si pur de la Vénus de Médicis, si la ligne onduleuse qui la dessine de la tête aux pieds nous a rappelé les formes divines de ce modèle antique, c'est une exception rare, qui ne laisse rien préjuger de la source première des peuples de Corinthe et d'Athènes.

Mais quel que soit le lieu d'où l'Égypte ait vu descendre ses premiers habitants, toujours est-il

certain qu'ils y arrivèrent à l'état de nomade, sans arts, ni sciences, ni forme aucune de civilisation. Long-temps errants, ils furent enfin attachés à la culture de la terre par des hommes supérieurs, qu'en raison de ce bienfait ils placèrent au rang des dieux et honorèrent comme tels. Une conséquence naturelle de cette vénération, fut un culte et des prêtres, qui succédèrent aux dieux dans le gouvernement des hommes. C'est la plus ancienne théocratie dont l'histoire fasse mention. On ignore combien de temps dura cette forme d'administration; on sait seulement qu'étant devenue injuste et oppressive, elle fut violemment renversée par la caste militaire, lasse d'obéir à des prêtres, et d'opprimer en leur nom le reste de la nation. Le chef de la révolte, nommé Ménès, devint le chef de l'Égypte.

Après avoir réduit les prêtres à l'obéissance, il les associa au gouvernement, et s'en servit habilement pour faire reconnaître son autorité. Tranquille possesseur du pays, il détourna, un peu en dessus du lieu où fut bâtie Memphis, le Nil qui coulait le long de la chaîne libyque, et lui fit prendre son cours, par un nouveau canal, à égale distance des montagnes; il jeta les fondements de Memphis; enfin, au moyen de digues et de canaux, il hâta l'apparition des premières terres du Delta. Ses immenses travaux le rendirent sem-

blable aux dieux, et lui assurèrent une couronne que la reconnaissance perpétua dans sa famille. Telle fut en Égypte l'origine de la royauté, dont le chef prit le titre de *Pharaon*.

Sous le gouvernement théocratique, l'agriculture avait été protégée; des villes avaient été bâties; la religion s'était épurée et avait élevé l'esprit de l'homme jusqu'à la connaissance d'un dieu créateur; l'immortalité de l'âme avait été proclamée, et avec, le dogme consolant des récompenses et des peines; mais après avoir pourvu au sort de l'homme dans l'autre vie, et avoir dans celui-ci courbé sa tête sous le double joug de la force et des préjugés, ce gouvernement se crut dispensé de travailler au bonheur du peuple dans les choses positives de ce monde. La nation ayant été divisée en trois parties, les prêtres, les militaires et le peuple, ce dernier seul travaillait et ne jouissait pas, tandis que les prêtres, tenant les militaires à leur solde, dévoraient le fruit de ses sueurs.

Instruit par la révolution qui l'avait fait naître, le gouvernement royal sut profiter de la leçon. Il se montra moins avide; trouvant d'ailleurs un certain contre-poids dans l'influence que reprit petit à petit la classe des prêtres, qui s'étaient établis juges des actions des rois, il abusa moins souvent que le pouvoir précédent de son autorité. L'Égypte fut heureuse tant que l'équilibre exista

entre deux pouvoirs, dont l'un enseignant les lois de la morale et les principes des sciences et des arts, régnait sur les esprits; et l'autre possédant la force matérielle, régnait sur les biens et sur les personnes. Mais cet équilibre fut souvent rompu, tantôt par la violence des Pharaons, tantôt par leur union avec le collége des prêtres, dans le but de dépouiller plus facilement la nation.

A Ménès et à son fils Athothi succédèrent, selon Hérodote, plus de trois cents Pharaons. Dans une si longue suite de générations, quelques princes se distinguèrent par des ouvrages remarquables ou par des actions d'éclat. La liste des rois, conservée par Manéthon, est presque tout ce qui reste de l'histoire des dynasties ou familles régnantes, qui occupèrent le trône jusqu'à l'invasion des pasteurs. Cependant de grandes entreprises avaient été exécutées, de grands monuments érigés, et la civilisation, les sciences et les arts s'étaient développés graduellement. Les pyramides de Daschour et de Sakkarah avaient été bâties sous la troisième dynastie; celles de Gisèh sont, au rapport de Champollion, les tombeaux des trois premiers rois de la cinquième dynastie, nommés Souphi Ier, Sensaouphi et Mankerhi. Avec le développement de la civilisation et les richesses que donne l'industrie, les villes de l'Égypte étaient devenues des cités florissantes; Thèbes et Memphis avaient at-

teint à une grande splendeur; mais, à l'exception des pyramides et des tombeaux, creusés aux flancs des montagnes, rien ne reste des monuments de ces temps reculés.

Un bouleversement général ayant, en 2100 avant notre ère, changé la face de l'Asie, les Arabes du désert fondirent sur l'Égypte, et y marquèrent leur terrible passage par la destruction complète de tout ce qu'elle renfermait de grand. Habitués dans leurs déserts à adorer Dieu dans le vaste temple de l'univers, ils ne purent comprendre que son immensité se renfermât dans une maison de pierre. Les édifices religieux, ne pouvant contenir la divinité, leur parurent inutiles; ils furent renversés. Les autres édifices publics furent renversés aussi, parce qu'ils rappelaient sans doute quelque affront, dont le souvenir devait être effacé. Cette dévastation fut faite avec tant de soin qu'il ne resta pas pierre sur pierre; en sorte qu'on pourrait douter aujourd'hui qu'il y ait eu des monuments antérieurs à ceux qui existent encore, si ces derniers ne présentaient, dans le massif de leurs épaisses murailles les débris des édifices qui les avaient précédés. C'est par l'étude de ces débris que Champollion avait obtenu quelques faits qu'on chercherait vainement dans l'histoire, et qu'il était parvenu à fixer à 5600 avant Jésus-Christ la date importante de l'insur-

rection qui substitua la monarchie au gouvernement théocratique, et plaça le sceptre dans les mains de Ménès.

Une partie des Barbares qui avaient ravagé l'Égypte s'y établit, et la tint pendant trois siècles sous un joug de fer. Ses chefs prirent aussi le titre de *Pharaon.* C'est pendant leur domination que la famille de Jacob vint s'établir en Égypte. L'accueil qu'elle y reçut, les honneurs auxquels Joseph fut élevé, sont suffisamment expliqués par l'origine commune des protecteurs et des protégés. Quand les pasteurs furent chassés, cette famille, qui s'était accrue au point de former une nation au milieu de la nation égyptienne, fut réduite à l'esclavage, et soumise aux travaux les plus ignobles et les plus durs. La manière dont les Égyptiens se vengèrent sur elle des maux qu'ils avaient soufferts, ferait croire qu'elle s'était mêlée aux oppresseurs non-seulement pour partager les biens de la terre, mais encore pour en tyranniser les habitants. Les peintures des tombeaux creusés sous la dix-huitième dynastie font foi que sa position n'était plus tenable, lorsque Moïse vint, au nom du Dieu d'Abraham, lui rappeler son origine, réveiller en elle le sentiment de la nationalité, et la ramener au désert. Elle était tenue dans le plus bas degré de l'avilissement. Partout où on trouve un Juif sur les vieux monu-

ments de l'Égypte, on le voit, un bâton égyptien levé sur ses épaules, pétrissant de la boue, creusant des canaux, ou portant des pierres sur le dos. C'est là le vrai motif de la fuite des Hébreux. Il est du reste exprimé dans leurs livres. Ils s'y plaignent de la dureté qui fut exercée envers eux dans la construction des palais de Ramessès et de Phiton, qu'ils appellent *Villes des Tabernacles*, pour donner une idée de la grandeur des monuments.

Ce nom de Ramessès fixe à peu près l'époque de leur sortie. Sept Pharaons de ce nom, appartenant pour la plupart à la dix-huitième dynastie, occupèrent le trône de Ménès. Sous Ramsès III, ou Sésostris, les Juifs ne paraissent plus dans les sculptures peintes des tombeaux. Ils étaient donc déjà hors de l'Égypte. Ils avaient dû la quitter sous le règne précédent, celui de Ramsès II, prince qui avait commencé de grands ouvrages, et que la mort enleva brusquement à la fleur de son âge, au milieu du cours de ses exploits. Cette circonstance paraîtrait justifier la mort violente que la Bible lui fait trouver au milieu des flots. L'obélisque de Paris fut commencé par l'ordre de ce Pharaon. La fuite des Hébreux, reportée à la même date, donne à notre monument un nouveau degré d'intérêt.

Sous la domination des Barbares, la civilisation première de l'Égypte avait été arrêtée et non détruite. Les éléments s'en étaient conservés dans le

collége des prêtres, comme le désir de la vengeance s'était conservé dans le cœur des descendants des rois détrônés. L'un d'eux, nommé Amosis, ayant commencé par affranchir la Haute-Égypte du joug de ces étrangers, les attaqua dans Memphis, dont ils avaient fait leur capitale; les força de l'évacuer, et de se renfermer dans la place d'Aouara, immense campement fortifié, que Champollion, dans sa Géographie de l'ancienne Égypte, indique sur l'emplacement actuel d'Abou-Keihied, près de Salahièh.

Aménoph, fils d'Amosis, les chassa de ce retranchement, et les jeta dans le désert. Il mit sur sa tête la couronne des Pharaons, et fut le père de la dix-huitième dynastie, qui commence au XIXe siècle avant notre ère.

Tout ce qui témoignait de la splendeur de l'Égypte avait été anéanti par les pasteurs. L'amour seul de la religion, des sciences et des arts était resté au cœur des Égyptiens; Aménoph l'y réveilla. Après l'expulsion des Barbares, son règne fut consacré à reconstituer la nation, relever les temples abattus, et réparer les maux de toute espèce que la tyrannie étrangère lui avait fait éprouver. Touthmosis Ier et Touthmosis II, ses successeurs immédiats, travaillèrent aussi à retirer l'Égypte de son abaissement, tant par la grandeur des monuments qu'ils entreprirent, que par l'essort qu'ils

donnèrent à l'agriculture au moyen d'une meilleure distribution des eaux du Nil, que d'innombrables canaux portaient dans toutes les directions.

Après eux, Touthmosis III, ou Mœris, monta sur le trône. Il effaça ses prédécesseurs par la grandeur et l'utilité de ses travaux. Le plus remarquable est le lac qui portait son nom, et qu'on appelle aujourd'hui Birket-el-Karoum. Toutes les fois que l'antiquité nous offre un ouvrage merveilleux, notre présomptueuse vanité est là pour le nier : le lac Mœris n'a pu l'être, puisqu'il existe encore; mais les travaux qui y furent faits par la main de l'homme, les avantages qu'on sut en retirer, et qui indiquent, dans l'exécution, autant d'art et de science que de sublime humanité dans la conception, ont trouvé bien des incrédules parmi les modernes, dont l'esprit ne comprend rien au-dessus d'un clocher de paroisse, ou du vaste bassin d'un abreuvoir. Pour nous, qui avons parcouru les immenses excavations pratiquées en forme de palais dans le sein des montagnes, sur une étendue de plus de deux cents lieues; qui avons mesuré des colosses monolithes de deux millions de livres, transportés d'un seul point sur toute l'Égypte; nous qui sommes montés aux pyramides, et nous sommes assis sur des chapiteaux de colonnes dont le fût a plus de quatre-vingts pieds, nous sommes devenus fort crédules, et

nous croyons au lac Mœris. Si nous n'admettons pas qu'il ait été entièrement creusé de main d'homme, nous pensons du moins que des travaux surhumains y furent nécessaires pour l'usage auquel le destinait ce grand roi. Ceux des lecteurs qui par tagent notre crédulité seront peut-être bien aises de trouver ici le résumé de tout ce qu'il y a de plus raisonnable, dans les anciens auteurs, sur les travaux et l'utilité de ce lac.

Hérodote nous apprend qu'au temps de Mœris le Nil ne montait à Memphis que de huit coudées; il s'élève aujourd'hui à seize ou dix-sept. Aucune cause physique ne permettant de soupçonner que ce fleuve ait vu s'augmenter le volume de ses eaux, c'est une conclusion rigoureuse de dire que son embouchure était plus rapprochée de Memphis, dans ces temps reculés. Non loin de cette ville devait donc avoir lieu ce qui arrive à l'embouchure de toutes les rivières soumises à des débordements. Les eaux répandues sur les terres, dans les grandes inondations, ne s'écoulaient que lentement, et privaient le cultivateur d'une vaste étendue de terrain que Mœris imagina de rendre à l'agriculture par l'exécution du projet le plus grand et le plus beau qui soit jamais sorti d'une tête humaine, surtout d'une tête de roi.

Sur la rive gauche du Nil, à la hauteur du Faïoum, la chaîne libyque, qui jusque-là a couru

parallèlement au fleuve, s'écarte tout à coup vers l'ouest, ensuite descend au sud, puis, revenant à l'est, forme un vaste bassin dont le niveau, quoique plus bas que le fleuve, était autrefois à sec. Des bancs de sable et de roche empêchaient les eaux d'y pénétrer. Mœris résolut de convertir en un lac utile ce vaste désert. Il fit nettoyer et même creuser le sol en plusieurs endroits, et donner aux bords une élévation suffisante pour retenir les eaux à une grande hauteur. En même temps, un canal profond et large de trois cents pieds fut ouvert à travers les dunes et les rochers. Arrivé dans la plaine, il allait aboutir au Nil, quarante lieues plus haut, afin de recevoir et de conduire dans le bassin l'excédant des fortes inondations, qui souvent couvraient les terres de la Basse-Égypte, et emportaient parfois les habitations des hommes. Lorsque le Nil baissait, les eaux y retournaient par deux autres canaux qui, ainsi que le premier, servaient à l'arrosement des campagnes. Des écluses construites à la tête de chaque canal permettaient d'introduire ou de lâcher les eaux à volonté, et d'entretenir ainsi, pour tout le pays inférieur, un équilibre perpétuel entre les crues insuffisantes et les inondations trop fortes.

Ce lac avait près de quatre-vingts lieues de tour; il n'en a plus que cinquante. Strabon, qui l'avait vu en pleine activité, dit qu'il ressemblait à la mer

par son étendue, sa couleur et ses rivages. De peur qu'il ne rompît, ou qu'il ne passât par-dessus les digues qu'on lui avait opposées, un canal, percé dans la montagne, versait dans le désert de Libye la surabondance de ses eaux. Mœris avait terminé ce grand ouvrage, le plus glorieux dont l'histoire fasse mention, par deux pyramides bâties sur un plateau de roche, conservé au milieu du lac. Leur sommet était surmonté de la statue de ce grand roi; et les peuples lui pardonnèrent ce témoignage d'orgueil et de domination, en faveur du bienfait dont ils lui étaient redevables.

Parmi les successeurs de Mœris, son fils Aménoph II, Touthmosis IV, Aménoph III, Horus, Ménephtha Ier et Ramsès II soutinrent la gloire de leurs prédécesseurs. Ils portèrent la guerre en Asie et en Afrique, soit pour enrichir l'Égypte de la dépouille des nations environnantes, soit pour assurer son repos et sa tranquillité. En Afrique, l'Éthiopie, le Sennaar et l'Abyssinie furent soumis à la domination égyptienne; en Asie, les peuples de la Syrie et de la Perse, qui commençaient à sortir de la barbarie, éprouvèrent plusieurs fois l'effet des armes victorieuses des Pharaons, et se soumirent à des traités honteux. Leurs défaites furent signalées à la postérité par des monuments impérissables; et les vieux palais en ruine, et les temples et les tombeaux portent encore, après deux mille cinq

cents ans de destruction, les preuves positives de la puissance égyptienne et de la honte de ses ennemis.

Mais au milieu de tant de gloire, et d'un éclat tel qu'aucune nation ne l'a surpassée en puissance ni égalée en splendeur, l'Égypte présentait-elle le tableau d'un peuple heureux? Il est permis d'en douter. Après avoir arraché le pouvoir absolu aux mains des Barbares, les Pharaons l'avaient conservé dans toute son étendue; soit qu'ils l'eussent jugé nécessaire pour reconstituer la société corrompue par l'esclavage, soit parce qu'il est doux au cœur du meilleur des rois de faire, comme il lui plaît, la félicité de ses peuples. Ceux de l'Égypte sentirent plus d'une fois, sans doute, que les rois entendent le bonheur autrement que les sujets. Ils eurent beaucoup à souffrir des guerres et des constructions gigantesques que leur firent entreprendre des monarques ambitieux et pleins d'un fastueux orgueil. Ils durent éprouver que, si la la gloire suffisait à l'amour-propre du citoyen, l'indépendance et le repos manquaient à sa félicité. Aussi murmurèrent-ils souvent au milieu de leurs triomphes, et des monuments qui devaient en perpétuer le souvenir. Parmi ce qu'il en reste on trouve autant de compassion pour l'humanité, outragée dans ces générations éteintes, que d'admiration pour le génie et les arts de ce temps-là.

Après tous ces Pharaons arriva Sésostris, qui termine glorieusement la liste des rois de la dix-huitième dynastie. Ce prince, encore jeune, monta sur le trône par la mort précoce de son frère Ramsès II. A son avénement, les peuples, tant de fois vaincus, secouèrent le joug et menacèrent le repos de l'Égypte. Sésostris, ou plutôt Ramsès III, prit les armes; il porta la guerre en Asie, et soumit toutes les nations comprises entre le golfe Persique et la mer Noire. La Natolie fut subjuguée, et la Grèce reçut des colonies. Toute l'étendue de sa route fut jalonnée par des monuments qui rappelaient ses victoires. A l'époque du voyage d'Hérodote, il existait encore quelques-unes de ces colonnes triomphales, et l'on voyait près d'Éphèse et de Smyrne deux statues de ce prince taillées dans le roc, portant sur la poitrine, en caractères hiéroglyphiques, une inscription conçue en ces termes : *J'ai conquis ce pays par la force de mon bras.*

En même temps que Ramsès III marchait de triomphe en triomphe, une flotte de quatre cents voiles, sortie de la mer Rouge, forçait toutes les côtes de la mer Érythrée à reconnaître sa puissance, et préparait à l'Égypte le riche commerce des contrées qui sont en-deçà et au-delà du Gange. Ce n'est que par les relations commerciales qui s'établirent, dès cette époque, entre l'Égypte et

l'Inde, et par les immenses richesses dont elles furent la source, que l'on peut expliquer le nombre et la magnificence des monuments dont Sésostris couvrit les bords du Nil, sans épuiser son peuple. Il est le seul conquérant de l'antiquité qui ait su mettre un terme à son ambition, et tourner au profit de ses sujets le fruit de ses conquêtes.

Après avoir réduit au repos les Babyloniens, les Mèdes et les Bactriens, avoir conquis la Syrie et l'Asie-Mineure, avoir fondé des colonies en Grèce et dans les îles de l'Archipel; après avoir forcé les Scythes à se renfermer dans leurs marais, il rentra en Égypte la dixième année de son règne, chassa son frère Danaüs [1], qui, en son absence, s'était emparé du pouvoir, et ne s'occupa plus que de l'organisation intérieure et du bonheur de son

[1] Manéthon confond ce Danaüs avec Ramsès-Armaïs, frère et prédécesseur de Sésostris. Mais il est impossible d'admettre cette identité; en effet, est-il vraisemblable que Sésostris eût laissé subsister sur plusieurs monuments, et notamment sur les obélisques de Luxor, le nom de Ramsès-Armaïs, s'il n'avait été qu'un usurpateur vaincu? Disons donc qu'Armaïs avait occupé légitimement le trône, qu'il laissa, en mourant, à son frère Ramsès III. Danaüs l'usurpateur devait être un autre frère de Sésostris. Si l'on veut suivre, sans s'en écarter, les listes de Manéthon, Sésostris deviendra forcément l'usurpateur : maître de l'armée, à la suite de son expédition en Asie et en Europe, il aurait, en rentrant en Égypte, détrôné son frère, et pour ne pas ajouter un crime inutile à une spoliation, il aurait envoyé Armaïs ou Danaüs gouverner les colonies dont il avait jeté les fondements en Grèce et en Ionie.

peuple. Il abdiqua le pouvoir absolu que lui avaient légué ses ancêtres, et posa lui-même des bornes à son autorité. Comprenant que les rois peuvent ne pas vouloir toujours le bien, il substitua aux mouvements d'une volonté capricieuse la règle des lois. La plus importante fut celle qui rendit à toutes les classes le droit de propriété, et détermina l'impôt d'une manière invariable. Le code entier de ses institutions ne nous est pas parvenu; mais ayant mérité l'éloge de toute l'antiquité, et servi de modèle aux législateurs de la Crète, de Sparte et d'Athènes, on doit croire que c'était un monument de politique profonde et de haute sagesse.

Non content d'avoir assuré le bonheur de l'Égypte, par la protection que chacun trouvait dans les lois contre l'arbitraire et l'injustice, Sésostris voulut aussi contribuer à sa splendeur et à sa prospérité. Les richesses enlevées aux peuples vaincus, et les tributs qu'il en recevait, furent employés à bâtir de nouvelles villes, et à soustraire les anciennes aux ravages de l'inondation. Il exhaussa l'assiette de quelques-unes et environna les autres de forts terrassements; cette opération serait une nouvelle preuve, s'il en était besoin, de l'action constante du Nil à élever le sol. Sésostris multiplia les canaux, autant pour la commodité des villes et des campagnes, que pour

rendre le pays impraticable aux armées ennemies; enfin, par des constructions magnifiques, il voulut laisser à la postérité des témoignages de ses grandes actions, de sa puissance et de sa sagesse.

Tout l'espace compris entre la première et la deuxième cataracte est encore couvert de ruines qui rappellent la gloire de son règne, et les exploits de sa jeunesse, soit comme général de son frère Ramsès II, soit comme investi de la puissance souveraine. Le temple d'Ibsamboul, situé aux confins de la Nubie et de l'Éthiopie, parfaitement conservé, parce qu'il est taillé dans le rocher, retrace, en plusieurs grands tableaux, sa guerre contre les peuples de l'Asie. Cette guerre est encore rappelée dans les bas-reliefs qui couvrent les pylônes du palais de Luxor. Les inscriptions qui accompagnent ces tableaux ont appris à Champollion qu'ils étaient relatifs à sa campagne contre les Assyriens et les Babyloniens, le pays de ces derniers étant expressément nommé (*Naharaïna-Kah*, le pays de *Naharaïna*, la Mésopotamie), et que les batailles et les victoires signalées sur ces deux monuments avaient eu lieu l'an V de son règne, le 5 et le 9 du mois d'épiphi.

Le palais de Carnac, habitation ordinaire des Pharaons, reçut, du côté de l'ouest, de grands accroissements par les soins de ce prince. La grande salle hypostyle est de lui. C'est une cons-

truction étonnante parmi les ouvrages de l'homme. Quoique ayant subi, comme tout le reste du palais, les outrages des Barbares, elle est assez conservée pour qu'on puisse en saisir l'ensemble et deviner son effet prodigieux. Cent quarante colonnes soutenaient, à une hauteur de quatre-vingts pieds, le plafond, formé de pierres énormes, du poids de deux mille quintaux. Le plafond est tombé en grande partie, mais les colonnes sont debout. Elles occupent quarante-cinq mille pieds carrés de surface, et portent encore sur leurs fûts les sculptures peintes dont elles étaient ornées. Les murailles aussi ont conservé leurs peintures. Tout y rappelle les fastes du long règne de Sésostris.

A l'extérieur de cette salle, sur la muraille d'enceinte du palais, est gravée sa campagne contre les peuples qui s'étendent du nord de la Perse jusqu'à la mer Noire. Les bandes d'hiéroglyphes qui accompagnent les tableaux forment un récit tout-à-fait dramatique; c'est une suite de discours du roi à l'armée, de l'armée au roi, des vaincus au vainqueur, du vainqueur aux vaincus; enfin les dieux prennent la parole, ce qui fait de ce morceau historique une espèce de poème analogue à l'école d'Homère, et pourrait bien avoir donné à ce grand poète l'idée de l'épopée.

La nation vaincue, dont on aperçoit des groupes de prisonniers, est nommée la plaie de *Skhetho* ou

de *Cheto*. Ce sont les Scythes de l'histoire grecque qu'on retrouve à toutes les époques, qui presque toujours vaincus, mais jamais soumis, reparaissent à chaque instant sur les champs de bataille; qui par la fuite échappent à Alexandre; que les Romains ne purent dompter, et qui, sous le nom de Turcs, détruisent, du treizième au quinzième siècle, deux grands empires, celui des Califes et celui de Constantinople; inondent une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'affaiblissent en s'étendant, et menacent, au dix-neuvième siècle, d'être effacés du rang des nations, sans jamais être sortis de leur barbarie.

Il y aurait trop à faire si l'on voulait décrire un à un tous les monuments où se retrouve le nom de Sésostris. Nous ne pouvons cependant passer sous silence un de ses plus beaux ouvrages, construit dans la partie occidentale de Thèbes, et que l'on a pris long-temps pour le tombeau d'Osimandyas, tant à cause du colosse gigantesque qu'il renferme, que par une disposition tout-à-fait semblable à la description donnée par Diodore de Sicile de ce dernier monument. La ressemblance est telle qu'il était impossible de ne pas s'y méprendre, et qu'il est difficile de croire que le tombeau d'Osimandyas soit autre chose que le palais de Ramsès III, ou le Ramesséion de l'Amenti (région occidentale, région des morts). Cette construction, tout entière de

Sésostris, a été dégradée avec un soin extrême. Néanmoins on y lit son nom en mille endroits, et notamment sur les deux bras du colosse dont les débris couvrent la terre. On y reconnaît aussi, sur les murs du péristyle qui suivait les propylées, quelques parties d'un tableau dans lequel ce Pharaon châtie les révoltés de la Bactriane, et prend leur ville d'assaut. C'est exactement ce que Diodore raconte de la guerre d'Osimandyas contre ces peuples de l'Asie. Enfin Champollion jeune, ayant retrouvé à l'entrée de la dernière salle la figure de Thoth, inventeur des lettres, des sciences et des arts, et sa compagne, la déesse Saf, portant le titre de dame des lettres et présidente de la salle des livres, on ne peut douter que ce ne fût là cette fameuse bibliothèque qui faisait l'une des principales curiosités du monument d'Osimandyas, et on ne peut douter également que Sésostris et Osimandyas ne soient deux surnoms donnés par les Grecs au Ramsès III de l'histoire égyptienne, dont les grandes actions militaires, les immenses travaux, et la sagesse profonde suffisaient en effet pour illustrer deux rois.

Après un long règne, Sésostris descendit dans la tombe, laissant l'Égypte inconsolable de sa perte, et le sceptre à Ménephtha, le treizième de ses enfants. C'est le deuxième Pharaon de ce nom. Il prit pour prénom royal le titre de *Soleil esprit aimé des dieux.*

La domination de Sésostris avait élevé l'Égypte au plus haut degré de gloire militaire et de prospérité publique. Nous nous arrêterons à cette époque brillante de son histoire pour dire à quel degré d'avancement était parvenue sa civilisation, quinze siècles avant notre ère, lorsque toute l'Europe était sauvage et barbare.

Dans un pays où la religion fut la base de tout le système social, où les prêtres, pour être forts à toujours, avaient renfermé dans leurs colléges toutes les sciences humaines, et n'en dispensaient au peuple que ce qui lui était nécessaire pour la pratique de la vie, il est naturel de commencer le récit de sa civilisation par ses croyances religieuses. C'est ce que nous allons faire en peu de mots. Si l'on trouve notre ton tranchant, il n'en faudra pas conclure que notre opinion est incontestable, mais seulement que les bornes posées à cette relation ne nous permettent pas de la discuter.

Attentif à tous les phénomènes qui se passent dans la nature, les prêtres de l'Égypte n'avaient pu s'empêcher d'y reconnaître deux principes, l'un qui donne le mouvement, et l'autre qui le reçoit; le premier fut l'esprit, la vie, le père; le second la matière inerte, la mère. L'union de ces deux principes avait donné naissance à un troisième être qui, participant des deux autres, s'appela le fils, et formait le monde animé. Le premier, considéré

dans son repos, fut nommé Ammon-Ra; considéré comme âme de l'univers, donnant la vie à tous les êtres, son nom était Ammon-générateur, et dans ce cas il était représenté avec le signe très prononcé de ses nouvelles fonctions. Les Grecs en firent leur dieu Pan, le grand tout, dispensateur de la vie; et les Romains, qui gâtèrent tout ce qu'ils reçurent de la Grèce, en avaient fait un dieu impudent et cynique, plus digne du mépris que de l'adoration des hommes.

La matière, dans son état primitif d'inertie et de confusion, avait été nommée Mouth; éternelle comme Ammon-Ra, elle lui était donnée pour compagne. Ayant reçu le mouvement et contribuant à l'organisation des êtres, elle s'appelait Tamon ou Ammon-femelle, et devenait la compagne d'Ammon-générateur.

L'être procédant des deux principes s'appelait Kons ou Harka, selon l'union des formes primitives, ou des formes secondaires de l'esprit et de la matière.

Avant l'organisation de l'univers, la physique égyptienne admettait le chaos. Tous les éléments étaient confondus. L'esprit flottant sur les abîmes, régnait seul au milieu des ténèbres; sa combinaison fortuite avec la matière avait formé le monde animé, ou le grand être, dans lequel on trouve le tout et ses deux parties qui constituent la grande

trinité, adorée à Thèbes sous les noms que nous avons donnés plus haut. Toutes les autres divinités de l'Égypte n'étaient que des transformations de celles-là, ou leurs qualités déifiées, ou les emblèmes vivants par lesquels on les représentait sur la terre. C'est ainsi que de l'univers passant à une de ses parties, les prêtres avaient vu dans le soleil et les planètes le principe qui donne et celui qui reçoit la vie; c'est ainsi que, descendant à notre globe, ils les retrouvaient dans le Nil et les terres qu'il arrose : de là autant de divinités que de planètes; le Nil et l'Égypte eux-mêmes furent des dieux. Mais, pour ne pas rompre l'unité de principe, toutes ces divinités n'étaient admises que comme des formes secondaires ou tertiaires d'Ammon et de sa compagne; et il était expressément recommandé dans les divers temples de ces dieux de ne voir en eux que des transformations de la grande triade dont le culte était conservé à Thèbes dans toute sa pureté.

Le monde organisé par cas fortuit aurait pu satisfaire les prêtres comme physiciens; comme philosophes législateurs, ils durent trouver un dessein à l'ordre de l'univers, afin de donner un but moral à la vie humaine, et corroborer les institutions civiles de toute la force des lois religieuses, en plaçant l'accomplissement des devoirs dans la volonté des dieux. Ammon-Ra ne fut plus simple-

ment l'âme de l'univers, mais un être à part et intelligent dont la toute-puissance s'était manifestée en tirant le monde du chaos, et lui donnant, par un acte de sa volonté, l'ordre, le mouvement et la vie. Envisagé sous ce point de vue, il s'appelait Kneph. Sa compagne, Tamon, ne représenta plus seulement la matière inerte ou animée, mais bien la force, l'intelligence, la sagesse du dieu créateur, et revêtit presque autant de formes qu'il plut à l'homme de trouver d'attributs dans la divinité. Elle fut en même temps la déesse de la philosophie, des sciences, des arts, de la guerre, de la paix, et protégeait également les artistes, les laboureurs, les guerriers et les sages. C'est l'Athènes des Grecs, la Minerve des Romains. Ces peuples lui avaient conservé une partie de ses attributions, et n'étaient pas étrangers à son origine, puisqu'ils la faisaient sortir tout armée du cerveau de Jupiter; mais, incapables de s'élever à la hauteur de la philosophie égyptienne, ils avaient abaissé la déesse à la hauteur de leurs autres dieux.

Le principe femelle renfermé dans Ammon, eut des temples dans toute l'Égypte. Le plus célèbre fut celui de Saïs, où on l'adorait sous le nom de Neith. L'inscription de ce temple est fameuse par l'idée grande et religieuse qu'elle donnait de la divinité : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera. Jamais personne n'a levé mon voile;*

le fruit que j'ai enfanté est le soleil. La Grèce et l'Italie atteignirent-elles jamais à cette élévation de pensée ?

Après avoir établi que l'univers était par la volonté d'Ammon, les prêtres firent naître l'homme de son souffle, et lui tracèrent ainsi tous les devoirs de la créature envers le Créateur. Il parut naturel d'honorer l'auteur de toutes choses, et plus naturel encore de l'aimer comme père du genre humain. Mais comment portèrent-ils à la connaissance de l'homme le secret de son origine et de celle de l'univers ? Où puisèrent-ils l'autorité qui devait imposer à tous, comme règle de leurs croyances et de leurs devoirs, le sentiment du petit nombre ? Long-temps après les Égyptiens, Moïse institua son peuple au nom du dieu d'Abraham : les prêtres d'Égypte avaient fait descendre le leur sur la terre, afin qu'il initiât lui-même les hommes au culte qui lui convenait. Selon eux, Phtha, Osiris, Hercule, premiers instituteurs de l'Égypte, ne furent que des incarnations du grand être, se manifestant aux mortels sous forme humaine, pour les plier à la discipline des lois, et leur procurer le bien-être qui résulte de la culture des sciences et des arts. Ayant montré dans l'homme le principe qui meut et celui qui est mû, ils établirent le dogme de l'immortalité de l'âme, et ils la montrèrent heureuse ou malheureuse, selon

qu'elle garderait, sous son enveloppe terrestre, les commandements de la divinité. Dès lors la vie ne fut plus insignifiante, chaque action emporta sa moralité; le bien fut séparé du mal, et la société devint possible. Après avoir posé les principes de l'ordre social, les dieux se retirèrent de la terre et laissèrent aux prêtres, qu'ils avaient institués les gardiens du culte et de la science, le soin de les développer, en raison du développement de l'esprit des peuples et de l'accroissement de leurs besoins.

Sous le gouvernement des prêtres, Phtha, qui avait rassemblé les Égyptiens épars et les avait organisés en corps de nation, fut sensé être l'intelligence organisatrice d'Ammon-Knouphis. On en fit aussi le dieu du feu, parce que dans la physique égyptienne, cet élément était l'agent actif de l'univers. Osiris ayant attaché les hommes à l'agriculture, se retrouva dans le soleil, dont la chaleur féconde les grains déposés dans le sein de la terre, et fait mûrir les fruits et les moissons. Hercule avait étendu le territoire, en le délivrant des bêtes féroces qui l'infestaient; il devint l'image de la force d'Ammon, et comme tel reçut les honneurs divins. Il en fut de même des autres dieux qui avaient précédé l'administration des prêtres. Représentant chacun une qualité du grand être, ils ne rompirent nullement l'unité de Dieu. Elle se

conserva pure dans les colléges sacrés, et même dans le nome thébain, dont les habitants n'adressèrent jamais leurs hommages qu'à Kneph, seul être incréé et immortel. Si le polythéisme s'établit dans le reste de l'Égypte, et si de l'adoration des dieux le peuple descendit à l'adoration des emblèmes, c'est par cette faiblesse d'esprit qui ne lui permet de saisir que ce qui frappe ses yeux, et encore parce que les prêtres, s'apercevant de cette tendance du vulgaire à la superstition et à l'idolâtrie, en profitèrent pour le surcharger de croyances et de rites, et le tenir enlacé dans un réseau d'absurdes préjugés.

Il serait trop long de faire l'énumération des dieux, auxquels la sottise d'un côté et la fourberie de l'autre donnèrent naissance. Toutes les faces sous lesquelles le monde fut envisagé par la physique et l'astronomie, tous les phénomènes que ces deux sciences signalèrent dans la nature, la théologie s'en empara, et sous des formes allégoriques, elle les transmit aux yeux comme des signes admirables de la grandeur du Très-Haut. L'allégorie, si elle fut jamais enseignée aux masses, ne tarda pas à s'obscurcir. Il ne resta à la vénération de l'ignorance que les emblèmes du feu et de ses effets, des astres et de leur cours, etc.; et comme ces emblèmes avaient été pris dans les animaux et dans les végétaux, tout devint sacré

ou immonde sur la terre, et l'Égyptien put à peine se remuer, sans commettre un sacrilége, ou se couvrir d'une souillure.

Un seul dogme ne fut jamais obscurci, c'est celui de l'immortalité de l'âme. Les prêtres sentant toute l'importance qu'il y avait, comme moyen de gouvernement, à maintenir dans les esprits la crainte des tourments, et l'espoir des récompenses dans une autre vie, le conservèrent dans toute sa pureté. Ils imaginèrent dans la région supérieure des cieux de vastes campagnes, où l'âme du juste devait trouver une éternité de bonheur, parmi des fleurs et des fruits toujours renaissants; dans la région inférieure ils placèrent l'enfer. L'image qui en reste dans quelques tombeaux de Biban-el-Molouk, a de quoi effrayer l'homme persuadé de son existence, et tous les Égyptiens croyaient. Quand l'âme quittait le corps, elle paraissait devant un tribunal composé de quarante-deux juges, présidés par le dieu soleil ou Osiris, deuxième législateur de l'Égypte. C'est la source de la fable grecque de Minos, d'Éaque et de Radhamante. Chaque juge était chargé de faire la recherche d'un péché particulier et de le punir dans l'âme soumise à leur juridiction. Absoute, l'âme entrait dans les demeures du repos et de la gloire; coupable, elle allait subir, dans la région d'en bas, une éternité de tourments. Pour celles que leurs

fautes excluaient du paradis, mais qui n'étaient pas assez endurcies pour mériter les peines de l'enfer, elles retournaient sur la terre, expier, sous la forme d'un animal, le péché mignon du corps qu'elles avaient habité. C'est sans doute ce qui donna lieu à Pythagore d'établir le principe de la métempsycose, et de faire un système complet de ce qui n'était que le complément de la psycologie égyptienne.

Un fait irrécusable prouve que les Égyptiens ne voyaient dans la transmigration des âmes qu'un moyen de punir les fautes légères de la vie; c'est le soin qu'ils apportaient à l'embaumement des corps, dont le dépôt au sein des montagnes avait un but de salubrité caché sous la croyance religieuse d'une résurrection, d'une seconde réunion de l'âme à son enveloppe. Cette conservation des corps ne permettait pas même l'idée de la métempsycose de la matière, qu'on pourrait en quelque sorte trouver de nos jours dans les renaissances successives, qui résultent de la putréfaction [1].

[1] Après leur embaumement, les corps étaient portés dans la tombe, riche en raison de la fortune du défunt. Une cause politique ayant séparé par le Nil ou un de ses embranchements l'asile des morts de la demeure des vivants, il fallait toujours passer l'eau pour arriver à la nécropole, placée autant que possible vers l'occident, lieu où le soleil se couche, et par conséquent où commence l'empire des ténèbres. Ce voyage à travers

Telles furent les croyances religieuses de l'Égypte, auxquelles il faut ajouter une foule de pratiques minutieuses et de petits devoirs qui, enchaînant le peuple d'un lien indissoluble, et faisant pour lui de la vallée du Nil une véritable vallée de larmes, n'en étaient que de meilleurs instruments pour le diriger.

En voyant appliquer tour à tour à l'Égypte les mots de grandeur et de prospérité, de souffrances et de misères, il pourra sembler au lecteur que nous tombons dans une contradiction perpétuelle. Avant de parler des arts, au moyen desquels ce pays atteignit réellement à un degré de splendeur que n'offre l'histoire d'aucun peuple, il est bon d'observer que l'éclat que jette une nation, que la puissance qu'elle déploie, n'indique pas toujours le bonheur de ses membres; on peut même dire que leur félicité est en raison inverse du bruit qu'elle produit. Il en est des peuples comme des individus, il en coûte cher aux uns et aux autres pour remplir l'univers de leurs noms; la seule différence entre eux est que les individus, s'agi-

le fleuve était l'emblème du voyage de l'âme à travers l'océan des airs qu'il fallait passer pour arriver au séjour du repos. Le transport de la momie sur le fleuve était payé par les parents du mort; la pièce de monnaie, placée sous sa langue, devait être le prix de la traversée de l'âme sur les eaux primordiales dont le Nil céleste est formé. On voit là, un peu défigurée par les Grecs, toute la fable du Styx, de Caron et de sa barque.

tant d'eux-mêmes pour arriver à la célébrité, méritent rarement la pitié dans leurs revers, tandis que les peuples, toujours poussés malgré eux, ont droit à toute la compassion humaine. Que César et Pompée, après avoir ensanglanté la terre, et s'être disputé l'empire du monde, périssent tous deux sous le poignard des assassins; on ne voit là qu'une grande leçon, qu'une justice tardive et méritée; mais on plaint les masses armées, dont ces illustres chefs sacrifièrent à leur ambition la liberté, le repos, la fortune et la vie.

Notre opinion particulière est donc que les Égyptiens achetèrent par des travaux et des fatigues incroyables leur grande réputation; qu'ils payèrent au centuple les tributs imposés à quelques nations vaincues, et qu'il leur en coûta la liberté et le repos pour soumettre les autres à l'esclavage. Si Sésostris, par une longue paix, répara les maux de la guerre, si par des lois sages ce prince judicieux et éclairé donna des droits pour exiger des devoirs, ce fut un temps d'exception, trop court pour être compté dans la longue durée de ce peuple. D'ailleurs, est-il bien certain que ses institutions reposassent sur une base large et libérale? Les législateurs, qui les avaient calqués pour les adapter à la Grèce, ayant établi les droits de la cité sur la servitude des campagnes, sembleraient prouver le contraire. Les Égyptiens bé-

nirent le règne de Sésostris, parce qu'avant lui ils étaient sous un joug de fer, dont ce conquérant avait allégé le poids; ils le pleurèrent à sa mort, parce que sa volonté ferme, bien mieux que sa législation, les avait, durant sa vie, soustraits aux vexations des prêtres et des militaires[1]; deux classes d'hommes qui ont long-temps vécu du peuple en le méprisant.

Successeurs des dieux dans le gouvernement des hommes, les prêtres étaient restés dépositaires de la science; ils la conservèrent dans leurs colléges sous les dynasties humaines, les Pharaons ayant compris l'immense avantage qui résulte de l'ignorance des masses, mises en jeu par les lumières d'un corps habile et dévoué. Renfermées dans le sanctuaire des temples, toutes les connaissances humaines s'y développèrent en silence, et

[1] Chez les Égyptiens, dit Hérodote, les prêtres et les militaires jouissaient seuls de marques distinctives. Il n'était permis à ces derniers d'exercer d'autre métier que celui de la guerre. Le fils y succédait à son père. Je ne puis affirmer que les Grecs tiennent cette coutume de l'Égypte, parce que je l'ai trouvée établie parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens; en un mot parce que, chez la plupart des Barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques, et même leurs enfants, sont regardés comme les derniers citoyens, au lieu qu'on estime comme les plus nobles ceux qui n'exercent aucun art, et principalement ceux qui se vouent à la profession des armes. Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, excepté les Corinthiens qui estiment fort les artistes.

déjà, à l'époque de Sésostris, elles avaient atteint au plus haut degré, s'il faut en juger par les arts, dont les débris épars sur toute l'Égypte attestent la perfection

L'astronomie, principale étude des prêtres, avait reconnu le mouvement des planètes, fixé le moment et la durée des éclipses, déterminé la longueur exacte de l'année, et marqué dans l'écliptique la marche lente du soleil; dégénérant en astrologie, elle avait attribué à chaque constellation des influences particulières. Cette partie de la science, toute spéculative, rentrait dans le domaine des croyances religieuses, et par un nouveau lien unissait la terre aux cieux.

La géométrie à laquelle, dit-on, avait donné naissance la nécessité de reconnaître, après l'inondation, la quantité de terres assignée à chacun, ouvrant ses compas sur le globe, en avait mesuré les distances et les surfaces, et fixé la position de tous les pays connus : elle avait aussi calculé la capacité, la solidité et la résistance des corps; nous n'en porterons pour preuve que ces grandes masses, traînées par eau d'un bout de l'Égypte à l'autre. Si le tâtonnement suffisait pour déterminer le rapport des petits vaisseaux aux petites charges, il n'en pouvait être de même dans le transport des gigantesques monolithes, qu'on voit en tous lieux. Les dimensions des navires devaient

être exactement calculées sur leur poids, afin de ne pas tomber dans des excès inutiles, et de ne pas faire des essais ruineux.

La mécanique, dont il ne reste que peu de traces dans les tombeaux, n'en avait pas moins reçu d'immenses applications. Depuis les masses énormes qu'elle avait élevées à des hauteurs prodigieuses, jusqu'au pressoir à vis, jusqu'aux métiers qui filaient le lin et tissaient ces toiles légères si vantées dans l'antiquité, et qu'on retrouve encore en bandelettes sur les riches momies, tout prouve que cet art avait été accommodé à tous les usages de la vie, soit pour suppléer à la force de l'homme, soit pour arriver à une finesse de travail et à une promptitude que sa main ne pouvait atteindre.

La chimie fondait et alliait les métaux, fabriquait des verres de toutes les couleurs, augmentait l'éclat des pierres précieuses, en composait de fausses, teignait les étoffes d'une manière variée et ineffaçable, au moyen des mordants, et produisait ces belles peintures dont la vivacité n'a rien perdu après trente-quatre siècles. Unie à la physique, cette science fournissait, comme toutes les autres, ses petits moyens de gouvernement, en faisant des miracles à mesure qu'il en était besoin.

Appuyée sur la géométrie et sur la mécanique, l'architecture engendrait des merveilles; elle bâ-

tissait pour l'éternité des monuments dignes des dieux. La peinture, lui prêtant son secours, couvrait ses ouvrages des couleurs les plus vives, et utilisait ses pinceaux en retraçant sur toutes les murailles les grandes actions des rois et les louanges de la Divinité. Cette décoration brillante, renfermée dans le cadre des lignes principales, n'en coupait aucune, et donnait à l'architecture de la grâce et de la richesse, sans rien lui ôter de son imposante simplicité et de sa gravité religieuse. Il faudrait, pour lui conserver son effet dans le discours, en présenter à la fois toutes les parties, et la parole ne peut les transmettre à l'esprit que les uns après les autres. Le dessin lui-même est impuissant, parce que s'il donne un grand aspect aux petites choses, il rapetisse toujours les grandes.

La sculpture avait aussi produit des chefs-d'œuvre. Ce n'est pas sur les bas-reliefs des temples qu'il faut la juger, mais bien dans les statues colossales d'Ibsamboul, de Carnac, de Luxor et du Ramesséion de l'ouest; c'est sur le sphinx des pyramides, dont la tête, seule partie qui n'ait pas été envahie par les sables, offre le type parfait de la beauté égyptienne; c'est la douceur, c'est la grâce, c'est le calme d'une divinité; la bouche surtout est pleine de mollesse, d'expression et de vie : il semble qu'elle va parler. Il y a là autant d'art et

de perfection que dans les plus beaux morceaux qui nous restent de la Grèce; car il était aussi difficile d'imiter le repos d'une nature vive et animée, que la nature noble et fière des Praxitèle et des Phidias.

Vingt-trois siècles de destruction ayant passé sur l'Égypte, la peinture n'y offre rien qui puisse en indiquer la perfection. Cependant à l'habileté avec laquelle elle avait groupé les masses et caractérisé les individus, au mouvement qu'elle avait donné aux divers personnages des grands tableaux de bataille ou de cérémonies religieuses, on peut soupçonner toute l'étendue de l'art dans les tableaux sur toile qui, ne devant point paraître aux yeux du public, laissaient une entière liberté au génie de l'artiste, en le dégageant des bornes étroites et des formes bizarres consacrées par la religion. Ce soupçon est d'autant plus fondé que les tombeaux des plus vieilles époques renferment des animaux de toute espèce, peints avec tant de finesse et de vérité qu'on les prendrait aisément pour des gravures coloriées de nos meilleurs artistes.

Les charmes de la musique ne furent pas inconnus aux Égyptiens des temps les plus reculés; mais dire ce qu'elle fut n'est plus au pouvoir de personne. On trouve bien dans les vieilles peintures des multitudes d'instruments à vent ou à

cordes, des chanteurs seuls ou accompagnés; mais les voix, mais les sons ne se font plus entendre, et l'effet prodigieux qu'ils tiraient de la mélodie, et peut-être de l'harmonie des accords, ne renaîtra jamais. Aussi, libre aux modernes de nier, pour l'Égypte comme pour la Grèce, la puissance de cet art, et de le faire descendre à nos airs de cabaret.

Les sept voyelles, qui servaient à marquer les diverses inflexions de la langue parlée, servaient aussi, dans la musique, à marquer les divers accents de la voix; et comme il était de rigueur de retrouver dans les cieux tout ce qui était sur la terre, chacune de ces lettres, consacrée à une planète, semblait indiquer l'harmonie des corps célestes et l'inégalité de leurs mouvements autour du soleil. Voilà pourquoi les Grecs attribuèrent à Apollon l'invention de la musique, que dans son exil il enseignait aux hommes sur une lyre d'or.

L'agriculture, ce premier devoir des hommes réunis en société, parce que manger est leur premier besoin, avait reçu en Égypte les plus grands développements. Les tombeaux, creusés sous la dix-huitième dynastie, sont pleins de tableaux dont elle a fourni les sujets. Il est curieux d'y voir cinq espèces de charrues, mises en action par les bœufs ou par les hommes; d'y voir fouler les champs par les moutons et non par les porcs.

comme le dit Hérodote; de voir ensuite jeter en terre le grain qu'on recouvre en promenant des râteaux. Tous les travaux de la campagne y sont représentés, la moisson s'y fait par la faucille; mise d'abord en javelles, puis en gerbes, elle s'élève enfin en meules immenses. Viennent ensuite le battage des épis, le mesurage du blé qu'on a vané, et son dépôt dans des greniers en forme de cônes.

La récolte du lotus et du lin occupe d'un autre côté une foule de monde. La culture de la vigne, la vendange, l'égrenage du raisin, son dépôt sous le pressoir, le vin qui coule et qu'on reçoit dans des jarres pour le transporter à la cave, forment les tableaux les plus animés. Les soins du jardinage n'y sont pas oubliés. Plusieurs espèces de fruits et de légumes, parmi lesquels domine l'ognon, y sont cultivés.

D'autres peintures, non moins intéressantes, se trouvent rapprochées de ces scènes champêtres. Elles retracent les occupations de la ferme, le pansement des bestiaux, le tirage du lait, la fabrication du fromage et du beurre, les soins de la basse-cour, où l'on voit plusieurs espèces d'oies, de canards et notamment des cigognes qu'il faut compter parmi les animaux domestiques de la vieille Égypte.

Il est inutile d'entrer dans de plus grands détails; il suffit d'observer que trente siècles plus tard,

l'Europe, si fière de sa civilisation, n'offre pas plus d'intelligence dans la culture des terres et l'éducation des bestiaux.

En sortant de ces tombeaux, où l'image de l'abondance vous environne de toutes parts, on est saisi d'un sentiment bien pénible à la vue d'une terre autrefois si riche, aujourd'hui presque déserte, et qui n'attend qu'un peu moins de stupidité dans son gouvernement pour se couvrir encore de moissons, d'hommes et de troupeaux.

Ailleurs l'industrie se présente sous d'autres formes : le doreur, le sculpteur sur pierre et sur bois, le peintre en bâtiments, le peintre de statues, le peintre sur toile y sont en action, entourés de tous les objets nécessaires à leur art; le graveur, le ciseleur, l'orfèvre, également munis de leurs outils, taillent des pierres précieuses, et donnent au cuivre, à l'argent et à l'or les formes les plus variées. Leurs vases surtout ont des contours si gracieux qu'ils ont été imités par tous les peuples, sans avoir été surpassés. On en peut dire autant des meubles qu'on voit sortir des mains du fabricant. Tout ce que nos maisons renferment en ce genre de plus riche et de plus élégant est peint dans les tombeaux de ces vieilles époques, et semble dire *qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Le potier y est représenté dans tous les moments de son art; à côté de lui sont ces beaux vases dia-

prés que copièrent, sans en changer les formes, la Grèce et l'Italie. Le charpentier, le menuisier, le scieur de pierre et de bois, le corroyeur donnant au cuir toutes les couleurs, le cordonnier, le tisserand, le verrier, le forgeron, le bijoutier, le charron, etc., complètent les arts et métiers d'une civilisation déjà très avancée.

Dans un pays fertile et commerçant, où toutes les richesses tombaient aux mains du petit nombre, rien n'avait été oublié de ce qui fait les douceurs de la vie; aussi la cuisine y paraît-elle un art très étendu. On y surpend en mille endroits des cuisiniers préparant des viandes de toute espèce; le bœuf, le mouton, la volaille, le poisson, le gibier sont mis à toutes les sauces et prennent toutes les formes qui peuvent aiguiser l'appétit. En comparant cette profusion à la sobriété dont on faisait un devoir au peuple, on ne sait ce qu'il y a de plus étonnant, de l'ironie amère de la loi ou du préjugé qui la rendait sacrée au pauvre.

Le luxe de la table ne se bornait pas à multiplier les mets, il consistait aussi dans le nombre des serviteurs et la richesse des ustensiles. Un tombeau situé entre le Ramesséion et la vallée d'El-Assassif, vers la partie la plus élevée de la montagne, vient plus particulièrement à l'appui de cette assertion. Vingt dames égyptiennes y sont assises sur des chaises élégantes, et à des

tables séparées. Chacune d'elles est servie par deux domestiques, l'un qui donne à boire, l'autre qui donne à manger. Pour indiquer la variété des mets, le peintre leur a supposé à toutes des goûts différents, en sorte que dans le même temps on compte vingt espèces de plats. Plusieurs serviteurs en outre couvrent de nouveaux plats un grand buffet, et d'autres, vêtus de blanc, préparent ailleurs toute espèce de pâtisserie et de fruits. La matière des plats, distinctement marquée par les couleurs, est formée par l'alliage des métaux les plus riches. Quelques-unes boivent dans des coupes ciselées et incrustées, d'autres aux vases mêmes qui contiennent la liqueur. Cette scène, où l'on voit toute la somptuosité de la table des grands, nous apprend que les deux sexes mangeaient séparément, ce qui a encore lieu chez les riches de l'Orient. Quant au pauvre, trop heureux lorsqu'il peut faire une table, il y appelle, aujourd'hui comme autrefois, toute sa famille, et cherche dans les caresses de sa femme et de ses enfants un dédommagement aux dures privations que lui impose son état.

Mais ce n'est pas seulement sur la table que s'étalaient le faste et l'opulence; ils se montraient aussi dans l'ameublement des maisons et dans la recherche des costumes, plutôt faits pour orner le corps que pour le défendre de la rigueur des sai-

sons, sous le climat le plus heureux de la terre; ils paraissaient encore dans les superbes palanquins de voyage, tantôt portés par des esclaves, tantôt traînés sur des chariots, sans qu'il soit possible de dire s'ils y étaient posés ou suspendus. Dans un pays que le Nil parcourt en longueur, et dont la largeur était traversée par des milliers de canaux, la plupart des courses se faisaient sur des *bari* (bateaux portant une chambre vers le milieu de la longueur) décorées avec goût. Rien n'égale la richesse et la grâce de celles qui servaient aux grands personnages. L'avant et l'arrière sont couverts de sculpture dorée; la chambre du maître, pareillement chargée de dorures et de peintures, est d'une élégance remarquable. Mises en mouvement par de nombreux rameurs, ou par des voiles de soie à franges d'or, elles devaient voler plutôt que glisser sur les eaux.

Les Grecs avaient représenté le soleil dans un char traîné par des chevaux; les Égyptiens lui faisaient fournir sa course dans une *bari*, voguant sur le Nil céleste, ou l'éther, fluide primordial qui remplissait et alimentait l'univers, et dont le Nil terrestre n'était qu'une faible image.

On comprend aisément que toutes ces douceurs jetaient trop d'agrément sur la vie, pour ne pas chercher à la prolonger. Aussi la médecine fut-elle cultivée avec le plus grand soin. Des livres

nombreux qui renfermaient les éléments des sciences, six étaient consacrés à l'art de guérir, et faisaient l'unique étude d'une classe de prêtres, et l'occupation de toute leur vie. Il faut dire à leur louange qu'ils étendaient également leurs soins sur toutes les classes, et que leur attention se portait même sur tous les animaux; conséquence du reste bien logique de la transmigration des âmes, dont le but politique avait été d'étendre la pitié sur tous les êtres animés. Une série de tableaux représente le médecin en fonction auprès des malades, tantôt touchant le corps, tantôt examinant la langue, tantôt faisant prendre une potion. Le peintre a été admirable dans l'expression de l'un de ces tableaux : la consternation est sur la figure du médecin, et la mort sur celle du patient; un reste de vie s'est réfugié dans les yeux, et semble lutter contre la pesanteur des paupières qui vont se fermer pour jamais.

La série des peintures, où se trouvent les animaux malades, offre aussi un tableau des plus intéressants : une gazelle, l'œil éteint, présente sa langue verte à l'homme qui étudie son mal; il est indicible tout ce qu'il y a de souffrance dans la physionomie de ce timide animal; elle implore un soulagement et paraît comprendre qu'elle va l'obtenir.

Les textes hiéroglyphiques, figurant toujours le

médecin par l'image d'un canard, nous apprennent que les Égyptiens n'avaient qu'un nom pour désigner la classe d'hommes qui se vouaient au traitement des maladies de tout ce qui respire, depuis l'homme jusqu'à la cigogne.

La longue paix dont Sésostris fit jouir l'Égypte, permettait à ses habitants de se livrer à toute espèce de divertissements utiles ou purement agréables. On remarque particulièrement dans les tombeaux de cette époque, pour le peuple, les jeux de la *mourre*, de la paille, de la main chaude, du piquet planté en terre, le mail, la danse, et tous les exercices du corps en force et en adresse; la joute sur l'eau, la pêche à la ligne simple ou armée d'un roseau, au trident et au filet; plus la préparation du poisson qui doit être conservé. Pour les classes privilégiées on trouve les exercices militaires de tous genres, et la chasse qui fut chez tous les peuples le principal amusement des princes et de leurs suivants. Deux grands tableaux, figurant le départ et le retour de la chasse, offrent, dans les excavations de Beni-Hassan, les détails les plus curieux sur ce genre de plaisir. On y compte une douzaine d'espèces différentes de chiens, comprises entre le lévrier et le basset à jambes torses, et au moins vingt espèces de quadrupèdes, parmi lesquels on distingue le lièvre et le renard. Pour l'amusement de tous on compte des musiciens,

mœurs de ce temps-là pour ne pas la rapporter. Ce prince avait perdu la vue. L'oracle lui prédit qu'elle ne lui serait rendue que par une femme fidèle à son mari. La reine fut impuissante à le guérir. Il chercha long-temps parmi les femmes de ses sujets, et finit enfin, après dix ans, par trouver celle qui lui fit recouvrer la lumière. Ce trait confirme l'impudente conduite de la femme de Putiphar, et explique la précaution que prit Abraham en pénétrant dans ce pays.

Après Phéron, Ménephtha III et Ramerré occupèrent successivement le trône. L'un d'eux est le Protée des Grecs, à la date duquel les anciens historiens reportent l'incendie de Troie, par suite de la guerre allumée pour venger l'injure faite à Ménélas. La destruction de cette ville apprit qu'Hélène, menée en Égypte sur les vaisseaux de Pâris, y avait été retenue par Protée, indigné de la conduite du prince troyen. Ménélas vint à la cour de ce Pharaon qui lui rendit sa femme et ses richesses.

L'Égypte jouit de la paix sous les trois règnes qui suivirent celui de Sésostris; mais le quatrième de ses successeurs, nommé Ramsès-Maï-Amoun, soit par ambition, soit par nécessité, renouvela toutes ses conquêtes, et même les étendit davantage. Le vaste palais de Médinet-Abou fut bâti par ses soins. Il y fit sculpter et peindre toutes ses

campagnes et les cérémonies de son triomphe, au retour de ses lointaines expéditions. Un tableau, représentant une bataille navale, avait plus que tous les autres droit à notre attention. La flotte égyptienne, dans un ordre parfait, manœuvre à la voile et à la rame pour envelopper la flotte ennemie, dont les galères sont dans le plus grand désordre. Elle parvient à l'acculer à la côte, où Ramsès-Maï-Amoun et son armée rangée en bataille lancent une grêle de traits. Cette manœuvre habile est suivie d'une prompte victoire et de la destruction complète de l'ennemi.

Après avoir soumis la terre comme son aïeul, Ramsès IV reprend le chemin de l'Égypte, non sans s'être donné force louanges dans une harangue à ses soldats. « Livrez-vous à la joie, leur dit-il, qu'elle s'élève jusqu'au ciel; les étrangers sont renversés; la terreur de mon nom est venue, leurs cœurs en ont été remplis; je me suis présenté devant eux comme un lion; je les ai poursuivis semblable à un épervier; j'ai anéanti leurs âmes criminelles; j'ai franchi leurs fleuves; j'ai incendié leurs forteresses; je suis pour l'Égypte une barrière d'airain, etc. » Puis s'adressant à son père Ammon-Ra, il dit: « Tu me l'as ordonné, j'ai poursuivi les Barbares, j'ai combattu toutes les parties de la terre; le monde s'est arrêté devant moi..... Mon bras a forcé les chefs de la terre, et mes pieds

en ont foulé les nations. » (*Traduction de Champollion jeune.*)

Le monde, atterré par les exploits de ce guerrier terrible, rentra pour long-temps dans le repos et laissa l'Égypte perfectionner ses arts et son industrie, et étendre son commerce à l'ombre d'une paix de plusieurs siècles. Durant cette tranquillité profonde quelques Pharaons ajoutèrent de nouvelles constructions aux constructions déjà si gigantesques de leurs prédécesseurs, d'autres gouvernèrent avec violence et brutalité. Du reste, l'histoire de ce temps n'offre qu'obscurité et contradiction dans les anciens auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une longue oisiveté fit perdre à l'Égypte son esprit guerrier, lorsqu'elle en avait le plus besoin. En effet, les colonies qu'elle avait fondées en Syrie, en Asie-Mineure et en Grèce, venaient de s'émanciper, et les peuples de l'Asie, si souvent vaincus, instruits à son école, formaient de puissants États, qui lui disputaient le commerce et la suprématie parmi les nations. Cette réaction des peuples la menaçait de toutes parts : l'Abyssinie avait secoué le joug, et les Éthiopiens, ayant séparé leur cause de la sienne, prétendaient à la domination. Chacun attendait un moment favorable pour tomber sur le colosse, redoutable encore par le souvenir de ses exploits. L'attaque vint de l'Orient. Ninive et Babylone, unies à toutes les peuplades

de l'Asie occidentale, forcèrent l'Égypte à de nouveaux combats. Le Pharaon Sésonchis prit les armes, et par des victoires multipliées lui rendit une partie de sa puissance, en imprimant la terreur au cœur de ses ennemis.

Cette campagne est tout entière sur les murs de Carnac, où Champollion a retrouvé, parmi plus de trente nations vaincues, le royaume de Juda, personnifié dans l'image de son roi, Roboam sans doute, sous le règne de qui la Judée fut conquise et le temple dépouillé par un Pharaon, que la Bible nomme Scisak et dont le nom égyptien est Scheschonk.

L'influence que ses succès avaient redonnée à l'Égypte ne fut que de courte durée. Sabacon, chef des Éthiopiens, ayant envahi la Nubie, livra bataille aux Égyptiens; un combat sanglant le rendit maître de tout le pays. La sagesse et la justice de son gouvernement firent oublier l'origine de sa puissance. Il ouvrit aux habitants les temples fermés pendant les troubles de la guerre, et s'associant à la gloire de l'Égypte, il fit faire à plusieurs monuments des réparations que les désordres de l'invasion avaient rendues nécessaires. Quelques autres princes éthiopiens régnèrent après lui. L'un d'eux fit même de très grandes choses. Ayant établi par de grandes victoires la sécurité du côté de l'Asie il soumit, à l'ouest, tout le littoral de l'Afrique, jusqu'au détroit de Gibraltar. Les Égyp-

tiens retrouvèrent dans cette expédition lointaine leur ancienne vigueur. Le premier usage qu'ils en firent fut de chasser les Éthiopiens, et de rétablir un pouvoir national dans la personne de Stéphinathi, citoyen de Saïs.

Cette ville, située en Basse-Égypte, sur le Delta, devint la capitale de l'empire, et donna son nom à la nouvelle dynastie. C'est la vingt-sixième de la chronologie de Manéthon. Elle commence au septième siècle avant notre ère.

Les successeurs immédiats de Stéphinathi, profitant des discordes qui divisaient les peuples de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse, furent assez heureux pour maintenir la Syrie sous leur domination ; peut-être auraient-ils pour long-temps encore conservé à l'Égypte le premier rang parmi les nations, si Psammétik Ier, oubliant les principes d'une saine politique, et ce que peut l'amour-propre froissé dans le cœur des citoyens, n'avait appelé dans ses ports et dans son royaume les Ioniens et les Cariens, ne leur avait fait des concessions de terre, et confié la garde de sa personne ainsi que les premiers postes de l'armée. Tant de faveur accordée à des étrangers, au détriment des défenseurs naturels de l'Égypte, exaspéra la caste militaire : cent mille soldats, préférant l'exil à l'outrage, quittèrent spontanément la patrie, et la livrèrent presque sans défense aux coups de l'ennemi.

Les peuples voisins profitèrent habilement de cette circonstance pour lui enlever toutes ses possessions. Ce fut en vain que Néko, fils de Psammétik, lutta contre les Babyloniens. Favorisé d'abord par le sort des armes, il fut enfin vaincu par Nébucad-Nésar, et forcé d'évacuer la Syrie, qui passa sous la domination de Babylone. Réduit à l'Égypte, Néko chercha dans de nouvelles combinaisons politiques, et dans l'alliance des Grecs, une compensation aux pertes qu'il avait faites. Il attira dans ses ports tous les navigateurs étrangers, et ouvrit de nouvelles voies au commerce. Une flotte, armée par son ordre, partit de Suez, sortit de la mer Rouge, et se frayant des routes inconnues, contourna l'Afrique, et revint en Égypte par le détroit de Gibraltar. Ce voyage, s'il contribua peu à agrandir le commerce, enrichit au moins la géographie de nouvelles connaissances, et mérite de faire époque dans l'histoire de la navigation.

A Néko succédèrent Psammétik II et Ouaphré, qu'Hérodote nomme Apriès. Ce dernier, dès les premières années de son règne, rendit, par des succès éclatants, quelque lustre à l'Égypte; mais ayant fait marcher ses troupes à travers le désert, pour attaquer les Cyrénéens dans leur ville, il perdit une partie de son armée. Il fut accusé par ceux qui échappèrent d'avoir voulu les faire pé-

rir, pour opprimer plus facilement la nation avec les auxiliaires qui formaient sa garde. Forcé de se défendre, il succomba dans une bataille contre Amasis, que les Égyptiens avaient choisi pour chef, et auquel ils donnèrent la couronne. Au titre qui lui conférait le sceptre, Amasis voulut en joindre un autre, en prenant pour femme la fille de Psammétik II, sœur du roi détrôné. Par cette alliance, tout l'odieux de son usurpation disparut aux yeux des partisans de la légitimité, les femmes pouvant régner, et la succession au trône ayant lieu du frère au frère, et du frère à la sœur. Son règne fut long et paisible, et son peuple fut heureux pendant les quarante-deux ans qu'il le gouverna.

Dépouillée de toutes ses conquêtes, l'Égypte était restée l'entrepôt du commerce entre l'Inde et les nouveaux peuples qui bordaient la Méditerranée. Les richesses affluaient dans ses ports, et se répandaient à l'intérieur et à l'extérieur du royaume. L'agriculture, plus soignée, multipliait l'abondance, et apprenait, mais trop tard, aux Égyptiens que la gloire qu'on cherche dans les triomphes de la guerre ne vaut pas le bonheur qui naît des occupations de la paix.

Un prince né avec toutes les qualités d'un héros, venait d'élever la Perse au rang d'une grande nation, et de lui donner, par l'asservissement de

Babylone, l'empire de l'Asie occidentale. Ce peuple, débordé comme un torrent, et attiré vers l'Égypte par la fertilité de son sol, par la prospérité de son commerce, et aussi par de vieilles rancunes, la menaçait d'une invasion prochaine, que la mort de Cyrus ne put retarder, et que celle d'Amasis allait rendre facile. L'armée nationale, désorganisée par l'impolitique de ses prédécesseurs, laissait la patrie à la garde des étrangers. C'est avec eux, et avec les débris de la caste militaire, que Psammétik III dut courir au-devant de Cambyse, qui s'avançait à la tête de troupes nombreuses et aguerries. Les deux armées se rencontrèrent à Péluse; la bataille fut sanglante, et le succès longtemps incertain. Les Égyptiens firent des prodiges pour conserver leur indépendance; mais leurs efforts devinrent inutiles : écrasés par le nombre, ils furent vaincus. L'Égypte, conquise, vit saccager ses villes, détruire ses monuments, et sa population soumise à toutes les vexations d'un ennemi superbe et vindicatif. La fureur de Cambyse ne s'arrêta pas aux vivants; l'humanité fut outragée jusque dans la tombe, comme pour faire expier aux morts douze siècles de victoire et de prospérité; la profanation s'étendit aux temples et chassa les dieux de leurs autels. Les arts et les sciences, méprisés par ce vainqueur farouche, disparurent de leur terre natale; et si la Grèce n'en avait conservé

les principes, la civilisation se trouvait éteinte dans l'Orient, tandis que l'Occident était encore dans les ténèbres.

Ainsi finit la puissance égyptienne. Après avoir donné des lois au monde, ce pays, réduit en province persane, fut livré à l'administration d'un satrape insolent, et subit pendant un siècle et demi l'humiliation et la honte. Les monuments que Cambyse ne put détruire portent encore la marque de ses mutilations insensées. Il n'en est pas un sur lequel il n'ait laissé quelques traces de sa stupidité. Ses successeurs, moins barbares, ne l'imitèrent pas dans ses destructions, mais ils pressurèrent l'Égypte, et la firent servir à leurs projets ambitieux, en employant sa marine[1] contre les peuples de la Grèce, ses anciens alliés. Aussi quand Alexandre, semblable à l'aigle audacieux détaché du mont Olympe, fondit sur l'empire des Perses, les Égyptiens furent-ils les premiers à abandonner Darius, et à reconnaître pour souverain le jeune héros de la Macédoine. Ils comptaient trouver dans l'élève d'Aristote un chef qui comprît leurs besoins, qui relevât leurs temples, et rallumât chez eux le flambeau de tous les arts.

Flatté de l'accueil qu'ils lui firent, et des pro-

[1] Le pont de bateaux sur lequel l'armée de Xerxès traversa le canal des Dardanelles avait été fait par les Égyptiens.

messes brillantes de l'oracle d'Ammon, Alexandre, dont l'ambition consistait autant à éclairer le monde qu'à le conquérir, réalisa leurs espérances. Il ordonna la réédification de leurs monuments, et fonda la ville d'Alexandrie, dans le but d'en faire le point central du commerce de ses vastes États. La mort, qui le surprit au milieu de ses projets, ayant dissous son empire, en livra les membres dispersés à ses lieutenants. L'Égypte échut en partage à Ptolémée, fils de Lagus. Comme général, il avait compris les desseins de son maître; comme souverain, il résolut de les exécuter, et de rendre à l'Égypte, par un commerce immense, la puissance que lui avaient donnée les armes dans les siècles antérieurs.

Sous la domination persane la route du Bengale n'avait pas cessé d'être fréquentée par les Égyptiens; mais les guerres continuelles où les entraînèrent les rois de l'Asie, occupant toute leur marine, avaient rendu languissante la navigation de l'Inde, et improductive celle de la Méditerranée. Ptolémée ressuscita l'esprit commerçant de ses sujets. Il couvrit les deux mers de ses galères, et fit affluer à Alexandrie les marchandises et les négociants du monde entier. Cette place devint en moins d'un siècle le marché de l'univers. Ornée des monuments qui avaient échappé à la fureur de Cambyse, et des chefs-d'œuvre de la Grèce,

elle effaça en magnificence toutes les villes connues. Pour donner une idée de sa splendeur, il suffira de citer la rue qui, partant de la marine, allait aboutir à la porte de Canope. Elle avait deux cents pieds de largeur[1], et traversait la ville de l'ouest à l'est, dans une étendue de deux lieues. C'était une longue suite de colonnes, de statues, d'obélisques, décorant les temples, les édifices publics, et même les maisons particulières dont elle était bordée. Le marbre, le granit, le porphyre éblouissaient la vue, et faisaient un vaste musée de la plus belle rue de l'univers. On y pouvait suivre l'histoire des arts de tous les lieux et de toutes les époques, car il y avait des produits de tous les peuples et de tous les temps. Le reste de la ville répondait à tant de magnificence et de somptuosité.

En même temps que le fils de Lagus ornait Alexandrie et l'enrichissait de toutes les productions de la terre, il fondait une académie, envoyait des savants dans toutes les parties du monde, et rassemblait de toutes parts les manuscrits précieux, qui devaient composer cette bibliothèque fameuse, avec laquelle périrent la plupart des connaissances et l'histoire presque entière de l'antiquité.

[1] Strabon lui en donne deux mille. Nous avons craint que ce ne fût une erreur.

Ptolémée-Philadelphe suivit les traces du fondateur de sa dynastie : il facilita le commerce par un canal de jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée; mais s'apercevant que le fond du golfe Arabique, resserré et plein d'écueils, rendait la navigation pénible et périlleuse, il fonda, sous le tropique, le port de Bérénice, d'où les marchandises arrivaient au Nil à travers le désert. Ce fut encore lui qui éleva le phare d'Alexandrie, afin de diriger les navires vers un port dont les abords étaient dangereux. Ce monument fut dédié aux dieux *sauveurs de la mer*.

Ptolémée-Évergètes, à l'exemple de son père et de son aïeul, protégea le négoce, et lui donna une telle extension, que la fortune de l'Égypte monta à son comble. Cette abondance de toutes choses, ce concours prodigieux de tous les peuples ne tardèrent pas à corrompre la cour d'Alexandrie. Dès le cinquième des Ptolémées on ne trouve plus qu'un luxe effréné, que débauches infâmes qui, du prince passant aux sujets, finirent par énerver la nation, et la rendirent incapable du moindre effort contre la puissance romaine. César, le premier, fit la conquête du pays; mais ayant eu un fils de Cléopâtre, il lui laissa la couronne, qu'Auguste, insensible à ses charmes, lui enleva peu de temps après. L'Égypte, soumise aux Romains, fit passer dans la capitale de leur empire, avec le luxe

qui l'avait perdue elle-même, les premiers germes de décadence et de dissolution.

Sous les douze principaux souverains qui forment la dynastie des Lagides, les anciens dieux de l'Égypte avaient repris leurs autels. Il en avait peu coûté aux Grecs d'adopter des divinités dans lesquelles ils reconnaissaient les leurs. Aussi les temples furent-ils relevés, et le nom de plusieurs Ptolémées se retrouve-t-il sur tous les monuments, soit comme fondateurs, soit simplement pour des restaurations. Le rapprochement des ruines qui restent de cette époque, avec les ruines des temps antérieurs, est loin d'indiquer un progrès de l'art. Les Grecs paraissent s'y être renfermés autant que possible dans les vieilles formes, et quand ils s'en sont écartés, le témoignage des voyageurs atteste qu'ils n'ont été heureux dans aucun de leurs changements.

Si les Ptolémées ne firent faire aucun progrès à l'architecture et à divers autres arts, ils avancèrent prodigieusement la science de la navigation et celle de la construction des navires. Parmi les savants qui étendirent la première à tout le monde connu, il faut compter Eudoxe, habile navigateur et célèbre astronome. Il visita les côtes de l'Inde, et en traça les contours jusqu'à la Cochinchine. De là étant revenu en Égypte, il partit de nouveau pour visiter les peuples de l'extrémité de l'Afrique.

La proue d'un navire de Cadix, qu'il trouva sur le rivage de Soffala, ayant piqué son amour-propre, il acheva le tour de ce vaste continent, et rapporta en Égypte les notions les plus exactes et les plus détaillées sur les côtes qu'il venait de parcourir.

L'architecture navale avait marché en raison des besoins de la navigation. C'est un fait incontestable que l'on ne saurait nier, sans nier aussi toute l'histoire du temps. Les peintures de l'Égypte, si fertile en objets de tous les arts, ne retracent, il est vrai, la figure d'aucun de ses grands bâtiments; mais le témoignage des auteurs les plus graves fait foi qu'elle en eut de prodigieux, et par la forme et par la grandeur. Parmi plusieurs centaines de galères, employées à la protection du commerce, Ptolémée-Philadelphe en comptait plusieurs de deux cents pieds de long. Plutarque en décrit une, qu'avait fait construire le deuxième de ses successeurs. « Elle avait, dit-il, trois cent soixante-treize pieds de long, et soixante-quatre de hauteur vers la poupe. Quatre cents matelots manœuvraient ses voiles, quatre mille rameurs ses avirons, pendant que trois mille soldats combattaient sur son bord. » Former et mouvoir une pareille masse indiquent une perfection qu'on est généralement bien loin de supposer dans la marine de ces temps-là. C'est avec ces moyens puissants qu'Alexandrie, après la des-

truction de Tyr et de Carthage, était devenue, selon les prévisions de son fondateur, le centre du commerce du monde, et que l'Égypte avait recouvré le rang que lui assignent sa position et les richesses inépuisables de son sol.

En passant sous le joug des Romains, les Égyptiens devinrent les facteurs de leur commerce. Avec les productions que leur sol fournissait à la nourriture de Rome, ils y apportaient toutes celles de l'Asie, et préparaient insensiblement la dégradation de mœurs qui devait entraîner la chute de l'empire. Trouvant sur les bords du Nil de riches moissons, ces fiers républicains renoncèrent aux rudes travaux de la terre, et convertirent en jardins somptueux les champs qu'avaient labourés leurs consuls. Ils dépouillèrent l'Égypte de ses plus beaux monuments : les obélisques, les statues, les sarcophages les plus riches, transportés en Italie, décorèrent les lieux publics ou les maisons de campagne de ses riches patriciens. En moins d'un siècle l'Égypte eût été mise au niveau des autres provinces, sans la fertilité naturelle de son sol, et sans les indestructibles édifices qui attiraient, comme aujourd'hui, les savants et les curieux de toutes les parties de l'empire. On trouve par milliers les noms des voyageurs qui, de tout pays, y vinrent déposer dans toutes les langues l'hommage de leur admiration. On ferait plusieurs

volumes des inscriptions nombreuses qui couvrent encore les monuments, et vous mettent en compagnie de tout ce que l'antiquité offre de plus illustre. Le colosse d'Aménophis-Memnon, dont les accents mélodieux attiraient particulièrement la curiosité, fournirait à lui seul la matière d'un livre.

La domination romaine, ayant étendu à toute la terre une même forme de gouvernement, avait répandu à peu près partout une même masse de lumières. En arrêtant la civilisation chez quelques peuples, elle l'avait avancée chez plusieurs autres, et les avait ainsi tous préparés à la révolution dont le fils de Marie jetait, par ses disciples, les germes dans le monde entier. Les Égyptiens furent les premiers à embrasser une morale qui, prêchant la fraternité des hommes, enfants du même Dieu, détruisait la différence des rangs et des fortunes, abolissait l'esclavage, rendait l'oppression criminelle, et n'avait de récompense que pour la vertu.

La portée sublime de la doctrine de Jésus-Christ effaroucha les empereurs romains et tous ceux qui participaient à leur puissance; ils y virent un progrès funeste au pouvoir absolu. Pour maintenir les formes si douces qu'avait engendrées la barbarie, l'anéantissement de la religion nouvelle fut ordonnée : c'est l'histoire de nos jours, avec la différence essentielle néanmoins que Jésus, ayant

posé la douceur et la persuasion pour bases du progrès, rend inexcusable la cruauté des empereurs, tandis que les doctrines modernes, cherchant à s'imposer par la force, justifient en quelque sorte, non pas la cruauté, mais les mesures conservatrices des gouvernements.

Le signal parti de Rome fut exécuté avec empressement par des proconsuls avides, véritables satrapes, gorgés de l'or des peuples, et nageant dans la bourbe de tous les vices que la nouvelle morale flétrissait. Le sang des chrétiens coula en Italie, en Grèce, en Syrie, en Afrique; la Thébaïde en fut inondée. Cette malheureuse contrée, perdit ses villes et la plus grande partie de sa population. Mais le sang de ses martyrs fut le baptême de toute l'Égypte. Chacun voulut être d'une religion qui payait les souffrances d'un moment par une éternité de gloire, et donnait la force de braver les plus horribles tourments. Constantin, en adoptant la religion des réformistes, fit cesser les persécutions. L'Égypte respira sous ce nouveau maître, et put sans obstacle adorer un seul Dieu. Les temples de Kneph furent convertis en églises, et c'est au fanatisme grossier des premiers chrétiens que l'on doit les mutilations de ce qui avait échappé à Cambyse.

C'est aussi vers cette époque que se perdit l'intelligence des hiéroglyphes. Les prêtres du nou-

veau Dieu, craignant qu'on n'aperçût plus d'un rapport entre leurs doctrines et celles des serviteurs d'Ammon, appliquèrent l'alphabet grec à la langue copte, afin d'enlever aux prosélytes la connaissance des Écritures sacrées. Cette mesure eut tout l'effet désiré. En moins d'un siècle l'histoire et la religion antiques furent étrangères aux Égyptiens. Ils ne virent sur les monuments de leurs ancêtres que des énigmes indéchiffrables, dont le sens les occupait peu, absorbés qu'ils étaient par une seule idée, celle de gagner le ciel.

Mais la religion ne tint pas aux hommes les promesses qu'elle leur avait faites, et qui semblaient être une conséquence de la divine morale de son fondateur. Interprétée, défigurée, surchargée, de libre qu'elle était, elle se fit esclave, et l'oppression qu'elle proscrivait existe encore, après dix-huit siècles. Aussi l'Égypte qui, à la division de l'empire, était restée à celui d'Orient, eut-elle beaucoup à souffrir des empereurs de Constantinople. Soumise à d'infâmes traitants, elle subit le régime d'un monopole destructeur de toutes les industries, qui avaient survécu à l'asservissement.

Cependant le temps était venu où le joug qui l'opprimait devait s'appesantir encore. Vers le milieu du septième siècle, Amrou, général du calife Omar, en fit la conquête, et la gouverna, au nom de son maître, avec une verge de fer. L'ancienne

race des Égyptiens, déjà fort abâtardie par le mélange des Perses, des Grecs et des Romains, disparut presque entièrement. Une religion intolérante et farouche remplaça une religion d'amour et d'humanité; les autels des chrétiens furent renversés, et les temples et les palais antiques, qui avaient servi à la célébration de leur culte, éprouvèrent de nouvelles dégradations.

Les sciences et les arts, retirés de la terre, s'étaient conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, et n'attendaient pour en sortir que des jours moins orageux; Amrou les y poursuivit, et livra aux flammes les espérances de la civilisation. Le peu de savants qui les cultivaient se sauvèrent à Constantinople, et l'obscurité la plus profonde couvrit une terre qui avait jeté tant de clarté. Enfin, tout ce que l'ivresse de la victoire, tout ce que le fanatisme religieux peuvent imposer de charges et de persécutions, l'Égypte l'éprouva pendant les trois siècles qui suivirent la conquête d'Omar.

Les califes ses successeurs, poursuivant le rêve de l'empire du monde, promis par Mahomet, avaient porté leur domination sur l'Asie, l'Afrique et l'ouest de l'Europe. Un État aussi vaste, dont les diverses provinces étaient séparées par la solitude des déserts, ne pouvait long-temps rester uni. Il se divisa bientôt en deux grands royaumes qui éprouvèrent eux-mêmes des subdivisions. Vers la fin du

xe siècle, Moaz, qui gouvernait l'occident de l'Afrique, ne trouvant plus à guerroyer en Europe, abandonnée pied à pied par les Arabes depuis la mémorable bataille de Poitiers, se porta vers l'orient. Il enleva l'Égypte aux califes, en fit le siége de son empire, et la replaça au rang des nations. Sa dynastie et celle des Aïoubites, qui eut pour fondateur le sultan Saladin, firent pendant trois siècles prospérer le pays, malgré les guerres qu'il fallut soutenir contre les princes chrétiens, croisés pour délivrer un tombeau. Des torrents de sang furent répandus autour du sépulcre de l'Homme-Dieu, dont l'amour immense avait voulu transformer tout le genre humain en une seule société de frères.

Sous les sultans égyptiens on vit refleurir l'agriculture, les arts et le commerce. Ils appelèrent au Caire tous les hommes qui avaient conservé quelque trace de civilisation : des académies y furent ouvertes, l'étude fut encouragée, des récompenses accordées aux savants. Les ports, ouverts aux Vénitiens, reprirent leur activité. Les produits de l'Inde et de l'Arabie, passant de nouveau par l'Égypte pour arriver en Europe, firent en même temps la fortune du Caire et de Venise. Plusieurs édifices durent leur construction à ces nouvelles richesses. Si leur architecture est loin de celle des Pharaons, elle ne manque cependant

pas de hardiesse, de grâce et de légèreté. Cet état prospère dura jusqu'à la révolution par laquelle les Mamlouks usurpèrent le pouvoir.

Ces étrangers, soldats des sultans et commis dès leur origine à la garde des côtes, ayant en 1250 massacré le dernier prince de la famille de Saladin, convertirent le gouvernement de l'Égypte en une royauté élective entourée de formes aristocratiques qui rendaient pour ainsi dire nul le pouvoir du chef de l'État. Ils avaient divisé le pays en vingt-quatre départements, chacun gouverné par un Mamlouk portant le titre de *bey*. Les autres Mamlouks, distribués sous leurs ordres, formaient leur garde ou administraient les villes et les bourgs. Ces places étaient données par les beys selon leur caprice, quelquefois selon l'intelligence des candidats. Les beys, réunis en conseil, élisaient le chef de l'État à la pluralité des suffrages. Une fois nommé, ce dernier avait le droit de faire la guerre et la paix, de traiter avec les puissances étrangères, de nommer les ministres, et de pourvoir aux places vacantes de beys, en prenant les nouveaux élus parmi les Mamlouks.

La nécessité où se trouvait ce souverain de gagner et de conserver les suffrages pour n'être pas dépossédé, son attention continuelle à déjouer les intrigues qui tendaient à le renverser, et sous lesquelles il succombait presque toujours;

le besoin de ramasser des richesses, soit pour attaquer l'autorité usurpatrice des beys, soit pour défendre la sienne, rendaient son gouvernement fort dur aux Égyptiens, et sa puissance bien petite. D'un autre côté, l'ambition qui portait les beys à le renverser, et qui poussait en général les Mamlouks vers les premières dignités, multipliait l'avidité, faisait naître des divisions continuelles, engendrait la trahison et le meurtre, et finissait toujours par tourner au malheur du peuple, qui était réduit à payer de son sang et de sa fortune les sottises de ses gouverneurs.

On sent qu'un pareil état de choses n'était pas propre à entretenir la prospérité créée par les sultans. La bonne police disparut; le peuple se mêlant sottement aux querelles des Mamlouks, abandonna les soins de la terre; les canaux s'obstruèrent, l'eau mal dirigée inonda quelques points et n'atteignit pas les autres; la surface végétale se rétrécit, et le grenier de l'empire romain put à peine suffire à nourrir ses indigènes, réduits au tiers de l'ancienne population. Le commerce de l'Inde, que les Vénitiens continuèrent sous les Mamlouks, laissait encore de grandes richesses dans le pays; cette ressource lui fut enlevée à la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

L'histoire du passé, en général si peu profitable

aux hommes, à cause de leur présomption, avait appris à Vasco de Gama que l'on pouvait faire le tour de l'Afrique. Ce célèbre navigateur partit de Lisbonne avec quelques vaisseaux, se dirigea vers le sud de ce grand continent, en atteignit le cap le plus extrême, le doubla, aborda sur les côtes de Soffala et de Malabar, y chargea ses vaisseaux des trésors de l'Orient, et rentra dans sa patrie. La vue des richesses qu'il rapportait enflamme ses concitoyens et les précipite sur la route de l'Inde, dont ils égorgent les paisibles habitants afin d'assouvir plus facilement leur soif insatiable. Non contents d'avoir dévasté ces belles contrées, ils pénètrent dans l'océan Pacifique, cherchant de nouvelles victimes et de nouveaux trésors. Mais ce ne sont pas des Indiens qu'ils rencontrent cette fois; ce sont des Espagnols, arrivés comme eux au même point par une route opposée, et comme eux altérés d'or. Ces deux peuples, séparés de la mère-patrie par le diamètre de la terre, marchant tous deux sous la bannière du Christ, se chargent avec fureur. Le sang qui coule à flots, apprend aux insulaires, qu'on appelle barbares, ce qu'ils doivent attendre de ces hommes civilisés qui s'annoncent au nom d'un Dieu de paix.

A la première apparition des Portugais dans l'Inde, les Vénitiens, seuls courtiers entre l'Europe et l'Asie, poussèrent un cri d'alarme. Ils excitèrent

les Turcs, aux mains de qui venait de tomber l'Égypte, à s'opposer aux conquêtes des chrétiens, et à détruire même leurs nouveaux établissements. Une flotte, dont ils fournirent les matériaux, fut équipée sur la mer Rouge et marcha contre les Portugais. Mais que pouvait-elle contre l'un des plus grands capitaines dont les annales de la marine fassent mention? Albukerque battit les Ottomans, les poursuivit jusqu'au fond du golfe arabique, brûla leurs vaisseaux, fit sauter leurs forteresses, et menaça l'Égypte de l'anéantissement, en détournant dans la mer Rouge le fleuve qui lui donne la vie. Ce projet, dont l'idée seule ternit la gloire d'Albukerque, n'eut pas même un commencement d'exécution. Ce qui fut exécuté, c'est la ruine du commerce. Les cargaisons du Bengale, prenant peu à peu le chemin du cap de Bonne-Espérance, enlevèrent à l'Égypte une source inépuisable de richesses. Il lui restait son sol et son fleuve, source plus certaine de fortune et de bonheur; mais, comme nous l'avons dit, elle venait de tomber entre les mains des Turcs, nation professant pour l'agriculture et les arts le plus profond mépris. D'ailleurs Sélim, après l'avoir soumise à Constantinople, en avait laissé le gouvernement aux Mamlouks, sous la seule condition de reconnaître la souveraineté de l'empereur et de payer tribut. On doit juger ce qu'il y avait à attendre

d'un tel gouvernement par le peu que nous avons dit des rudes formes de son administration. L'autorité de Constantinople fut une charge nouvelle, parce qu'aux impôts déjà existants, et que l'absence du commerce rendait intolérables, il fallut joindre de nouveaux impôts pour faire la part du suzerain et enrichir le pacha, chargé d'en surveiller la rentrée. Dès cette époque, l'Égypte descendit rapidement au terme extrême de la faiblesse, et ses habitants, soumis au plus infâme despotisme, tombèrent dans le plus bas degré de la misère et de l'avilissement.

Tel était le sort de l'Égypte lorsque le général Bonaparte y débarqua à la tête des armées de la République française. Il semblait qu'un peuple, journellement pillé, mutilé, égorgé par quelques milliers d'étrangers, devait bénir les libérateurs que leur envoyait le ciel. Pas du tout : le fanatisme religieux l'arma pour la défense de ses tyrans. Nos troupes eurent à combattre les Mamlouks et la population, les Arabes du désert et ceux de la Mecque, accourus pour dévaliser une armée qu'ils croyaient couverte d'or. Ils vinrent se briser contre le fer de nos baïonnettes. L'art des manœuvres produisit là ce qu'il avait produit sous Alexandre; il fit triompher une poignée d'hommes d'une multitude de barbares, et livra en moins d'un an l'Égypte au vainqueur de Lodi.

Les Égyptiens ne furent pas longs à comprendre l'avantage de notre administration et l'impartialité de nos lois, qui assuraient à tous une égale protection, et laissaient à chacun le produit de son travail. Ils s'appliquèrent à la culture de la terre, sûrs d'en recueillir tranquillement les fruits. La prospérité renaissait, quand l'assassinat de Kléber fit passer le commandement à des mains inhabiles. L'armée, atteinte de la dyssenterie, de la peste et de l'ophthalmie, se trouvait réduite, en trois ans, au tiers de ses combattants. L'impossibilité de recevoir des renforts, par la défaite d'Aboukir, qui avait donné aux Anglais l'empire de la Méditerranée, et plus encore l'incapacité du nouveau général, enhardirent l'Angleterre. Elle fit passer en Égypte une armée nationale, au moment où il n'y avait qu'à triompher. Elle y arriva le 8 mars 1801; Abercromby la commandait. Supérieure en nombre à ce qui restait des troupes de la République, elle était accrue d'une expédition que Constantinople envoyait pour la seconde fois. Abercromby attaqua nos soldats, réunis à la hâte pour couvrir Alexandrie. Il les battit et les força de se renfermer dans la ville. Une capitulation, signée peu de mois après, fit évacuer l'Égypte, et la remit sous la domination des Turcs. C'était la rendre à l'esclavage et à la dégradation [1].

[1] En mémoire de leur expédition, les Anglais gravèrent sur

Parmi les troupes que la Porte-Ottomane avait envoyées au secours de l'Égypte, un chef de trois cents hommes se distingua par son habileté, sa bravoure et sa rare prudence. Après l'évacuation,

une table de marbre l'inscription suivante, trouvée en 1831 sous le socle de l'obélisque d'Alexandrie qui est renversé. Cette inscription, en langue anglaise, est traduite littéralement.

« L'an de l'ère chrétienne 1798, la République française débarqua sur les côtes d'Égypte une armée de quarante mille hommes, commandée par Bonaparte, son général le plus capable et le plus heureux. La conduite du général et la valeur des troupes effectuèrent l'entière soumission de ce pays. Mais la divine Providence réservait à la nation anglaise de détruire leurs ambitieux projets. Leur flotte fut attaquée et détruite par la flotte anglaise de même force, commandée par Nelson. Leur projet de conquête de la Syrie fut renversé par la résistance d'Acre, sous le commodore sir *Sidney Smith ;* et l'Égypte fut délivrée de leur domination par une armée anglaise, inférieure en nombre, mais commandée par sir Ralph Abercromby, qui débarqua à Aboukir le 8 mars 1801, et défit les Français en plusieurs occasions, particulièrement dans une très décisive affaire près d'Alexandrie le 21 du même mois. Ils furent alors forcés de quitter la rase campagne pour se retirer dans leurs garnisons du Caire et d'Alexandrie. Ces places furent ensuite rendues par capitulation.

« Conserver pour les âges futurs le souvenir de ces événements, célébrer la perte de sir Ralph Abercromby, blessé à mort dans ce jour mémorable, tel est le but de cette inscription qui fut déposée ici l'an du Christ 1801 par l'armée anglaise, le jour de l'évacuation de ce pays et de sa restitution à l'empire turc. »

En passant sous silence le départ de Bonaparte, et la réduction de notre armée au tiers de ses combattants, l'inscription semble insinuer qu'Abercromby battit quarante mille Français ayant à leur tête Napoléon. C'est ainsi que les Anglais écrivent l'histoire quand ils veulent grandir leurs généraux ; et ils le veulent toujours.

il se fit encore remarquer par son adresse à concilier ou diviser les partis, et par son énergie à les écraser, quand les conseils ou la ruse devenaient inutiles. Son affabilité calculée lui avait mérité l'affection des habitants. Pour lui témoigner leur estime et leur reconnaissance, les cheiks lui offrirent, au nom de tout le pays, le gouvernement de l'Égypte, dignité dans laquelle il fut confirmé par la cour de Constantinople, au mois de juillet 1805. Devenu pacha, Méhémet-Ali déploya, dans l'art de gouverner, autant de finesse et de capacité qu'il avait montré de courage dans les combats. Les Mamlouks, qui cherchaient à ressaisir le pouvoir, entretenaient partout des divisions intestines, excités par les Anglais qui, de leur côté, espéraient, à la faveur des troubles, s'emparer d'un pays dont la possession, convoitée depuis long-temps, eût complété leur puissance commerciale. La désastreuse expédition qu'ils tentèrent sur Rosette, leur expulsion honteuse, et le massacre des Mamlouks, anéantirent les prétentions des uns et des autres, et consolidèrent la puissance de Méhémet-Ali.

C'était le moment de retirer l'Égypte de sa profonde misère et de sa dégradation. Le passage des Français avait tracé la voie. Débarrassé de tous ses ennemis, placé au plus haut degré dans l'estime et la confiance du sultan, le vice-roi pouvait

réparer les maux, nés de la dernière invasion. Il devait favoriser l'agriculture qui multiplie les hommes et les ressources, faire régner la justice pour gagner l'affection, et, se préparant ainsi des moyens d'affranchissement, jeter en même temps les germes de la nationalité égyptienne et les bases solides d'un nouvel État. Il devait, par un accueil bienveillant et une éclatante protection, attirer les caravanes de l'Arabie et de l'Afrique, et raviver le négoce en lui donnant une entière liberté. Soit mauvais vouloir, soit obstacles cachés, il ne fit rien de ce qui pouvait, en peu d'années, créer et mettre à sa disposition une masse énorme de forces et de richesses. De souverain protecteur qu'il devait être de la propriété et du commerce, il se fit seul propriétaire et marchand. L'Égypte ne fut pour lui qu'une grande ferme, exploitée par un troupeau d'esclaves sous le bâton de ses officiers; et le commerce consista dans la vente, faite en son nom, des produits qu'il en retirait. Ce rôle mesquin, cette négligence de l'avenir prouvent que Méhémet-Ali ne pensa que très tard à l'indépendance de l'Égypte, ou qu'il ne comprit pas les vraies sources d'où l'émancipation tire sa force et sa puissance. Ceux donc qui, pour donner une plus haute idée de son caractère, disent que l'affranchissement fut la pensée fixe de toute sa vie, sont loin de faire son éloge, puisqu'il au-

rait dans ce cas méconnu les plus sûrs moyens d'arriver à son but. Aussi a-t-il fallu, pour l'amener à secouer le joug de Constantinople, un concours de circonstances qu'il ne pouvait espérer, ni prévoir, ni faire naître. Il a été l'homme des événements. Doué d'un génie qui les lui faisait rapidement juger, il a saisi toutes les occasions de les tourner à son avantage; mais manquant du génie, ou plutôt de la volonté qui prépare de longue main la résurrection des peuples, il n'a su en faire que son profit particulier. Et alors, qu'importe à l'humanité que Méhémet-Ali ne soit plus l'humble vassal de la Porte, si l'Égyptien gémit sous le despotisme le plus dur et le plus raffiné de l'Orient? Qu'importe à la politique qu'il ait brisé les liens qui l'attachaient à Constantinople, s'il n'a fait que compliquer les embarras où elle est depuis quatre ans, et s'il l'a réduite à ne trouver qu'un homme là où elle cherche un système capable de l'appuyer?

Sous les Ptolémées, l'Égypte renfermait sept millions d'habitants, et donnait au trésor six cents millions de francs, représentant le quart, ou le tiers au plus, des produits du sol et de l'industrie. Aujourd'hui elle ne compte que deux millions d'âmes, et la totalité de ses revenus ne s'élève pas à deux cents millions, dont le vice-roi prend les trois quarts. C'est avec des moyens si dispropor-

tionnés qu'il a conçu le dessein de tenir sous sa dépendance plus de provinces que n'en occupa jamais le plus puissant des Lagides, et qu'il croit, calculant les embarras du moment, jeter sur l'Égypte, la Syrie, l'Arabie et l'Éthiopie, les fondements durables d'un empire et d'une dynastie. Il y a plus que de la témérité dans une pareille entreprise.

La question de l'Égypte est liée à celle de tout l'Orient, et la question de l'Orient est aujourd'hui celle de l'Europe, dont les puissances ne sont pas également favorables à la fondation d'un nouvel État sur les bords de la Méditerranée. Toutes, à l'exception de l'Angleterre, auraient intérêt que l'Égypte indépendante rouvrît au commerce son ancienne route; mais toutes, engagées dans deux systèmes politiques différents, à cause des principes contraires de leurs gouvernements et de leurs prétentions particulières, peuvent-elles concourir au même but? Que peut Méhémet-Ali attendre de la France, partagée entre le désir de voir renaître l'Égypte et la crainte d'une guerre, dont le résultat serait de faire tomber Constantinople au pouvoir des Russes? Que doit-il espérer de l'Angleterre, dépouillée, par la résurrection de l'Égypte, d'une partie des énormes bénéfices que procurent à sa marine le transport et le courtage des marchandises du midi et du centre de

l'Asie? En outre que la Prusse et l'Autriche ne pourraient l'aider que très indirectement, ces deux nations, enveloppées dans le tourbillon de la Russie, sont condamnées à suivre sa politique; or la Russie, contre tous ses intérêts, affecte de tenir une ligne entièrement hostile à Méhémet-Ali.

La première, et, sans aucun doute, la plus favorable occasion d'indépendance se présenta pour ce prince lors de l'insurrection de la Grèce. Le réveil des Hellènes, la conduite noble, courageuse et désintéressée de quelques-uns de leurs chefs, dans lesquels on retrouvait les vertus antiques, avaient excité l'admiration et l'enthousiasme. Alors les gouvernements marchaient unis sous les douces lois de la sainte-alliance; alors la France et l'Angleterre défaisaient à plaisir, pour la Russie, l'empire de Mahmout. Eh bien! Méhémet-Ali, qui avait jugé la circonstance, ne trouva que froideur et paroles évasives quand il voulut parler de s'affranchir. Force lui fut d'obéir à la Porte, d'envoyer ses régiments contre la Grèce, et ses vaisseaux périr par le canon des deux peuples qui l'avaient bercé de l'espoir d'une haute alliance. Il n'était cependant question que d'émanciper l'Égypte. Quel appui le vice-roi rencontrera-t-il aujourd'hui qu'il s'agit d'y joindre la Syrie, et que le moindre secours peut devenir le sujet d'une conflagration générale des peuples?

Il est possible que les événements ultérieurs fournissent à Méhémet-Ali quelques chances heureuses. Dans l'état actuel des affaires, la prévoyance ne peut s'étendre bien loin. Mais les circonstances présentes ne lui promettent aucune force étrangère pour soutenir son indépendance. Peut-être même que le jour où il la publierait, verrait-il se tourner contre lui ceux qu'il compte au nombre de ses amis les plus chauds. Il ne doit pas oublier qu'au moment où son fils menaçait Constantinople, à la tête d'une armée victorieuse, lorsque des consuls le félicitaient déjà sur sa prochaine grandeur, les ambassadeurs de France et d'Angleterre lui signifiaient de retirer ses troupes de l'Asie-Mineure, et ne lui laissaient de ses conquêtes que le pachalik d'Acre et quatre districts de la Syrie, le tout sous la suzeraineté du Grand-Seigneur. Les motifs de cette menace, quels qu'ils fussent, existent encore, plus pressants que jamais. Ce n'est donc qu'en lui-même et dans la seule Égypte que Méhémet-Ali doit chercher des ressources ; car la Syrie, impatiente de toute charge, lui échappera aussitôt qu'il voudra la soumettre au régime vexatoire des levées d'hommes et d'impôts.

Mais quelles sont les ressources de l'Égypte pour se séparer de l'Empire, et conserver sous sa domination des provinces éloignées, auxquelles le joug n'est supportable qu'autant qu'il ne blesse

pas? La reconnaissance, dont les bienfaits de ce prince nous font une loi, nous empêche de tracer le tableau complet de la situation du pays, et de l'administration odieuse qui, par un excès de zèle, outre-passant les intentions de Méhémet-Ali, l'a réduite à la dernière misère. Le peu que nous en avons dit, chemin faisant, suffit pour laisser comprendre ce qui peut lui rester de moyens, afin d'arriver, à travers la position forcée de l'Europe, à l'état libre d'un prince souverain, et pour assurer sur la tête de ses enfants une couronne nouvellement fondée.

Il est à regretter qu'un génie si puissant, que tant d'énergie et de constance n'aient pas eu un but plus louable, celui de faire entrer une peuplade barbare dans la grande société des peuples civilisés. Alors Méhémet-Ali aurait trouvé de la sympathie en Europe; alors l'élan général qui força les gouvernements à affranchir la Grèce, se serait également manifesté en faveur de l'homme extraordinaire qui, secouant les préjugés de religion, de race et de climat, établissait sa puissance sur les bases rationnelles de l'intérêt des peuples.

Élevé dans une religion intolérante et ennemie de tout progrès, enivré de ses succès et des douceurs du despotisme, il lui était difficile de monter à la hauteur de la mission à laquelle semblait l'appeler son génie. Il crut d'abord que la suprême

grandeur consistait dans les prosternations d'un peuple abruti et languissant devant un pacha superbe; et quand le contact des Européens et la marche des événements vinrent lui dévoiler la possibilité d'un autre rôle, quand la politique ombrageuse du sultan lui en fit une nécessité, il n'était plus temps d'abandonner la route où l'avaient jeté le défaut de lumières et les conseils de vils flatteurs, dont l'avidité se trouvait à l'aise du manque absolu de toute loi. Le même système fut poursuivi, et il se poursuivra encore long-temps, la position critique du vice-roi ne lui permettant pas de tenter un changement brusque, qui pourrait amener sa chute. Forcé d'entretenir une armée hors de toute proportion avec la population de l'Égypte, il doit continuer à écraser le pays sous les impôts et les levées en masse. Il lui est impossible de s'arrêter dans sa marche spoliatrice; il faut qu'il tombe ou que le peuple continue à souffrir.

C'est donc un grossier mensonge, celui qui représente l'Égypte comme s'avançant à grands pas sur le chemin de la civilisation, et qui tend à montrer dans Méhémet-Ali l'homme vengeur de plusieurs siècles de barbarie, rallumant le flambeau des sciences et des arts, ouvrant à ses peuples les sources de la richesse, et leur préparant une ère nouvelle de prospérité et de bonheur.

Que des spéculateurs, avides de partager les bénéfices dont la générosité du vice-roi laisse enrichir ses fournisseurs, lui lancent à la face ces basses flatteries, cela se conçoit jusqu'à un certain point; mais quand on voit des hommes judicieux, des savants distingués, des agents diplomatiques, lui lâcher aussi leurs bordées d'adulations; quand on lit dans les journaux les plus graves, que ses vues créatrices ont régénéré l'Égypte, un sentiment d'indignation vous saisit contre la dérision sanglante de ces ennemis du prince et de l'humanité.

Certes, Méhémet-Ali était fait pour entendre un plus digne langage. La nature, en lui donnant le génie des grandes choses, lui avait aussi donné une âme capable de supporter la vérité. Il est même constant que son empressement à accueillir les voyageurs, et à s'entretenir avec eux, a toujours eu pour but le désir de s'instruire des choses qu'il ignorait. Presque tous ont mieux aimé lui être agréables qu'utiles, et rarement il a appris quelques grandes vérités dans leur conversation. Toutefois il lui est arrivé d'en entendre d'un peu dures. Il demandait un jour à un lord, dont le nom est indifférent, ce qu'on pensait de lui à Londres : « Que vous êtes le plus riche propriétaire et le premier marchand de l'univers, » lui dit l'Anglais. Cette réponse, quoique grossière par sa

forme, étant l'expression de la vérité, lui donna à penser, mais ne le fâcha pas.

Lorsque *le Luxor*, chargé de sa proie, sortit du Nil, et vint à Alexandrie attendre que la belle saison lui permît de regagner les côtes de France, ses officiers furent admis devant Méhémet-Ali, pour le remercier de la protection qu'il leur avait accordée, et des secours qu'il leur avait fournis. Après les compliments d'usage et les félicitations sur les triomphes de son armée, qui lui assuraient la tranquille possession de l'Égypte, le capitaine prit la liberté de lui dire : « Votre Altesse pourra, au sein de la paix, corriger les vices de son administration, assurer la propriété et la personne de ses sujets, et par quelques autres lois, indispensables à la prospérité de l'Égypte et à la nationalité de ses habitants, se préparer une gloire égale à celle de Pierre de Russie. » Cette critique assez directe des abus existants ne choqua point le pacha. « Pierre, répondit-il, était parti du point où j'ai été obligé de m'élever. Cette différence de position explique la différence de ma conduite à la sienne. Toutefois, si je vis encore quelques années, j'espère, par les améliorations dont mon gouvernement est susceptible, resserrer de plus en plus la distance qui me sépare de lui, et alors peut-être le parallèle deviendra-t-il moins choquant pour la postérité. »

Quoiqu'on ait dit, pour justifier l'exagération des louanges prodiguées à ce prince, qu'il ne supportait pas la vérité, ces deux traits prouvent le contraire. Loin de montrer de l'humeur, il met tous ses soins à pallier sa conduite passée, à manifester ses bonnes intentions pour l'avenir. Il jette sur la force des circonstances ce qu'il y a de repoussant dans le despotisme outré qu'il fait peser sur l'Égypte, et il cherche à démontrer par la situation difficile où il l'a prise, la dure nécessité de son administration. Jamais on ne voit chez lui les signes de l'impatience, et bien qu'il nous soit arrivé quelquefois de pousser nos questions au-delà même des convenances, il ne lui est échappé ni une parole ni un geste qui marquassent le mécontentement. Qu'on ne prétende donc pas que le langage de la franchise était impossible avec lui. C'est un mensonge, et de plus une injure à sa haute pensée.

Ce prince avait besoin d'être éclairé; on ne l'a entouré que de fausses lumières. Ceux qui, par leur position indépendante auprès de lui, pouvaient dès le principe diriger sa vaste capacité vers le bien, l'ont, par la perfidie de leurs conseils, précipité dans le système absurde dont son amour-propre et son intérêt souffrent tant aujourd'hui; système qui devait entraîner sa ruine, si, dans la dernière lutte, les généraux de Mahmout, au lieu de ranger leurs soldats indisciplinés en bataille

devant l'armée d'Ibrahim, avaient traîné la guerre en longueur, en mettant autant de soins à éviter une action décisive, qu'ils en mirent à rechercher le combat. L'Égypte épuisée d'hommes et d'argent ne pouvait long-temps fournir aux frais d'une guerre ruineuse. L'incertitude prolongée d'un résultat heureux devait faire éclater une insurrection générale, d'autant plus probable que les lenteurs du siége de Saint-Jean-d'Acre avaient disposé les esprits à la révolte, et d'autant plus facile que le pays était entièrement dégarni de combattants. L'ignorance et la présomption des Turcs vinrent au secours de Méhémet-Ali, afin qu'il pût achever le temps de dure transition par laquelle semble devoir passer l'Égypte avant de renaître à l'indépendance, et de reprendre le rôle que lui assigne sa position géographique.

A ne considérer dans Méhémet-Ali que l'homme dont le destin a voulu se servir pour anéantir les préjugés du peuple, tuer le fanatisme et rompre la mauvaise volonté qui s'opposaient à l'introduction de nouvelles idées, on peut dire qu'il a parfaitement rempli sa tâche. Le sabre est la règle dont il s'est servi pour niveler tous les hommes: malheur à ceux dont la taille n'allait pas à sa mesure! nouveau Procuste, il les étendait sur le lit de l'égalité, et faisait rouler dans la poussière la tête de ceux qui ne pouvaient y contenir. Quelque

cruelle qu'ait paru sa conduite, nous aurions la force de le louer, si une sévérité inexorable nous avait semblé, dans tous les cas, également nécessaire, et si, après avoir brisé tous les obstacles qui entravaient sa marche, il avait posé les fondements du bonheur du peuple sur les cadavres de ses nombreux tyrans. Mais loin de là : instrument aveugle de la Providence, son rôle était de défricher le champ, et de laisser à un autre la gloire de l'ensemencer.

Il faut louer dans Méhémet-Ali la protection qu'il a accordée aux Européens. Avant lui il était dangereux de voyager en Égypte. Souvent la mort était la suite de l'imprudente curiosité, ou des spéculations lucratives qui portaient le savant ou le commerçant à faire des excursions dans l'intérieur du pays. Aujourd'hui, les courses les plus lointaines, depuis la mer jusqu'au fond de l'Éthiopie, offrent la même sécurité que dans les États les mieux policés de l'Europe. L'Arabe du désert lui-même a appris à respecter les voyageurs munis d'un firman du pacha. L'esprit du prince, supérieur aux préjugés des Orientaux et à la doctrine du fatalisme, est parvenu à faire partager sa tolérance à toutes les peuplades soumises par les armes à sa domination. Il n'a pas obtenu le même succès, quand il a voulu ôter à ses officiers l'affreux privilége de faire mourir sans autre jugement que

leur caprice. Ils ont jusqu'à présent trouvé le moyen d'éluder ses ordres et d'arrêter les bons effets qu'on devait en attendre. Obligés de recourir au bâton pour obtenir de chaque Fellah la somme de travail qu'exigent la culture de la terre et l'entretien des canaux, il arrive souvent que les malheureux expirent sous leurs coups.

Au mois de novembre 1831, le cachef de Luxor, homme doux et par conséquent peu propre à être un instrument de vexation, fut tout à coup remplacé par un soldat turc dont le caractère violent s'annonça dès son installation. Plusieurs paysans n'avaient pu cultiver toute la portion de terrain qui leur était assignée : le nouveau cachef les appela devant son tribunal, et après une bastonnade cruelle, il ordonna de leur couper le nez et les oreilles. Ces infortunés, au nombre de douze, supportèrent sans se plaindre cette douloureuse opération. Quelques-uns, les moins coupables sans doute, parvinrent à sauver leurs oreilles. Cet acte d'atrocité avait lieu pendant que nous étions occupés à traîner l'obélisque. Nous le dénonçâmes au gouverneur : un simple changement de village fut la punition du barbare qui l'avait ordonné.

Nous nous abstiendrons des réflexions qui se pressent en foule, l'indignation les suggèrera au lecteur. Seulement nous ferons observer que le système adopté rend impuissante la volonté du

pacha contre de pareils excès. Tant que le Fellah ne sera point appelé au partage des produits de la terre, tant que le fruit de ses sueurs sera dévoré en entier par un gouvernement dont les besoins, sans cesse renaissants, doivent sans cesse être assouvis, on ne peut compter sur aucune amélioration dans le sort du peuple. Le fouet et les tortures seront l'âme du travail tant que la certitude de posséder et de jouir n'aura pas fait naître l'émulation et l'industrie; et telle est sur ce point la résolution du vice-roi, qu'il n'y a aucun espoir de lui voir faire des concessions de terres, encore moins de lui voir abandonner une partie de la production. Il a les idées les plus fausses sur la propriété; leur application est devenue pour l'Égypte la pratique hideuse de la brillante théorie des Saint-Simoniens. Il est résulté de ce monopole exclusif les plus fâcheuses conséquences pour l'agriculture et pour la population : des villages entiers ont abandonné une terre stérile pour eux, et se sont enfuis au désert où règne au moins la liberté. Pour remplir le vide de leur départ, il a fallu redoubler d'exigences, multiplier la peine et les impôts, car le trésor ne veut rien perdre; et afin de prévenir de nouvelles émigrations, les Arabes nomades, manquant aux devoirs sacrés de l'hospitalité antique, se sont engagés, moyennant de légers tributs, à livrer tous les déserteurs.

Pendant notre séjour à Thèbes, une famille propriétaire d'une vingtaine de palmiers parvint, malgré cette surveillance, à se soustraire par la fuite au paiement d'une imposition trop onéreuse. Le gouverneur de la province fit adjuger la possession de ces dattiers à un écrivain copte, qui chercha vainement à se défendre de cette libéralité. Il fut forcé d'accepter, et de payer une redevance supérieure au revenu de sa nouvelle propriété. De plus on le contraignit d'acquitter la somme dont la famille fugitive était redevable envers le fisc. « C'est justice, disait le stupide Moharem-Bey; car le Mallem[1] devenant acquéreur, contracte toutes les obligations de son devancier. » Le pauvre Copte eut beau représenter que l'acquisition, étant forcée, ne pouvait l'engager dans les dettes de son prédécesseur; ses réclamations furent inutiles; on le menaça même de la prison et de la bastonnade s'il osait encore une fois paraître mécontent de la mesure généreuse qui l'élevait au rang de propriétaire.

L'émigration et la misère ne sont pas les seules causes de dépopulation; il en existe une autre dans le recrutement d'une armée disproportionnée, et que déciment annuellement l'incurie de l'administration et le mauvais traitement des malades. Il est

[1] Écrivain.

des districts où il ne reste pas un homme valide. De ce nombre sont la plupart des villages de la Thébaïde. Tous les travaux y sont exécutés par les vieillards, les femmes et les enfants.

Dans les premiers jours de juillet, les officiers du *Luxor*, après une longue course, avaient gagné un monticule qu'ombrageait un bouquet de palmiers. Harassés de fatigue et de chaleur, ils respiraient avec délices l'air frais que leur apportait une légère brise d'ouest. A leurs pieds descendait majestueusement le Nil, dont les eaux commençaient à se colorer d'un limon fécondant; sur leurs têtes de nombreux régimes de dattes, suspendus en couronnes d'or, fléchissaient sous leur propre poids, et semblaient s'incliner vers la main qui devait bientôt les cueillir; en face était la montagne où dorment deux cents générations; à la gauche le palais d'Aménophis, et à la droite les merveilleuses constructions de Carnac. La terre présentait l'aspect d'un désert poudreux; crevassée par l'action du soleil, elle paraissait ne s'entr'ouvrir que pour recevoir plus profondément le bienfait de l'inondation, source d'une nouvelle vie.

A quelques pas de là, un vieillard, les deux genoux dans la poussière, les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, semblait en appeler la protection sur les nombreux enfants qui l'entouraient. Après une courte prière, il s'approcha

de nous, et au nom du Dieu crucifié, dont l'image était tatouée sur sa poitrine[1], il nous demanda l'aumône en tremblant. Quelques pièces de monnaie lui rendirent l'assurance. Un rayon de joie sillonna sa figure, profondément altérée par la douleur. « Je vous remercie, nous dit-il, vous venez d'assurer pour quelques jours l'existence de ces innocentes créatures. Vous voyez en moi un père infortuné. Je n'avais que deux fils, ils m'ont été enlevés pour grossir l'armée des ennemis de notre Dieu. Resté seul et sans force pour nourrir leurs enfants, j'attends de la miséricorde divine qu'elle veuille les reprendre dans son sein, et les soustraire à la dure nécessité qui force leurs pères à servir nos tyrans. Les Barbares! après nous avoir dépouillés d'une terre illustrée par nos ancêtres, après avoir noyé dans le sang une nation paisible, après en avoir traîné les restes dans l'opprobre et l'avilissement, ils veulent l'achever aujourd'hui.

« On dit qu'autrefois cette plaine était toujours couverte de verdure, de fleurs et de fruits. Nos pères, nombreux comme les feuilles de palmier, ne la laissaient jamais en repos. L'invasion et le despotisme en ont fait un désert aride et une vaste

[1] C'est l'habitude des coptes de faire tatouer sur une partie quelconque de leur corps, l'image de la Croix qui attira tant de persécutions à leurs ancêtres.

solitude. Il ne lui reste de sa splendeur que des montagnes de pierre, de sa fertilité que des sables, de sa population que des tombes, dont les cendres, tamisées par l'avarice, ont été jetées au vent.

« Il y a plus de trente ans, un de vos généraux parut sur les bords du Nil comme un Dieu tutélaire; son aspect glaça d'effroi l'âme de nos tyrans. Il releva nos esprits abattus; il fit rentrer l'espérance dans nos cœurs flétris; il nous montra des jours heureux. Hélas! toutes ses promesses furent vaines. Son départ précipité et l'assassinat de son lieutenant nous replongèrent dans notre agonie. Français braves et généreux, évitez la conquête et l'oppression, car tous les maux marchent à leur suite...... » Ici de sourdes lamentations, parties du nord, interrompirent le vieillard comme pour justifier ses dernières paroles. Du sein d'un nuage de poussière, nous vîmes sortir une centaine de femmes enchaînées, qu'escortaient quelques cavaliers. Insensibles aux cris déchirants de leurs victimes, ils les foulaient presque aux pieds de leurs chevaux. Quand elles passèrent près de nous, nous pûmes les considérer dans leur douleur. Elles ne cachaient plus leurs visages; l'affliction avait déchiré le voile de la pudeur. A travers la poussière et les larmes du désespoir, nous remarquâmes des figures de quinze et de cinquante ans. Où traînait-on ces malheureuses? Sur

l'autre rive du Nil. Leurs faibles mains devaient y être employées à l'achèvement d'un canal, dont les travaux se trouvaient interrompus par l'envoi en Syrie de tous les hommes en état de porter les armes. Obligé d'exécuter les ordres d'un gouvernement qui ne souffre jamais d'observations, afin de n'avoir pas l'embarras de la réponse, le mamour[1] avait imaginé cette singulière réquisition, renversant ainsi la loi naturelle et la loi religieuse, qui commande aux musulmans le plus grand respect pour les femmes. Ces infortunées, ayant pendant quinze jours gratté la terre avec leurs ongles, furent renvoyées chez elles, moins nombreuses, car la mort avait éclairci leurs rangs.

Voilà l'Égypte actuelle. Le lecteur peut mesurer la distance qui la sépare de l'Égypte d'autrefois, et décider jusqu'à quel point elle est en marche vers son ancienne prospérité. Tout ce que nous avons dit est vrai, mais nous n'avons pas dit toute la vérité. Elle devenait inutile, et n'eût été, dans notre bouche, qu'un acte d'ingratitude, vis-à-vis d'un prince qui nous a traités avec distinction, et auquel il faut pardonner bien des choses, en raison de la position difficile où les circonstances, et peut-être même de fausses promesses l'ont placé.

[1] Nom des gouverneurs de province. Ils représentent nos préfets avec des attributions plus étendues.

Cependant l'Égypte ne peut périr. Le pays qui éclaira le monde a droit à la protection de tous les peuples civilisés. Dire comment une politique bien entendue sera substituée à une politique fausse, sans portée, et qui vit au jour le jour; dire comment les passions mauvaises, les petits intérêts aux alliances monstrueuses, feront place à la noble gloire et aux grands intérêts de l'humanité, est une tâche au-dessus de notre force, et peut-être hors de toute prévoyance. Puisse le temps débrouiller, sans effort, ce nœud qui semble inextricable, et n'avoir point à le trancher de sa faux!

CHAPITRE VI.

DÉPART DE THÈBES. ARRIVÉE A ALEXANDRIE.

Nous nous étions imposé la loi de ne décrire aucun monument, le grand ouvrage publié à la suite d'une immortelle campagne rendant ce travail téméraire et inutile. Il nous est impossible néanmoins de quitter la Thébaïde sans parler des tombes royales, auxquelles le voyage de Champollion a donné une importance toute nouvelle. Là, où les voyageurs qui l'ont précédé n'ont vu et ne pouvaient voir qu'une succession de peintures arbitraires, destinées à orner le séjour de la mort, et dont l'étonnante fraîcheur formait tout l'intérêt, ce savant, aidé du texte hiéroglyphique qui les accompagne, a trouvé une partie de la psychologie des Égyptiens, et des restes précieux de leur astronomie. Avant de donner le résumé des publications qu'il en a faites, examinons la disposition intérieure de ces tombeaux, et d'abord le lieu où ils sont placés.

Sur la rive gauche du Nil, à l'ouest de Thèbes, dans le flanc de la chaîne libyque, se voient les mille et mille excavations où deux cents générations reposèrent en paix jusqu'au moment où la conquête et la cupidité en dispersèrent les cendres.

Au N.-E. de cette nécropole, la montagne s'ouvre tout à coup et forme une gorge longue, tortueuse et comme pressée par le sommet des pitons suspendus au-dessus d'elle. On y arrive à travers le désert, par un chemin de sable mêlé de fossiles et de silex, produits de la montagne que le temps met en débris. Une demi-heure est nécessaire pour en atteindre l'entrée, et une heure suffit à peine pour la parcourir jusqu'aux lieux où, divisée en plusieurs branches, elle conduit, par une montée rapide et dans plusieurs directions, sur la crête des montagnes.

C'est dans le fond de cette vallée solitaire, et dans ses divers embranchements, que les Pharaons des dynasties thébaines placèrent leurs tombeaux. Ils ne pouvaient choisir un lieu plus convenable s'ils voulaient les entourer des signes de la mort, le silence et l'aridité. Cette sombre demeure porte encore le nom qui indiquait sa destination; car celui de *Biban-el-Molouk* ne semble que la corruption du mot égyptien *Biban-Ourôou*, les Hypogées des rois, comme l'observe Champollion.

Ces hypogées sont au nombre de vingt, et appartiennent aux dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties. Un seul a paru à Champollion de beaucoup antérieur, et lui a fait conclure que là aussi reposent sans doute les Pharaons des dynasties thébaines, qui avaient gouverné l'Égypte

avant la domination des pasteurs. Ce serait une découverte d'un grand intérêt, que celle qui mettrait au jour la longue suite de tombes correspondante à la longue liste des rois d'Égypte. Un jour peut-être de nouvelles fouilles compléteront cette série, et fourniront autant de jalons pour remonter, à travers les siècles, aux premiers temps de la monarchie, et porteront enfin des preuves irrécusables d'une antiquité non douteuse pour le voyageur, mais que combattent l'ignorance et les préjugés.

Des vingt tombeaux qui sont ouverts, la plupart sont tellement encombrés qu'on n'y peut pénétrer qu'à plat ventre, position peu propre à l'investigation, dangereuse même à cause des reptiles venimeux si communs en Égypte. Parmi ceux qui se prêtent à un examen facile, il faut noter celui d'Ousireï, découvert par Belzoni, celui de Ramsès V, et celui de son père Ramsès-Maï-Amoun, le quatrième du nom et le plus célèbre après Ramsès-Sésostris.

La première de ces tombes est sans contredit la plus étonnante par la finesse de ses sculptures et la fraîcheur de ses dessins. Une des nombreuses salles qui la composent, et que la mort du Pharaon n'avait point permis de terminer, mérite particulièrement d'attirer l'attention. Les peintures n'y sont qu'indiquées. La hardiesse des esquisses, de gran-

deur presque naturelle, doit être un sujet d'étude et de méditation pour les artistes. Il est curieux d'y voir la ligne onduleuse qui dessine un homme de la tête aux pieds, tracée d'un seul trait et avec une merveilleuse assurance par leurs confrères de l'antiquité. Quelle habitude ne devaient-ils pas avoir, pour faire un homme ou tout autre animal avec la même facilité que nous formons une lettre de notre alphabet!

La disposition intérieure de ce vaste hypogée est dans l'ordre suivant : une porte d'une architecture simple et taillée dans une veine d'un beau calcaire blanc, donne entrée sur un escalier rapide, au bas duquel se succèdent trois longs corridors, couverts de figures et d'hiéroglyphes habilement coloriés. Le dernier s'ouvre dans une salle dont les brillantes peintures ont quelque chose de l'effet magique des palais des *Mille et une Nuits.* Vient ensuite une seconde salle, également prestigieuse, et dans laquelle quatre énormes piliers ont été conservés pour soutenir le massif de la montagne. Un troisième appartement, celui des esquisses, également à piliers, termine le tombeau dans cette direction. Mais en revenant sur ses pas on trouve, à gauche de la première salle à piliers, un long escalier conduisant à quatre galeries successives et ornées, comme les premières, des plus vives couleurs. Ces galeries aboutissent à une salle à colonnes

qui elle-même donne accès dans la salle dorée, celle du sarcophage. L'excavation se termine par une chambre très vaste, à piliers, sans peintures, et dont les parois non polies indiquent que la mort du Pharaon vint en arrêter le travail. La salle du sarcophage, la plus grande de toutes, est dans des proportions admirables : c'est un rectangle dont le petit côté est un peu plus de la moitié du grand. Le plafond, en voûte cylindrique, est d'une richesse extrême tant par l'harmonie que par la masse et la vivacité des couleurs. L'âme émue ne se lasse pas de contempler ces belles peintures, symboles d'un culte séduisant et compliqué. Elle s'irrite de n'en pouvoir pénétrer le mystère, et de méditer, sans les comprendre, ces belles compositions. Au centre paraît le vide du sarcophage enlevé par Belzoni. Une porte pratiquée dans la paroi de gauche, conduit à une chambre d'offrande où cet Italien trouva des objets précieux.

A peu de distance du tombeau d'Ousireï est situé celui de Ramsès-Maï-Amoun. Il est digne en tout du héros qui signala son règne par des victoires sans nombre, et éleva les immenses constructions de Médinet-Abou. Mais ayant été habité par des Arabes, les peintures en sont ternies par la fumée. Il a trois cents pas de profondeur dans la montagne. Après avoir franchi la porte on suit un long corridor dont les dessins se reproduisent,

à peu de chose près, à l'entrée des autres tombeaux. Arrivé au fond de ce couloir, soit caprice de l'architecte, soit nécessité de ne pas tomber dans l'hypogée voisin, la direction primitive est changée par une légère déviation à droite, ainsi qu'elle l'était à gauche dans celui d'Ousireï, peut-être par la même cause. Une seconde galerie, ornée comme la première de peintures symboliques, lui succède et s'ouvre dans une salle richement décorée. Viennent ensuite d'autres salles et d'autres corridors. Enfin la salle du sarcophage, plus spacieuse, plus somptueuse, et dont le plafond en berceau n'est point soutenu, comme dans les précédentes, par des piliers, termine le monument d'une manière imposante.

Les autres hypogées, semblables à ceux-ci par l'idée générale de la composition, n'en diffèrent que par plus ou moins d'étendue dans l'excavation, plus ou moins de perfection dans les sculptures, et par le sujet de quelques tableaux placés dans les vides que laisse le système général de la décoration, ou peints dans des chambres particulières, creusées hors de la direction que devait suivre le sarcophage.

Ainsi, dans le tombeau de Ramsès-Maï-Amoun, huit petites chambres, creusées latéralement dans les parois du premier corridor, renferment des sculptures précieuses, et qui dédommageraient amplement à elles seules de la fatigue du voyage.

— Celles de gauche contiennent les apprêts très variés de la cuisine; et l'appareil des arts, tant industriels que d'agrément. C'est dans l'un de ces réduits qu'on admire les deux fameux joueurs de harpe aux mille cordes et aux mille couleurs. — Dans celles de droite, on trouve une représentation des meubles les plus riches et les plus élégants, les instruments perfectionnés du labourage, différentes scènes d'agriculture, l'attirail complet des armes de guerre, et les insignes des légions égyptiennes, correspondant aux aigles romaines ou au coq des Gaulois. Sur les murs du dernier cabinet sont figurées les bari ou canges royales dans toute la magnificence de leurs ornements. On y voit aussi douze images du Nil ou de l'Égypte, emblèmes de la division de l'année en douze parties, comme l'indiquent les productions particulières de chaque mois qui les accompagnent.

Dans un autre tombeau on trouve des peintures de mœurs qu'on chercherait vainement ailleurs. Tandis que, sur les parois d'une salle, la renaissance des êtres est exprimée par l'image d'un homme qui rend l'âme en répandant la vie, on remarque au plafond une longue représentation du crime qui, selon la Bible, attira les vengeances et les foudres du ciel sur deux villes de la Syrie. Il est évident qu'une pareille scène ne peut trouver sa place dans la composition religieuse, selon laquelle

franchement la question par un tableau symbolique, le disque du soleil criocéphale, parti de l'orient, et avançant vers la frontière de l'occident, qui est marquée par un crocodile, emblème des ténèbres, dans lesquelles le dieu et le roi vont entrer chacun à sa manière. Suit immédiatement un très long texte, contenant les noms des soixante-quinze parèdres du soleil dans l'hémisphère inférieur, et des invocations à ces divinités du troisième ordre, dont chacune préside à l'une des soixante-quinze subdivisions du monde inférieur, qu'on nommait Kellé, *demeure qui enveloppe.*

Une première salle, qui succède ordinairement à ce premier corridor, contient les images sculptées et peintes des soixante-quinze parèdres, précédées ou suivies d'un immense tableau, dans lequel on voit successivement l'image abrégée des soixante-quinze zones et de leurs habitants, dont il sera parlé plus loin.

A ces tableaux généraux et d'ensemble succède le développement des détails. Les parois d'un côté des corridors et salles qui suivent sont couvertes d'une longue série de tableaux, représentant la marche du soleil dans l'hémisphère supérieur (image du roi pendant sa vie), et sur les parois opposées on a figuré la marche du soleil dans l'hémisphère inférieur (image du roi après sa mort).

Les nombreux tableaux relatifs à la marche du dieu au-dessus de l'horizon sont partagés en douze séries, annoncées chacune par un riche battant de porte, sculpté et gardé par un énorme serpent. Ce sont les douze heures du jour, et ces reptiles ont tous des noms significatifs, tels que *Tek-Ho*, serpent à face étincelante; *Satempefsbal*, serpent dont l'œil lance la foudre, etc., etc. A côté de ces terribles gardiens on lit constamment la légende : *Il demeure au-dessus de cette porte et l'ouvre au dieu soleil.*

Près du battant de la première porte, celle du lever, on a figuré les vingt-quatre heures du jour astronomique, sous forme humaine, une étoile sur la tête, et marchant vers le fond du tombeau, comme pour marquer la direction de la course du dieu, et indiquer celle qu'il faut suivre dans l'étude des tableaux, qui offrent un intérêt d'autant plus piquant que, dans chacune des douze heures du jour, on a tracé l'image détaillée de la barque du dieu, naviguant dans le fleuve céleste, sur le fluide primordial, principe de toutes les choses physiques, selon la vieille philosophie égyptienne, avec la figure des dieux qui l'assistent successivement, et de plus, la représentation des demeures célestes qu'il parcourt, et les scènes mythiques propres à chaque heure du jour.

Ainsi, à la première heure sa *bari* se met en

mouvement et reçoit les adorations des esprits de l'Orient; parmi les tableaux de la deuxième heure, on trouve le grand serpent Apophis, le frère et l'ennemi du soleil, surveillé par le dieu Atmou; à la troisième heure, le dieu soleil arrive dans la zone céleste, où se décide le sort des âmes, relativement aux corps qu'elles doivent habiter dans leurs nouvelles transmigrations; on y voit le dieu Atmou, assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines; l'une d'elles vient d'être condamnée, et est ramenée sur la terre dans une bari, qui s'avance vers la porte gardée par Anubis; elle est conduite à grands coups de verges par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; elle est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé, en grands caractères, *gourmandise*, sans doute le péché mignon du délinquant, quelque glouton de l'époque.

Le dieu visite à la cinquième heure les champs-élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses, se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre : elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux; ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis : plus loin d'autres tiennent en main des fau-

cilles; leur légende porte: « Elles font des libations de l'eau et des offrandes du grain des campagnes de gloire; elles tiennent une faucille et moissonnent les champs qui sont leur partage; le dieu soleil leur dit: *Prenez vos faucilles et moissonnez vos grains, emportez-les dans vos demeures pour les présenter aux dieux en offrandes pures.* » Ailleurs on les voit se baigner, nager, folâtrer dans un bassin que remplit l'eau céleste primordiale, le tout sous l'inspection du dieu Nil céleste.

Dans les heures suivantes, les dieux se préparent à combattre le grand ennemi du soleil, le serpent Apophis. Ils s'arment de pieux, se chargent de filets, parce que le monstre habite les eaux du fleuve sur lequel navigue le vaisseau du soleil; ils tendent des cordes; Apophis est pris, on le charge de liens; on sort du fleuve cet immense reptile, au moyen d'un câble que la déesse *Selk* lui attache au cou, et que tirent douze dieux, secondés par une machine fort compliquée, manœuvrée par le dieu *Sev* (Saturne), assisté des génies des quatre points cardinaux. Mais tout cet attirail serait impuissant contre les efforts d'Apophis, s'il ne sortait d'en bas une main énorme, celle d'Ammon, qui saisit la corde et arrête la fougue du dragon. Enfin, à la onzième heure, le serpent captif est étranglé, et bientôt après le soleil arrive au point extrême de l'horizon où il va disparaître.

C'est la déesse *Nephté* qui, faisant l'office de la Thétys des Grecs, s'élève à la surface de l'abîme des eaux célestes, et montée sur la tête de son fils Osiris, dont le corps se termine en volute, reçoit le vaisseau du soleil.

La marche de cet astre dans l'hémisphère inférieur, celui des ténèbres, pendant les douze heures de nuit, se trouve sculptée sur les parois opposées à celles dont on vient de donner une idée très succincte. Là le dieu constamment peint en noir, de la tête aux pieds, parcourt les soixante-quinze zones auxquelles président autant de personnages divins de toute forme et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les âmes coupables qui subissent divers supplices. C'est véritablement là le type de l'enfer du Dante, car la variété des tourments a de quoi surprendre; et il n'est pas étonnant que des voyageurs, effrayés de ces scènes de carnage, aient cru y trouver la preuve de l'usage des sacrifices humains dans l'ancienne Égypte; mais les légendes lèvent toute incertitude à cet égard : ce sont des affaires de l'autre monde qui ne préjugent rien pour les coutumes de celui-ci.

Les âmes coupables sont punies d'une manière différente dans la plupart des zones infernales que parcourt le dieu soleil. On a figuré ces esprits impurs, et persévérant dans le crime, presque toujours sous forme humaine, quelquefois aussi

sous la forme de la grue ou de l'épervier à tête humaine, entièrement peints en noir, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres; les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens des zones brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis; d'autres sont suspendues la tête en bas; celles-ci, les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files; quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine; dans de grandes chaudières on fait bouillir des âmes vivantes, soit sous forme humaine, soit sous forme d'oiseau, ou seulement leur tête ou leur cœur. On remarque aussi des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos céleste (l'éventail), auxquels elles ont perdu leurs droits.

A chaque zone et au-dessus des suppliciés on lit toujours la condamnation et la peine qu'ils subissent: « Ces âmes ennemies, y est-il dit, ne voient point notre dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles n'entendent pas la voix du dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. » Tandis qu'on lit, au contraire, à côté des âmes heureuses, sur la paroi opposée: « Elles ont trouvé grâce aux yeux du dieu grand, elles habitent les demeures

de gloire, celles où on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du dieu suprême.»

Cette double série de tableaux nous donne donc le *système psycologique égyptien* dans ses deux points les plus importants et les plus moraux, les récompenses et les peines. Ainsi se trouve complètement démontré tout ce que les anciens ont dit de la doctrine égyptienne sur l'immortalité de l'âme, et le but positif de la vie humaine. Elle est certainement grande et heureuse l'idée de symboliser la double destinée des âmes par le plus frappant des phénomènes célestes, le cours du soleil, et d'en lier la peinture à celle de cet imposant et magnifique spectacle.

Cette galerie psycologique occupe les parois des deux grands corridors et des deux premières salles dans le tombeau de Ramsès V. Le même sujet, composé dans un esprit directement astronomique, et sur un plan plus régulier, parce que c'était un tableau de science, est reproduit sur les plafonds, et occupe toute la longueur du second corridor et des deux premières salles qui suivent.

Le ciel, sous la forme d'une femme, dont le corps est parsemé d'étoiles, enveloppe de trois côtés cette immense composition. Le torse se prolonge sur toute la longueur du tableau dont il

couvre la partie supérieure; sa tête est à l'occident, ses bras et ses pieds limitent la longueur du tableau, divisée en deux parties égales : celle d'en haut représente l'hémisphère supérieur et le cours du soleil pendant les douze heures du jour; celle d'en bas l'hémisphère inférieur et la marche du soleil pendant les douze heures de la nuit.

A l'orient, c'est-à-dire vers le point sexuel du grand corps céleste (de la déesse ciel), est figurée la naissance du soleil; il sort du sein de sa divine mère *Neïth*, sous la forme d'un petit enfant portant le doigt à la bouche, et renfermé dans un disque rouge. Le dieu *Meuï* (l'Hercule égyptien, la raison divine), debout dans la barque destinée au voyage du jeune dieu, élève les bras pour l'y placer lui-même; après que le soleil enfant a reçu les soins de deux déesses nourrices, la barque part et navigue sur l'océan céleste, qui coule comme un fleuve de l'orient à l'occident, où il forme un vaste bassin, dans lequel aboutit aussi une branche du fleuve traversant l'hémisphère inférieur.

Chaque heure du jour est indiquée dans le ciel par un disque rouge, et dans le tableau par une bari et un cortége, qui se renouvelle d'heure en heure, et qui l'accompagne sur les deux rives.

A la première heure, au moment où le vaisseau du soleil se met en marche, les esprits de l'orient présentent leurs hommages au dieu debout dans

un naos, placé au centre de la bari; l'équipage se compose de la déesse *Sori*, qui donne l'impulsion; du dieu *Sev*, tenant une longue perche pour sonder le fleuve, et dont il ne fait usage qu'à la huitième heure, lorsqu'il approche des parages de l'occident; du Reïs ou commandant Horus, ayant sous ses ordres le dieu *Haké-Oëris*, compagnon fidèle du soleil; d'un hiéracocéphale, nommé *Haot*; de la déesse *Neb-Wa* (la dame de la barque), dont les fonctions ne sont pas claires; enfin, du dieu gardien supérieur des tropiques.

A la seconde heure paraissent les âmes des rois, ayant à leur tête le défunt Ramsès V, et allant au-devant de la bari du dieu pour adorer sa lumière. Aux quatrième, cinquième et sixième heures, le même Pharaon prend part aux travaux des dieux qui font la guerre au grand Apophis, caché dans les eaux de l'Océan. Dans les septième et huitième heures, le vaisseau côtoie les demeures des bienheureux, jardins ombragés par des arbres de différentes espèces, sous lesquels se promènent les dieux et les âmes pures. Enfin, le dieu approche de l'occident: *Sev* sonde incessamment le fleuve[1], et des dieux échelonnés sur le rivage dirigent la barque avec précaution; elle entre dans le grand bassin de l'ouest, et reparaît bientôt dans l'hémis-

[1] Image de ce qui se fait à l'embouchure du Nil.

phère inférieur sur l'autre branche du fleuve, qu'elle remonte d'occident en orient. Mais dans cette navigation des douze heures de nuit, comme il arrive encore pour les barques qui remontent le Nil sans vent, la bari du soleil est toujours tirée à la corde par un grand nombre de génies subalternes qui se relèvent d'heure en heure. Le grand cortége du dieu et l'équipage ont disparu, il ne reste plus que le pilote debout et inerte à l'entrée du naos, renfermant le dieu auquel la déesse *Thmeï* (la vérité ou la justice), qui préside aux enfers, semble adresser des consolations.

Des légendes hiéroglyphiques, placées sur chaque personnage et au commencement de toutes les scènes, en indiquent les noms et les sujets, et font connaître l'heure du jour ou de la nuit à laquelle se rapportent ces scènes symboliques. Mais sur ces mêmes plafonds, et en dehors de la composition générale, existent des textes hiéroglyphiques d'un intérêt plus grand peut-être, et qui ne sont pas étrangers au même sujet. Ce sont *des tables des constellations et de leurs influences pour toutes les heures de chaque mois de l'année.* Elles sont ainsi conçues :

Mois de Tobie, la dernière moitié. — Orion domine et influe sur l'oreille gauche.

Heure 1re. — La constellation d'Orion influe sur le bras gauche.

Heure 2e. — La constellation de Sirius influe sur le cœur.

Heure 3e. — La constellation des deux étoiles (les gémeaux) influe sur le cœur.

Heure 4e. — La constellation des deux étoiles (les gémeaux) influe sur l'oreille gauche.

Heure 5e. — Les étoiles du fleuve influent sur le cœur.

Heure 6e. — La tête du lion influe sur le cœur.

Heure 7e. — La flèche influe sur l'œil droit.

Heure 8e. — Les longues étoiles influent sur le cœur.

Heure 9e. — Les serviteurs des parties antérieures du quadrupède Menté (le lion marin) influent sur le bras gauche.

Heure 10e. — Le quadrupède Menté (le lion marin) influe sur l'œil gauche.

Heure 11e. — Les serviteurs de Menté influent sur le bras gauche.

Heure 12e. — Le pied de la truie influe sur le bras gauche.

Nous avons donc ici une table des influences, analogue à celle qu'on avait gravée sur le fameux cercle doré du monument d'Osimandyas, et qui donnait, comme le dit Diodore de Sicile, les heures du lever des constellations avec les influences de chacune d'elles. Cela démontre sans replique, ainsi

que l'a déjà affirmé le savant M. Letronne, que l'astrologie remonte aux temps les plus reculés de l'Égypte.

Il y a ainsi vingt-quatre tables, deux pour chaque mois. J'ai dû recueillir, continue Champollion, et je l'ai fait avec un soin extrême, ces restes précieux de l'astronomie antique, science nécessairement liée à l'astrologie, dans un pays où la religion fut la base immuable de toute l'organisation sociale. Dans un pareil système politique toutes les sciences devaient avoir deux parties bien distinctes; la partie des faits qui constitue seule nos sciences actuelles, et la partie spéculative qui liait la science à la croyance, et renfermait l'univers entier dans le domaine de la religion; ce qui a son bon et son mauvais côté, comme toutes les conceptions humaines.

Dans le tombeau de Ramsès V, les salles et corridors qui suivent ceux qui viennent d'être décrits, sont décorés de tableaux symboliques relatifs à divers états du soleil considéré soit physiquement, soit dans ses rapports mythiques. Mais ces tableaux, ne formant point un ensemble suivi, sont totalement omis, ou n'occupent pas la même place dans les autres tombes royales. La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'Amenti (l'occident), contient, dans les tombeaux les plus complets, la comparution du

roi devant le tribunal des quarante-deux juges divins qui doivent décider du sort de son âme. Une paroi entière de cette salle dans le tombeau de Ramsès V offre les images de ces quarante-deux assesseurs d'Osiris, mêlées aux justifications que le roi fait présenter à ces juges sévères. Ce grand texte, divisé en quarante-deux versets, n'est, à proprement parler, qu'une confession négative, comme on peut en juger par les exemples qui suivent :

O dieu (Tel)! le roi, soleil modérateur de justice, approuvé par Phré, *n'a point commis de méchancetés.*

Le fils du soleil Ramsès *n'a point blasphémé.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *ne s'est point enivré.*

Le fils du soleil Ramsès *n'a point été paresseux.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *n'a point enlevé les biens voués aux dieux.*

Le fils du soleil Ramsès *n'a point dit de mensonges.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *n'a point été libertin.*

Le fils du soleil Ramsès *ne s'est point souillé par des impuretés.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *n'a point secoué la tête en entendant des paroles de vérité.*

Le fils du soleil Ramsès *n'a point inutilement allongé ses paroles.*

Le roi, soleil modérateur, etc., *n'a pas eu à dévorer son cœur* (à se repentir de mauvaises actions).

On voyait enfin dans le tombeau de Ramsès-Maï-Amoun, à côté de ce texte curieux, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux; il n'en reste de bien visible que trois : ce sont *la luxure, la paresse* et *la gourmandise,* figurées sous forme humaine, avec les têtes symboliques de *bouc,* de *tortue* et de *crocodile.*

La salle du tombeau de Ramsès V, qui renfermait le sarcophage, surpasse les autres en magnificence et en grandeur. Le plafond, creusé en berceau, a conservé toute sa peinture; la fraîcheur en est telle qu'il faut être habitué aux miracles de conservation des monuments égyptiens pour se persuader que ces frêles couleurs ont résisté à plus de trente siècles. On a répété au plafond de cette salle, plus en grand et avec plus de détails, dans certaines parties, la marche du soleil pendant la durée du jour astronomique. Les parois de côté sont couvertes de sculptures peintes, et chargées de milliers d'hiéroglyphes formant les légendes explicatives. Le soleil est encore le sujet de ces bas-reliefs, dont un grand nombre contiennent aussi sous des formes emblé-

matiques, tout le système cosmogonique, et les principes de la physique des Égyptiens. Une longue étude peut seule donner le sens entier de ces compositions. C'est du mysticisme le plus raffiné; mais il y a, sous ces apparences emblématiques, de vieilles vérités que nous croyons bien jeunes.

Voilà le résumé de tout ce que Champollion a publié sur les tombeaux de Biban-el-Molouk. Une longue étude, comme il le dit lui-même, pouvait seule le mettre en état de développer ce qu'il n'a fait qu'indiquer. Regrettons donc une dernière fois que la mort soit venue l'arrêter au milieu de ses études, lorsqu'il avait encore devant lui tant d'années de travail et de méditations.

Si du fond de la vallée de Biban-el-Molouk on veut rentrer dans la plaine sans revenir sur ses pas, il faut s'enfoncer dans l'embranchement du sud-ouest, terminé par un sentier de chèvre, qui conduit de rocher en rocher jusqu'au sommet de la montagne, d'où on domine toute la Thébaïde; on la descend par un chemin encore plus difficile que le premier. Ce chemin, qui traverse la nécropole des reines et des princesses du sang royal, s'élargit vers le bas de la montagne, et va aboutir dans la plaine au palais de Ramsès-Maï-Amoun, la plus gigantesque et la plus reculée des constructions à l'occident de Thèbes. La ville de Médenit-Abou, déserte aujourd'hui, mais qui autrefois contenait

cinq mille âmes, en occupe une partie. Ses maisons de boue, plaquées contre les murailles et les colonnes de ce vaste édifice, ressemblent à des nids d'hirondelles, tant elles sont disproportionnées avec la colossale architecture du monument.

Des additions, faites à toutes les époques au palais de Ramsès IV, présentent l'état des arts dans une période de quinze cents ans. Là, comme ailleurs, il ne paraît pas qu'ils aient été en progrès depuis les temps pharaoniques; et nous ne craignons pas de l'affirmer malgré le sentiment de Denon, qui ne trouve de sculptures passables que celles qu'il suppose appartenir à la dynastie des Lagides. Mais Denon ne les avait vues qu'en courant; plein de respect pour les Grecs, il avait jugé les bas-reliefs des vieux temps sur les proportions de la beauté idéale qu'il avait dans la tête; et, faisant abstraction des lieux et des races, des intentions secrètes et de l'effet général, il s'indignait de ne pas trouver, dans les millions de figures qui couvrent les palais, les quelques chefs-d'œuvre des plus beaux temps d'Athènes et de Corinthe.

Ce qui est arrivé à Denon, arrive tous les jours aux artistes, petits ou grands, qui parcourent l'Égypte. Une longue habitude corrige seule le jugement tout fait qu'ils apportent d'Europe. Plus ils sont habiles dans leur art, plus ils sont longs à secouer les préjugés de la routine; en sorte qu'il ne

serait peut-être pas absurde de dire que celui-là seul est propre à apprécier rapidement les sculptures de l'antique Égypte, qui n'a jamais touché un crayon, pourvu néanmoins qu'il ne soit pas dénué du sentiment du beau pris dans la nature, et non dans la convention.

Du reste, les bas-reliefs qui ont trouvé grâce devant Denon sont bien loin des chefs-d'œuvre de la Grèce, et on ne comprend pas plus la supériorité qu'il donne aux sculptures des Ptolémées que la préférence marquée qu'il affecte pour leur architecture. La recherche et la profusion des ornements, portées quelquefois jusqu'au papillotage, sont-elles donc plus dignes de la demeure des dieux que l'austère simplicité, que la gravité noble des monuments antiques?

Du palais de Ramsès-Maï-Amoun on regagne le Nil, en foulant les débris de l'Aménophion, annoncé de loin par les deux statues colossales, dont les sons harmonieux ont cessé avec l'amour du merveilleux et la crédulité des peuples. Après ces ruines, que recouvre une épaisse couche de terre végétale, millionième preuve d'exhaussement, viennent celles du palais de Ménephtha, fils de Sésostris. Ce monument a été détruit avec un soin extrême.

Sur la même ligne, à gauche, et à une certaine hauteur, dans le versant de la montagne, on voit

un petit temple, assez bien conservé, jadis consacré à la Justice. Il est entouré de milliers de tombeaux ouverts, et de monceaux de momies que l'avidité a dépouillées et dispersées ensuite sur la terre. C'est de là que part l'immense nécropole qui occupe, dans une étendue de trois milles, tout le revers de la montagne au pied de laquelle s'étendait la partie occidentale de Thèbes. Le temple de la déesse *Thmeï* semble situé au milieu de ces tombes pour indiquer que la justice et la vérité commencent pour tous les hommes avec la mort.

S'il y a quelque chose de surprenant au monde, c'est cette prodigieuse quantité de tombeaux, dont quelques-uns, quoique appartenant à de simples particuliers, égalent en grandeur ceux de la vallée de Biban-el-Molouk. La vie d'un homme ne suffirait pas pour les parcourir tous, encore moins pour en dessiner les ornements divers. Placés d'une manière arbitraire, mais représentant toujours quelque action de la vie civile, ces ornements ont un genre d'intérêt non moins important que celui des tombes royales. On a lu dans une lettre adressée à Champollion, vers la fin du quatrième chapitre, l'expression de notre doute sur l'identité de nature entre les rois et leurs sujets. Les hypogées de ces derniers ne laissent plus d'incertitude sur l'inégalité que la religion avait établie entre eux, même après la mort. Ce n'est plus

au soleil radieux, parcourant les campagnes de gloire, ou au pâle soleil couchant, pénétrant dans l'empire des ombres, que le plébéien est comparé. Mort, on ne le voit point prendre part aux travaux des dieux, soit qu'il faille étouffer le serpent Apophis, soit qu'il s'agisse de guider la bari du soleil. Son tombeau n'est point orné des emblèmes de sa gloire dans une autre vie; mais il est, en revanche, riche de la représentation de ses mœurs et de ses coutumes dans celle-ci. Rien de ce qu'a pu faire un Égyptien sur la terre n'y est oublié. On peut dire que la nécropole de Thèbes renferme l'histoire complète de la vie du peuple, comme les palais et les temples renfermaient l'histoire militaire des rois et celle de la religion. Nous ne saurions trop engager les voyageurs à se diriger sur l'Égypte, surtout ceux qui aiment les sensations vives et nouvelles. Nous leur en promettons de grandes et de neuves dans les profondeurs de ces excavations, à la lueur vacillante d'un bras de momie embrasé en guise de flambeau, et parmi les ossements entassés de tant de générations.

D'ailleurs plusieurs de ces tombes offrent des sculptures si soignées qu'elles méritent une étude particulière. C'est là qu'on jugera de la perfection de l'art, et que les plus incrédules seront forcés de suer leurs préjugés par tous les pores. Denon, si difficile, si sévère pour la sculpture des temps

pharaoniques, ne put ici retenir son admiration. « Ces excavations, dit-il, ont quelquefois traversé des bancs de glaise calcaire d'un grain très fin; alors les détails des hiéroglyphes y ont été travaillés avec une fermeté de touche et une précision que le marbre n'offre nulle part; les figures y ont été rendues par des contours d'une souplesse et d'une pureté dont je n'aurais jamais cru la sculpture égyptienne susceptible. Ici j'ai pu la juger dans des sujets qui n'étaient ni sacrés, ni historiques, ni scientifiques, mais dans la représentation de petites scènes prises de la nature, où les attitudes profilantes et raides étaient remplacées par des mouvements souples et naturels, par des groupes de personnages en perspective, et d'un relief si bas, que jusqu'alors j'avais cru le métal seul susceptible d'un travail aussi surbaissé. »

Dans les hypogées des rois, la salle du sarcophage n'est point sur le plan des autres salles, les corridors qui les lient entre elles ayant une pente sensible jusqu'au fond de l'excavation. Ici elles sont toutes sur un même plan horizontal; mais des puits pratiqués dans chaque salle, quand le tombeau appartient à une famille, ou dans la dernière salle, quand il est destiné à un seul individu, recevaient les momies, quelquefois à des profondeurs peu croyables. Nous en avons mesuré de cent cinquante pieds. Celui qui recélait le corps

de la femme du Pharaon Amasis, avait été creusé à cent trente pieds, dans une veine de calcaire assez dur. Sa forme est elliptique, et son grand diamètre n'a pas moins de dix pieds. Au fond du puits, trois chambres, taillées horizontalement et à la suite l'une de l'autre, renfermaient le sarcophage de beau basalte bleu que *le Luxor* a porté en France, et que l'intendant de la liste civile laisse passer à l'étranger, pour ne pas rembourser aux officiers de l'expédition les frais d'extraction et de transport sur le Nil. On ne saurait trop regretter la perte de ce monument, le plus parfait de ceux qui sont venus en Europe, et le plus intéressant, tant par le travail de ses sculptures que par le personnage qu'il a contenu.

Au Ménephthaïon succède le monument d'Osimandyas, qui n'est autre chose qu'un palais de Ramsès III, comme nous l'avons dit. De ce dernier édifice au Nil, la route longe la nécropole pendant une demi-heure, et se termine à une construction antique, fondée par Ménephtha Ier, père de Sésostris, et située à quatre minutes d'un vénérable sycomore dont le tronc sert à amarrer la cange du voyageur, et dont les branches touffues lui prêtent leurs ombres rafraîchissantes. Arrêtons-nous un instant à l'abri de ses larges rameaux, avant de dire un dernier adieu à la région des morts, et à ces bons Arabes de l'Amenti, si mal-

traités parce qu'ils sont les seuls de toute la Thébaïde en qui il reste encore l'énergie d'abhorrer les tyrans, et de résister à la tyrannie.

Vers l'époque où les eaux du Nil commençaient à baigner les quilles du *Luxor*, et lui annonçaient un prochain départ, le gouvernement de Méhémet-Ali ordonna une levée générale en Égypte, afin de réparer les pertes de l'armée devant Saint-Jean-d'Acre, et de poursuivre les avantages que le succès du siége promettait aux armes d'Ibrahim. Cet ordre fut exécuté dans la Haute-Égypte avec une cruelle rigueur. Toute la population vigoureuse, jetée pieds et poings liés dans des barques, fut dirigée sur le Caire, pour y recevoir une dernière destination. Les habitants de la partie occidentale de Thèbes s'étant soustraits, par la force, à cette mesure, furent traqués comme des bêtes fauves, et traités individuellement d'une manière horrible. Leur cheik fut enlevé et conduit au chef-lieu de la province. C'était un homme énergique, on s'en débarrassa en le faisant mourir dans les tortures. On voulait qu'il servît de guide au milieu des tombeaux où s'étaient réfugiés ses compatriotes; mais lui, fort de la honte d'une pareille proposition, comme les martyrs de leur foi, il fut inébranlable; les tourments le trouvèrent impassible, et il n'eut de voix que pour maudire ses bourreaux.

Voilà les caractères que l'on trouve encore parmi ces Arabes si décriés, si voleurs, dans certains livres de complaisance qui ne semblent que la traduction des plaintes mensongères des officiers du pacha. Ce n'est pas à la table de ses despotes qu'on apprend à connaître un peuple; et la plupart des voyageurs ne voient guère de l'Égypte que ses monuments et les gouverneurs de province, empressés avec intention auprès des étrangers. Disons toute la vérité : s'il y a de la stupidité et de la *volerie* en Égypte, ce n'est pas parmi les indigènes qu'il faut la chercher, mais bien dans cette poignée de Turcs qui la sucent, et qui s'étonnent que les Arabes cherchent de loin en loin à dépouiller leurs spoliateurs. A l'exception du vice-roi, de son fils, et d'un très petit nombre de leurs officiers, les maîtres ne valent pas les esclaves. Ce que ceux-ci ont fait dans la dernière guerre en est une preuve sans réplique. Sobres, patients, infatigables, ils ont toutes les qualités du soldat et de l'officier subalterne. Ils auraient l'intelligence de l'officier supérieur, si le pacha leur permettait de dépasser le grade de capitaine, et s'il pouvait voir sans effroi l'ascendant qu'ils exerceraient sur le peuple, le jour où il serait réveillé par le bruit de ses chaînes.

Les Arabes sont naturellement bons, gais et hospitaliers. Ils sont adroits sans présomption.

industrieux et même intelligents. Le parti qu'en a tiré M. de Cerisy montre autant leur aptitude que la capacité supérieure de cet ingénieur. En trois ans ils sont devenus ouvriers habiles, et quelques-uns même sont parvenus à tracer des vaisseaux, selon toutes leurs coupes et toutes les courbures les plus compliquées. Qu'on nous montre une nation en Europe dont les paysans, arrachés à la glèbe et transplantés dans un port, aient fait, à l'origine de son existence politique, les mêmes progrès dans le même temps!

Si les Égyptiens paraissent insouciants jusque sur leur existence, c'est qu'ils ne travaillent point pour jouir, qu'ils ne possèdent rien, pas même la personne, et que la mort termine pour eux des jours de misère et de mauvais traitement; mais qu'on leur rende avec les terres et les jouissances de la vie un peu de liberté, on verra alors si la nature a été avare envers eux, et s'il y a de la justice à en faire une race inférieure.

Il nous est impossible, à ce propos, de ne pas revenir sur nos pas pour examiner plus attentivement la première salle à piliers du tombeau d'Ousireï. Sur l'une des parois on a figuré les diverses races d'hommes, classés selon le degré de leur développement, à cette époque reculée; et comme, selon la géographie des Égyptiens, la terre était divisée en quatre parties, les hommes y sont aussi divisés

en quatre grandes familles, qui se subdivisent chacune en trois espèces, marquées par de légères différences.

La première famille est désignée, dit Champollion, sous le nom de *Rot-en-Nérome,* la race des hommes, les hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

La deuxième, de couleur de chair tirant sur le jaune, porte le nom de *Namou.* Quand même les légendes n'en feraient pas les habitants de l'Asie, on les reconnaîtrait à leur teint basané, leur nez fortement aquilin, et à leur barbe terminée en pointe.

La couleur de la troisième famille ne laisse aucun doute sur sa nature : ce sont les peuples de l'Afrique ; ils s'appellent *Nahasi.*

Quant aux hommes de la quatrième famille, que les Égyptiens nommaient *Tamhou,* il faut bien le dire, quelque honte qu'il y ait à être placé après les nègres, ils représentent les habitants de l'Europe et du nord de l'Asie. Tatoués sur diverses parties du corps, il font une triste figure, malgré la blancheur délicate de leur peau, leurs yeux bleus et leur chevelure blonde. Leur vêtement, qui consiste en une peau de bœuf, conservant encore son poil, contraste d'une manière frappante avec les riches costumes des peuples de l'Asie. Ce sont de véritables sauvages que les docteurs de ce temps-là devaient, avec bien plus de raison que

nous ne le faisons des Égyptiens, vouer à une éternelle stupidité. Cependant nous, témoins de la distance que les *Tamhou, nos ancêtres*, ont parcourue depuis le XVIII[e] siècle avant Jésus-Christ, comment pouvons-nous déclarer que, par sa structure, une race est inférieure à une autre, et justifier ainsi l'esclavage où une partie du genre humain est encore plongée?

Tous les hommes ont tour à tour passé par la servitude et l'indépendance, par l'ignorance et les lumières; mais tous furent libres avant d'être esclaves, et le plus mauvais usage qu'ils aient fait de leur liberté fut d'accepter un contrat qui leur donnait des maîtres et des fers. Si les peuples de l'Orient semblent plus particulièrement destinés à porter des chaînes, c'est qu'il y paraît plus souvent de ces hommes dont le génie domine les masses, et leur impose, à la faveur de l'enthousiasme qu'ils excitent, leur volonté pour toute loi. Mais ce fait même, loin de prouver l'infériorité de l'espèce, serait plutôt une preuve de supériorité.

C'était un devoir pour nous de rendre cette justice aux Arabes, et de les replacer moralement au niveau de tous les hommes. S'il était en notre pouvoir de le faire politiquement, nous n'aurions garde d'y manquer, en reconnaissance de la bonne amitié qu'ils nous témoignèrent durant vingt-cinq mois, et de l'espèce de culte que

notre humanité impartiale nous mérita de leur part.

Nous allons maintenant rentrer dans l'expédition par quelques extraits des rapports du capitaine au ministre de la marine, afin de lier le moment de l'embarquement de l'obélisque au moment du départ.

«Palais d'Aménophis-Memnon; Thèbes, le 7 janvier 1832.»

« Monsieur le ministre, votre excellence aura sans doute appris l'embarquement de l'obélisque par nos rapports du 25 décembre. Depuis cette époque, la partie qui avait été détachée à l'avant a été reliée au navire par le bordé extérieur. On va s'occuper de rétablir le vaigrage, et par-dessus quelques fortes pièces de chêne, en forme de guirlandes, pour en consolider les liaisons.

« Quand le calfatage sera terminé, on établira le long des murailles, déjà enterrées jusqu'au pont, deux rangées de pieux, inclinées l'une vers l'autre, et dont la toiture de nattes formera une cale couverte, sous laquelle le navire n'aura rien à redouter des chaleurs d'avril, de mai, de juin et de juillet, bien qu'il soit à cinq mètres au-dessus des eaux actuelles, au milieu d'un désert brûlant.

« Sur les plans du *Luxor*, venus du ministère, on lit : *Modèle d'un bâtiment destiné à remonter la Seine avec deux mètres de tirant d'eau* ; ce qui veut

dire, je pense, que *le Luxor*, chargé du monolithe, n'enfoncera que de 6 pieds. Il doit en être bien autrement. Entièrement vide, les bas mâts enlevés, le navire enfonçait ici dans l'eau douce de 1^{m} 32^{c} ; au-dessus de cette ligne de flottaison, 1 tonneau lui donne à très peu près une immersion de 0^{m} 0035, qui, multipliés par 250 tonneaux, poids de l'obélisque et du revêtement, font 88^{c} à ajouter à 1^{m} 32^{c}, et par conséquent 2^{m} 20^{c} pour le minimum de tirant d'eau que puisse avoir *le Luxor*. Il est à craindre que cet excédant de 20^{c} ne soit nuisible au passage de la barre sur laquelle nous touchâmes, en entrant, à 1^{m} 90^{c}. Il resterait, il est vrai, la ressource de Damiette, dont l'embouchure a, dit-on, plus de profondeur; mais les renseignements pris à ce sujet sont si contradictoires, que je n'oserais engager le monolithe dans cette branche sans en avoir pris connaissance moi-même. Je vous demande donc, amiral, l'autorisation de descendre à Damiette avant l'époque de la prochaine inondation. Si au mois de mai je n'avais reçu aucun ordre à cet égard, je me croirais autorisé à ce voyage; car plus nous avançons vers la fin de l'expédition, plus il m'importe d'en assurer les résultats.

« J'ose espérer que vous n'aurez pas oublié mes demandes. Il en est une surtout qui est de rigueur pour notre retour en France, celle du ba-

teau *le Sphinx*. Sans lui je ne me hasarderais jamais à prendre la mer, et à livrer à ses caprices un navire privé de toute qualité.

«Depuis deux mois la température est superbe. Notre hôpital se dégarnit. La dyssenterie, qui a tant fatigué nos hommes dans les premiers temps, cesse ses ravages. Ce beau temps durera jusqu'en mars. Avec le mois d'avril reviendront les chaleurs; mais alors nos travaux terminés nous permettront de soustraire l'équipage aux fléaux qui en sont la suite. Il ne lui restera qu'à transpirer à l'aise, en attendant l'inondation.»

«Au palais de Luxor, le 25 mars 1832.»

«Monsieur le ministre, nous commençons le dixième mois de notre entrée dans le Nil, et de tous les rapports que nous avons adressés à votre excellence, soit sur notre navigation, soit sur notre établissement à Luxor, soit sur nos travaux, pas un n'a encore eu de réponse. Il m'importait, pour ma part, d'être fixé de bonne heure sur la destination du matériel que *le Luxor* ne pourra reprendre qu'en partie, comme aussi de savoir si votre excellence aura accueilli avec faveur la recommandation que je lui ai faite des officiers qui me secondent: leur conduite sous un climat meurtrier, dont tous nous portons l'empreinte, a été d'autant plus louable et d'autant plus désintéres-

sée, qu'elle était plus loin des trompettes qui font sonner les actions méritoires, et du centre qui les récompense. Je vous demande pardon, monsieur le ministre, de revenir si souvent sur le même sujet. Moins ma position dans la marine donne de poids à mes demandes, plus j'ai cru devoir répéter les motifs de leurs titres.

« J'envoie le procès-verbal de disparition du forgeron du bord. Cet homme ayant obtenu, le 13 février, la permission d'aller à la chasse dans la plaine, ne répondit point à l'appel du soir, ni à celui du 14 au matin. J'ordonnai le même jour une battue de la campagne, tant par nos marins que par les Arabes dévoués que nous employons depuis notre arrivée ici. Leurs recherches furent sans résultat. J'écrivis alors au gouverneur de la province, le priant de faire faire toutes les perquisitions qui seraient en son pouvoir. Ce lieutenant du pacha a bien rempli mes intentions, mais non pas mes désirs; et j'ai le triste regret de vous annoncer qu'il m'est impossible de dire ce qu'est devenu cet ouvrier. S'est-il tué lui-même? A-t-il été assassiné? D'un côté les accidents involontaires qui arrivent trop souvent, de l'autre les bandes d'Arabes qui parcourent la plaine pour éviter les levées ordonnées par le vice-roi, et qui opposent parfois la force à la force, donnent à ces deux opinions le même degré de probabilité. J'aurais à

me reprocher d'avoir autorisé la chasse, si la nécessité de distraire l'équipage de lui-même ne m'avait fait un devoir de l'occuper par tous les moyens innocents. Les tenir renfermés, chose du reste très difficile dans un temple ouvert de toute part, eût produit un ennui mortel.

« Je renferme ici une lettre à M. Champollion, avec le dessin d'un superbe sarcophage, que nous supposons être celui de la femme d'Amasis, dernier roi avant la conquête des Perses. Ce monument doit éclaircir un point historique, plus curieux qu'important, savoir : si Amasis, usurpateur du trône d'Égypte, n'avait point cherché à légitimer son usurpation en prenant une femme de la famille déchue. Les cartouches ou noms qui accompagnent, sur ce sarcophage, celui de la femme à qui il était destiné, appartiennent tous à la famille des *Psammétiks ;* et le cartouche de cette femme y est souvent accouplé à celui du Pharaon Amasis. De plus, l'histoire nous apprend que le fils de ce Pharaon fut nommé *Psamménit* ou Psammétik : or, l'usage en Égypte étant de désigner le fils par le nom du grand-père, il est plus que probable qu'Amasis avait associé à l'empire la fille de Psammétik II, sœur du roi détrôné, et qu'il en avait eu l'enfant malheureux auquel Cambyse enleva la couronne. Quelle apparence, en effet, y aurait-il. sans cette alliance, que l'usurpateur eût

pris, pour désigner son fils et successeur, le nom de la dynastie qu'il avait renversée[1] ? A ce premier motif d'envoi à Champollion se joint le motif national d'en proposer l'achat pour le musée.

« En voyant les fouilles heureuses faites dans les tombeaux de Thèbes, j'ai vivement senti le regret de n'avoir pas été autorisé à dépenser quelque argent pour cet objet. Dix mille francs employés à cela auraient produit cent mille francs de richesses à notre musée égyptien. J'avais sollicité cette permission à notre départ de France; mais le silence que l'on garda m'a forcé à être simple spectateur des trouvailles d'autrui. J'avais aussi demandé de pouvoir sacrifier quelques centaines de francs en objets d'histoire naturelle; le même silence m'a contraint à la même retenue. Cependant l'expédition produira au Jardin des Plantes quelques sujets rares dans plusieurs familles du règne animal, grâce aux recherches fatigantes et minutieuses de MM. de Joannis, Jaurès et Angélin. Ces officiers n'ont épargné ni leur peine ni leur bourse pour enrichir les collections déjà si riches que possède la France.

[1] Toute incertitude sur l'origine de ce sarcophage a été levée depuis cette lettre, ce qui augmente les regrets du refus qu'a fait le gouvernement de l'acheter pour le musée royal, refus qui oblige les officiers du *Luxor* de le proposer à l'étranger, afin de rentrer dans leurs avances, auxquelles la modicité de leur fortune ne leur permet pas de renoncer.

« Les travaux qu'exigeait la fermeture du bâtiment, pour le remettre à même de naviguer, sont terminés. Il ne nous manque que de l'eau pour continuer l'expédition. Les fatigues vraiment grandes qu'elle a coûtées, les dangers qui lui sont encore réservés, me font trop apprécier la valeur du monolithe pour ne pas répéter que *le Sphinx* est nécessaire, absolument nécessaire à la navigation du *Luxor*. Nous serons probablement à la mer en septembre; les coups de vent qui signalent dans ce mois le départ du soleil pour un autre hémisphère rendront sensible à votre excellence la nécessité d'un bateau d'une grande capacité et d'une grande force, pour pouvoir, au besoin, nous entrer dans un port. Je dis donc, pour la dernière fois, que *le Sphinx* doit être à Alexandrie dans les premiers jours du mois d'août.

« Les chaleurs recommencent; le thermomètre de Réaumur atteint déjà 26° à l'ombre. Voici venir la plus mauvaise saison de l'année, je veux dire celle des vents de sud, redoutables à cause de la chaleur dont ils embrasent l'atmosphère, des sables dont ils l'obscurcissent, et des maladies qui en sont le résultat. Je redoublerai de soins et d'attentions pour soustraire nos marins à leur pernicieux effet.

« Le Nil baisse toujours; il est déjà à vingt-deux pieds du niveau des hautes eaux; il commencera

à remonter vers la fin de juin. Puissions-nous avoir une ample et précoce inondation! S'il faut en croire les nuages qui passent tous les jours et vont se résoudre en pluie sur l'Éthiopie et l'Abyssinie, il y a tout lieu d'en attendre une des plus belles.

« L'amiral Rosamel m'annonce de Toulon la confection de deux péniches; elles nous seront d'un grand secours dans la descente du Nil dont je n'ai encore entrevu que les difficultés. Tout s'éclaircira mieux quand nous en serons là. »

«Palais de Luxor, le 1er avril 1832.»

« A M. le contre-amiral Hugon, commandant les forces navales de France dans les mers du Levant:

« Général, vous vous souvenez sans doute de l'expédition qui se préparait à Toulon vers la fin de 1830, et qui partit au printemps de 1831, pour venir à Thèbes enlever l'un des monuments de sa splendeur et de sa gloire. Les chances d'une pareille entreprise nous paraissaient alors si hasardeuses, et l'exécution en a été semée de tant de fatigue et d'inquiétude, que je suis à concevoir comment elle est arrivée au point où elle en est. Nous le tenons dans notre cale ce monolithe, qui aura le double mérite de rappeler à la France la glorieuse campagne de Bonaparte en Égypte et

l'ingénieuse découverte de notre Champollion.

« *Le Luxor*, entièrement réparé, attend que le Nil vienne le retirer des sables, afin de porter à Paris ce nouveau monument d'orgueil. Cette époque est encore reculée; cependant on parle de la mésintelligence que le siége de Saint-Jean-d'Acre aurait fait naître entre la Turquie et l'Égypte. Je viens donc vous prier de veiller autant qu'il dépendra de vous sur *le Luxor*, et d'assurer sa libre descente, quelle que soit l'issue de la lutte qui s'engage entre Alexandrie et Constantinople. En cas d'échecs éprouvés par le vice-roi, je ne pense pas que nous ayons personnellement rien à craindre des Arabes; nous avons des armes, nous sommes cent vingt, et cent vingt hommes armés sont bien forts dans un pays comme celui-ci. Mais notre expédition pourrait être entravée, et les difficultés qu'elle pourrait rencontrer font seules le sujet de ma lettre et doivent seules vous occuper.

« Je ne vous dis rien du voyage, ni de l'opération : ce sera le sujet d'un petit volume dont vous voudrez bien plus tard accepter un exemplaire.

« Votre grande maxime que tout se *débrouille* à mesure qu'on avance, m'a souvent empêché de désespérer du succès. Je me la suis appropriée au point d'être entièrement tranquille, malgré les dangers du retour. »

« Alexandrie, le 16 juin 1832. »

« Monsieur le ministre, venu au mois de mai dans la Basse-Égypte, comme j'en avais demandé l'autorisation à votre excellence, j'ai trouvé ici cette autorisation ainsi que les réponses à tous mes rapports précédents. Ce retard de vos dépêches m'est inexplicable, comme aussi l'empreinte du cachet de deux d'entre elles, qui n'est pas celle du ministère. Mon esprit, peu fertile en suppositions, ne m'en fournit aucune d'explicative, et je passe sans autre réflexion.

« De mon voyage dans le Delta il résulte que non-seulement la barre de Damiette n'est pas praticable, mais de plus que la branche qui y conduit est tortueuse et étroite au point d'en rendre la navigation impossible au *Luxor*. Il faudra donc ressortir par Rosette. Dans ce moment des plus basses eaux, le même que celui où nous entrâmes il y a un an, l'embouchure n'offre que deux mètres de fond, ce qui est insuffisant. Mais les pilotes que j'ai consultés, ainsi que les reis qui font constamment la navigation de Rosette à Alexandrie, m'ont assuré trente centimètres de plus en septembre, époque de la grande hauteur du Nil, et aussi celle de notre arrivée à la mer. En conséquence de ce rapport des experts du pays, l'idée d'acheter de vieilles dgermes, pour les con-

l'ingénieuse découverte de notre C

« *Le Luxor*, entièrement réparé, Nil vienne le retirer des sables, Paris ce nouveau monument d'e que est encore reculée; cepen mésintelligence que le siége aurait fait naître entre la viens donc vous prier d pendra de vous sur *le L* descente, quelle que s'engage entre Alexa cas d'échecs éprouv pas que nous ayon ...xor, c dre des Arabes; n ...spérer aus cent vingt, et c ...us pour le bât forts dans un ...urs ne contribue pédition pour ...cultés de la descent qu'elle pou ...que possible l'inconvénie ma lettre ...e entre les mains du cons

« Je ne ...ivante :

ration : soit l'époque à laquelle arrivera vous et les autres objets de matériel des plair ...xor, je prie monsieur le consul de

« de suite à la remorque d'une dgerme, et m... toutes les mesures pour que cette dgerm d... de pas un seul instant jusqu'à Thèbes. Il ... dernière importance, pour le succès de no... ...uir, que ces bateaux remorqueurs nous p...

vertir en chameaux applicables au *Luxor* a été abandonnée.

« J'avais lieu d'espérer que je trouverais ici les péniches démandées et promises pour le mois de juin, et pour l'armement desquelles j'avais amené quelques marins. La gabare *la Lamproie*, arrivée depuis peu de Toulon, m'apprend qu'elles viendront par *le Sphinx*. Dans la supposition où *le Sphinx* serait ici au jour marqué, c'est-à-dire le 1er août, il est évident qu'elles ne nous seront d'aucune utilité. C'est dans le courant du mois d'août que nous comptons descendre; avant que les péniches soient armées et arrivées à Luxor, ce mois sera plus qu'écoulé. Je devais espérer aussi de trouver des grelins et des avirons pour le bâtiment. La privation de ces secours ne contribuera pas peu à multiplier les difficultés de la descente. Afin de corriger autant que possible l'inconvénient de ce retard, je laisse entre les mains du consul général la note suivante :

« Quelle que soit l'époque à laquelle arriveront les péniches et les autres objets de matériel destinés au *Luxor*, je prie monsieur le consul de les mettre de suite à la remorque d'une dgerme, et de prendre toutes les mesures pour que cette dgerme ne perde pas un seul instant jusqu'à Thèbes. Il est de la dernière importance, pour le succès de notre retour, que ces bateaux remorqueurs nous par-

viennent avant le départ de Thèbes. Ils doivent servir à diriger *le Luxor* dans les contours du fleuve et au milieu des bancs dont son cours est obstrué. J'avais demandé ces bateaux de manière à les avoir deux mois avant de quitter Thèbes, afin de les armer en hommes du pays, d'exercer ces hommes à une nage régulière, et de les habituer à de certains commandements.

« Je crois avoir prévu et demandé, long-temps à l'avance, les secours qui pouvaient faciliter notre navigation sur le Nil. J'ai la conscience d'avoir fait mon devoir; je rejette donc la responsabilité des accidents qui pourraient être la suite de la privation de tout moyen.

« Je vous prie, monsieur le consul, de communiquer cette note à l'officier commandant, porteur de nos péniches, afin qu'il sente l'urgence du besoin que nous en avons, et qu'il fasse de son côté tout ce qu'il pourra pour leur prompte expédition. Il sera bien de placer sur la dgerme quelques marins et un élève impitoyable qui ne lui donne pas un moment de repos; il sera payé de sa peine par le voyage le plus instructif et le plus intéressant. »

« Monsieur le ministre, quoiqu'il n'entre pas dans ma mission de vous parler du pays que j'habite, je ne résiste pas à vous dire un mot des travaux exécutés ici par M. Cerisy. Dans le fond vaseux d'une rade, et en moins de quatre ans, créer un

port et un arsenal avec les établissements qui s'en suivent; jeter quatre vaisseaux à la mer et en promettre quatre autres avant un an, réparer en même temps les avaries de Navarin et de Saint-Jean-d'Acre, vaincre des cabales, des répugnances et des préjugés, sans le secours de personne, pas même celui de la langue du pays, classent cet ingénieur parmi les talents et les caractères de premier ordre, et font vivement regretter qu'un tel mérite soit perdu pour la patrie.

« Si l'Égypte arrive à l'indépendance à laquelle semble l'appeler le destin, et vers laquelle la pousse rapidement le génie de Méhémet-Ali, la France lui en aura fourni les instruments habiles, en lui donnant Sèves et Varin, créateurs de l'armée, et Cerisy et Besson, fondateurs de la marine et de la flotte.

« Je vous remercie, amiral, des éloges que votre excellence a bien voulu donner à la conduite des officiers et de l'équipage du *Luxor*. Après la satisfaction d'avoir fait leur devoir, ils n'en pouvaient éprouver une plus grande que celle de votre approbation. »

« Thèbes, le 7 juillet 1832. »

« Monsieur le ministre, je quittai Alexandrie le 17 juin, tout triste du fâcheux retard de nos péniches, et j'arrivai au Caire le 23. J'y voulais atten-

dre encore quelques jours lorsqu'une lettre du lieutenant Joannis vint me déterminer à partir sur-le-champ. Il m'écrivait de son lit que tous les officiers étaient malades, que cinquante hommes de l'équipage remplissaient l'hôpital, atteints d'une dyssenterie dont les caractères étaient effrayants; il me disait en outre que, par une lettre anonyme, on lui demandait à fuir des lieux où tout le monde finirait par rester. Il se traîna comme il put à l'hôpital, et par des reproches sur la lâcheté qu'il y avait à vouloir abandonner son poste, où il fallait savoir mourir au besoin, il anéantit toutes les réclamations. Je n'ai pas voulu connaître l'auteur de cette lettre; j'ai appris néanmoins avec plaisir qu'elle n'était pas d'un marin.

« Mon voyage du Caire à Thèbes a été très prompt; car le vent et les avirons, secondant mon impatience, m'ont fait parcourir, malgré le courant, en quatre jours et quatre nuits, les cent quarante lieues qui séparent ces deux villes. J'ai trouvé les officiers en convalescence et du mieux dans l'hôpital; mais tout le monde a été tellement abattu par les calmes et les chaleurs suffocantes qui ont suivi le *Kamsim* et précédé la crue du Nil, qu'il m'a semblé revoir les fantômes de l'équipage que j'avais laissé deux mois auparavant. La crue du Nil et le vent de nord qui souffle depuis la fin de juin, ont un peu rafraîchi l'atmosphère; aussi le

thermomètre de Réaumur ne va plus dans nos chambres qu'à 33°, tandis qu'il était à 36° il y a quinze jours. L'abaissement de la chaleur, le renouvellement de l'air, et les soins infinis du docteur Angélin ont produit le mieux qui s'est manifesté chez nos malades. Les longues veilles que s'est imposées cet officier de santé ont déterminé chez lui deux coups de sang consécutifs, et ont failli nous l'enlever; il est encore dans un grand état de faiblesse; néanmoins il continue son service. Tant de constanee et de soins ont eu pour résultat de ne laisser que cinq victimes à la saison la plus critique de l'année.

« Pendant mon absence et celle de l'ingénieur, le navire a été dégagé du sable qui s'élevait sur ses flancs, et entièrement calfaté jusqu'à la première quille. A un mètre de cette quille, un fossé large et profond, qui fait le tour du navire, et qui n'est coupé que du côté du Nil pour recevoir les eaux; sur son bord extérieur une muraille de nattes, qui se joint de tous côtés aux tentes du bâtiment, forment un bassin couvert, dans lequel *le Luxor*, sur un chantier de sable, n'est pas la chose la moins étonnante parmi tant d'étonnantes choses.

« Ne comptant plus sur les péniches, je fais remâter le navire, afin de tirer de ses voiles un secours efficace contre les échouages, d'autant plus

à craindre que nous avons moins de moyens de nous en préserver. Notre chaloupe fut brisée en montant; mais deux de nos canots pourront nous être utiles. Rien ne saurait suppléer les avirons de galère. C'était ma plus chère espérance et la ressource la plus certaine pour les changements de direction. »

« Thèbes, le 12 août 1832. »

« Monsieur le ministre, un courrier forcé m'apprend l'arrivée du *Sphinx* et des péniches sur la rade d'Alexandrie. Elles viennent un peu tard; il est probable qu'elles nous trouveront en route. J'emmènerai d'ici soixante Arabes, afin de les armer, pendant que l'équipage agira sur les avirons du *Luxor*.

« J'ai été obligé d'envoyer à Alexandrie vingt hommes chez qui la dyssenterie avait pris un caractère chronique, qu'un changement d'air seul peut détruire. Le nombre de nos morts se borne à douze dans seize mois. C'est peu, eu égard à un climat accablant, sous lequel chaque marin a passé deux fois au moins par la dyssenterie.

« Déjà le Nil s'élève à cinq pieds sur les murailles du *Luxor ;* encore dix-huit pouces, et il flottera avec son précieux fardeau.

« Je termine ici, retombant dans la faiblesse d'esprit et de corps où me tient la fièvre depuis mon retour du Caire. »

Telle était notre situation au 12 du mois d'août. Le matériel, que ne devait pas reprendre le bâtiment, se trouvait embarqué sur deux dgermes. Le lest en fer était encore à terre. Le capitaine le réservait au navire, dans le double but de peser sur les points de sa carène qui ne participaient qu'indirectement à la charge de l'obélisque, et de lui donner un plus grand enfoncement. Cette mesure, qui paraîtra d'abord une cause de fréquents échouages, avait cependant été prise contre ce genre d'accidents. Il est bien vrai qu'elle nous exposait à toucher plus souvent, mais elle nous donnait la certitude de nous relever, puisque le débarquement immédiat du fer nous assurait un allégement d'un pied, et qu'il n'y avait aucune apparence que la masse totale du navire s'*émergeât* de cette quantité sur les bancs du fleuve, ou sur le prolongement de ses rives. La résolution de ne descendre qu'avec la moitié de la vitesse du courant ôtait toute crainte à cet égard.

Le 13, une ancre, dont la chaîne était ramenée à la poupe, fut mouillée au large, dans une direction perpendiculaire à l'axe du fleuve. Le 14, on vira dessus, multipliant la force des cabestans, par le secours de deux grands apparaux. On vira aussi le 15, le 16 et le 17, sans résultat, bien que, le dernier jour, l'avant du bâtiment touchât seul de quelques centimètres. Il reposait depuis si long-

temps au même endroit qu'il semblait y avoir adhérence de ses quilles avec le sol. Enfin, le 18 au soir, la chaîne fortement tendue l'entraîna d'elle-même, au moment où nous remettions la partie au lendemain. Il fut immédiatement halé et amarré à l'entrée du canal. Le 19, au matin, la chaîne passée de l'arrière à l'avant, et tous les autres liens largués permirent au navire d'obéir au courant et de se ranger à l'appel de son ancre.

Il faut avoir été long-temps absent de son pays, avoir beaucoup souffert loin des personnes qui savent, en les partageant, adoucir nos souffrances; il faut avoir senti tout ce qu'il y a de patriotisme loin de la patrie, tout ce qu'il y a de tendresse loin de la famille, pour comprendre la joie immense qui pénétra nos cœurs, à la vue du *Luxor* louvoyant de toute la longueur de son câble, et comme impatient de dériver à la mer. Le retour n'était plus un rêve, et le cauchemar permanent que nous donnait la crainte d'une inondation insuffisante s'était évanoui. Nous respirions plus à l'aise; l'espoir de doter bientôt la France, et de mêler ses jeunes gloires aux vieilles gloires de l'Égypte, avait ranimé nos âmes et rendu à nos corps la force et l'énergie. Le délire de la joie nous tenait lieu de santé. Plus d'obstacles à l'avenir que dans l'incapacité, l'imprudence, ou la mauvaise volonté; et la confiance réciproque et sans bornes du chef et

des subordonnés ne permettait point de naître à de pareils soupçons. On ne prévoyait pas alors les difficultés que nous réservait encore la fortune à l'embouchure du Nil, ni les craintes et les anxiétés que nous devions trouver sur la barre du fleuve. Mais n'anticipons pas sur les événements; que l'ivresse du moment soit pure des inquiétudes de l'avenir!

En deux jours, quatre-vingts tonneaux de fer furent portés à travers le courant du Nil, et arrimés dans la cale du *Luxor*. Tout ce qui restait encore à terre fut embarqué; les voiles enverguées, et le navire mis à même de quitter la ville des miracles et des grands souvenirs. Nous serions partis le 21, si la veille un nouveau courrier ne nous avait annoncé l'envoi des péniches, des avirons et des grelins, à la date du 26 juillet. Trompés par la lettre de monsieur le consul, et espérant nous mettre en route avec tous nos moyens, nous attendîmes jusqu'au 25. Nous sûmes par la suite, qu'arrivés à Alexandrie le 20 juillet, nos bateaux remorqueurs avaient quitté Rosette seulement le 10 août, et qu'ils avaient ainsi mis vingt jours pour faire douze lieues.

Le Sphinx, détourné de la spécialité de sa mission, pour une autre mission que la politique pouvait désavouer selon les circonstances, n'avait pu remplir les instructions données à Alexandrie par

M. de Verninac. L'expédition de nos objets, confiée aux soins de personnes incapables et inactives, se fit, comme tout se fait en Orient, en fumant la pipe et prenant le café; un voyage qui devait durer douze jours en prit quarante, encore fallut-il, pour l'abréger, nous mettre en route et aller au-devant des secours attendus.

Ne voyant rien arriver le 25, et voulant profiter, pour la descente, du mois entier, pendant lequel le Nil, montant encore, offrait une nouvelle ressource contre le danger des échouages, le capitaine fit lever l'ancre et mettre *le Luxor* en travers, les trois huniers bordés, afin de ralentir sa vitesse, et trouver, dans l'excédant de celle du courant, un moyen d'action sur le gouvernail pour évoluer d'une rive à l'autre, ou dans les canaux que forment les îles et les bancs nombreux dont le cours du Nil est semé. Il est inutile de rappeler, pour l'intelligence de cette manœuvre, que la direction générale du vent est opposée à la direction générale du fleuve pendant toute la saison de l'inondation; admirable combinaison, qui fait du Nil la route la plus facile et la plus agréable du pays, et qui fait des bateaux à voiles le moyen de transport le plus commode et le moins dispendieux.

Une dgerme de cent cinquante tonneaux coûte de fret 400 fr. par mois, et peut, dans ce temps,

nécessaires avec le fleuve, et rendent tout-à-fait inutiles les chemins de fer perpendiculaires à son cours. Il ne peut donc être question que d'un chemin parallèle afin d'établir un mouvement régulier entre la Haute et la Basse-Égypte. C'est ce projet que deux mots vont anéantir.

La totalité des revenus de l'Égypte ne s'élève pas à deux cents millions de francs. C'est le prix du chemin de fer qui irait d'Alexandrie à la première cataracte. Que dirait-on en France, si un fou lui proposait d'employer la totalité de ses produits d'un an, c'est-à-dire six milliards, à la confection d'une route en fer ? Quelque brillants que fussent les avantages d'une pareille entreprise, on ne manquerait pas de lui rire au nez, si mieux on ne l'enfermait aux Petites-Maisons. Cependant personne ne rit de la proposition faite au pacha ; on dit même qu'elle est pleine de progrès et d'avenir. Il semble que le peuple d'Égypte peut se passer, plus facilement qu'un autre peuple, de manger pendant un an, et que l'abondance et toutes les industries n'attendent pour couvrir l'Égypte que ce dernier acte de folie.

Des machines à vapeur, des chemins de fer, voilà tout le secret de la civilisation ! Il en faut partout ; dans les forêts du Canada, dans les déserts de l'Afrique, sur les plateaux de la Tartarie. La raison humaine ne peut voyager au pays des Esqui-

maux, chez les Hottentots et les Chinois, qu'assise dans un char lancé par la vapeur sur les deux bandes parallèles de ces nouvelles routes.

Et voilà les idées qu'on dit grosses de progrès et d'avenir! Oui, il y a progrès et avenir, mais progrès de démence, et avenir d'une ruine complète pour le pays qui les adopterait aveuglément.

Il faut produire avant de penser à la circulation des produits. Ce ne sont pas les moyens de circulation qui manquent à l'Égypte, mais les choses à faire circuler; ce ne sont pas les produits de la civilisation, mais la civilisation elle-même qu'il faut introduire dans cette malheureuse contrée. Quand le peuple possèdera, quand la possession aura engendré l'amour du travail, quand du travail découlera une surabondance de richesses, et de la richesse une foule de nouveaux besoins, alors les machines, les routes de toute espèce arriveront d'elles-mêmes, et peut-être plus vite qu'il ne serait à désirer pour l'industrie de notre continent.

Toutes les fois donc qu'une proposition nouvelle est faite au pacha, gardez-vous de croire qu'elle soit le résultat d'une étude approfondie des nécessités du pays; mais dites-vous que celui qui la présente cherche une fourniture qui triple ses capitaux. Le besoin de réussir habille ses projets des couleurs les plus séduisantes, et mêle à ses discours ces éloges si doux à la vanité du vice-roi, et

les mots de progrès si magiques pour la naïve génération d'aujourd'hui, peu soucieuse de la chose, mais fanatique du nom.

Quand, parmi les autres mensonges d'un journal, vous lisez : « *Méhémet-Ali, toujours attentif à ce qui peut améliorer le sort de l'Égypte, et la pousser dans la voie de la civilisation, a fait venir des machines à vapeur pour dépouiller le riz de l'espèce de valvules où il est renfermé, et les a fait monter dans ses ateliers de Rosette;* » n'allez pas imaginer que la culture plus soignée a donné des récoltes triples, et que les bœufs ne suffisent plus à mettre en mouvement les foulons qui battent le riz; mais traduisez simplement : « *Monsieur un tel, toujours attentif à ses intérêts, et possédant plusieurs machines dont il ne pouvait se défaire, les a proposées à Méhémet-Ali pour le double de leur valeur, et ce prince habile, toujours soigneux de se faire prôner par les journaux des deux nations les plus commerçantes de l'Europe, les a achetées, et les a envoyées dans ses ateliers de Rosette où elles sont en repos.* »

Nous avons laissé *le Luxor* dérivant, et courant par la disposition de ses voiles sur la rive gauche; hâtons-nous de changer ses amures et de tourner sa proue à l'orient. Un simple changement dans la position du gouvernail suffit pour opérer cette évolution. C'est ainsi que présentant alternative-

ment ses deux côtés au vent, et toujours entraîné par le courant, le navire finit par atteindre le village de Gamoulèh devant lequel nous jetâmes l'ancre, à trois lieues de Luxor. C'était la soixantième partie du trajet que nous avions à faire. Cet essai, en nous laissant pressentir combien nous serions longs à le parcourir, nous laissa aussi l'espoir d'arriver sans autre secours que celui des voiles et du gouvernail; et ce fut pour nous une grande satisfaction.

Nous étions à l'avenir rassurés sur la descente tant qu'il y aurait du vent. Les calmes seuls auraient pu nous donner de l'inquiétude; mais habitués à faire selon les circonstances, nous laissâmes à la nécessité le soin de suggérer ses moyens.

Le 26, à la pointe du jour, le bâtiment était entouré de tous nos amis de Luxor. Ceux qui n'avaient pu venir en barques, bordaient le rivage, et nous envoyaient, par des cris longuement modulés, leurs derniers adieux. Les autres étaient montés à bord, et nous témoignaient par les manières les plus touchantes le regret de notre départ. Qu'avions-nous fait pour gagner leur affection? Nous avions été humains et justes; et la justice et l'humanité ont des droits sur le cœur de tous les hommes. Ces braves gens qui n'avaient pas une larme pour la douleur, sous le bâton de leurs maîtres, en avaient pour l'attendrissement;

la reconnaissance pouvait sur leur âme plus que la souffrance. Ils paraissaient si profondément affligés qu'ils nous rendaient la séparation pénible, et cependant nous avions la France devant nous. Il était temps de mettre fin à cette scène attendrissante; le vent qui s'éleva, à huit heures, vint la terminer. *Le Luxor* reprit ses manœuvres de la veille, et comme le Nil était large et dégarni de bancs, nous fîmes six lieues avant la nuit.

Le 27, la brise plus fraîche nous força de supprimer nos voiles vers midi. Sa force était telle qu'elle maintenait le bâtiment contre un courant de quatre milles. Ce jour-là parut une dgerme avec pavillon français. Elle nous suivit au mouillage près du village de Denderah, et nous remit dans la nuit nos péniches et nos avirons. Ces derniers, trop courts de trois mètres, nous procurèrent un bien faible secours. On les allongea avec des barres de cabestan; mais trop faibles pour cette nouvelle longueur, il ne fut jamais possible d'y déployer assez de force pour en tirer un bon parti. Les péniches, armées par des Arabes non exercés, ne servirent qu'à élonger des ancres dans les échouages, qu'il fut impossible d'éviter, malgré toutes les précautions.

Le 28, dans un coude où le vent de nord devenait favorable, nous fîmes la faute de tourner l'arrière au courant, et de mettre à la voile pour pou-

voir gouverner, en gagnant de vitesse sur la vitesse des eaux. Cette manœuvre, arrachée au capitaine par l'importunité des pilotes, et mal exécutée par l'officier de quart, eut pour résultat de nous mener à la rive, que nous heurtâmes avec violence. Une petite ancre, mouillée à la hâte, afin d'amortir le choc en diminuant la vitesse, fut perdue avec son câble.

La rive était heureusement taillée à pic. Elle présentait une muraille de terre argileuse, de laquelle *le Luxor* se détacha de lui-même, y laissant une forte empreinte des formes de la proue. Il fut retenu sur une grosse ancre, pendant que l'on serrait les voiles, et que l'on avisait au moyen de vaincre cette nouvelle difficulté.

Ce qui avait rendu la navigaion facile, les jours précédents, était d'avoir eu les vents contraires à la route, et d'avoir trouvé dans la résistance qu'ils opposaient, la faculté de ralentir la descente et de se servir du gouvernail. Le capitaine imagina qu'une ancre labourant le fond produirait le même effet; l'essai en fut tenté à l'instant; il répondit merveilleusement à notre attente, et nous permit, avant la nuit, d'arriver à Hou, la petite Diospolis.

Notre navigation était dorénavant possible, que les vents fussent pour ou contre nous, et même qu'il n'y en eût pas Dans les trois cas, une voile déployée, ou une ancre au fond, nous permettaient

de maîtriser le navire et de dériver en louvoyant.

Le 29, nous partîmes avec un calme plat, l'ancre traînant sur le fond. Cette nouvelle expérience confirma, par un heureux résultat, l'expérience déjà faite. Nous parcourûmes ainsi deux lieues sans le moindre obstacle; et trois autres sous le petit hunier, à la faveur du vent qui s'éleva à midi.

Le lendemain, la brise trop fraîche ne nous permit pas de descendre. Vainement, pour la vaincre, nous ajoutâmes à la force du courant, la force des avirons et des péniches; tout fut inutile. Nous reprîmes le mouillage au bas du coude de Nac-Nac.

Un petit vent de nord avait succédé, le 31, au vent violent de la journée du 30. Dès la pointe du jour le bâtiment, ramené à pic sur sa chaîne, allait se mettre en route; il ne restait qu'à arracher l'ancre du fond; mais quand l'ordre en fut donné, tous les efforts devinrent infructueux. Deux grands apparaux, frappés sur le câble en fer, ne produisirent d'autre effet que de faire plonger le navire de quarante centimètres. Dans cette position, vingt tonneaux, portés de l'avant à l'arrière, n'amenèrent aucun résultat; le bâtiment pliait sur ses deux extrémités, et menaçait de rompre plutôt que d'enlever l'ancre. Un dernier effort allait être tenté, lorsque les poulies d'apparaux éclatèrent; les rouets, chassés avec force par la tension

des cordons, volèrent au loin dans le Nil, en passant par-dessus nos têtes; personne ne fut touché. Cet accident nous détermina à abandonner l'ancre et à déjoualler les autres, pour éviter qu'un pareil cas ne se représentât.

Le 1er septembre, nous quittâmes ce maudit passage, qui nous avait retenu trois jours en montant, et qui venait de nous en faire perdre deux bien malheureusement. Toutes les contrariétés, tous les accidents, devaient marquer les premiers jours de notre navigation, et, en nous signalant tous les obstacles possibles, nous apprendre à les surmonter.

Nous avions à peine fait une lieue que le gouvernail toucha; le bâtiment s'abattit en travers sur un banc de sable. Une ancre-à-jet, mouillée vers le haut du fleuve, vint à bord aux premiers efforts qui furent faits pour se haler dessus. Il fallut y substituer une grande ancre. Les marins seuls peuvent apprécier l'ennui, la perte de temps, la patience et les fatigues qu'exige une pareille opération, dans un courant de quatre nœuds et demi de vitesse, au moment où l'inondation, couvrant les rives, empêche d'en suivre le bord. Pour surcroît de malheur, les péniches sans mâts et sans voiles nous forçaient de remonter le fleuve à l'aviron. Nous avions touché à dix heures du matin, à quatre heures du soir l'ancre n'était pas élongée.

Elle ne fut mouillée qu'à six heures, à deux cents mètres du bâtiment.

Le sable, entraîné par les eaux, trouvant un abri derrière le navire, s'élevait déjà de plusieurs pieds sur le côté opposé au courant, et menaçait de nous enterrer. Il était urgent de sortir de cette position; tout ce qu'il y avait de puissance à bord fut déployé sur la chaîne, mais inutilement. L'ordre était donné de décharger le navire, lorsqu'une violente rafale, frappant sur toutes nos voiles, nous remit à flot. Il était minuit; l'équipage n'avait pas mangé de la journée; ses forces étaient entièrement épuisées, et l'abattement le plus complet avait succédé au déploiement d'une énergie dont les matelots seuls sont capables. Il fit ses trois repas en un quart d'heure, après quoi chacun gagna son hamac, laissant à un timonier le soin de louvoyer à l'ancre, au gré du vent et du courant.

Le danger que venait de courir le bâtiment demandait un redoublement de prudence. Il fut arrêté qu'à l'avenir les deux dgermes, chargées de notre matériel, marcheraient à cent toises en avant, et nous signaleraient les sondes de dix minutes en dix minutes. Une troisième dgerme, que le hasard nous procura, devait nous suivre, afin d'élonger nos ancres à la voile, si la nécessité nous forçait encore de recourir à ce moyen.

Toutes ces mesures prises, *le Luxor* fut abandonné au courant avec le soleil du 2 septembre. Il mouilla le 7 à Siout, sans avoir éprouvé le moindre événement.

Pressés d'arriver à Thèbes, nous n'avions échappé, lors de notre premier passage, à la politesse d'un dîner chez le gouverneur général, qu'à condition de l'accepter en descendant. L'ancre n'était pas au fond que l'interprète de Schérif-Bey montait à bord, et nous rappelait son invitation et nos promesses. Malgré notre impatience et notre désir d'arriver à Rosette, il ne convenait pas de refuser une seconde fois. Le capitaine fit valoir le sacrifice qu'il faisait de son devoir à l'honneur de dîner avec son excellence, et il pria l'interprète de l'annoncer pour quatre heures ainsi que les officiers.

Après le départ d'Ibrahim [1], un second officier nous amena une énorme dahabié, chargée de vivres de toute espèce. C'était une suite des attentions de Schérif-Bey. Ce ministre nous accabla, pendant un an, de tant de politesses et de soins, il se montra envers nous si bienveillant, si généreux, qu'il est impossible de ne pas rougir, encore aujourd'hui, de notre mesquinerie à son égard. M. de Verninac, économe jusqu'à l'avarice des deniers de l'État, et songeant que si la réussite de l'expédition justifiait la libéralité de nos dons, une

[1] Nom de l'interprète.

fin malheureuse pouvait la faire désapprouver, n'osa rien qui fût digne de la France et du roi.

Quand le moment de se rendre à terre fut venu, Ibrahim revint nous prendre. Des chevaux richement enharnachés, des mules, et même des ânes, nous attendaient à la rive. L'allure de ces derniers eût sans doute convenu à quelques-uns d'entre nous; néanmoins personne n'osa s'aventurer sur ce modeste animal, et défiler ainsi devant la longue rangée d'officiers et de soldats qui marquait la route du palais. Chacun choisit fièrement un cheval arabe, et de préférence celui qui piétinait le plus. Il fallait en imposer à cette multitude, habituée à ne juger l'homme que par ce qu'il déploie d'adresse ou de force physique. Notre audace nous réussit à merveille; en dix minutes nous nous trouvâmes, sans accidents, dans la cour du palais, où de nombreux saïs, qui avaient constamment suivi à pied le galop de nos chevaux, les reçurent de nos mains avec un fort bacchis. Introduits immédiatement dans la salle des audiences, nous prîmes place sur un large divan, parmi plusieurs Turcs de distinction.

Tous les ans, à pareille époque, les divers gouverneurs se réunissent à Siout pour éplucher les comptes de l'année écoulée, régler les impositions de l'année suivante, discuter et déterminer enfin l'ensemble des mesures qui doivent régir la Haute-

Égypte. C'est toujours à la fin de cette réunion que sont révoqués, punis ou récompensés, selon leur gestion, les divers agents du pouvoir. Nous devions à cette circonstance d'être en si nombreuse compagnie. Pendant que nous considérions le luxe des costumes et la multitude de serviteurs armés qui remplissaient le fond de la salle, Moharem-Bey, notre gouverneur de la Thébaïde, s'approcha du capitaine, le complimenta sur l'heureuse descente du *Luxor*, et lui donna quelques explications sur cette quantité prodigieuse d'officiers et de soldats qui causait notre étonnement. Nous apprîmes qu'ils ne représentaient qu'une faible partie du nombreux cortége qu'entraîne le déplacement des mamours, et qui donne au moindre de leurs voyages, plutôt l'air d'une expédition militaire que d'une tournée d'administrateur.

A voir le pays parcouru par ces bandes armées, on le croirait conquis de la veille pour échapper le lendemain. La gestion des gouverneurs est toute du moment. Ils ne paraissent pas administrer le pays, mais lui imposer une contribution de guerre. Leurs craintes continuelles, leurs suites nombreuses témoignent de l'incapacité de leur despotisme autant que la dépopulation et la misère du saïd, et sont des voix accusatrices, qui parlent plus haut que les articles complaisants d'un journal européen.

Schérif-Bey, renfermé dans son harem quand nous arrivâmes, parut enfin. Le sourire était sur ses lèvres, son regard annonçait la satisfaction. Il vint droit à nous, s'assit à côté du capitaine et l'accabla des plus vives démonstrations d'amitié. Il s'informa avec intérêt des obstacles qui avaient retardé notre marche, et voulut savoir si nous avions trouvé dans les autorités turques la coopération qu'il avait ordonnée. Le capitaine s'empressa de l'assurer que nous avions à nous louer du concours de tous les employés de la Haute-Égypte, mais que l'un d'eux avait plus particulièrement droit à notre gratitude. « Je demanderai en conséquence, dit M. de Verninac, la permission de le nommer à votre excellence, et de lui payer devant elle le tribut de notre reconnaissance et de notre estime. C'est l'intendant de la province de Thèbes, Mohammet-Aga. Il a été inépuisable dans son obligeance. Je prends la liberté de vous le recommander. » — « Il n'a fait que son devoir, répliqua en souriant le ministre; néanmoins j'apprends avec plaisir et je n'oublierai pas qu'il a su mériter vos éloges et votre amitié. »

Un signe de main fit évacuer la salle de la foule qui l'inondait; les gouverneurs eux-mêmes s'éloignèrent à ce geste de Schérif-Bey. Restés avec lui, il nous demanda si nous n'avions aucune nouvelle du théâtre de la guerre, porté depuis peu en Syrie.

Sur la réponse négative du capitaine, il nous apprit qu'Ibrahim-Pacha avait remporté de grands avantages sur les armées de Constantinople, et que les projets de Méhémet-Ali paraissaient être de faire marcher ses troupes sur cette capitale. « Ce n'est pas tout, ajouta le ministre en se dressant et appuyant sa main sur l'épaule de M. de Verninac, ce n'est pas tout; un courrier m'a apporté la nouvelle que le consul russe avait amené son pavillon et demandé ses passe-ports. Que pensez-vous de cette démarche? La croyez-vous sincère, ou n'est-elle que la vaine démonstration d'un intérêt hypocrite pour la Porte? » — « C'est plus qu'une vaine démonstration, c'est une conséquence des projets constants de la Russie sur Constantinople, répliqua le capitaine. Le cabinet de Saint-Pétersbourg se prépare le droit d'intervenir quand l'armée égyptienne menacera la capitale de l'empire; jusque-là il restera dans l'inaction. Attentif à la politique de la France et de l'Angleterre, qui semblent tacitement se déclarer pour Méhémet-Ali, Constantin épouse la cause de Mahmout, pour forcer ce prince à se jeter de lui-même dans ses bras. Il aurait suivi une ligne de conduite toute contraire, si nous avions été fidèles à notre ancienne alliance avec le sultan. Ce qu'il lui faut avant tout, c'est le démembrement de l'empire. La division arrivant d'elle-même, il n'aura garde

de s'y opposer; mais comme elle lui fournit une occasion unique de se montrer généreux observateur des traités, il doit la saisir avec empressement. Méhémet-Ali n'a donc rien à redouter de la cour de Russie. Il entre trop dans ses vues, et le moment où elle pensera à forcer le Nil de lui porter le tribut de son limon et de ses eaux est trop éloigné pour que le vice-roi rencontre, de sa part, des obstacles réels à son agrandissement et à son indépendance. Quand les Turcs seront effacés de la carte comme nation, c'est alors que l'Égypte devra trembler. » Là-dessus Schérif-Bey prenant la main du capitaine, et invitant les autres officiers à le suivre, nous conduisit à la salle des festins.

La table était couverte de fleurs et de bougies, parmi lesquelles une trentaine de plats, symétriquement rangés, nous rappelèrent le premier service de nos tables les plus somptueuses. Le second service, préparé et servi à l'arabe, défila, plat par plat, avec une rapidité qui nous déconcerta. Heureux ceux qui purent en attraper quelque chose, et qui ne craignirent pas de se salir les doigts en portant la main sur des mets vraiment délicieux. Schérif-Bey, riant de notre embarras, s'écria: *Mezzo alla turca, mezzo alla francese,* mais le cœur est tout français, fit-il ajouter par son interprète.

Si l'on avait mangé *moitié à la turque et moitié à*

la française, on but tout-à-fait *à l'anglaise* pendant le dessert. Le champagne, le malaga et le chypre passèrent pendant une heure, et achevèrent ce que la chaleur du lieu avait commencé. Il nous restait à peine quelque ombre de raison. Schérif-Bey voulut néanmoins boire encore un verre de champagne au roi des Français; nous lui répondîmes par un verre de chypre à Méhémet-Ali, et quittâmes immédiatement la table, instruits trop tard que le ministre attendait, pour se lever, la convenance de ses convives.

Le café et la pipe nous furent présentés sur une terrasse qui dominait la plaine, couverte par les eaux de l'inondation. La fraîcheur de ce lieu nous rendit la faculté d'entendre et de sentir la musique ordinaire de Schérif-Bey. Une clarinette, un violon et une flûte y mêlaient leurs accords aux accents de deux chanteurs arabes. Ces airs, auxquels l'habitude avait familiarisé nos oreilles, nous parurent agréables; mais quand, pour mettre le comble à sa courtoisie et à nos plaisirs, le gouverneur ordonna de jouer la Marseillaise, nous fûmes si rudement affectés par la manière cruelle dont on l'exécuta, que notre impatience, surprise par notre hôte, fit cesser les musiciens et les chanteurs.

Alors commença entre le capitaine et le gouverneur une conversation dans laquelle ce dernier eut bientôt épuisé le dictionnaire de la politesse

turque. Il commençait à se noyer dans un déluge de superlatifs qui devenaient embarassants; il s'en aperçut lui-même et termina ses compliments en nous priant de croire que tout ce qu'il avait dit partait du cœur, à l'expansion duquel les lèvres ne pouvaient suffire. Le capitaine le remercia pour la dernière fois de l'accueil bienveillant qu'il venait de nous faire et prit congé de lui.

Le paisible animal que nous avions méprisé en venant, nous parut plus convenable après dîner, pour regagner le Nil sans encombre. Nous nous acheminâmes vers le rivage au petit pas de ce bon quadrupède, guidés par vingt saïs armés de torches.

Les fatigues de la descente de Thèbes à Siout avaient ramené la dyssenterie parmi l'équipage. Affaibli déjà de quarante-quatre hommes par la mort ou la maladie, il ne pouvait, sans de graves inconvénients, s'affaiblir encore. La crainte que ce fléau ne devînt épidémique sur *le Luxor*, et la nécessité de soustraire aux yeux des marins valides le spectacle des souffrances de leurs camarades, déterminèrent M. de Verninac à expédier, le 8 au matin, dans une grande dahabié, tous ceux qui étaient atteints de cette maladie. Ils devaient aller à Rosette, dont le climat, presque européen, ne pouvait manquer de les rétablir.

Le bâtiment lui-même se mit en route à midi; il

fit trois lieues dans le reste de la journée, à travers des bancs et des détours assez difficiles.

Le 9, nous dépassâmes Manfalout de quatre lieues, ayant laissé, presque tout le jour, une ancre labourer le fond. Le 10, échouage, à quatre heures du soir, par le travers de Mellaouï, sur un banc formé de la veille. *Le Luxor* faillit à y rester. Il ne dut de s'en relever qu'à un travail forcé de trente heures, secondé par une crue de quinze centimètres. Ce fut le dernier accident grave jusqu'au Caire et même jusqu'à Rosette. Le bâtiment toucha plusieurs fois les rives dans ses évolutions, mais sans autre inconvénient que d'exercer notre patience et de nous faire perdre du temps.

Le 12, nous arrivâmes à Miniet, séjour habituel du gouverneur général de la Moyenne-Égypte : nous en reçûmes la visite à six heures du soir. C'est un homme jeune, sévère, plein de dignité. Sa pensée est toujours exprimée d'une manière brève et précise. Il nous parut peu enthousiaste des projets de Méhémet-Ali, ce qui rend inexplicable la faveur dont il jouit. Son nom est Achmet; il a le titre de pacha. C'est un des Turcs de l'Égypte dont le ton et les manières annoncent le plus l'homme bien élevé. Il portait le nouveau costume de Constantinople: il doit être parfaitement bien sous l'ancien vêtement.

Le 12, nous passâmes devant Samalout (Co), au

moment où des cavaliers faisaient embarquer les recrues provenant d'une récente levée. Tout le village les accompagnait avec des lamentations si tristes qu'on aurait dit les derniers cris de l'Égypte. Comme à Thèbes, on ne comptait parmi la population en pleurs que des femmes, des vieillards et des enfants; c'était un spectacle déchirant qui, malgré l'habitude, excitait toujours en nous de nouveaux sentiments d'indignation. Les recruteurs s'embarquèrent après leurs victimes. Mais cette fois ils ne les conduisirent pas fort loin; car la barque, ayant été percée par le fond, coula dans la nuit suivante. Les Arabes, nageurs comme des Tritons, se sauvèrent tous, laissant les Turcs, surchargés d'armes et de vêtements, se débrouiller au milieu du fleuve.

Nous saluâmes Abou-Girgèh le 14 au matin, descendant par une petite brise avec la rapidité du courant. Une belle journée nous était promise; le Nil, quoique semé d'îles nombreuses, était peu obstrué de bancs. A midi, le point de départ était à cinq lieues derrière nous; nous pouvions en faire cinq autres avant la nuit; mais il n'était pas dans les destinées du *Luxor* de dépasser six lieues dans un jour : un incident assez singulier borna bientôt notre course à la limite ordinaire.

Un des bateaux composant notre flottille avait été expédié vers un village de la rive gauche pour

y prendre des vivres, et devait nous rejoindre au mouillage dans la nuit. Nous l'avions perdu de vue depuis un quart d'heure tout au plus, lorsqu'un Arabe, courant à toutes jambes, vint appeler ses camarades du *Luxor*. Ils se précipitèrent tous dans une péniche, coupèrent la corde qui la retenait au bâtiment, et poussèrent à la rive, sans qu'il nous fût possible de deviner le motif de cette désertion, ni de l'empêcher. Arrivés à terre, ils abandonnèrent la péniche et disparurent avec une incroyable vitesse vers le point de l'horizon d'où était venu le cri d'alarme. *Le Luxor* fut retenu sur une ancre, en attendant que l'interprète, envoyé immédiatement à terre, pût savoir et nous donner l'explication de cette fuite inattendue : il reparut seulement à six heures avec tous nos Fellahs et la dgerme des provisions. Les Arabes chantant, criant, se félicitant comme en un jour de triomphe, nous apprirent enfin que deux marins de la dgerme avaient été arrêtés par des recruteurs déguisés, et joints à la chaîne qui était en marche pour l'armée, et qu'il avait fallu employer la force pour les arracher aux mains de leurs ravisseurs.

Le 15, nous passions devant Fenchi, traînant une ancre, faute du vent, et le 16 au matin, devant Baranghèh, village à trois lieues de Benisouef. Dans cet endroit le Nil se divise en deux branches à peu près de même force, sur la tête d'une île

prolongée sous l'eau. *Le Luxor,* emporté selon la résultante de deux courants égaux, alla frapper la pointe de cette île, sans qu'il fût possible de le diriger, ni de l'arrêter sur ses ancres. Le reste de la journée se perdit à sortir de ce passage.

Le 17, le 18 et le 19, la violence du vent nous empêcha de marcher dans l'après-midi.

Le 20, nous fûmes obligés de mouiller une heure après l'appareillage pour chercher une issue que les dgermes ne trouvaient pas. Après avoir sondé dans toutes les directions, et déterminé la ligne tortueuse du plus grand fond, nous la parcourûmes sur des ancres-à-jet. Comme les jours précédents, le vent mit obstacle à la descente vers le milieu de la journée.

Le 21, étape complète de six lieues, et le 22, mouillage à trois milles du Caire, entre Gizèh et l'île de Rodda.

Notre éloignement de la ville ne put soustraire *le Luxor* à la foule qui l'attendait. Toutes les voiles du fleuve se dirigeaient sur lui. Nous n'étions plus maîtres à bord, une heure après l'arrivée. Pour éviter les questions multipliées d'une curiosité indiscrète et indéterminée, les officiers se sauvèrent à l'école de cavalerie dont le gouverneur [1] les reçut

[1] M. Varin, ancien chef d'escadron, retiré du service depuis 1815, était venu en Égypte pour des affaires privées. Les circonstances ne l'ayant pas servi, il proposa, en 1831, au pacha

avec toute la cordialité et l'orgueil d'un excellent compatriote. Encore un Français de la grande époque ! Encore un vétéran de cette grande armée dont les débris, dispersés sur le globe, achèvent leur mission glorieuse de civilisation !

Le 23, une cange, retenue par son antenne au bras de grand-vergue, et prise en travers par le courant, sombra le long du bâtiment. Trois dames européennes qu'elle portait, auraient infailliblement péri sans la promptitude avec laquelle M. Jaurès et dix matelots se jetèrent au Nil pour aller à leur secours et les soutenir, en attendant qu'un canot pût les prendre. Elles furent recueillies à trois cents mètres du navire, et conduites à Gizèh chez le commandant Varin.

Cet accident ralentit un peu l'ardeur des curieux ; les dames surtout reculèrent devant l'idée d'un naufrage, malgré l'intérêt qu'il fait naître, et malgré le plaisir si doux au cœur des femmes de montrer leur libérateur, et de lui donner, dans l'effusion de leur reconnaissance, les tendres noms de sauveur et d'ami.

La relâche au Caire avait eu pour but de changer les pilotes et de renouveler les provisions du

l'organisation d'une école de cavalerie. Il faut avoir vu la tenue des élèves, leur discipline et la régularité de leurs manœuvres, pour croire à la possibilité des progrès qu'ils avaient faits en un an.

Luxor. Tout étant fait le 24, il reprit ses manœuvres laborieuses, et arriva le 1er octobre à Rosette, non sans avoir éprouvé de grandes et de nouvelles difficultés, dans une branche dont la largeur n'était plus que la moitié de celle du fleuve.

C'était un pas immense d'avoir conduit l'obélisque à Rosette; mais il fallait sortir du Nil, et cette idée mêlait à notre joie une inquiétude vague et de mauvais présage. On doit juger de notre empressement à nous informer de la situation de l'embouchure, et de notre consternation en apprenant qu'une brèche de dix pieds de profondeur, faite à la barre par le premier choc des grandes eaux, s'était refermée depuis huit jours. Cette nouvelle réveilla les regrets qu'avait fait naître le retard des péniches et la mauvaise dimension des avirons. Nous fûmes convaincus, pour la centième fois, qu'en une grande entreprise il faut peu compter sur les autres, et qu'on doit toujours marcher avec tous ses moyens. S'ils avaient été à notre disposition, nous n'aurions pas perdu trois jours à les attendre et nous aurions gagné huit jours sur la descente, ce qui nous permettait de franchir immédiatement.

Sur l'avis des pilotes, qu'une circonstance favorable ne manquerait pas de se représenter avant la fin d'octobre, *le Luxor* fut déchargé de tout poids inutile, et conduit à l'embouchure pour pro-

fiter du premier moment. La barre offrait deux mètres de fond, et le bâtiment enfonçait de deux mètres dix-neuf centièmes.

Par une fausse estimation du poids de l'obélisque, par de faux renseignements sur le Nil, sa construction n'avait été combinée que pour la rivière de Seine et le passage de ses ponts, tandis que besoin n'était de s'en occuper. Il était toujours facile, en effet, dans les bassins de Cherbourg, de réduire, sur ses fonds, le navire à une largeur convenable aux arches les plus étroites de Rouen à Paris.

C'est ce qu'avait dit M. de Verninac dans un mémoire remis à Champollion, lorsque cet homme de génie, qu'il avait ramené d'Égypte, lui manifesta l'intention d'enlever les obélisques, et le consulta sur les moyens de transport. Il avait proposé un bâtiment de quarante-deux mètres de long, sur onze mètres cinquante centièmes de large. Son modèle, avec les fonds plats du *Luxor*, recevant quelques façons à l'avant et à l'arrière, devenait propre à toute sorte de navigation, et n'avait de tirant d'eau qu'un mètre quatre-vingts centièmes, chargé du monolithe. Ce fond, existant toujours sur la barre, faisait évanouir l'obstacle le plus dangereux qu'ait eu à surmonter l'expédition, et devant lequel elle n'a dû qu'à un miracle de ne pas échouer. Ce bâtiment, d'ailleurs, ayant

des formes plus convenables pour la mer, donnait une assurance morale bien nécessaire pour défendre de la fureur des tempêtes, et avec tout l'avantage de ses libres facultés, la coque du navire, toujours trop frêle dans le mauvais temps.

La vie du marin lui est aussi chère qu'aux autres hommes, et souvent plus utile à la société que celle de beaucoup d'autres. Le reproche le plus grave que nous ayons à adresser au constructeur du *Luxor*, est de n'avoir pas été assez dominé par cette pensée d'humanité. Il nous pardonnera cette observation. Elle eût été une lâcheté avant le départ; après le retour, elle est un devoir de prévoyance pour l'avenir.

Les mois d'octobre et de novembre s'écoulèrent en vaines espérances. Le capitaine et les officiers, ayant passé soixante jours à sonder inutilement la barre, accablés de fatigues, dévorés d'ennui, rebutés du métier le plus pénible et le plus désespérant, renoncèrent enfin à trouver un passage et à sortir sans chameaux [1].

La mauvaise saison ne permettait plus, d'ailleurs, au *Luxor* de rester à l'embouchure du fleuve, sans courir le risque d'être jeté à la côte

[1] Espèce de pontons qu'on adapte aux flancs des vaisseaux pour les alléger. Les murailles droites du *Luxor* ne se prêtaient que difficilement à leur application, et nous devons bénir la fortune de nous avoir évité d'en faire l'essai.

et d'y périr. Il fut donc résolu qu'il remonterait à Rosette, et que l'autorisation de construire deux pontons dans l'arsenal d'Alexandrie serait demandée au vice-roi, afin de sortir au printemps. Cette décision nous rendait *le Sphinx* inutile pour le moment; néanmoins M. de Verninac, par une espèce de pressentiment, se détermina à le garder, et à prendre sur lui la responsabilité du blâme qui pouvait suivre son séjour prolongé en Égypte. Cette détermination, inexplicable alors, va trouver sa justification dans la lettre suivante, par laquelle le commandant annonce notre sortie du Nil à l'amiral de Rigny, ministre de la marine.

«Alexandrie, le 3 janvier 1833.»

«Amiral, je vous fis connaître, à la date du 14 décembre, la nécessité où m'avaient mis les mauvais temps, de ramener *le Luxor* à Rosette, après deux mois de tentatives inutiles pour franchir l'embouchure. Ne comptant plus que sur le moyen incertain des chameaux, j'avais déjà fait dégréer le navire et mettre en magasin ses voiles, sa mâture et ses agrès. Par compensation et pour conserver la coque contre une altération de forme, le lest et le matériel avaient été réembarqués sur les parties extrêmes du bâtiment. J'avais en outre fait établir des tentes sur toute sa longueur, afin de garantir le pont et les murailles des pluies abondantes qui

tombent, dans cette partie de l'Égypte, pendant l'hiver.

« Ces précautions prises, j'appelais de tous mes vœux le printemps, lorsque, le 28 décembre, on me prévint qu'à la suite d'un ouragan furieux l'embouchure avait été bouleversée, et qu'elle présentait un fond de deux mètres et demi, là où, cinq jours avant, paraissait une île de sable à la surface des eaux. Je m'y rendis avec le pilote et ses quatre fils. Nous couvrîmes la nouvelle barre d'un réseau de sondes, parmi lesquelles nous parvînmes à marquer, entre deux lignes parallèles, un canal légèrement courbé, large de quarante mètres et profond de huit pieds. Nous remontâmes ensuite à Rosette.

« Remâté, regréé et déchargé en trente-six heures consécutives, *le Luxor* partit le 31 décembre. Ce travail, exécuté en si peu de temps par quatre-vingts hommes, presque tous malades, mérite d'être signalé.

« Le 1er janvier, à midi, nous étions parvenus près de la barre, dont le fond n'avait pas changé. Le temps était beau, le vent à l'est faible, la mer un peu houleuse. *Le Sphinx*, que j'avais appelé, était mouillé à un mille en dehors.

« Après avoir laissé une heure de repos à nos marins, brisés par soixante heures d'un travail continu, on élongea les premières amarres, qui

devaient diriger *le Luxor* dans ce canal étroit, d'où le vent et le courant tendaient constamment à le faire sortir. A trois heures il y était engagé. La brise avait un peu fraîchi, la houle paraissait plus creuse; aussi le bâtiment touchait-il fortement sur le fond. Nous ne pouvions le conduire que pouce à pouce, forcés de le tenir dans la ligne du plus grand fond. D'ailleurs, les moyens nous manquaient. Deux ancres-à-jet, qu'il fallait à chaque instant déplanter et porter ailleurs, étaient loin d'être suffisantes; et cette opération, déjà longue dans les eaux tranquilles, devenait ici plus difficile, à cause de la longueur de nos péniches, du courant, du vent, et de la mer qui augmentait sensiblement. L'équipage n'en pouvait plus. Il n'y avait pourtant pas à reculer; et bien que la nuit nous eût surpris depuis deux heures, il fallait continuer cette manœuvre lentement pour en assurer le succès.

« Je ne saurais dire à votre excellence ce que cette opération m'a donné d'anxiété, moins par la crainte de perdre le bâtiment, que par celle d'échouer dans une entreprise qui fixe les regards, et dont la réussite doit honorer la France et sa marine.

« Le péril était clair pour tout le monde; il ranima le courage abattu des matelots. Par un dernier effort, *le Luxor,* porté pour ainsi dire de

secousse en secousse, parvint enfin à la limite des petits fonds. Il était dix heures du soir. Une amarre fut alors passée de devant derrière, les autres furent lâchées; quand la proue eut tourné au large, le grelin de poupe fut coupé, et le navire, entraîné rapidement par le vent et le courant, salua d'un dernier coup de talon la terre du Nil et ses dieux hospitaliers. A dix heures et demie il était derrière *le Sphinx;* à minuit nous faisions route à sa remorque, et le lendemain, 2 janvier, nous entrions dans Alexandrie, par un temps magnifique.

« Aucune dépense n'a encore été faite pour les chameaux; il ne me reste donc qu'à remercier M. de Cerisy de son empressement à accueillir ma demande, et son altesse le vice-roi de l'intérêt qu'il nous a témoigné dans cette circonstance, et de son désintéressement généreux.

« *Le Luxor* va recevoir les réparations dont il a besoin pour prendre la mer au printemps. Je ne pense pas qu'il soit prudent de tenter le voyage de Toulon avant cette époque. Je retiens *le Sphinx.* L'envoyer en France pour le faire revenir aussitôt n'aurait d'autre avantage que de brûler du charbon, d'avarier peut-être sa machine par un double trajet de cinq cents lieues, et de nous la rendre inutile au moment du besoin.

« Amiral, une tâche glorieuse vient d'être accomplie. Une masse de cinq mille quintaux a été

déposée de sa base en vingt-cinq minutes, embarquée en deux heures, et portée à cent quatre-vingts lieues en moins de quarante jours. Ce résultat est grand, de quelque manière qu'on l'envisage; il grandira encore si l'on tente un second transport. Arrivés à Rosette, nous avions égalé les Égyptiens; nous les avons surpassés en sortant du Nil, et livrant au caprice de la mer et des vents ce débris fastueux de leur gloire.

« Aussi trouverais-je dans cette circonstance de nouveaux motifs d'appeler sur les officiers et sur l'équipage que votre excellence a placé sous mes ordres, une faveur bien méritée, si vous ne m'aviez appris que l'entier accomplissement de ma mission peut seul justifier mes demandes, bien qu'aujourd'hui il ne dépende plus ni de leurs talents, ni de leur zèle, ni de ma volonté. »

Peu de jours après notre mouillage à Alexandrie, arriva la nouvelle du soulèvement de Smyrne en faveur d'Ibrahim. Ce général, parvenu en vainqueur au centre de l'Asie-Mineure, menaçait la capitale de l'empire. La majeure partie des membres du divan, gagnée par les largesses de Méhémet-Ali, n'attendait que la présence de l'armée égyptienne sur les rives du Bosphore pour reconnaître son autorité. Une révolution générale était préparée à Constantinople, et aurait inévitable-

ment entraîné la fuite ou le massacre du Grand-Seigneur.

Moins favorisé par les circonstances et les localités que Méhémet-Ali, Mahmout avait été obligé de précipiter les mesures de rénovation politique qu'ils préparait à la Turquie. Il avait d'ailleurs manqué de l'habileté de son vassal et de sa profonde dissimulation. Pendant que celui-ci faisait sourdement circuler dans l'empire, avec son argent et ses brillantes promesses, le bruit de sa bonté et de sa popularité, de son amour pour les saintes lois du Coran et de son respect pour les anciennes pratiques; l'autre, violent jusqu'à la cruauté, avare par nécessité, irréligieux par sottise, coupable aux yeux de ses sujets du démembrement de l'empire et des injustices de l'Europe, perdait la confiance des grands et du peuple. Les changements brusques qu'il avait opérés, plus tard, dans le système militaire, dans l'administration, et jusque dans le costume, froissant tous les intérêts, les préjugés et les habitudes, engendrèrent la haine. Il ne lui restait que l'attachement de ses favoris et celui de quelques Turcs, assez habiles pour comprendre que la Turquie cesserait d'exister du jour où Constantinople serait occupée par Ibrahim ou par les Russes.

Dans cet état de choses l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Menacé dans son existence

politique et dans son existence privée, Mahmout demanda des secours à la Russie contre un sujet rebelle. Nicolas les promit, mais avant de les envoyer, il dépêcha à Méhémet-Ali un aide de camp, avec la mission avouée de lui faire de vives remontrances, et de l'engager à rentrer dans l'obéissance, mais dont la mission secrète ne fut pas connue.

Il est impossible de croire que l'intention et les désirs de la Russie fussent d'obtenir un accommodement par une simple médiation de conseils ou de reproches, et qu'elle s'ôtât ainsi le droit d'une intervention armée, et d'une occupation militaire de Constantinople. Aussi les conditions que son envoyé mit à la paix, et qu'on s'empressa de rendre publiques, étaient-elles inacceptables. Il enjoignait au vice-roi d'évacuer l'Asie-Mineure et la Syrie, et ne lui laissait pas même de ses conquêtes le pachalik d'Acre. Méhémet-Ali rejeta ces propositions avec toute la fierté de son caractère, et en homme qui n'ignorait pas l'embarras où était l'Europe de se mêler aux débats.

Cependant l'envoyé de France, voulant éviter l'arrivée des Russes à Constantinople, avait fini par obtenir une suspension d'armes, et dupe du cabinet turc, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, il avait entamé des négociations de concert avec le consul général d'Alexandrie, M. Mimaut. Les bases du traité, posées par Méhé-

met-Ali, parurent honteuses au sultan. Mais, comme il fallait encore temporiser, il envoya auprès du vice-roi Kalil-Pacha, ex-commandant de la flotte, afin de le porter à se relâcher de ses prétentions, et de conclure une paix qui pût être durable. Plusieurs jours se passèrent en pourparler, et lorsque enfin on fut d'accord sur toutes les conditions, l'ex-capitan-pacha, prétextant qu'il n'avait pas de pouvoirs assez étendus pour revêtir le traité de sa signature, demanda à aller à Constantinople chercher de nouveaux pouvoirs. Pour plus de célérité on jeta les yeux sur *le Sphinx*, et M. Mimaut vint à onze heures du soir auprès de MM. Sarlat et de Verninac, pour obtenir l'accomplissement de l'offre qu'il en avait faite.

C'était le 28 janvier. Pour plus d'exactitude, nous donnons ici la conversation dialoguée de cette entrevue, parce que le chef de l'expédition ne peut oublier la nécessité pénible où le mit le consul de jouer un rôle d'ingratitude vis-à-vis un prince qui nous avait comblés de bontés.

M. Mimaut. — La paix est faite par mon intermédiaire et sous les auspices de notre gouvernement. Le capitan-pacha n'a pas la signature; il demande *le Sphinx* pour aller en prendre le pouvoir. Il est de la dernière importance pour la France que ce soit un de nos bâtiments qui termine ce

que j'ai si heureusement commencé. Ainsi, monsieur Sarlat, voulez-vous faire un voyage si avantageux au pays et à vous en particulier?

M. Sarlat. — Je le ferais avec plaisir si je n'étais à la disposition du capitaine du *Luxor*.

M. Mimaut. — Qu'en dites-vous, monsieur de Verninac?

M. de Verninac. — Vous connaissez seul l'importance et la valeur des circonstances. Si elles sont telles que vous le dites, veuillez bien nous faire par écrit la demande expresse du *Sphinx*, afin que nous, simples officiers occupés de tout autre chose que de politique, nous soyons à l'abri s'il lui arrivait un accident, et que plus tard le retour du *Luxor* fût compromis.

M. Mimaut. — Je n'ai pas le temps d'écrire, on attend la réponse à l'instant.

En effet, un interprète du pacha entra au même moment, ce qui semblait un coup monté.

M. Mimaut. — Veuillez répéter ce que vous venez de me dire.

M. de Verninac.—Monsieur le consul refusant de me faire une demande écrite, je vous prie, monsieur Nubar, de dire à Son Altesse qu'il m'est impossible de prendre sur moi la responsabilité du voyage du *Sphinx*. Méhémet-Ali, qui veut l'ordre et l'obéissance passive, comprendra ce refus de ma part; il sentira, j'en suis sur, combien il doit

m'être pénible, après sa généreuse et bienveillante conduite à notre égard.

M. Nubar. — Je répèterai fidèlement à Son Altesse ce que vous venez de me dire.

Le lendemain, il semblait qu'une frégate, ou au moins une corvette, dût partir avec Kalil-Pacha; pas du tout : deux Tartares furent expédiés avec une mauvaise barque, et Kalil se disposa à voyager au Caire, en attendant leur retour, laissant inactive dans le port la frégate qui l'avait apportée. On voulait donc faire du *Sphinx* un simple porteur de dépêches pour une paix dont personne ne se souciait. Cette découverte adoucit beaucoup le regret de nos refus.

Méhémet-Ali s'aperçut bientôt qu'il était joué. Il en convint même avec M. de Verninac qui lui représentait, quelques jours après, la faute qu'avait faite son fils de s'arrêter avant d'être à Scutari. Là, son armée n'eût manqué de rien et sa présence en face de Constantinople devait entraîner une décision prompte de la part de Mahmout et de celle des puissances étrangères. Les vaisseaux français et anglais pouvaient y arriver, tandis que ceux de la Russie, prisonniers dans les glaces, ou retenus par l'impossibilité de naviguer dans la mer Noire en hiver, ôtaient à cette puissance l'influence que lui donne sa proximité. Par terre, la

marche de ses troupes n'était guère plus aisée ; elle se serait donc empressée d'accéder à un arrangement qu'elle ne pouvait plus reculer.

« Mon fils n'a aucun tort, dit le pacha ; toute la faute doit tomber sur moi, trompé que j'ai été par vos agents diplomatiques. Mais tout n'est pas perdu. L'occasion qui m'a échappé peut renaître. »

Il se trompait, Méhémet-Ali ; l'occasion qu'on perd ne se représente jamais. L'expérience le lui a déjà prouvé, et le lui prouvera encore.

La France et l'Angleterre n'étaient représentées à Constantinople que par des chargés d'affaires ; il était important d'y envoyer des ambassadeurs. Celui de France joignit le premier son poste. Mahmout appelait à grand cris les Russes, que la mauvaise saison empêchait d'arriver. L'amiral Roussin, pour rendre leur intervention inutile, tenta une dernière démarche auprès du vice-roi. Il lui fit signifier d'évacuer l'Asie-Mineure, lui garantissant le pachalik d'Acre, et quatre districts attenants de la Syrie, et le menaçant des armes de France et d'Angleterre, s'il ne se rendait à ces dernières conditions.

Cette menace eût produit son effet sur un homme ordinaire, elle était impuissante avec un homme tel que le pacha. « Je sais, répondit-il à l'envoyé de M. Roussin, que les forces anglaises et fran-

çaises réunies ou séparées peuvent arrêter mon armée, et me forcer à abandonner mes conquêtes; mais la France et l'Angleterre doivent savoir aussi que Méhémet-Ali, incapable de crainte, mourra plutôt que de se soumettre à une lâcheté. Dites à votre ambassadeur que ma résolution est irrévocable de conserver la Syrie entière et une partie de la Caramanie, et assurez-le que ses nationaux n'auront rien à craindre, quelle que soit la résolution de son cabinet à mon égard. »

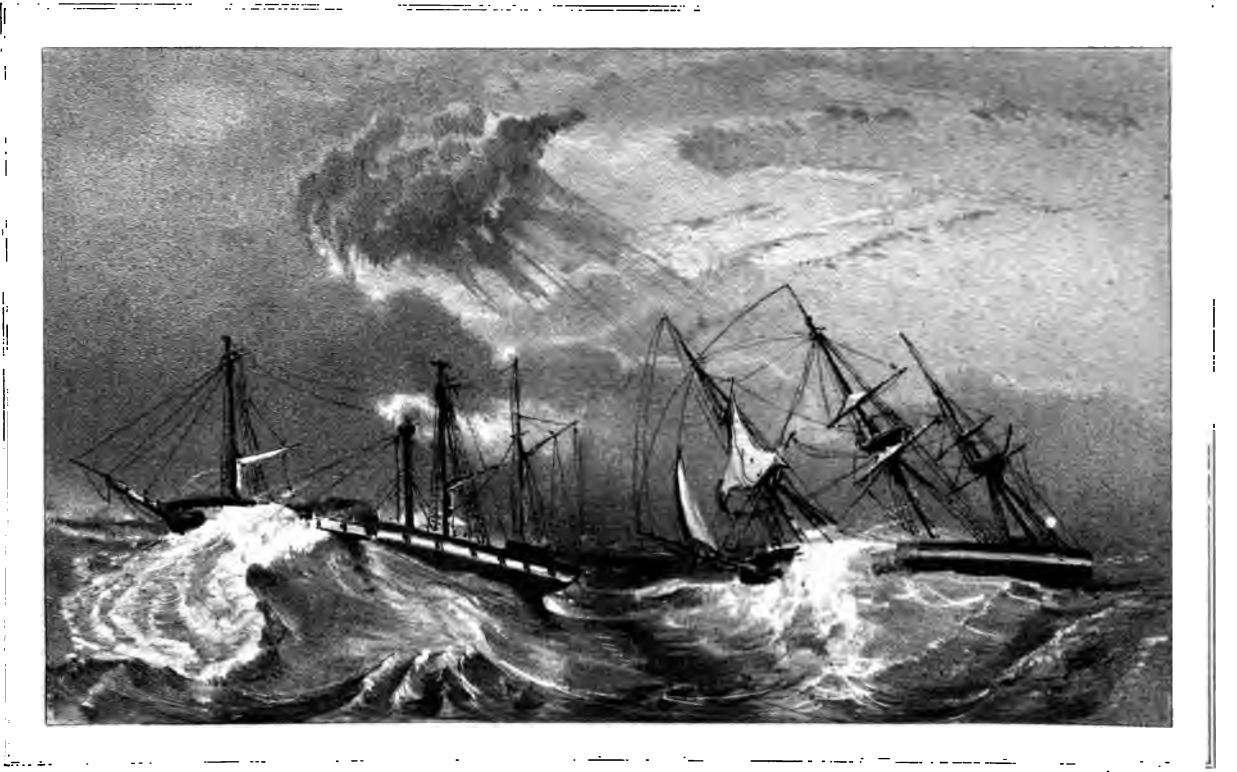
La France ne voulait ni ne pouvait soutenir l'ultimatum de son ambassadeur. M. Roussin ne l'ignorait pas; néanmoins il ne balança pas à compromettre la dignité de son caractère, par une démarche qui suspendait l'appel fait aux Russes et lui donnait le temps de recevoir des instructions de Paris. Sa conduite, blâmée par le public, fut noble et généreuse, puisqu'il sacrifiait sa haute réputation d'habileté et son ambassade aux intérêts de la patrie.

Le Luxor avait quitté Alexandrie quand la paix fut signée. Les conditions imposées par Méhémet-Ali en formèrent la base, malgré, ou plutôt à cause de l'apparition de la flotte et de l'armée de Nicolas; preuve positive, comme nous l'avions pensé, du mauvais vouloir de la Russie en faveur du sultan, et de ses vues ultérieures sur son empire divisé.

Cette nation a déployé, depuis dix ans, une habileté digne d'un plus noble et plus généreux objet. A Navarin elle invoque les saints devoirs de l'humanité en faveur de la Grèce; elle appelle toutes les nations à venger les outrages que les fils du Christ endurent, depuis trois siècles, sous le despotisme des enfants de Mahomet. « Il est temps, dit-elle, de reporter la civilisation vers son berceau et de détruire un pouvoir ennemi de tout progrès. » La France, toujours accessible aux sentiments de générosité, répond la première à l'appel, et entraîne l'Angleterre. Mais à peine ces deux puissances ont-elles proclamé, par une sanglante, injuste et inutile bataille, la liberté des Grecs, que la Russie veut en régler l'usage et tourner leur indépendance à son profit. Il ne faut rien moins qu'un crime, l'assassinat du vice-roi qu'elle leur a donné, pour réduire son influence, et faire rentrer les Hellènes sous le patronage de tous les cabinets.

Aujourd'hui, les Turcs ne sont plus des barbares, ennemis de notre religion et de nos lumières. Leur chef est un prince éclairé, vis-à-vis duquel la foi des traités est d'autant plus obligatoire qu'il est plus malheureux. Les véritables barbares, ce sont les Égyptiens; le véritable fléau de l'humanité et des lumières, c'est Méhémet-Ali. La Russie appelle contre lui, qui donne le dangereux exemple d'un

sujet révolté, tous les amis du pouvoir légitime : et aujourd'hui comme autrefois, son hypocrisie en impose, car nous n'osons pas dire que sa puissance fait peur.



CHAPITRE VII.

DÉPART D'ALEXANDRIE. ARRIVÉE A PARIS. DÉBARQUEMENT DE L'OBÉLISQUE.

Les succès d'Ibrahim avaient enivré la ville d'Alexandrie. Les négociants européens surtout, dont la fortune se trouvait liée à la fortune du pacha, se montrèrent satisfaits de la marche que prenaient ses affaires. Tout l'hiver se passa en bals et divertissements. Chacun voulait témoigner la part qu'il prenait à la grandeur future de Méhémet-Ali, et déguisait, sous les apparences du dévouement et de l'enthousiasme, ses spéculations sur la récolte nouvelle. Les cotons arrivaient en abondance de toutes les parties de l'Égypte, et l'on savait qu'ils manquaient en Europe. Il y avait de grands bénéfices à faire; c'était donc à qui en accaparerait le plus, en captivant la bienveillance du vice-roi par l'adroite flatterie d'une joie sans bornes.

Le Luxor attendait, au milieu de ces réjouissances, que le retour du soleil dans notre hémisphère y ramenât les beaux jours et l'instant du départ. Ce moment désiré arriva enfin. Après un hiver des plus rigoureux et des plus fertiles en tempêtes, la fureur des vents s'assoupit pour faire place à ces brises légères qui annoncent la défaite de Typhon et la victoire du soleil, et promettent à

l'homme les nouveaux bienfaits de cet astre. Dès le 15 mars, nous pouvions quitter la rade d'Alexandrie; mais notre matériel, resté à Rosette sur des dgermes, n'avait pu sortir du fleuve, la passe profonde qui s'était ouverte pour nous s'étant refermée le 4 janvier, et le mauvais temps ayant depuis lors rendu la barre impraticable. Un officier et dix marins allèrent par terre à Rosette pour activer le départ de tous nos objets, que *le Luxor* reprit le 22 et le 23 mars.

Le 25, nous fîmes une dernière visite à Méhémet-Ali. M. de Verninac le remercia de sa protection et du généreux abandon qu'il avait fait à la France d'un monument précieux. Il le pria d'agréer nos adieux, avec les vœux que nous formions pour la prompte résurrection de l'Égypte. « Je n'ai rien fait pour la France, répondit ce prince, que la France n'ait fait pour moi. Si je lui donne un débris d'une vieille civilisation, c'est en échange de la civilisation nouvelle, dont elle a jeté les germes en Orient. Puisse l'obélisque de Thèbes arriver heureusement à Paris, et servir éternellement de lien entre ces deux villes! » Sur ces paroles nous prîmes congé de Son Altesse, la remerciant encore une fois de ses bontés et de l'intérêt sincère qu'elle prenait à la réussite de l'expédition.

Les vents d'ouest retardèrent le départ jusqu'à la fin du mois. Ce temps fut employé en derniers

adieux à nos compatriotes et aux étrangers dans lesquels nous avions trouvé la cordialité et les prévenances de la plus vive sympathie. Nous en avons nommé plusieurs en commençant ce livre, nous les prions tous de recevoir ici l'ensemble de nos sentiments de reconnaissance et de sincère amitié.

Le 1er avril, toutes les circonstances paraissant favorables, *le Sphinx* nous donna la remorque et nous eut bientôt mis dehors. Ce jour-là et le suivant, nous marchâmes avec une vitesse moyenne de quatre milles à l'heure. Dans la nuit du 2 au 3, la brise reprit à l'ouest et diminua considérablement le sillage. Au jour elle se changea en un vent violent, sous lequel la mer soulevée couvrait, de temps à autre, *le Luxor* dans toute sa longueur. A midi nous n'avancions plus. La force du remorqueur suffisait à peine pour tenir les deux bâtiments dans la perpendiculaire des lames. Dans l'appréhension de consommer en pure perte le charbon du *Sphinx*, en luttant contre le temps, il fut pris la résolution de laisser arriver sur Rhodes, malgré les craintes que pouvait donner au *Luxor* une mer affreuse du travers. Les premiers roulis qui accompagnèrent ce mouvement furent d'une longueur effrayante; sur chaque bord le bâtiment entrait dans l'eau jusqu'au bastingage, et menaçait de sombrer. Au risque de perdre sa mâture, le capitaine la fit surcharger de voiles; le navire

maintenu prit une allure plus rassurante. Sans vent cette position n'eût pas été tenable; il se serait infailliblement démoli. Cette circonstance, qui ne pouvait manquer de se présenter dans une longue navigation, rendait seule un bateau à vapeur nécessaire pour tenir *le Luxor* de bout à la vague, quand même la pauvreté de ses qualités nautiques n'en aurait pas fait une loi.

Nous passâmes ainsi deux jours dans des transes pénibles, veillant les grains et les lames, épouvantant *le Sphinx* de l'amplitude de nos roulis, et mesurant à tout instant sur la carte la distance qui nous séparait du port. La vue de Rhodes fit cesser nos inquiétudes. Abrités de la mer et du vent, auxquels l'île faisait obstacle, *le Luxor* retrouva sa stabilité, et *le Sphinx* sa force de *traction.* Nous nous dirigeâmes sur la rade et y jetâmes l'ancre, le 6, à la nuit.

Il est des instants dans la vie où, pour tout homme, la mort serait affreuse. Ces moments venaient d'exister pour nous. Au lieu des éloges de la patrie, au lieu des applaudissements de nos concitoyens, nous avions envisagé, pendant soixante heures, pour prix de deux ans de fatigues, de tant d'obstacles surmontés, de tant de difficultés vaincues, une fin misérable et obscure. A chaque roulis la frêle coque du *Luxor*, se tordant sous sa rigide charge, semblait vouloir nous abandonner. Il y

avait dans cette situation cruelle quelque chose de décevant, qui irritait d'autant plus l'âme, qu'elle avait le sentiment de son impuissance contre le courroux de la mer et du vent. La mort que doit suivre un glorieux et long retentissement est douce et facile; mais qu'elle est amère celle qui ne laisse en perspective que l'oubli, la critique, et peut-être le blâme!

Une demi-heure après le mouillage, nous étions chez le gouverneur de Rhodes, Turc d'esprit et de bon ton, jugeant impartialement la querelle de Mahmout et du pacha d'Égypte, et considérant comme une faute irréparable, de la part de ce dernier, de s'être arrêté au cœur de l'Asie-Mineure. — « Méhémet-Ali, nous dit-il, ne tardera pas à s'apercevoir que s'il est facile de s'arrêter quand on avance, il est difficile de le faire en reculant. Par son hésitation, il a perdu la force morale que ses premiers succès lui avaient donnée. Le parti qu'il comptait dans les conseils de Mahmout, déçu et compromis, ne lui reviendra pas. Les peuples de la Syrie, dont il avait flatté les préjugés, ne supporteront que difficilement son administration, forcément odieuse. Froissés dans leurs habitudes, ils regretteront le régime paternel de Constantinople, qui à peine se faisait sentir; par des révoltes partielles ou une révolte générale, ils finiront par l'épuiser et le contraindre

à évacuer le pays. L'appui des nations européennes pourrait seul le maintenir dans ses nouvelles possessions; mais il n'est nullement probable que leur aveuglement soit tel qu'elles veuillent le renversement de Constantinople, suite nécessaire de l'indépendance de l'Égypte et de la Syrie. Ce que je vous dis vous paraîtra peut-être extraordinaire, mais je connais l'esprit de nos peuples: ma conviction profonde est que le temps justifiera toutes mes prédictions. Il était plus facile à Méhémet-Ali de prendre et de conserver le sceptre de l'empire, que de fonder un nouvel État. Dans le premier cas, on ne changeait qu'un homme, chose commune dans l'histoire de tous les peuples; dans le second cas, il faudra rompre des habitudes d'obéissance, froisser des intérêts généraux et particuliers, créer de nouveaux rapports de politique intérieure et extérieure: changements aussi difficiles à obtenir de l'inertie et des vues intéressées des gouvernements étrangers, que de la paresse et des préjugés de la population. »

L'opinion que nous venions d'entendre était trop près de la nôtre pour nous amuser à combattre les points qui en différaient. D'ailleurs le mauvais temps nous rappelait à bord de nos navires, exposés sur une rade ouverte, qui n'offrait d'abri que pour le vent d'ouest. Nous répondîmes au gouverneur par quelques généralités, et par

l'espérance que le temps, plus habile que les hommes, amènerait une solution conforme aux vrais intérêts de l'Orient.

Rentrés dans nos vaisseaux, M. de Verninac fit mouiller une seconde ancre, afin de donner à chacun, pendant la nuit, la sécurité et le repos si nécessaires, après trois jours de mortelles anxiétés. Pour plus de sûreté, il ordonna d'appareiller le 7 au matin, pour aller nous loger dans la baie fermée de Marmora, où l'orage nous retint prisonniers, jusqu'au 13.

Le beau temps reparut le 14. Les ancres furent levées; *le Luxor*, attaché de nouveau à son remorqueur, prit l'Archipel par le canal de Rhodes et s'en vint, d'île en île, jusqu'à Corfou, où il mouilla le 23 avril. *Le Sphinx* avait épuisé son charbon; il trouva à le renouveler en entier dans ce port, grâce à l'obligeance empressée du gouvernement ionien et de lord Nugent, haut commissaire de Sa Majesté britannique auprès de cet État. L'accueil flatteur que nous y reçûmes, tant des officiers anglais que des indigènes, fut un dédommagement de nos longues fatigues et le prélude des félicitations que nous devions trouver sur notre route jusqu'à Paris. Tous les Grecs de l'île visitèrent *le Luxor*. Il y a dans l'instinct de ce peuple quelque chose de tradition, qui lui fait apprécier les grandes entreprises à leur juste valeur. Nulle part notre

expédition ne fut mieux jugée qu'à Corfou; en aucun lieu on ne comprit mieux les difficultés qu'elle avait eues à surmonter, et les dangers qu'elle devait courir encore avant d'arriver à sa fin.

Le chargement du *Sphinx* nous retint à l'ancre jusqu'au 1er mai. Le temps était peu sûr; néanmoins comptant sur la saison et sur la proximité des terres, qui nous offraient un abri assuré en cas d'orage, nous appareillâmes le 2. La houle, que nous trouvâmes forte en dehors des îles, tomba insensiblement. Arrivés sur le cap Spartivento, la mer se calma entièrement et le ciel reprit sa pureté. Nous pûmes jouir à notre aise du coup d'œil imposant et varié que présentent, d'un côté, la base large et fertile de l'Etna, et de l'autre, les montagnes déchirées de la Calabre. Cette opposition entre les deux côtes indique que les engloutissements qui ont formé le canal de Messine ont eu lieu, à la Terre-Ferme, par un déchirement subit et un enfoncement perpendiculaire d'une partie de la montagne, et vers la Sicile, par une simple inclinaison du sol.

De tout ce qui existait autrefois dans le phare, il ne reste qu'un courant rapide, qui se porte tantôt au nord et tantôt au sud, d'une manière régulière. — On doit croire néanmoins, à travers les fictions des anciens auteurs, que ce passage offrait jadis des dangers véritables. Si on n'y entendit ja-

mais les tourbillons de l'onde engloutie par le Carybde, ni les hurlements des dogues de Scylla, il n'en est pas moins certain que le mouvement des eaux, se brisant parmi les rochers qu'ont fait disparaître les fréquentes secousses de la terre[1], devait produire un bruit effrayant, créer à la navigation des périls réels, causer parfois des accidents funestes et suffire pour justifier, aux yeux des Grecs et des Latins, les fables dont l'imagination fertile de leurs poètes avait environné tous les phénomènes de la nature.

Nous étions entrés dans le canal, le 5, au soleil levant; à midi nous l'avions franchi, sans vent et par la seule force du remorqueur. Vers le soir un brouillard épais nous déroba la vue des îles de Lipari. Ce n'est que par les gerbes de feu, dont le volcan de Stromboli embrasait les cieux de dix minutes en dix minutes, que nous nous aperçûmes de sa proximité. Une courte prière et quelques libations de champagne nous rendirent favorable le dieu qui tient les vents renfermés dans les flancs caverneux de cette île. Le reste de notre voyage ne fut marqué d'aucun événement. Un calme plat favorisa notre marche jusqu'à Toulon, où nous

[1] En 1783, le rocher de Scylla fut englouti par le tremblement de terre qui renversa la plus grande partie de la ville de Messine. On voit encore les ruines d'une tour bâtie sur la cime de ce rocher.

arrivâmes le 10 mai, ayant longé l'Italie et salué les deux îles dont l'une servit de berceau et l'autre de prison au grand homme des temps modernes.

L'équipage du *Luxor* était composé presque en entier de marins provençaux. Son retour rendit à leurs familles le bonheur, qu'elles avaient perdu depuis vingt-cinq mois. Mais toutes les larmes ne furent pas séchées, car nous revenions au nombre de cent vingt et nous étions partis cent quarante.

L'intérêt qu'excita notre apparition à Toulon fut partagé par toute la ville : exceptons-en cependant le conseil chargé de veiller à la santé publique. Cet illustre aréopage, réuni en séance extraordinaire pour délibérer sur la durée de notre quarantaine, se montra insensible aux cris des mères qui lui redemandaient leurs fils. Il nous appliqua le maximum de la peine, bien que nous eussions pris l'entrée à Corfou et que tout notre chargement se composât d'une pierre incorruptible. Cette décision, pleine d'impartialité et de discernement, mettant une triple grille entre des cœurs qui se cherchaient et des bras tendus les uns vers les autres, tempéra l'effervescence et l'effusion des premiers embrassements. C'est sans doute là le meilleur motif qu'on puisse trouver à la rigoureuse mesure de la santé.

Pendant ce temps, le capitaine demanda et obtint que *le Luxor*, avant de se remettre en route,

passerait au bassin pour être débarrassé des herbes qui avaient germé sur sa carène, et être ensuite peint au gros rouge, dont l'oxide de fer, qui en fait la base, mieux que le brai, est contraire à toute végétation. Il demanda en outre que les chaudières du *Sphinx* fussent soumises à une visite scrupuleuse. « Quels que soient, disait-il au ministre, la reconnaissance et les remercîments qu'en mon particulier je doive au capitaine Sarlat, pour la déférence à mes déterminations et l'accord parfait que j'ai trouvés en lui, et quel que soit de plus mon désir de l'avoir pour compagnon de voyage, il est en moi un désir plus impérieux, celui de ne rien donner au hasard, ou à la négligence, dans une expédition d'autant plus importante qu'elle approche plus de sa fin. Aussi demanderais-je le remplacement du *Sphinx* si ses chaudières présentaient les moindres chances de rupture dans les huit cents lieues que nous avons encore à parcourir. »

Après vingt-cinq jours d'un isolement complet et d'un ennui mortel, nous fûmes enfin admis à la libre pratique. *Le Luxor* entra immédiatement dans le bassin, d'où il sortit au bout de huit jours. Ses fonds avaient peu souffert; l'épaisseur de ses quilles avait seule été réduite de quelques centimètres, par les nombreux échouages du Nil et les violentes secousses reçues à l'embouchure. La

machine du *Sphinx*, soumise à un examen rigoureux, fut jugée en bon état, moyennant quelques légers travaux. Il fut décidé qu'il nous continuerait la remorque. Les deux bâtiments entièrement parés [1] appareillèrent de Toulon le 22 juin. Ils éprouvèrent, en traversant le golfe de Lyon, une mer dure et des vents assez forts pour faire naître des inquiétudes. *Le Luxor* fatigua beaucoup; l'avant surtout avait des mouvements extraordinaires qui faisaient craindre de graves avaries. La prudence semblait demander qu'on rentrât à Toulon; mais il fallait en finir; la côte d'Espagne, d'ailleurs, nous promettait un abri. Nous poursuivîmes donc notre route, et nous trouvâmes, le long des terres de la péninsule, le calme et le repos dont nous avions tant besoin.

Le 26, nous passions devant Alicante; le 27 devant Carthagène; et le 28, le vent nous ayant un peu éloignés de terre, nous aperçûmes la corvette *l'Agathe*, couverte de signaux. Elle portait à Naples une princesse malheureuse, jouet de viles intrigues, dont le courage avait honoré la captivité, et chez qui les faiblesses de la femme avaient été rachetées par les vertus d'une bonne et tendre mère. « Que la mer te soit douce, infortunée Caroline! reçois, en gagnant ton exil, l'hommage que

[1] Prêts.

t'ont mérité quinze ans de bienfaits versés sur les malheureux! »

Le rocher de Gibraltar parut le 29, à toute vue. Nous en prîmes le mouillage dans la journée du 30. Pour la seconde fois nous abordions un port soumis à la domination anglaise; pour la seconde fois aussi nous reçûmes des officiers de cette nation le témoignage d'un vif intérêt, et les marques non douteuses de la haute opinion qu'ils attachaient au succès de notre aventureuse expédition.

Notre relâche à Gibraltar avait pour but de compléter le charbon du *Sphinx*, et d'attendre le moment opportun pour entrer dans l'Océan, dont la vaste étendue et les côtes dénuées de ports nous inspiraient de justes craintes. Les vents d'ouest ne cessèrent que le 10 juillet. Nous les retrouvâmes le 12, au cap Saint-Vincent, assez forts pour nous obliger d'aller mouiller en pleine côte, en face de Lagos. Là se trouvait à l'ancre l'escadre de don Pédro, grossie de celle de don Miguel, dont les vaisseaux, à l'exception d'un seul de quarante-huit canons, s'étaient rendus sans combattre. Elle réparait quelques avaries. Le soir du même jour elle mit sous voile, pour aller devant le Tage réunir, contre Lisbonne, ses efforts à ceux des troupes débarquées dans les Algarves.

Le 14, nous quittâmes Lagos; le soir nous aper-

çûmes, dans le sud de Saint-Vincent, la flotte que les vents de nord tenaient aux Bas-Ris. Ils nous forcèrent nous-mêmes de passer la nuit à l'abri de ce cap. Nous le doublâmes le 15 au matin, quoique le vent fût encore frais et la mer assez grosse. Le 16, le baromètre monta beaucoup ; il s'ensuivit un ciel pur, un air calme et une mer unie, par lesquels nous vînmes, le 20, mouiller sur la rade de la Corogne. Il était temps d'y arriver, car la nuit suivante un orage éclata du N.-O., et se termina au jour par des vents de N.-E., qui durèrent quinze jours, avec une force contre laquelle n'aurait pas lutté *le Luxor*. On ne peut sans anxiété envisager sa position critique, s'il eût été surpris en mer par la tempête : sa perte était certaine. Aussi faut-il admirer sa fortune, et rendre des actions de grâce à la main invisible et amie qui le conduisit en bon port, dans l'intervalle des gros temps si fréquents pendant l'été de 1833.

Le 5 août, les vents de N.-E. régnaient encore, mais faibles et variables ; le ciel était couvert ; les nuages se dirigeaient au nord ; tout annonçait un changement de temps, et semblait indiquer que l'instant de tenter la dernière course était arrivé. Enhardi par ces présages, et rassuré par l'heureuse étoile qui l'avait accompagné de Thèbes à la mer du Nord, *le Luxor* prit les câbles sauveurs que lui jeta *le Sphinx*, et s'abandonna, derrière lui

et pour la dernière fois, aux hasards des flots et des vents. La mer se balançait encore en longues houles et venait se briser au rivage avec fracas. Notre marche était lente; au soleil couchant les terres paraissaient encore près de nous. Pendant la nuit le bruit éclatant du tonnerre et des torrents de pluies nous firent craindre d'être enfin trahis par le sort. Nous murmurions déjà contre la fortune, qui semblait ne nous avoir conduits si loin que pour mieux nous faire sentir son inconstance et ses caprices. Nous cessâmes de marcher, afin d'être à même de reprendre le port si l'orage devait se convertir en tempête. Vaines craintes! la fatalité était pour nous. Le baromètre, qui avait baissé la veille, commença à remonter avec le jour. En arrivant sur l'horizon, le soleil, dissipant la masse noire et profonde des nuages qui le bornait, ramena la sérénité dans les cieux et le calme dans l'atmosphère. La mer, abattue par la pluie, se nivela comme une glace, et permit au *Sphinx* de déployer toute l'action de sa machine à nous remorquer. Nous faisions près de cinq milles à l'heure. Cette vitesse se maintint pendant trois jours, et nous mit le 9 en vue de l'île d'Ouessant. Le temps continuant à être propice, nous nous dirigeâmes sur le cap le plus voisin de la côte d'Angleterre, que nous atteignîmes dans la nuit du 10 au 11. Nous la suivîmes jusqu'à Start-Point.

De là, traversant obliquement la Manche, nous gagnâmes le port de Cherbourg, où l'ancre tomba, le 12, à midi. Le reste du mois fut marqué par des gros temps et des naufrages, qui couvrirent les côtes de France de débris et de cadavres, et nous firent mieux apprécier tout ce qu'il y avait eu de bonheur et de *providentiel* dans notre paisible traversée.

C'est là que finirent, après quatorze cents lieues de navigation, les dangers et les fatigues d'une expédition qui, pour une chance favorable, en avait dix contre elle. A l'avenir plus de crainte, plus de pénible inquiétude; l'obélisque est assuré à la France du jour de notre entrée à Cherbourg. Honneur en soit rendu à nos marins! ils ont égalé l'antiquité par la grandeur de l'entreprise, ils l'ont surpassée par les difficultés qu'une mer orageuse présentait dans l'exécution. Infatigables à la peine, inébranlables dans le péril, oublieux de leur propre existence, ils n'eurent, pendant vingt-huit mois, qu'une idée fixe, celle d'ajouter un fleuron à la gloire nationale, et de fournir aux sciences et aux arts un sujet nouveau de méditation.

Au lieu des instructions que M. de Verninac espérait trouver à Cherbourg, relativement à notre entrée dans la Seine, il reçut l'ordre d'y attendre le passage du roi, annoncé pour les premiers jours de septembre. Cette mesure le contraria, et il ne

put s'empêcher d'en écrire au ministre. — « La Seine, disait-il, est fort belle cette année; les bancs changeants, qui rendent si dangereuse la partie du fleuve comprise entre Honfleur et Caudebec, sont bien fixés, et ils laissent entre eux des canaux larges et profonds. Il est à craindre que les grandes marées de septembre, poussées par les coups de vent qui peuvent précéder l'équinoxe d'automne, n'en changent la position. Votre excellence ne doutant pas du prix que *le Luxor* attacherait à posséder sur son pont la personne auguste du roi, appréciera le vrai sentiment qui me fait désirer d'être libre dans le choix du jour de notre entrée en rivière. »

L'ordre d'attendre fut renouvelé. L'obéissance devint un devoir d'autant plus doux, que pour nous aussi la visite du roi devait être précieuse et compter parmi les instants les plus heureux du voyage. Il arriva à Cherbourg le 31 août, et vint sur *le Luxor* le 2 septembre. En montant à bord il conféra le grade de capitaine de corvette à M. de Verninac, et créa MM. Joannis et Angélin membres de la Légion-d'Honneur. Deux autres croix furent promises pour notre arrivée à Paris. Ces faveurs étaient peu de chose en raison des fatigues supportées, des obstacles vaincus, des périls affrontés par cent quarante serviteurs zélés et fidèles; mais Sa Majesté pouvait-elle faire davantage

au milieu des titres nombreux que lui présentaient les divers bâtiments réunis sous les ordres du contre-amiral Mackau ?

Le ministre de la marine avait accompagné le roi dans ce voyage. Il nous laissa, en quittant Cherbourg, l'ordre de partir au premier beau temps. Ne voulant pas entrer au Havre, le capitaine pria monsieur le préfet maritime de faire venir à Cherbourg un pilote de la Seine, et d'inviter monsieur le commissaire général du Havre à tenir un bateau à vapeur prêt à remplacer *le Sphinx*, aussitôt que nous paraîtrions devant ce port.

Ces dispositions bien arrêtées, *le Sphinx* nous prit à la remorque le 12 au soir, et nous conduisit sous les feux de la Hève dans une nuit, aidé de toutes nos voiles. La fumée et la vapeur, que nous vîmes au jour s'élever dans le port, nous annoncèrent que notre intention avait été comprise. A peine fûmes-nous aperçus que le bateau *la Héva* sortit du Havre, et vint habilement se substituer au *Sphinx*. Nous donnâmes immédiatement dans la Seine avec la marée. A dix heures les bancs de Quillebœuf étaient franchis sans accidents; mais non sans anxiété de la part du pilote, que la longueur du *Luxor* et son tirant d'eau de deux mètres soixante-dix centièmes avaient intimidé. Nous ne trouvâmes cependant jamais moins de trois mètres trente centièmes de fond. Il est vrai que les passes

sont étroites et tortueuses, et que la rapidité du courant et du remorqueur qui nous emportaient, a quelque chose d'effrayant. Les prairies, les montagnes et les bois fuyaient comme des ombres, et formaient un tableau mouvant qui éblouissait la vue.

A sept heures du soir nous mouillâmes devant Ducler; nous en partîmes le 14 au matin, pour venir, le même jour, nous amarrer aux quais de Rouen, et attendre dans cette ville une crue suffisante pour remonter jusqu'à Paris.

Les habitants de Rouen nous en rendirent le séjour agréable. Il y en a peu, parmi ceux que la curiosité amena à bord, qui ne nous aient offert toutes les distractions qu'on peut trouver au sein d'une ville manufacturière, plus occupée de produire que de jouir. Il serait trop long de nommer tous ceux dans l'amitié desquels nous puisâmes l'oubli de nos fatigues; qu'il suffise de dire qu'il en est parmi eux dont les attentions bienveillantes firent naître des sentiments et des sympathies ineffaçables.

Après ce tribut de notre reconnaissance, il nous sera moins pénible de rappeler à la ville de Rouen que les arts industriels s'allient merveilleusement avec l'étude de l'histoire et la culture des sciences et des beaux-arts. Si les premiers sont nécessaires aux besoins de la vie, les autres donnent les jouis-

sances pures de l'esprit, et seuls peuvent sauver le riche de l'ennui et du vide qui l'entourent au milieu de son or. Athènes fut sans aucun doute une cité industrielle et commerçante. Quel peuple néanmoins brilla plus dans l'étude des lettres et de la philosophie? Quel peuple donna aux arts un plus sublime développement? On a oublié les noms de ses grands manufacturiers, tandis que ceux d'Eschyle et de Sophocle, d'Aristophane et de Ménandre, de Périclès et de Démosthènes, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Xénophon, de Zeuxis et d'Apelles, de Praxitèle et de Phidias, vivront éternellement dans la mémoire des hommes, et avec eux la gloire de leur patrie.

Les hautes eaux de la Seine furent long-temps à venir. *Le Luxor* démâté, rasé de ses murailles afin de faciliter le passage des ponts, et réduit à son plus petit tirant d'eau, les attendit impatient jusqu'au 12 décembre. Il commença ce jour-là son premier mouvement, en quittant le quai d'Arcourt et allant se placer au-dessus du pont de pierre, où les chevaux de halage le prirent le 13, avant le jour. Ils nous étaient fournis par M. Maillet-du-Boullay, dont l'activité, l'intelligence et le mépris des coutumes routinières ne contribuèrent pas peu à la promptitude comme au succès de la navigation.

Le premier jour nous atteignîmes le village de

Marteau, situé une lieue plus haut qu'Elbœuf. Le 14 à midi, *le Luxor* passait le pont de l'Arche, autrefois si difficile, mais qui n'offre aujourd'hui aucun obstacle, un canal à écluse ayant détruit les dangers de la chute d'eau qu'y causait un changement sensible dans la pente du terrain. Nous fûmes amarrés le soir sur une île, au-dessus de Pose, autre passage dangereux dans l'opinion du pays, et dont nous n'aperçûmes pas les difficultés. Les deux jours suivants la navigation fut paisible. Seulement un courant plus rapide nous obligea plusieurs fois à doubler le nombre des chevaux, en les portant à trente-deux.

Dans la matinée du 17, nous franchîmes le pont de Vernon qu'on nous avait signalé. Si la navigation ordinaire des bateaux de transport éprouve en ce lieu des obstacles, et parfois des accidents, ils doivent être attribués non à la localité, mais à la faiblesse d'échantillon des navires que le moindre choc met en débris, à la faiblesse des équipages, et à la parcimonie des moyens. En mille ans il n'en périrait pas un, s'ils étaient d'une construction plus forte, pontés et mieux armés. Le même jour, nous passâmes aussi le pont de Roboise, et allâmes mouiller près de celui de Meulan.

La Seine, gonflée tout à coup, en avait interrompu le passage. L'arche ordinaire de navigation, trop basse pour la hauteur *du Luxor*, nous força

de prendre celle du milieu, dans laquelle le maître du pont ne voulut nous engager que sur l'ordre écrit du capitaine. L'opération fut un peu longue, sans offrir du reste le moindre péril. Nous arrivâmes le soir à Mantes où nous attendaient encore les difficultés et les embarras d'un maître de pont. Ils furent levés par un ordre écrit, que M. de Verninac fut obligé de renouveler de pont en pont jusqu'à celui de Saint-Cloud, sur lequel nous vînmes nous amarrer, le 22, à onze heures du soir.

Les eaux s'étaient tellement élevées qu'elles gagnaient la ligne où commence le ceintre des voûtes. Le moindre retard pourrait nous contraindre d'y passer l'hiver. Aussi sans écouter les observations du maître de pont, des amarres furent portées et fixées en amont de l'arche marine, sous laquelle *le Luxor* s'engagea par l'action lente mais sûre du cabestan et des caliornes. A une heure du matin nous l'avions franchie; les chevaux nous reprirent alors et nous conduisirent, en deux heures, au pont de Sèvres qui n'offre aucun obstacle. L'équipage avait besoin de repos; on lui donna le reste de la nuit.

Le 23, avec le jour, nous nous remîmes en route pour arriver à Paris, à une heure après midi. *Le Luxor* fut attaché en face du palais de la Chambre des Députés, au moment où le roi s'y rendait pour ouvrir la session de 1834. Notre apparition ajouta à la solennité de cette cérémonie. Nous ne pouvions

arriver plus à propos pour faire adopter, par ces juges sévères, les dépenses d'une expédition que la mécanique et la navigation étrangères envieront toujours à la France.

En dix jours *le Luxor* venait de passer de Rouen à Paris, dans un moment où les eaux trop élevées de la Seine en interdisaient la navigation aux bateaux ordinaires. Il n'avait trouvé dans ce trajet aucune difficulté sérieuse. Partout une rivière douce, tranquille, sans bancs mouvants, et telle qu'on voudrait la créer, si la nature, libérale envers la France, n'en avait gratifié le pays. Deux seuls obstacles avaient entravé notre marche : le premier existe dans le défaut d'exhaussement des chemins de halage, que couvre, en certains endroits, la moindre crue. Obligés de marcher dans l'eau, les chevaux perdent la moitié de leur force et de leur vitesse, d'abord par la résistance du fluide, et ensuite parce que leurs pieds, posés au hasard, sont mal assurés sur une route non ferrée ; le second vient de l'interruption de ces mêmes chemins qui force trop souvent à changer de rive, et fait éprouver une perte de temps bien funeste aux intérêts du marinier et du commerçant, dont les bénéfices sont, en général, proportionnés à la promptitude du voyage des bateaux et de la marchandise.

Ainsi élever et ferrer les chemins de halage,

faire disparaître, autant que les localités le permettent, leur solution de continuité, afin de les conserver sur la même rive dans de grandes longueurs, et éviter les traversées nombreuses qu'exige l'état actuel de la rivière, nous semblent une amélioration si désirable, si nécessaire qu'il n'est pas facile de comprendre l'incurie de l'administration à cet égard. Comment a-t-elle pu, depuis soixante ans, se refuser à un perfectionnement peu coûteux, qui devait être une conséquence forcée de la création du port du Havre, et dans lequel se rencontrait une double cause d'économie, plus de célérité avec moins de chevaux?

Pour ne pas entreprendre les travaux qui devaient faciliter la navigation du fleuve, on disait autrefois qu'il était suffisant, tel que l'avait fait la nature, aux besoins d'un commerce pauvre et languissant; on dit aujourd'hui qu'il ne suffirait plus, même avec le perfectionnement désiré, et on trouve inutile de commencer un œuvre qui ne saurait remplir les vues du vaste projet, consistant à faire de Paris l'immense entrepôt du commerce entre les régions équatoriales, la France et l'occident de l'Allemagne.

Pour suppléer à cette insuffisance de la Seine perfectionnée, l'Angleterre vint, il y a quelques années, nous offrir ses canaux modèles, qui chez elle, et dans certaines localités, avaient considéra-

blement augmenté la fortune des villes auxquelles ils servent de jonction. Cette idée fit d'abord fureur ; il se trouva même des esprits qui, dédaignant un mince canal de commerce, pensèrent à le creuser assez large et assez profond pour qu'il pût recevoir et conduire à Paris de grands vaisseaux de guerre. C'était le comble de la déraison. Fort heureusement pour la fortune publique, il y avait loin de la pensée à l'action. Quand on voulut calculer les frais du canal dans les deux cas, et calculer aussi le produit du droit modéré, imposé sur le mouvement des chalands et des marchandises, il en ressortit une telle disproportion entre les dépenses et les revenus, que force fut d'en abandonner le projet.

On allait revenir à l'idée d'améliorer les rives de la Seine et de nettoyer son lit quand l'Angleterre encore est venue nous en distraire. Les chemins de fer qu'elle a si heureusement appliqués à certaines localités, ont paru à nos économistes applicables à toutes les localités. De là, suspension nouvelle des travaux qui avaient le fleuve pour objet, et étude d'un chemin de fer de Paris à Rouen. La question est donc aujourd'hui celle-ci : Est-il plus avantageux au commerce et à l'État de joindre Paris à la mer par un chemin de fer, que de perfectionner la voie de jonction que lui a donnée la nature ?

Le problème ainsi posé nous paraît facile à résoudre; et bien que la nature de ce livre, déjà trop plein de choses étrangères à son objet, que l'insuffisance de nos lumières, que d'autres raisons puissantes nous interdisent de nous livrer à tous les développements et à tous les calculs qu'en exigerait la solution, nous ne pouvons cependant nous empêcher d'émettre quelques-unes des idées qui doivent faire donner à la Seine la préférence sur toute autre voie de communication.

Que doit se proposer un gouvernement sage et attentif aux besoins matériels du peuple qu'il régit? De lui fournir, après les moyens de produire, les moyens les plus économiques de communication, afin que d'une circulation facile et prompte naisse pour tous ses membres la jouissance des produits indigènes ou exotiques, et que le négociant puisse trouver dans une plus grande consommation des raisons nouvelles d'abaisser le prix des marchandises que font l'objet de son commerce.

Et pour arriver au meilleur système de communication, quel doit être son premier soin? D'étudier la géographie; non celle qui remplit la tête de mots et de noms propres, mais celle qui y grave la constitution physique de tout le pays obéissant aux mêmes lois, et des pays voisins; celle qui

porte à sa connaissance les productions, l'industrie et les besoins de chaque province, et indique par leur étendue l'espèce de voie qui convient à chaque localité.

De cette étude il résulte, pour les localités de Paris et de Rouen, que la Seine perfectionnée avec le tiers des frais d'un chemin de fer fournira une voie suffisante à tous les besoins d'un commerce beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui, et que si elle offre moins de promptitude qu'une route en fer, elle présente d'un autre côté une telle supériorité dans la modicité des frais de transport, qu'il n'est pas possible de lui refuser la préférence.

Un homme d'un esprit juste[1], d'une capacité incontestable, à l'opinion duquel la connaissance des localités et l'expérience des choses donnent un grand poids, a résumé très approximativement en chiffres les différences économiques qui pourraient, en définitive, être raisonnablement attendues de l'application des diverses voies de communication de Paris à Rouen, supposé qu'elles fussent exécutées chacune avec tout le perfectionnement que comporte l'état actuel de la science. Il a trouvé que la proportion s'établirait de la manière suivante :

[1] M. Henri Maillet-du-Boullay dont nous avons déjà parlé.

Prix du transport, entre Paris et Rouen, d'un tonneau de mille kilogrammes.

	De Paris à Rouen.	De Rouen à Paris.	Double voyage.
Par la Seine perfectionnée.	3 fr.	7 fr.	10fr.
Par le chemin de fer. . .	15	15	30
Par un canal latéral. . . .	17	17	34
Par le roulage ordinaire. .	25	25	50

Laissant de côté les deux dernières voies, et ne comparant que les deux premières, comme seules actuellement en question, ce tableau laisse-t-il la liberté du choix? Est-il un esprit assez ennemi de la prospérité du commerce de son pays, pour donner la préférence au chemin de fer dont l'établissement ayant coûté le double des travaux nécessaires à l'amélioration de la Seine, n'aurait d'autre avantage que de tripler les frais de transport?

Mais la considération de l'économie n'est pas la seule qui milite en faveur de la Seine. Il en existe plusieurs autres non moins importantes pour une administration qui sait calculer tous les intérêts. Lors même que la voie du fleuve ne serait pas la moins dispendieuse, nous nous déclarerions pour elle;

1° Parce qu'elle existe, et qu'il s'est établi sur son cours des intérêts qu'il est dangereux et peut-être injuste de froisser, quelque petits qu'ils soient;

2° Parce que trente lieues de chemin de fer, di-

rigées vers une province, moins favorisée que la Normandie, peuvent lui donner la vie, et y réveiller une industrie qui languit faute de débouchés faciles ;

3° Parce que c'est un luxe inutile d'avoir deux voies pour le même but, quand une seule suffit, et qu'il est absurde d'engloutir plusieurs millions pour faire arriver à Paris des marchandises qui, pour les mêmes frais d'établissement de route et de transport, peuvent aller trente lieues plus loin, si l'on porte le chemin de fer dans une autre direction;

4° Enfin, parce que la prévision étant donnée à tous les hommes, nous sommes loin d'entrevoir dans l'avenir la réalisation des brillantes espérances qu'a fait naître le projet de rendre Paris le point central du commerce des deux Indes et d'une moitié de l'Europe; et qu'il nous paraît alors inutile de préparer d'avance, et à grands frais, des voies pour un mouvement qui n'aura jamais lieu.

L'émancipation complète de l'Amérique, l'application de la vapeur à la navigation maritime qui date de la même époque, le grand effort que fait l'Égypte pour renaître à l'indépendance, la tendance de la Russie à se rapprocher de l'Hellespont, la civilisation qui cherche à pénétrer dans l'Orient, et qui d'Alger doit s'étendre à toute la côte de Barbarie, doivent ramener dans la Méditerranée le commerce antique de l'Europe avec

l'Afrique et l'Asie, et en faire de nouveau le centre des opérations militaires des peuples du vieux monde. Le grand changement qui se prépare dans les relations politiques et les relations commerciales des nations européennes, ne peut que devenir funeste au projet du grand entrepôt de Paris. Marseille si heureusement située dans le nord de la Méditerranée, Marseille communiquant avec le midi de la France par le canal de Languedoc, et avec les départements de l'est par le Rhône et la Saône, doit réaliser, dans un temps qui n'est pas éloigné, les brillantes espérances que l'on avait conçues pour le Hâvre; et Lyon, plus à portée de nos frontières, pourrait bien remplacer Paris dans l'envoi des denrées exotiques ou indigènes, dont s'approvisionnent chez nous la Suisse et les autres États de l'Allemagne occidentale.

Telles sont, en partie, les considérations qui ont porté dans notre esprit une conviction profonde en faveur de la Seine; si elles font naître le doute dans celui du lecteur, la simplicité et la facilité des travaux à exécuter pour le perfectionnement du fleuve finiront par le ranger à notre sentiment.

On compte cinquante lieues de Paris au Havre, en suivant une ligne droite; on en compte cent par la rivière, à cause des longs serpentements que font ses eaux pour trouver la pente nécessaire à leur écoulement. De l'embouchure jusqu'à

Rouen, et même jusqu'à Elbœuf, c'est-à-dire dans un trajet de plus de quarante lieues, la Seine ne demande aucune amélioration. Elle présente partout de quatre à huit mètres de fond, et deux marées suffisent pour amener à Rouen, remorqués par un bateau à vapeur, deux chalands de cinq cents tonneaux, comme elles suffisent pour les ramener au Havre. C'est donc entre Elbœuf et Paris que se rencontrent les obstacles qui arrêtent la navigation pendant une partie de l'année.

Ces obstacles sont de deux natures opposées, trop d'eau ou pas assez. Nous avons signalé les inconvénients qui résultent de la première de ces circonstances : les chemins de halage, trop bas, sont couverts de bonne heure; la vitesse des chevaux est ralentie; souvent il faut en augmenter le nombre, quelquefois même s'arrêter, lorsque la rivière est encore très navigable. D'un autre côté, l'expérience ayant appris que les bateaux ne résistaient pas au plus léger choc, les maîtres de pont craignent de compromettre leur responsabilité en les engageant sous les arches, et ils refusent de les diriger à une hauteur d'eau au-dessus de laquelle *le Luxor* témoigne qu'on peut naviguer avec toute sécurité.

Il est donc indispensable d'exhausser en certains endroits le chemin de halage, de le consolider pour assurer le pied des chevaux, et de le rendre

continu autant que possible, en réunissant quelques îles, soit entre elles, soit aux rives voisines. Ce travail, peu dispendieux, est vivement attendu par le commerce et la navigation. Quant aux inconvénients résultant de la faiblesse d'échantillon des chalands, il faut s'en rapporter à l'intérêt privé des entrepreneurs de transport. Déjà les nouvelles constructions sont mieux entendues; ce vice disparaîtra entièrement avec le renouvellement de leur matériel.

Les obstacles qui naissent du manque d'eau sont tout aussi faciles à détruire. Des soixante lieues qui séparent Paris d'Elbœuf, quarante-huit offrent, au moment des plus basses eaux, au-delà de deux mètres de profondeur, quantité suffisante aux chalands de cinq cent mille kilogrammes de charge, que nous choisissons de préférence à tous autres, parce qu'à l'avantage d'évoluer facilement, et de se prêter à toutes les manœuvres des passages de pont, sans exiger le concours de trop de monde, ils réunissent l'avantage d'un grand tonnage, source incontestable d'économie dans les frais de transport. Il ne reste donc que douze lieues sur cent où l'art est à venir au secours de la nature, pour faire de la Seine le plus beau des canaux de navigation qui joignent à la mer les capitales de l'Europe, et introduisent dans son sein les productions de toutes les contrées de la terre.

Dans les études qui ont été faites du cours de la Seine, on a trouvé que tous les obstacles seraient levés si on parvenait à détruire quelques courants trop rapides, et à donner à la rivière, dans l'étendue de ces douze lieues, deux mètres de profondeur à l'époque des mortes eaux. On a trouvé aussi que les travaux les plus vulgaires suffiraient pour atteindre ce résultat.

En tout temps et en tout lieu, le volume des eaux de la Seine est assez considérable pour satisfaire à tous les besoins de la navigation; mais souvent elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface. Il ne faut donc que la resserrer dans son lit et y ramener toutes les eaux divergentes. Ainsi ramassées, elles seront assez abondantes, même au milieu des plus grandes sécheresses, pour donner la profondeur désirée. Que s'il est quelques localités où des bancs de graviers traversent la rivière, il suffira d'en mettre la surface en mouvement à l'aide de machines, pour que les eaux, réunies et plus concentrées, achèvent de les entraîner et de les faire disparaître, en les dispersant sur une plus grande étendue. De la destruction de ces bancs suivra immédiatement, en outre d'une profondeur convenable, la destruction de ces petites chutes d'eau, espèces de cataractes, dont un des grands inconvénients est de forcer à doubler le nombre des chevaux. Le lit du fleuve

rendu à une pente uniforme, ses eaux prendront un cours plus égal, le tirage deviendra plus facile, et il sera possible dans toutes les saisons.

Avec ces perfectionnements, que nous ne faisons qu'indiquer, mais que nous regardons comme les seuls praticables dans l'intérêt de la navigation, du commerce et de l'État, « on arriverait, dit M. du Boullay, juge compétent sur cette matière, à établir le fret à 6 ou 8 fr. par tonneau entre Rouen et Paris. » Cela ferait ressortir le quintal à 35 centimes. Existe-t-il un moyen artificiel connu, route ordinaire, route en fer, ou canal, qui promette une telle réduction dans les frais de transport ?

On compte un grand nombre d'opinions en faveur de la Seine exclusivement à toute autre voie; mais dans ces opinions il y a des différences notables sur les moyens d'en améliorer le cours. Le sentiment qui nous paraît le moins admissible est celui qui consisterait à créer sur les bas-fonds du fleuve une hauteur d'eau convenable, au moyen de barrages et de déversoirs. C'est un mauvais système de traverser les rivières par des digues, afin de jeter toutes les eaux sur un point. On peut resserrer leur lit, mais on ne les barre jamais impunément; et il arrive presque toujours qu'on fait naître des inconvénients plus graves que ceux qu'on cherche à détruire. Tout barrage produit

une chute, et toute chute, changeant la direction inclinée des eaux en une direction presque verticale, leur fait perdre leur vitesse horizontale, et ne leur laisse plus assez de force pour entraîner au loin les matières qu'elles charrient et celles qui se soulèvent sous leur action perpendiculaire. En dessous de toute digue le terrain se creuse pour se relever un peu plus bas. C'est l'expérience de tous les hommes. On ne fait donc que déplacer l'obstacle par le système des barrages, et on l'augmente même, puisqu'à chaque déversoir on donne à la rivière une vitesse d'autant plus difficile à surmonter, que trouvant, dans ces passages étroits, à s'écouler plus lentement sur les flancs des bateaux, les eaux s'élèvent davantage sur leur proue et leur présentent une plus grande résistance.

Toutes les fois donc que des hommes instruits et impartiaux feront une étude réfléchie de la question que nous venons d'effleurer, ils arriveront immanquablement à la conviction que nous avons puisée pendant le voyage du *Luxor*, dans les conversations des navigateurs éclairés de la Seine, et ils concluront avec nous, 1° que la voie du fleuve doit avoir la préférence sur toute autre voie; 2° que les travaux à faire, pour en perfectionner la navigation, doivent tendre à concentrer ses eaux et à faciliter leur écoulement par

une pente uniforme, et non à leur opposer des obstacles, dont le plus petit inconvénient est d'être fort coûteux.

Le 24 décembre, le roi visita *le Luxor* pour la seconde fois. Il voulut que son équipage défilât en tête de la parade du 29, dans la cour des Tuileries. La colonne fut arrêtée quand les marins arrivèrent devant Sa Majesté. Elle leur adressa quelques paroles de satisfaction, et remit elle-même entre les mains de MM. Jaurès, lieutenant de frégate, et Choisy, maître d'équipage, la croix de la Légion-d'Honneur. Une troisième croix fut envoyée à M. Hélie, conducteur des travaux d'abattage sous la direction de l'ingénieur. Ces faveurs, ajoutées à celles qu'a reçues M. Lebas, complètent les récompenses accordées à une expédition longue, périlleuse, et honorable à la fois pour le gouvernement qui l'a ordonnée, et ceux qui l'ont accomplie.

Dans le courant de janvier, le nombre des marins fut réduit à 30 hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour garder le bâtiment, en attendant que le retrait des eaux le laissât à sec sur le rivage, situation nécessaire au débarquement de l'obélisque comme à son embarquement. Aux basses eaux de l'année précédente, l'ingénieur lui avait préparé un lit d'échouage dans le prolongement de la cale qui, en dessous du pont de la Concorde, descend, dans une direction parallèle au fleuve,

du haut du quai au bord de l'eau. C'est là qu'échoué au mois de juin, il fut ouvert par l'avant, afin de permettre l'extraction du monolithe. Cette opération, simple pour tous ceux qui ont vu les grands travaux exécutés dans les ports, pour tirer un vaisseau à terre, eût lieu au commencement du mois d'août. Cinq grands apparaux, fixés par une de leurs moufles sur des ancres enterrées au haut du quai, et attachés par l'autre à une chaîne qui prenait l'obélisque en ceinture, furent mis en action par cinq cabestans auxquels trois cents artilleurs donnaient le mouvement.

Le 9 août, le monolithe quitta le bâtiment; le 10, il parcourut la moitié du chemin de bois par lequel il devait monter à glissement à la hauteur des quais : il y parvint le lendemain à 4 heures.

Ainsi se termina pour la marine, le 11 août 1834, une expédition commencée au printemps de 1831, et dont les préparatifs dataient de 1830, avant la chute de Charles X[1].

Puisque là finit notre mission, là aussi devrait finir ce livre. Mais après avoir fait assister le lec-

[1] Le 1er septembre, le bâtiment et son matériel furent livrés au ministère des travaux publics, par les soins de M. Silvestre, administrateur du *Luxor*, qui reçut dans la marine, en récompense de ses services et sa bonne gestion, la commission du grade qu'il avait occupé à bord.

teur à nos travaux et à notre navigation, nous voudrions le faire entrer en participation des idées de gloire et de patriotisme qui se rattachent au succès de l'expédition.

Deux fois, en trente ans, la France avait envoyé à la conquête intellectuelle de l'Égypte; elle en avait recueilli le grand ouvrage de l'institut d'Orient et la grammaire de Champollion. Ce n'était pas assez: elle voulait un témoignage de granit qui parlât aux yeux de la postérité, et portât bien avant dans les siècles le souvenir et l'illustration du nom français.

Napoléon avait dit: Les obélisques et la colonne d'Alexandrie me suivront dans la capitale de l'Europe pensante, pour lui apprendre que j'ai été là, où vinrent Alexandre et César. Ce que Napoléon avait dit, la France de 1830 l'a fait, car la volonté des grands hommes a une puissance qui s'étend au-delà du tombeau.

Il y a certes quelque chose de grand dans la pensée comme dans l'exécution de cette entreprise. Elle renferme toute une argonautide; il n'y manque que d'autres temps et un Orphée pour la chanter.

Le poète dirait comment une poignée d'hommes du nord, partis sur un bateau plat, allèrent à travers la Méditerranée et le désert, chercher, sous le soleil brûlant du Cancer, un obélisque de Sésostris.

Il dirait les gigantesques efforts qui le déposèrent de sa base et parvinrent à l'embarquer.

Il le suivrait dans sa navigation au milieu des bancs du Nil, et le montrerait échappant à la destruction qui menace les restes d'une grandeur déchue.

Plus tard l'obélisque se détacherait des rives de l'Égypte, et, protégé par le génie antique, il braverait la convulsion des flots. Rhodes lui offrirait un abri contre la fureur des vents, et les mers de la Grèce s'aplaniraient sur son passage.

Que de sujets de méditation dans la marche lente et paisible de ce débris d'un grand naufrage au milieu de ces îles, jadis si populeuses, aujourd'hui si désertes, et où le calme de l'esclavage a remplacé l'active liberté; où l'ignorance a succédé au savoir, la force au droit, la misère à l'abondance; où le despotisme, armé d'un glaive homicide, s'est assis sur le trône de Minos; où un pacha sanguinaire fait rouler des têtes dans les lieux qu'honora la sublime humanité d'Hippocrate; où enfin la barbarie, se précipitant sur les pas de la civilisation, a renversé tous ses ouvrages et n'a laissé que des noms et des pierres à la place de tant de splendeur!

Côtoyant ensuite les rives du Péloponèse, dont les habitants n'ont conservé de leurs ancêtres que l'amour du pillage et la haine du joug, le mo-

nument viendrait faire une station à Corcyre [1].

Il quitterait bientôt cette île pour les côtes de la Sicile et de l'Italie, belles encore de leurs ruines païennes malgré les chefs-d'œuvre nouveaux d'une récente civilisation.

Enfin Toulon le recevrait en attendant que la saison plus avancée lui permît de tenter, sur une mer plus orageuse, un trajet justement redouté.

Le soleil, arrivant au Cancer, marquerait l'instant de ce second voyage dont le début ferait craindre l'engloutissement du vaisseau qui porte le précieux fardeau. Les côtes de l'Ibérie le défendraient de la tempête et assureraient sa marche jusqu'aux colonnes d'Hercule [2], barrières impuissantes contre la destinée qui appelle l'obélisque de Sésostris à rajeunir les vieilles gloires de l'Égypte en les mêlant à celles de la France.

La navigation du *Luxor* serait douce le long des rivages de la Bétique [3]. Les vents contraires l'arrêteraient deux jours sur le promontoire sacré [4], et lui porteraient, au lieu des chants mélodieux des poètes de la Lusitanie [5], les cris de rage de deux frères qui s'en disputent le sceptre.

[1] Corfou.
[2] Détroit de Gibraltar.
[3] Andalousie.
[4] Cap Saint-Vincent.
[5] Portugal.

Arrivé à la hauteur du promontoire[1] qui termine l'Europe à l'occident, *le Luxor* y attendrait le moment de traverser le golfe de Gascogne, presque ignoré des anciens, mais auquel de nombreux naufrages ont donné, dans les temps modernes, une triste célébrité.

Après vingt jours d'orage le monument serait livré, pour la dernière fois, aux chances de la mer. Les vagues mugissantes s'abaisseraient devant lui, et le ciel épuré lui rappellerait celui de l'Égypte. Il atteindrait paisiblement les côtes d'Angleterre, et, défilant avec orgueil devant cette terre orgueilleuse, il arriverait à l'embouchure de la Seine où *le Sphinx*, son compagnon fidèle, l'abandonnerait aux câbles d'un autre remorqueur.

Après l'avoir arraché de Thèbes, après lui avoir fait descendre le Nil, le poète trouverait des beautés à chanter en lui faisant remonter les rives de la Seine, et des merveilles à célébrer en le déposant au milieu de Paris.

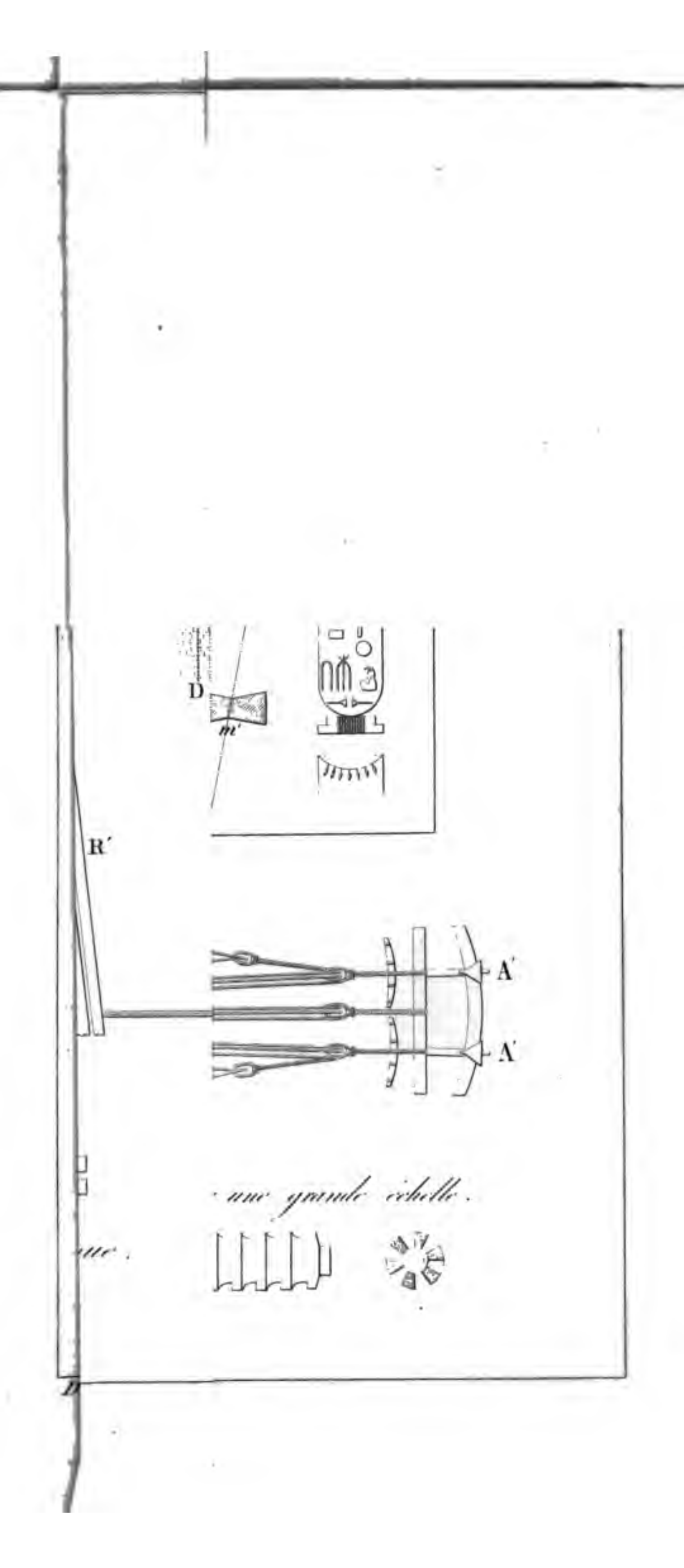
Là il montrerait florissants les arts et les sciences qu'il a pleurés en Orient; le Lycée et le Portique, l'école d'Hippocrate et celle de Platon, le divin pinceau d'Apelles et le ciseau de Phidias, les temples de l'être incréé de l'Égypte et les temples des hommes-dieux de la Grèce, les graves et im-

[1] Cap Finistère.

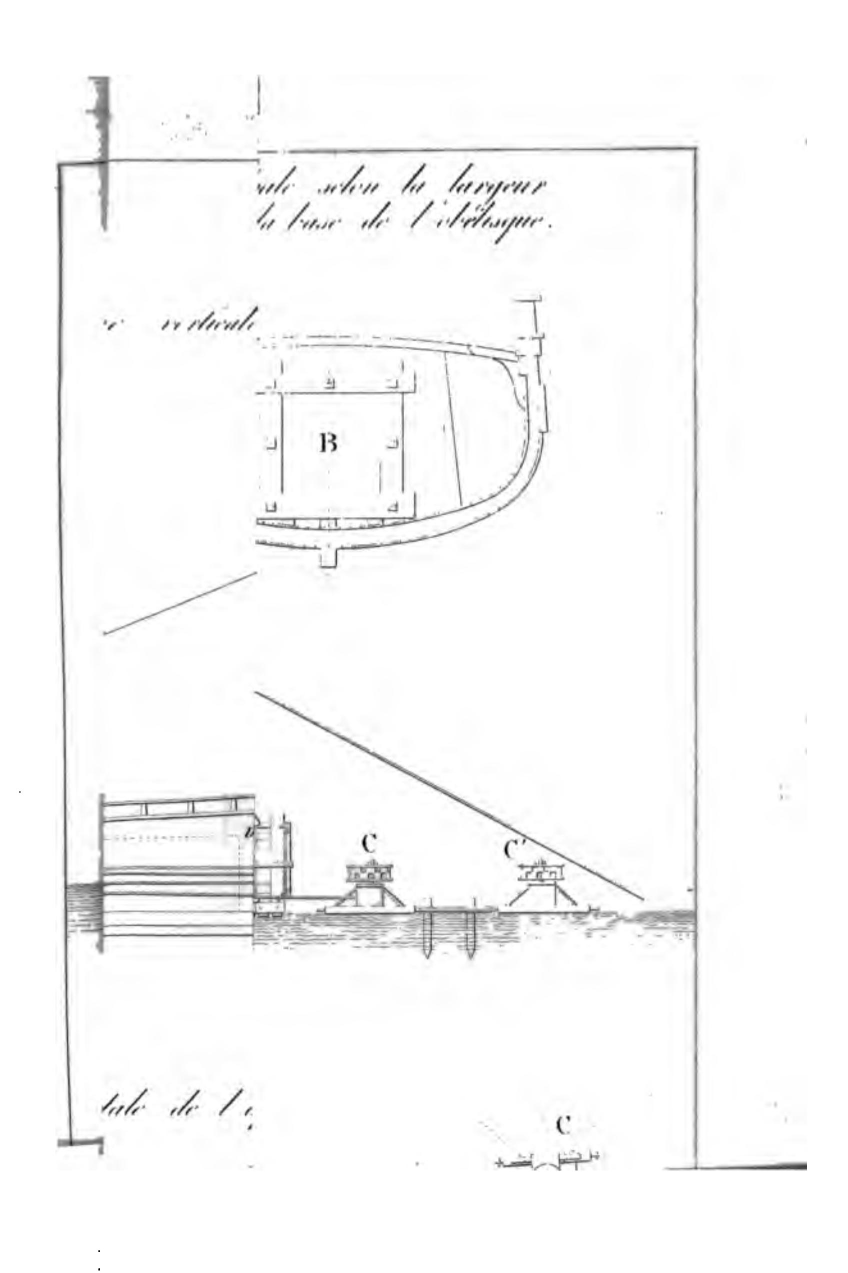
posantes panégyries[1] de Thèbes et les fêtes brillantes d'Olympie ; puis, rappelant tout à coup l'enlèvement de l'obélisque du milieu de l'antiquité en ruine et son transport au milieu de l'antiquité rajeunie, le poète, plein d'enthousiasme, réveillerait dans le cœur des citoyens le sentiment presque éteint de la nationalité française.

[1] Assemblées politiques et religieuses présidées par les Pharaons, où se débattaient, depuis Sésostris, non-seulement les choses du ciel, mais encore les grands intérêts de la terre.

FIN.


D
m'
R'
A'
A'
une grande échelle.
ue.




ale selon la largeur
la base de l'obélisque.
B
C
C'
C



LÉGENDE

DE

L'APPAREIL QUI A SERVI A ABATTRE L'OBÉLISQUE OCCIDENTAL DE LUXOR.

O	Obélisque occidental.
H-B	Haubans liant invariablement le sommet de l'obélisque avec la tête des bigues.
R′ R′	Palans de retenue.
MM	Base de l'obélisque oriental, servant de point d'appui au retenues.
b b	Bigues sur lesquelles sont fixées les haubans et les palans de retenue.
CCC	Cabestans.
T	Treuil servant à égaliser la force des caliornes ou palans de retenue.
c	Chaîne en fer, entourant le socle de l'obélisque occidental et servant à fixer le mât *m′m′* sur lequel s'enroulent les garants des caliornes.
m′ m′	Mât servant au retour des palans.
m″ m″	Autre mât servant à changer, au moyen de poulies simples, la direction des garants.
v v	Vergue servant de dernier retour.
E-H	Estrope et caliornes d'abattage.
T-T	Tabliers formant la cale de glissement.
Z-Z	Chemin construit pour conduire l'obélisque à bord.
NN *n′ n′*	Pièces de bois formant la plate-forme qui supporte et sur laquelle tourne le plançon *p-p*.

p-p Plançon de chêne recevant dans des mortaises le tenon du pied des bigues.

A B Pièces de chêne encastrées sous la base pour protéger l'arête de l'obélisque, et roulant l'une dans l'autre pour faciliter le mouvement giratoire.

A'A' Ancres servant de point d'appui aux apparaux d'abattage.

D D Mur et système de charpente pour s'opposer au recul de l'obélisque dans son mouvement de bascule.

u Tronçon de mât servant de point de rotation à l'obélisque au moment où il vient s'asseoir sur la cale de glissement.

a b Fente traversant la base et se relevant sur les faces E et O de quelques mètres.

m m' Clefs de bois engagées dans des mortaises à queue d'aronde pour empêcher l'écartement.

Nota. Les sculptures de la base sont le nom propre et le prénom royal de Sésostris : *Le chéri d'Ammon, Ramsès, — Soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré.*

LÉGENDE

DE

L'APPAREIL D'EMBARQUEMENT.

O	Obélisque armé de son revêtement.
A A	Ancres servant de point d'appui aux apparaux de *traction*.
C C	Cabestans agissant sur les garants des apparaux.
P P	Partie détachée à l'avant de navire et suspendue sur des bigues pour laisser entrer l'obélisque dans la cale.
y x	Jonction de la cale de glissement avec les carlingues.
v v	Position de l'obélisque dans le bâtiment.
B	Base de l'obélisque; sa position sur les carlingues.
h h	Trous pratiqués à l'arrière pour aller prendre un point d'appui au dehors.
a a	Apparaux de *traction*.
e c	Arcs-boutans pour maintenir l'obélisque en direction.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES PLANCHES.

ERRATA.

Page 49, ligne 20 : *recouvrir*, lisez *rouvrir*.
Page 130, ligne 17 : *abattages*, lisez *abattage*.
Page 138, ligne 16 : *jour*, lisez *jours*.
Page 160, ligne 25 : *dénumbrement*, lisez *dénombrement*.
Page 162, lignes 20 et 23 : *Auschai*, lisez *Anschai*.
Page 212, ligne 5 après *deux pieds* mettez un point.
Page 226, ligne 3 : *subirent*, lisez *subiront*.
Page 401, ligne 28 : *le* 12, lisez *le* 13.
Page 416, ligne 6 : *pourparler*, lisez *pourparlers*.
Page 444, ligne 13 : *pourrait*, lisez *pourait*.

